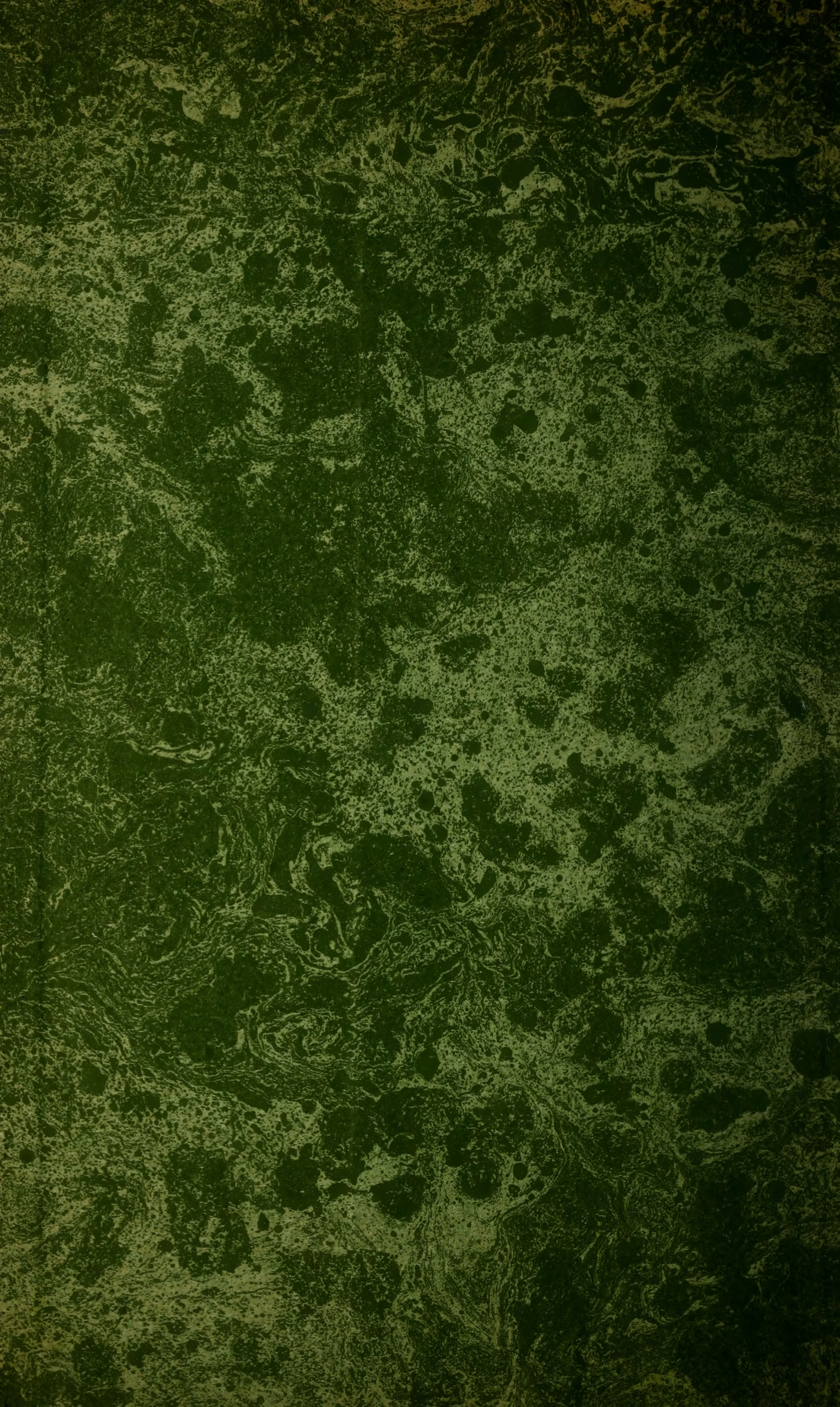
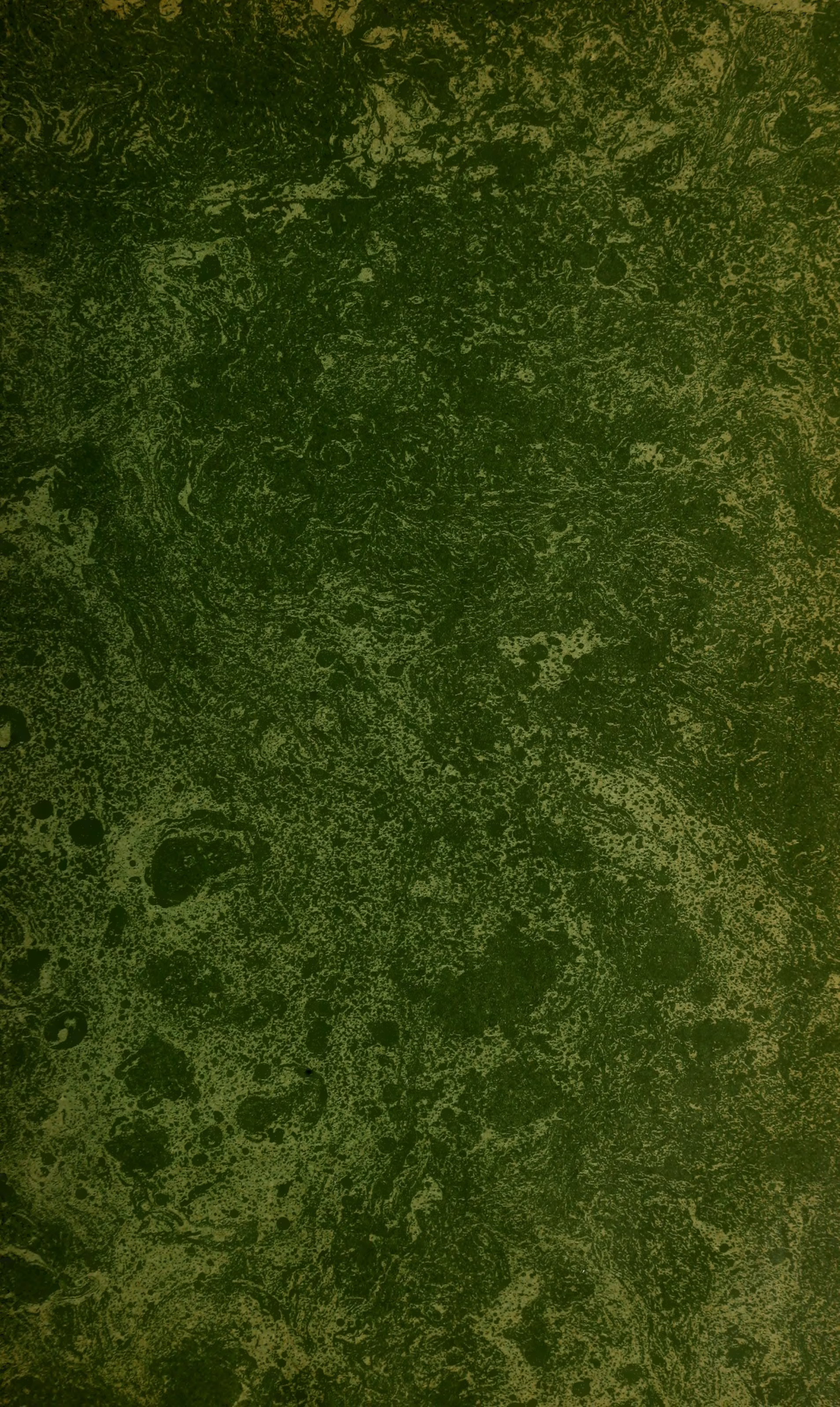






VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE.

IX.

PARIS. — IMPRIMERIE D'A. SIROU,
Rue des Noyers, 37.

VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE

SUR LES CORVETTES

L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU ROI

PENDANT LES ANNÉES 1837-1838-1839-1840,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. J. DUMONT-D'URVILLE,

Capitaine de vaisseau,

PUBLIÉ PAR ORDONNANCE DE SA MAJESTÉ,

sous la direction supérieure

DE M. JACQUINOT, CAPITAINE DE VAISSEAU, COMMANDANT DE LA ZÉLÉE.

HISTOIRE DU VOYAGE.

TOME NEUVIÈME.

PARIS,

GIDE ET C[ie], ÉDITEURS,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5.

1846

CHAPITRE LXII.

Second séjour à Hobart-Town.

Nous ne tardâmes pas à être reconnus par les personnes de la ville qui, instruites de la nature des recherches que nous allions faire dans les glaces, nous attendaient de jour en jour pour en connaître le résultat. Nous avions à peine laissé tomber l'ancre, que nous vîmes accourir à bord le capitaine Moriarty, commandant du port, déjà connu du lecteur par les nombreux services qu'il nous avait rendus pendant notre précédente relâche dans la colonie anglaise. Sa bienveillante amitié pour nous ne se démentit pas un seul instant; il vint franchement et avec cordialité nous féliciter sur notre heureuse arrivée et sur la réussite de notre exploration dans les régions polaires. Comme la première fois, il nous offrit ses services, et nous étions trop habitués à son obligeance pour ne pas en profiter largement. La nouvelle de notre arrivée s'était promptement répandue dans la ville; nous ne tardâmes pas à revoir les différentes personnes qui déjà nous avaient donné tant de preuves de sympathie, et qui, dans cette nouvelle

1840.
17 Février.

1840. Février. occasion, vinrent nous témoigner un intérêt non douteux. Nous trouvâmes dans cette seconde relâche à Hobart-Town, une température plus douce et plus agréable que lors de notre première visite; nos yeux étaient habitués depuis deux mois à des scènes si tristes, que la végétation de la Tasmanie, si pauvre, du reste, nous paraissait d'une splendeur remarquable; chacun de nous avait hâte d'aller parcourir la ville anglaise, où à chaque pas il rencontrait une ancienne connaissance.

La relâche devait être courte; le 25 février, nous devions être sous voiles. En revenant sur la rade d'Hobart-Town, je n'avais d'autre but que celui de reprendre nos malades et de donner quelques moments de repos à nos équipages éprouvés par deux mois d'une pénible navigation. Toutefois, nous songeâmes à profiter de notre séjour dans la rivière *Derwent*, pour revoir en entier notre gréement et pour donner à nos corvettes une couche de peinture. Je fixai au lendemain le commencement de ces travaux; en même temps je donnai à M. Hombron l'ordre d'évacuer l'hôpital le plus tôt possible. Tous les hommes placés sous sa direction étaient convalescents, et bien que tous ne pussent immédiatement reprendre leur service, je pensai que le séjour du bord leur serait plus favorable que celui de la terre, où à chaque pas ils rencontraient un grand nombre de cabarets, si funestes à la bourse et à la santé des matelots.

La pluie, qui tomba d'une manière continue pendant toute la journée du lendemain, ne permit de

commencer nos travaux que dans la journée du 19. 1840. 18 Février.
Je profitai de cette journée pour adresser au ministre de la marine un rapport détaillé sur les résultats obtenus par l'*Astrolable* et la *Zélée* dans leurs dernières recherches, et je joignis à ce rapport les cartes de nos découvertes; le navire anglais le *Calcutta*, qui partait le soir même pour l'Europe, fut chargé de porter notre correspondance.

Dès le matin, les chaloupes furent envoyées à terre 19.
pour faire de l'eau, afin de renouveler celle que nous avions consommée; les mâts furent dépassés, un quart de l'équipage reçut la permission d'aller à terre. J'avais décidé que chaque jour nos matelots jouiraient de la même faveur, afin qu'ils pussent tous prendre un peu de repos, devenu nécessaire, et se préparer aux travaux que nécessiterait le reste de la campagne. Dans la journée, tous les malades rallièrent le bord. M. Demas, qui n'avait pu prendre part à la campagne des glaces pour cause de maladie, s'était rétabli complétement à Hobart-Town; au moment de notre arrivée, il était à Port-Arthur; il avait voulu profiter de son séjour forcé dans les colonies anglaises pour en visiter les principaux établissements; il rentra dans la soirée. Nous ferons connaître, à la fin de ce chapitre, les observations qu'il a pu recueillir pendant le temps de son séjour dans la colonie anglaise.

Tous les malades de l'hôpital étaient suffisamment rétablis pour continuer le voyage sans danger pour leur santé, sauf deux hommes de la *Zélée*, les nommés Argelier, deuxième maître de manœuvre, et Da-

1840. Février.

niel, matelot de première classe. Pendant les deux mois qui venaient de s'écouler, la maladie avait continué, d'étendre ses ravages chez ces malheureux, et ils ne pouvaient plus espérer de rentrer en France avec nous, sans s'exposer à de fatales chances. Malgré les craintes que j'éprouvais sur le sort de ces deux marins, il m'était cependant impossible de laisser subsister plus longtemps l'hôpital que nous avions établi temporairement à terre et qui entraînait des dépenses considérables. Aussi, malgré le rapport de M. Leguillou, en qui, je l'avoue, je n'avais plus la moindre confiance, ces deux hommes devaient, d'après mes ordres, rentrer à bord avec les autres malades; toutefois, lorsque M. Hombron et le capitaine Jacquinot m'eurent fait part des craintes sérieuses que leur état faisait naître, je me décidai immédiatement à faire des démarches pour qu'ils fussent reçus dans l'hôpital de la colonie, confié aux soins des médecins anglais, où leur admission dépendait uniquement de la bienveillance des autorités locales; mais, comme aucune des lois ou ordonnances qui régissent la marine française ne m'autorisait à laisser en pays étrangers des hommes servant sous les drapeaux, lorsque dans ces pays étrangers la France n'a ni consul ni agent accrédité, je mis à cette mesure la condition que les deux chirurgiens-majors de nos corvettes et le médecin en chef de l'hôpital anglais constateraient, par un certificat portant leurs trois signatures, que ces deux malades étaient dans l'impossibité de nous suivre, et qu'il y avait urgence de les

laisser à terre, afin de leur conserver encore quelques chances de salut * Je laissai en même temps entre les mains du gouverneur une lettre à l'adresse du commandant du premier navire de guerre français qui passerait dans la colonie, afin qu'il voulût bien couvrir les frais occasionnés par le séjour de ces hommes à l'hôpital. Dans ce cas, ma lettre devait lui servir de décharge auprès du ministre. Ces dispositions, tout exceptionnelles, ne pouvaient avoir lieu que grâce à l'extrême obligeance des autorités anglaises de la colonie, qui voulurent bien, dans cette circonstance, consentir à couvrir à l'avance les dépenses faites par ces malades à l'hôpital; c'était une nouvelle preuve de l'intérêt qui nous fut témoigné et qui ne se démentit pas un seul instant pendant le cours de notre relâche. 1840. Février.

Je profitai de l'après-midi pour aller, avec le capitaine Jacquinot, faire des visites aux autorités de la ville, qui nous reçurent, comme précédemment, avec bienveillance. Le gouverneur, sir John Franklin, nous félicita sincèrement sur le résultat de la mission; le bruit de nos découvertes s'était répandu rapidement; mais, à ce sujet, il s'était répandu déjà des bruits si contradictoires, que je consentis volontiers, sur la demande de personnes honorables, à donner un récit succinct de nos opérations

* Ceci explique la lettre qui a été publiée par M. Leguillou, comme autographe de M. d'Urville, et qui a été commentée par lui d'une manière déplorable, dans une note injurieuse insérée à la fin de son ouvrage. V. D.

1840. Février. dans les glaces. Déjà, à ce que l'on m'assura, les spéculateurs de la colonie songeaient à armer un navire pour aller faire la pêche aux phoques sur la terre Adélie, où ils étaient persuadés de trouver une récolte abondante de ces amphibies, malgré nos assertions contradictoires.

Nous étions à peine arrivés, qu'aussitôt les principaux habitants de la colonie organisèrent des fêtes de tous genres pour nous recevoir et nous rendre le séjour agréable. Aussi, les quelques jours que nous passâmes à Hobart-Town furent-ils agréablement employés au milieu des plaisirs sans nombre que nous procura la société. Malgré toutes mes recherches, je ne pus avoir aucune nouvelle de l'expédition américaine; je savais qu'elle avait dû quitter Sidney à peu près à la même époque que nous, qu'elle avait aussi parcouru les zones glaciales, et j'espérais que les bâtiments qui la composaient viendraient relâcher à Hobart-Town après leur tentative. Quant au capitaine Ross, qui, avec les navires l'*Erebus* et la *Terror*, devait aller aussi explorer les glaces; il était attendu chaque jour à Hobart-Town.

24 Le 24 février était le dernier jour donné à la relâche. Dès la veille, nous étions prêts pour l'appareillage; il ne nous restait plus qu'à faire nos adieux aux fonctionnaires de la colonie, qui nous avaient si amicalement accueillis. Je descendis à terre dans l'après-midi, pour prendre congé d'eux; j'allai, pour la dernière fois, visiter le cabinet d'histoire naturelle coloniale fondé par madame Franklin, et à la tête

duquel se trouvait placé M. Gunn, botaniste renommé; 1840. Février.
par une distinction toute spéciale, et à laquelle je fus très-sensible, j'avais été nommé membre de la Société Tasmanienne d'histoire naturelle; je déposai dans son musée quelques curiosités que j'avais recueillies et un échantillon de la terre Adélie, puis j'allai passer la soirée chez M. Pedder, qui n'avait cessé de me combler de politesses, et à qui j'ai voué une amitié et une reconnaissance toute particulière.

A dix heures du soir, je rentrai à bord de l'*Astrolabes* et fixai l'appareillage pour six heures du matin. Avant de quitter cette colonie intéressante, je résumerai, comme à l'ordinaire, les observations que j'ai pu y faire et les réflexions qu'elle m'a inspirées.

Je m'étendrai peu sur la description de la ville; elle Pl. CLV et CLVI.
est assise sur un terrain ondulé, formé de petites collines à pente assez roide, qui s'étendent jusqu'au pied du mont Wellington; ses rues sont droites et se coupent généralement à angles droits, mais toutes ne sont pas encore garnies de maisons des deux côtés. De nombreuses constructions s'élèvent chaque jour, et avant peu de temps Hobart-Town présentera l'aspect d'une de nos grandes cités européennes. Il ne faut point chercher dans la ville des monumens remarquables par leur architecture et leur grande construction. L'hôtel du gouverneur, établi sur le bord
de la mer, est entouré par un jardin ou s'élèvent Pl. CLX.
encore quelques beaux arbres, dont les autres parties de la ville se trouvent totalement privées. Sa construction n'a rien de remarquable; du reste, on s'oc-

1840. Février. cupe, dit-on, de construire un hôtel en dehors de la ville, pour y loger le gouverneur de la colonie d'une manière plus digne et plus en rapport avec sa position. Quelques beaux magasins se font remarquer dans la ville, qui possède en outre un hôpital pour les condamnés, une banque, un bureau de poste, un palais de justice, une prison, une maison de correction et plusieurs églises. Les casernes sont situées sur le haut d'une colline; elles sont vastes, bien aérées, et parfaitement bien assorties à l'usage auquel elles sont destinées. Sur le bord de la mer s'élèvent les bâtiments de la douane; au moment de notre passage, ils n'étaient point encore terminés, mais chaque jour de nombreux ouvriers étaient occupés à les construire, ainsi que les quais, qui doivent s'étendre sur tout le pourtour de la rade.

La côte méridionale de la Tasmanie est, comme on le sait, découpée par plusieurs baies où les navires trouvent d'excellents abris. La baie des tempêtes est vaste et profonde, mais elle est faiblement défendue contre les vents de S. O. La rivière Derwent est navigable pour les plus grands navires jusqu'à Hobart-Town; là, elle se rétrécit, et après avoir formé un coude, elle remonte dans l'intérieur des terres. C'est sur ses bords que se trouvent situés les principaux établissements anglais; les plaines au milieu desquelles la rivière roule ses eaux, sont toutes couvertes de culture; et, bien que les villages, dont les Anglais énumèrent les noms avec orgueil, ne comptent pas pour la plupart plus de douze à quinze maisons, il

Pl. CLXI.

Pl. CLXII, CLXIII, CLXIV et CLXV.

est probable qu'avant peu, grâce à l'industrie et à l'activité anglaise, l'île entière de Van-Diémen sera aussi peuplée et aussi bien cultivée qu'un de nos départements du centre de la France. Déjà des routes, parfaitement entretenues, établissent des communications entre tous les points du littoral du nord au sud. Des voitures publiques, conduites en poste et partant régulièrement d'Hobart-Town, franchissent, en quarante-huit heures, la distance qui sépare cette ville du port Dalrymple, situé dans le détroit de Bass. Tout le long de cette route, on aperçoit, de distance en distance, de petits clochers coquettement bâtis, autour desquels viendront se grouper, avant peu, de nombreuses habitations. 1840. Février.

Il y a cinquante ans à peine que deux frégates françaises, conduites par le contre-amiral d'Entrecastaux, envoyées à la recherche du célèbre et infortuné Lapeyrouse, vinrent, pour la première fois, explorer la rivière Derwent et recueillir des renseignements, qui devaient profiter aux Anglais, avec qui nous étions en guerre. Si on se reporte à cette époque, on ne saurait trop admirer les prodiges enfantés par l'industrie anglaise sur cette terre éloignée. Sans aucun doute, la colonisation de l'île Van-Diémen, opérée par le moyen de ces hommes que la société civilisée repousse de son sein, comme lui étant hostiles, est un des exemples les plus concluants en faveur du système des colonies pénales. Sans aucun doute, la création d'Hobart-Town a dû coûter des sommes énormes à l'Angleterre ; il a fallu beaucoup de sacrifices pour arriver à

1840. Février.

un pareil résultat ; il a fallu surtout une grande persévérance pour continuer dans cette voie ; mais aujourd'hui l'Angleterre n'a plus qu'à récolter; le temps des sacrifices est terminé; elle se trouve maîtresse d'une vaste contrée, où, pendant longtemps encore, elle pourra voir s'écouler le superflu de sa population, en même temps que les relations qui s'établissent nécessairement entre la colonie et la métropole produisent des avantages incontestables pour son commerce et sa puissance maritime.

Les produits agricoles de l'île de Van-Diémen augmentent chaque année dans une proportion prodigieuse. Chaque navire qui arrive d'Angleterre est surchargé de passagers, qui augmentent la population avec rapidité ; la possession de l'Inde et celle de l'Australie assurent à l'Angleterre une prépondérance dans ces mers, qui déjà ne permet plus la lutte ; placées dans des zones différentes, les produits de ces deux vastes colonies anglaises s'échangent facilement et avec avantage, et il faut bien le reconnaître, toutes les colonies nouvelles ne doivent pas leur accroissement et leur prospérité aux relations qu'elles peuvent établir entre elles et la puissance fondatrice, mais bien aussi aux liens commerciaux et industriels qu'elles font naître entre elles. L'on s'est toujours plu à reconnaître à l'Angleterre une facilité toute particulière pour coloniser; elle a une aptitude pour ainsi dire toute exceptionnelle pour fonder les colonies; et bien, si l'Angleterre n'avait pas été déjà maîtresse du cap de Bonne-Espérance, de l'île Maurice et de l'Inde, il

est douteux qu'elle fût jamais parvenue à envahir l'Australie et à la couvrir, en si peu de temps, d'établissements prospères. Sans aucun doute, si la France avait entrepris une tâche aussi difficile et aussi onéreuse, elle fût difficilement arrivée à un pareil résultat avec ses faibles ressources coloniales. L'Europe a, en effet, très-peu de choses à ambitionner à l'Australie, tandis qu'elle éprouve le besoin de toutes les denrées tropicales. 1840. Février.

Au moment de notre passage à Hobart-Town, il n'était question dans la colonie que de la constitution de la compagnie Aguado, qui avait pour but de coloniser et d'exploiter à son profit une partie de la Nouvelle-Zélande : tout le monde connaît aujourd'hui les résultats de l'exploitation projetée. Les Anglais, qui depuis longtemps convoitaient cette riche contrée, et qui attendaient impatiemment le moment opportun pour y faire flotter leur pavillon, avaient déjà donné une garnison aux principaux points de l'île septentrionale et la plus fertile, avant que l'expédition commerciale française ne fût arrivée sur ses rivages. Mais en supposant même que la France eût pu rester maîtresse de coloniser la Nouvelle-Zélande, je doute fort qu'elle eût pu y créer un établissement durable et fructueux. Ce n'est point que je croie notre nation incapable de s'étendre et de créer des colonies, mais elle manque de points intermédiaires capables de relier, par des échanges continuels, des contrées aussi éloignées. Il faut ajouter aussi que le caractère de la nation française est loin de présenter, comme celui

1840. Février.

des Anglais, des facilités toutes particulières pour coloniser. Chaque jour, en effet, on voit arriver d'Angleterre, dans les ports de l'Australie, des hommes libres, possédant des capitaux considérables, qui, chargés de familles nombreuses, viennent s'établir dans ces lointaines contrées, afin d'agrandir leur fortune, et souvent sans conserver la pensée de rentrer dans la mère-patrie après un exil volontaire. En France, l'émigration n'entraîne dans nos colonies que des hommes qui ne possèdent rien. Pour peu qu'un homme possède une petite fortune, il cherche aussitôt à l'augmenter en spéculant, sans chercher jamais à s'éloigner du pays qui l'a vu naître. Il ne faut pas sele dissimuler, l' Australie n'a pas été conquise seulement par les convicts que l'Angleterre y envoie chaque année ; le gouvernement britannique, par ses lois pénales, a bien fourni des bras pour peupler ce nouveau monde, mais ce sont les colons libres qui y ont apporté les capitaux et fait fructifier letravail des condamnés.

Tant que la colonie a manqué de bras pour défricher la terre et pour accomplir les travaux les plus pénibles, chacun a vu avec plaisir la métropole envoyer chaque année des multitudes de condamnés ; mais depuis leur fondation, une nouvelle génération à surgi dans toutes ces colonies. Parmi les hommes nés sur le sol de l'Australie, il s'est produit des ouvriers pour tous les états. Le spéculateur, le capitaliste, ont pu trouver facilement des hommes libres pour faire valoir leurs terres ou leurs capitaux. Dès-lors, il s'est

élevé des contestations sérieuses sur l'utilité de l'organisation administrative qui avait présidé aux premières opérations. Au moment de notre passage à Hobart-Town, une grande dissidence d'opinions paparaissait exister à ce sujet; la colonie semblait divisée en deux parties bien distinctes, combattant pour des intérêts divers. Le capitaine Maconochie, de la marine royale, était, disait-on, à la tête du parti de l'opposition, tandis que les agents du gouvernement s'étaient rangés sous un drapeau différent; les uns, signalant de grands abus, proposaient un nouveau plan de conduite, tandis que les autres, repoussant ces attaques, s'efforçaient de prouver que le système proposé n'était fondé que sur des utopies impraticables. La lutte était vive et avait déjà provoqué une enquête du gouvernement anglais, qui cependant n'avait pas pris un parti définitif. 1840. Février.

Voici en résumé les sujets qui formaient la base de ces débats, tels qu'on les trouve dans un ouvrage anglais intitulé : *Copy of a dispatch from lieutnant governor sir John Franklin, to lord Glenelg dated* 7 *october* 1837, *relative to the present system on convict discipline in Van-Diemen's land.*

Dans le système actuel, aussitôt qu'un navire porteur de convicts arrive, on conduit ces passagers dans un local destiné à les recevoir, et où ils sont confondus sans distinction, quel que soit le crime qu'ils aient commis, et quelle que soit la durée de l'exil qu'ils doivent subir. On les distribue par chambrées de quarante environ, sous la direction d'agents spéciaux

1840. Février.

chargés de les surveiller. Après quelques jours d'épreuve, on choisit les individus et les artisans destinés à travailler pour le compte du gouvernement; le reste de la bande est livré aux colons libres, qui en ont fait la demande à un bureau établi dans ce but et qui est nommé *board of assignment*.

Les conditions auxquelles doivent souscrire les colons pour obtenir des convicts sont peu rigides : ils s'engagent simplement à nourrir, vêtir et coucher les condamnés qui leur sont confiés; ils doivent en outre procurer à ces hommes tous les secours médicaux dont ils peuvent avoir besoin, et adresser chaque année au gouverneur un rapport détaillé sur leur conduite. Ainsi, par ce règlement, les colons libres sont considérés comme autant d'agents du gouvernement préposés pour la surveillance d'un certain nombre de condamnés; le but de cette mesure, outre de l'économie qu'elle rapporte à l'administration, a été de favoriser la colonisation par un travail gratuit, et aussi d'obtenir, par les exemples qu'il a constamment sous les yeux, une réforme favorable à la moralité de l'homme condamné.

M. Maconochie attaque ce système en présentant le tableau de la misère d'un convict, réduit, selon lui, à la condition des esclaves; il dépend, en effet, de son maître de le faire punir avec sévérité, lorsqu'il manque à son devoir, et cet homme est en butte à des tentations constantes, puisqu'à chaque instant il peut s'emparer des objets dont il éprouve le besoin, et qu'il ne peut cependant s'approprier honnêtement, puisqu'il

n'est pas payé et qu'il ne peut rien gagner d'un autre côté. M. Maconochie se plaint également du système comme insuffisant pour amener le condamné à de meilleurs sentiments, à cause des moyens qui lui manquent pour faire son éducation; enfin, dit-il, il est contre toute justice que des individus coupables au même degré subissent des punitions souvent bien différentes; cette circonstance peut, en effet, se présenter bien fréquemment, car un de ces hommes pourra être employé aux rudes travaux de l'agriculture, et souvent sera mal nourri, mal logé et mal vêtu, tandis qu'un autre, servant comme domestique dans une bonne maison, jouira d'un bien-être qui n'est pas comparable avec l'état du premier. 1840. Février.

M. Maconochie a dit ensuite l'influence fâcheuse qu'un tel état de choses exerce sur les mœurs de la société; en général, suivant lui, les convicts, en butte au mépris, s'habituent à vivre dans leur ignominie; constamment soupçonnés par leur maître, malgré une conduite régulière, ils n'ont plus de stimulant qui les empêche de mal faire. A chaque instant, le condamné est froissé dans ses sentiments d'homme, et alors il s'abandonne facilement aux penchants vicieux qui déjà l'ont entraîné au crime; il se livre à la boisson pour s'étourdir, et, plus tard, comme il n'a pas d'argent à lui, il vole pour satisfaire cette passion. Alors arrivent les punitions corporelles qui le dégradent de plus en plus; son caractère ne s'est point amélioré, et lorsque le temps de sa peine est expiré, il ne recouvre sa liberté que pour en faire un usage

1840. Février. pernicieux. Les rapports des surveillants des condamnés prouvent, dit-il, d'une manière évidente, la vérité de ces assertions, auxquelles les relevés statistiques donnent un cachet d'authenticité irrévocable.

D'un autre côté, la population libre de la colonie, habituée à ne conduire les condamnés que par la menace d'une mesure coërcitive, acquiert, suivant M. Maconochie, un caractère irritable, soupçonneux et jaloux. Les relations d'égal à égal, et même d'inférieur à supérieur, s'en ressentent; les rapports sont toujours irritants pour tous; et c'est à ce motif qu'il croit devoir attribuer le caractère bourru des habitants, les attaques violentes des journaux, enfin l'aigreur qui règne toujours dans les discussions les plus frivoles.

Tel est le tableau très-succinct des inconvénients que M. Maconochie trouve au système actuel; il voudrait que la réforme du caractère des condamnés devînt l'objet principal des vues du gouvernement, tandis qu'aujourd'hui l'exportation des convicts sur une terre étrangère n'a pour but que de leur infliger une punition corporelle, qui, il est vrai, a tourné au profit de l'Angleterre, en lui créant des colonies florissantes, qui peut-être n'eussent jamais surgi sans ce système. Pour parvenir à ce résultat, M. Maconochie propose de modifier ainsi qu'il suit la pénalité des condamnés.

L'exportation devrait toujours être prononcée pour un temps indéfini; la cessation de la peine dépendrait uniquement de la conduite du coupable; tout

convict, en arrivant dans la colonie, devrait être employé aux travaux du gouvernement pendant un temps proportionné au crime et jusqu'à ce que, par sa conduite, il ait donné des signes certains d'une amélioration morale. 1840. Février.

Alors on pourrait permettre au condamné d'entrer au service des particuliers, non plus gratuitement, mais à des conditions qui se traiteraient de gré à gré entre les parties contractantes; l'argent provenant de ce travail serait placé dans une caisse d'épargne, et on ne laisserait au convict que ce qui lui serait strictement nécessaire pour son entretien.

A mesure que des officiers préposés à cet effet rendraient un témoignage avantageux de la conduite des condamnés, on leur accorderait la jouissance plus ou moins limitée de l'argent qu'ils auraient gagné; enfin, lorsqu'on jugerait que ces convicts, soit par leur conduite, soit par le mariage qu'ils auraient contracté, soit par l'acquisition de propriétés au moyen de l'argent qu'ils auraient acquis, soit enfin par d'autres motifs, présenteraient une garantie suffisante de bonne conduite pour l'avenir, ils seraient entièrement libérés, et alors ils seraient déjà accoutumés aux idées de travail et de probité par les épreuves qu'ils auraient subies.

Du moment où les convicts auraient, par leur conduite, obtenu de quitter les travaux de l'État, pour pour être employés chez les particuliers, ils ne devraient plus subir de châtiments corporels ; les peines seraient l'amende, l'emprisonnement et enfin

1840. Février. la rentrée dans les ateliers de l'État, où ils repasseraient par les mêmes épreuves, non plus pour une période limité, mais bien jusqu'à ce qu'ils aient donné de nouveau des signes d'une amélioration morale.

Outre ces dispositions particulières, M. Maconochie voudrait voir l'administration marcher d'une manière uniforme, simple et également juste pour tous; il voudrait qu'on s'appliquât à toujours exécuter les lois sans recourir à l'arbitraire, que des tribunaux d'appel fussent organisés, afin que tout individu pût se faire juger par différents juges, si ses moyens le permettaient; il voudrait encore que chacun fût assuré de l'impartialité de la justice. Il faudrait, suivant lui, encourager les travaux d'agriculture, établir des marchés pour l'écoulement et l'échange des produits, aider la fondation des villages et des villes dans l'intérieur, élever des temples, propager l'instruction religieuse, enfin épurer les produits de la presse, produits envenimés aujourd'hui par des diatribes amères, tandis qu'ils devraient être un instrument de progrès social.

Les adversaires de M. Maconochie repoussent ses idées, surtout parce qu'ils les trouvent trop favorables pour les convicts, dont, suivant eux, l'état moral est presque incurable. Cependant, il est hors de doute que le système suivi actuellement est loin d'être le meilleur possible, de l'aveu même de MM. Forster, magistrat chef de la police, et Spod, superintendant des convicts, tous les deux opposés au nouveau sys-

tème. Il résulte, d'après eux, que les cas d'amélioration morale parmi les condamnés sont très-rares. « L'expérience nous apprend, disent-ils, que les convicts se conduisent bien, tant qu'ils sont sous l'influence de la discipline, et qu'ils espèrent mériter l'indulgence; mais une fois qu'ils ont obtenu le pardon de leur crime et qu'ils sont libérés, ils ne retournent que trop souvent à leurs anciennes habitudes. Il semble que l'amélioration morale que l'on remarque chez ces hommes n'est qu'extérieure, quoique nous ayons quelques rares exemples d'une réforme véritable pour quelques-uns d'entre eux. La dépravation générale de la nature humaine est la seule cause que nous puissions assigner à cette tendance fâcheuse. » 1840. Février.

Parmi les hommes qui subissent leur peine, les chiffres statistiques prouvent que un quart n'est jamais amené devant les magistrats; la moitié de ces hommes se conduit assez bien; un huitième tient une conduite souvent répréhensible; enfin, un autre huitième d'entre eux paraît avoir un caractère si déplorable que l'état moral de ces hommes est considéré comme incurable. Ces chiffres semblent annoncer d'une manière incontestable qu'une amélioration morale est possible pour une grande partie des condamnés; seulement, devant les résultats obtenus jusqu'à ce jour dans les colonies anglaises, il faut admettre que le système employé pour arriver à ce but est tout à fait insuffisant; le système proposé par M. Maconochie semble promettre des résultats plus heureux, et il

1840. Février. est probable qu'avant peu ses opinions auront triomphé.

Déjà depuis longtemps une mesure a été prise en faveur des condamnés dont la conduite a paru régulière, et elle a produit les meilleurs résultats ; sous le nom de *tickets of leave*, les anglais désignent des convicts, qui, après s'être faits remarquer dans les ateliers du gouvernement par une conduite régulière, ont obtenu la permission de travailler pour leur propre compte ; ils restent néanmoins sous la surveillance immédiate de la police ; tous les dimanches, ils sont obligés de se rendre à l'église et de répondre à un appel public ; mais pendant la semaine, ils sont à peu près libres, et ce sont ces hommes qui, en général, fournissent le plus d'ouvriers aux ateliers. Nous avons assisté à ces appels, et nous avons pu remarquer que plusieurs de ces hommes, à en juger par leur costume, jouissaient d'une certaine aisance. Il est incontestable qu'un homme qui parvient à acquérir un certain avoir donne des garanties morales pour l'avenir, surtout lorsqu'il a une famille ; malheureusement, on nous a assuré que le titre de *ticket of leave* s'accordait avec une grande facilité, et qu'il en résultait de très-graves abus ; il résultait que la conduite de tous ces hommes était loin d'être irréprochable, et que, par suite, ces condamnés, quoique privilégiés, restaient encore en butte au soupçon et au mépris. Les plus riches particuliers de la ville sont, pour la plupart, des anciens convicts qui ont racheté leurs fautes passées par une conduite exemplaire, et qui ont

fini par acquérir souvent de très-grandes fortunes. 1840. Février.
Ce sont eux qui forment la société de la colonie opposée au système pénitentier actuel, société méprisée, mais qui cependant, par l'influence de ses membres, gagne chaque jour un pas de plus.

L'exposé que M. Maconochie a fait de l'imperfection disciplinaire du système actuel, ainsi que les moyens qu'il propose pour l'améliorer, ont dû naturellement soulever contre lui les clameurs des hommes placés à la tête de ce service et en même temps celles des habitants de la colonie qui jouissaient du travail gratuit des convicts. Ceux-ci, en effet, redoutent de perdre les avantages qu'ils retirent des condamnés, si le système est modifié; les réfutations vont jusqu'aux invectives; les journaux ne cessent d'accuser les principaux personnages de l'administration, d'avoir largement usé du travail des condamnés pour s'enrichir, en leur faisant exploiter des propriétés particulières.

Avec de semblables facilités, il serait en effet possible pour les autorités d'acquérir rapidement une fortune considérable; des terrains concédés peuvent devenir une terre fertile et en plein rapport; une maison est édifiée, des fabriques y sont établies, et dans peu d'années, la valeur de la propriété a décuplé; les productions de cette terre viennent ensuite sur les marchés faire une concurrence terrible aux produits du sol cultivé par des mains libres. D'après une citation de M. Cheyne, directeur des travaux des ponts et chaussées, le découragement dans

1840. Février.

la classe ouvrière serait complet; de là résulteraient des désordres graves et des vices sans nombre, qui expliqueraient ce grand nombre de tavernes et de cabarets qui étonnèrent nos regards le premier jour où nous mîmes pied à terre.

« Quoique la sévérité des lois, dit-il, produise des apparences extérieures d'ordre et de bonne conduite forcée, cependant un effrayant degré d'immoralité, sans parallèle peut-être dans aucun temps et dans aucun pays, existe parmi nous, immoralité qui, je regrette de le dire, n'existe pas seulement parmi les condamnés.

« C'est un fait remarquable, qu'une grande portion de ceux à qui l'on confie des domestiques convicts ont des mœurs dissolues et des principes dépravés, qui hâtent plutôt qu'ils n'empêchent la ruine forcée de ceux qui les entourent.

« Non-seulement l'immoralité est plus commune ici que dans la mère-patrie, comme du reste on pouvait s'y attendre, mais encore tout individu est animé par l'envie, la haine et les sentiments les moins honorables contre son prochain.

« Le mépris senti et exprimé par la population libre à la population esclave, excite chez celle-ci des sentiments de haine; de là surgissent des préjugés de caste qui entretiennent dans les deux classes de la communauté des hostilités mutuelles et constantes; d'un autre côté, les habitants libres, entichés de l'idée de leur importance personnelle, oublient leurs devoirs relatifs et réclament plus ou moins des distinctions de supériorité et de considération. »

L'administration des femmes convicts n'est pas moins critiquée que celle des hommes; du reste, il paraît que les exemples de réforme morale obtenus par le système d'administration actuelle, sont bien plus rares encore parmi les femmes que parmi les hommes. 1840. Février.

Les peines infligées aux convicts sont graduées ainsi qu'il suit, suivant la gravité des délits : 1° La réprimande; 2° la condamnation à tourner la roue d'un moulin pendant un temps limité; 3° travaux forcés le jour et emprisonnement solitaire la nuit; 4° travaux forcés sur les grands chemins; 5° travaux forcés dans les escouades enchaînées; 6° envoi à l'établissement pénal de Port-Arthur.

Cette dernière punition est une des plus redoutées; le travail est constant, on le fait en silence; les condamnés sont privés de toute communication avec l'extérieur; les punitions corporelles sont fréquentes; en un mot, ils sont retranchés en quelque sorte du monde et soumis à une discipline très-sévère.

Port-Arthur paraît être un lieu bien choisi pour un établissement de ce genre. Placé sur une presqu'île, attenant à la terre ferme par un isthme étroit, la garde devient facile et l'évasion des prisonniers presque impossible. On a établi, sur l'endroit le plus étroit de l'isthme, une ligne de poteaux très-rapprochés les uns des autres, auxquels sont attachés de très-gros chiens de garde dont les chaînes peuvent se croiser. Ces animaux sont très-bien habitués à reconnaître l'habit des condamnés : et malheur à celui d'entre

1840. Février. eux qui tenterait de franchir ce passage; il serait certainement dévoré.

Les peines infligées aux femmes sont, outre la réprimande, des immersions dans un baquet d'eau froide, la prison, le séjour dans un établissement où elles travaillent en silence.

Les délits les plus fréquents sont : l'ivrognerie, le vagabondage, et surtout le vol dans les propriétés les plus isolées. Le nombre annuel des condamnations s'élève environ à un pour cent habitants, proportion énorme quand on pense qu'en Angleterre ce chiffre est tout au plus d'un pour mille. Il est vrai de dire que la majeure partie des crimes sont commis par les convicts libérés ou par les *tickets of leave*, tandis que la population libre n'entre dans les condamnations que pour une très-petite proportion.

Nous n'avons point à considérer ici tous les avantages que semble promettre la formation des colonies pénales, ni toutes les objections qui ont été posées contre ce système pénitencier. L'Angleterre, la première, est entrée dans cette voie, en créant, sur tous les rivages de l'Australie, des colonies mélangées d'hommes libres et de condamnés. D'après ce que nous venons de dire, il est facile de voir que le but philantrophique qu'il s'agissait d'atteindre, celui de faire rentrer dans le sein de la société des hommes que l'on considère comme étant égarés, a été à peu près manqué; mais, d'un autre côté, des colonies puissantes se sont élevées, grâce à ce système, qui a fourni abondamment des bras pour l'agriculture et

l'industrie. On objectera vainement que jusqu'ici les colonies anglaises de ce nouveau continent ont entraîné l'Angleterre à des dépenses énormes et tout à fait disproportionnées avec les avantages qu'elle peut en retirer. Il est impossible de prévoir jusqu'où pourra aller l'essor donné à ces colonies encore nouvelles, si longtemps encore elles doivent rester sous le joug de la métropole; il pourrait bien arriver qu'elles rapportassent au-delà de ce qu'elles ont pu coûter. En France, les colonies lointaines ont toujours été repoussées comme ruineuses pour le trésor et embarrassantes en cas de guerre maritime; il faut bien le reconnaître, nous spéculons toujours trop sur l'actualité; chaque année, pour ainsi dire, on veut balancer le coût et le produit de chacun de nos comptoirs, et puis lorsque la balance, comme cela a toujours lieu pour une colonie naissante, se fait au détriment du trésor de la métropole, on s'empresse de l'abandonner, sans penser que souvent le jour des compensations doit venir dans un temps assez rapproché. 1840. Février.

Quel que soit le sort futur des colonies anglaises dans l'Australie, il est certain que l'Angleterre y trouvera toujours une ample compensation des sacrifices qu'elle s'est imposés. Il n'est pas douteux qu'un jour viendra où l'Australie, entièrement peuplée et forte par elle-même, s'affranchira du joug qui la lie à la métropole; mais en conquérant sa liberté, elle n'abandonnera pas les intérêts puissants du commerce qui se sera établi entre elle et les différents points du globe où flotte le pavillon anglais.

1840. Février.

L'influence du langage est considérable dans les relations commerciales, et il sera toujours difficile à une nation rivale, de faire une concurrence productive au commerce de la Grande-Bretagne dans l'Australie, peuplée de ses sujets.

Le tableau que les colonies anglaises présentent dans l'état actuel est loin d'être rassurant pour l'avenir. Le mélange des hommes libres au milieu des condamnés a fait naître deux castes distinctes qui ne se pardonneront jamais leur origine; la répulsion est complète, et ceux de ces hommes dont le passé a fait naître le mépris savent très-bien qu'ils ne parviendront à détruire la tache qui pèse sur leur origine, qu'en devenant maîtres du pays sur lequel ils ont été transportés. Déjà les convicts laissent voir l'espérance d'un affranchissement futur; ils disent ouvertement qu'un jour viendra où l'Australie, suffisant entièrement à ses besoins, deviendra, comme l'Amérique, un Etat indépendant de la mère-patrie. Ils auront, disent-ils, une existence politique et un gouvernement composé *par ceux qui ont arrosé cette terre de leur sueur, et qui, après avoir amplement subi la punition d'une faute souvent légère, ont donné naissance aux richesses et à la prospérité de l'Australie.* (Extrait textuellement d'un journal de Sidney.)

La violence des journaux publiés dans la colonie est extrême ; la liberté complète de la presse leur permet de s'exprimer sans aucune retenue ; on en jugera par l'extrait suivant de l'*Australasian chronicle* du 28 janvier 1840. L'article a pour but de défendre les

émancipistes, nom donné à la population des convicts affranchis ou issue des convicts, et de présenter leurs griefs vis-à-vis des émigrants ou colons libres, qui forment la deuxième partie de la société. 1840. Février.

« ..... Pourquoi sommes-nous privés de notre droit sacré de représentation, si ce n'est parce que des hommes sans principes et en général sans moralité ont calomnié le caractère de nos meilleurs citoyens; comment en sommes-nous privés, si ce n'est parce qu'on a produit en Angleterre la preuve de l'immoralité qui existait et qui existe encore dans nos factories et dans nos casernes, et ce fait a été torturé par la ruse de nos hommes dits respectables, mais qui sont bien plutôt des coquins politiques et grapilleurs, pour en formuler une accusation fausse et infâme, contre des milliers de très-dignes et très-respectables colons. Pensez à ces quelques vagabonds, qui probablement chassés de l'armée ou de la marine, sont arrivés dans cette colonie et se sont insinués dans les bonnes grâces d'un ou de deux riches émancipistes, dont ils sont devenus en apparence les amis de cœur. Regardez ces hommes, revêtir d'abord une apparence respectable et s'appuyer de la bienveillance des personnes dont ils ont capté la confiance; voyez-les ensuite s'élever à la dignité de magistrat, et enfin commettre des crimes qui forcent l'autorité à les renverser honteusement de dessus leur siége. Observez-les de nouveau rampant en Angleterre, et devenant les indignes instruments d'un parti de colons qui, n'ayant pas la capacité d'acquérir des dis-

1840. Février. tinctions par des moyens honorables, ne craignent pas de recourir à leur ignominieuse assistance afin d'arriver à leur but, celui de rendre le pays esclave. Reconnaissez en un mot la cause réelle de la haine vouée aux émancipistes. Aucune accusation directe n'est portée contre eux. On reconnaît même que plusieurs d'entre eux sont bons maris, bons pères, bons citoyens; mais, disent nos adversaires, s'ils obtiennent jamais les mêmes droits que nous, ils sont déjà aussi riches, et ils possèdent autant de talents que nous, que nous serions dominés: divisons donc la contrée et nous règnerons. . . . .

« Tous ceux qui sont condamnés ne sont pas également coupables; des millions d'individus qui échappent à une condamnation, sont tout aussi coupables, au fond, que ceux qui, plus malheureux, ont été découverts et punis. Il est reconnu, par tout le monde, qu'un grand nombre de personnes ont été déportées dans ces colonies pour des actes qui, dans d'autres circonstances, leur eussent acquis la considération et l'estime générale. N'avons-nous pas tous les jours à enregistrer la mort de quelque vieux colon qui fut puni pour avoir cherché à affranchir son pays de la tyrannie et de l'oppression. . . . . .

« Les émancipistes ont expié leurs crimes; leurs bruyants ennemis ont été également et peut-être plus criminels qu'eux, mais ceux-ci ont échappé au châtiment. L'émancipiste a souffert et s'est purifié, tandis que son ennemi, après avoir échappé à la justice, se glorifie souvent de son crime. Nous ne craignons pas

d'avancer que sur cinquante émigrants dans les colonies de la Nouvelle-Galle du Sud, et dans ce nombre nous comprenons la plus haute classe, il n'y a pas un homme qui puisse dire à la face de Dieu : je n'ai jamais commis une action qui, si elle était connue, me mettrait au niveau des convicts dans l'estime des hommes. 1840. Février.

« Mais en supposant même que tous ceux qui ont été condamnés étaient coupables, et que tous ceux qui sont arrivés ici libres étaient innocents, quel droit ont ces derniers d'ajouter encore à la sévérité des lois, lorsque la punition exigée par la loi a été accomplie : un homme, quel qu'il soit, a-t-il le droit de demander rien de plus? . . . .

« Vous saviez bien, émigrants libres, lorsque vous avez quitté, ou plutôt lorsque vous vous êtes enfuis, ou même lorsque vous avez été chassés de votre pays natal, que l'Australie était occupée par une population qui, après avoir été quelque temps prisonnière de la couronne, avait été encouragée par le gouvernement à se créer une nouvelle patrie en y observant des devoirs, mais aussi pour y jouir des droits des citoyens libres. Vous aviez certainement entendu dire que la plus grande portion des individus au milieu desquels vous vouliez venir vous établir, appartenaient à la classe des émancipistes ; on vous avait certainement dit avant que vous ne quittiez votre pays que ces hommes étaient bien plus mauvais que vous ne les avez trouvés. Quel est donc le motif qui vous a amenés ici? Confessez-le, monsieur le respectable ; c'était pour profiter du trafic avec les émancipistes, pour couper le dia-

1840. Février.

mant avec le diamant ; c'était pour empocher le produit du travail du convict; où est celui qui s'intitule respectable, et qui serait venu dans la colonie pour chercher une noble et belle société? Tous sont arrivés pour y remplir leurs poches, et beaucoup aussi pour se soustraire au mépris public qu'il avait mérité. Si vous n'aimez pas les Nouvelles-Galles du Sud, vous pouvez les quitter; mais pendant que vous y demeurez, vous n'avez pas le droit de scruter l'histoire de votre voisin ou celle de sa lignée, et après tout nous ne craignons pas plus les investigations que vous. Regardez l'histoire de votre pays, et cherchez, si vous le pouvez, une généalogie noble, une famille royale, qui ne soit pas entachée de crimes dix fois plus grands que ceux dont vos voisins d'ici ont été coupables, et pour l'expiation desquels ils ont souffert.

. . . .

« Je témoigne hautement, ajoute l'auteur de cet article, que dans aucune partie de l'Angleterre où j'ai vécu au milieu de la population rurale; je n'ai rencontré une classe moyenne possédant des qualités plus précieuses et méritant, par sa conduite, l'estime et la confiance plus que celle qu'il m'a été donnée de rencontrer ici, et dans d'autres parties de la colonie que j'ai visitées pendant l'exercice de mes fonctions pastorales. »

Ce journal est l'organe des catholiques, et d'après ces fragments, dus à la plume d'un prêtre, on peut juger quel est l'esprit qui anime la population. Un journal ici se compose d'une feuille, dont les trois

quarts sont remplis d'annonces de ventes de marchandises, annonces toujours pompeuses; le reste est consacré à donner le résumé des séances du tribunal, les condamnations, et enfin à contenir quelques articles d'intérêt local remplis d'invectives, de personnalités et d'épithètes outrageantes. Je ne saurais affirmer le nombre des feuilles périodiques qui paraissent à Hobart-Town ; mais elles sont très-nombreuses. On conçoit dès lors quel effet la presse doit produire sur la population, divisée en deux camps bien tranchés, et entre lesquels il semble qu'il n'y ait pas de conciliation possible. 1840. Février.

Nous ne sommes point restés assez de temps dans la colonie anglaise pour savoir jusqu'à quel point les assertions des émancipistes sont fondées, mais ce qu'il y a de certain, c'est que parmi la classe des convicts voués au mépris des hommes libres, il doit exister des hommes sur lesquels les condamnations qu'ils subissent ne sauraient laisser des traces indélébiles. Malheureusement, les colonies pénales ont bien souvent servi de lieu de déportation pour les condamnés politiques, pour des hommes qui, souvent égarés par des idées d'un patriotisme honorable, n'ont pas craint de lever l'étendard de la révolte afin d'arriver, comme les États-Unis d'Amérique, à l'indépendance de leur patrie. Le transport le *Buffalo,* qui était arrivé au mouillage quelques jours avant nous, avait amené dans la colonie un grand nombre de malheureux Canadiens, condamnés à la déportation par les lois anglaises, à la suite des

1840. Février.

troubles qui avaient éclaté dans leur pays, et qui avaient pour but de l'affranchir du joug de la Grande-Bretagne. Ces hommes, que des sentiments honorables ont pu seuls entraîner dans cette voie, vont expier leur faute au milieu des criminels frappés par la loi pour les crimes les plus honteux. Sous ce point de vue, le vice de la législation anglaise se fait vivement sentir, et l'on conçoit qu'avec de pareils abus de pouvoir, le système des colonies pénales ait rencontré parmi nous de nombreux adversaires.

Quoique la proposition de M. Maconochie n'ait pas été prise en considération, elle n'a pas été non plus tout à fait rejetée. Déjà le gouvernement a apporté dans le système pénal de nombreuses améliorations. Cet officier a été nommé gouverneur des îles New-Norfolk, où il a été chargé de la direction d'un établissement pénal destiné aux individus les plus endurcis dans le crime, et aux plus coupables parmi les condamnés. C'est là qu'on pourra juger de l'efficacité du système proposé. Il est à présumer que bientôt la législation de ces colonies sera modifiée, que l'on trouvera de grandes améliorations à y apporter. Quoi qu'il puisse arriver, la population actuelle, composée d'éléments si divers, restera toujours divisée; les colons libres pardonneront difficilement aux émancipistes leurs antécédents ou leur origine, et alors on doit s'attendre qu'un jour arrivera où l'Australie aura aussi ses révolutions peut-être sanglantes, dont le résultat sera de l'affranchir du joug de la métropole, à moins que le parti le plus nom-

breux aujourd'hui, celui des émancipistes, ne soit totalement comprimé. 1840. Février.

Telles sont les conséquences du système employé par l'Angleterre pour coloniser l'Australie; il est certain que tant que l'émigration des colons libres sera permise dans les colonies pénales, il existera toujours une division bien tranchée dans la population. Plusieurs fois déjà il a été proposé de former des établissements où les condamnés seuls seraient autorisés à se fixer. Il serait possible d'espérer, en effet, avec un pareil système, des améliorations plus grandes pour la moralité des condamnés. Toutefois l'expérience seule pourra permettre de porter à cet égard un jugement qui ne soit pas hasardé; mais il faut reconnaître, en outre, qu'un établissement de ce genre manquerait absolument des moyens de grandir et de prospérer, à moins de grands sacrifices de la part de la puissance fondatrice. Ce n'est pas tout de trouver des bras pour exploiter le sol, il faut encore des capitaux pour alimenter le travail et faire naître le commerce et l'industrie.

Comme complément à ces considérations, nous donnerons un extrait du journal de M. Demas. Un séjour de deux mois dans la colonie anglaise lui a permis d'en étudier, plus que nous, les rouages administratifs, et les lignes qui suivent résument les observations qu'il a faites à cet égard*.

* Notes 1, 2 et 3.

CHAPITRE LXIII.

Hobart-Town et ses environs. — Antécédents, fondation, population. — Femmes déportées. — Mont Wellington. — New-Norfolk. — New-Town. — Aspect général de la Tasmanie. — Richmond, Sorrel, Port-Arthur. — Considérations générales.

La Tasmanie, ou plutôt l'île de Tasman, est située entre le 39ᵉ et le 43ᵉ degré de latitude sud, et jouit d'un climat sain et tempéré.

Ce pays, habité naguère par quelques misérables tribus sauvages, est aujourd'hui couvert d'une population active et industrieuse. De jolies villes, de belles fermes, des routes admirables, des cultures régulières, s'élèvent à la place des sombres forêts et des misérables huttes des indigènes.

Sans vouloir m'étendre ici sur les antécédents de la Tasmanie, je dirai, d'une manière succincte, quels sont les navigateurs qui, les premiers, ont signalé cette belle et grande terre.

Le Hollandais Tasman en eut le premier connais-

sance. Le 24 novembre 1642, il mouilla dans la baie de *Frédérik-Henry,* et imposa à ses découvertes le nom de *Terres de Van-Diemen,* en l'honneur du gouverneur des possessions hollandaises dans l'Inde; la postérité, plus juste, leur a conservé le nom du grand navigateur.

Après Tasman, le Français Marion fut le premier Européen qui visita ces parages : il vint mouiller en 1772 dans la même baie de Fréderik-Henry. Blessé mortellement d'un coup de pierre à la tête dans une rencontre avec les naturels, il ne put nous transmettre ses observations. Ses compagnons recueillirent et publièrent les renseignements les plus curieux.

L'année suivante, et à peu près à la même époque, Furneaux vint mouiller dans la baie de l'*Aventure :* les naturels, craignant sans doute de terribles représailles de la mort de Marion, n'osèrent se montrer.

En 1777, le capitaine Cook vint à son tour jeter l'ancre dans la baie de l'Aventure; il leva un plan fort exact de ce mouillage et de *Storm-Bay* (baie des Tempêtes).

Bligh y toucha en 1788.

En 1788 et 89, Hunter reconnut sous voile quelques points de la côte ; reconnaissance plus qu'imparfaite.

En 1789, Cox découvrit la baie aux Huîtres. Enfin, en 1791, Vancouver ne fit qu'entrevoir les côtes.

C'était aux Francais qu'était réservé l'honneur de déterminer, d'une manière positive, la position et le

gisement de ces terres. En 1793, le contre-amiral Bruny d'Entrecasteaux, qui avait été envoyé par l'Assemblée nationale à la recherche de La Peyrouse, vint atterrir sur la partie méridionale de la Tasmanie; il reconnut avec soin toute la côte sud, et pénétra dans le magnifique canal qui porte son nom. M. Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe placé sous ses ordres, et les officiers de l'expédition, en firent un travail tellement complet, qu'il sert encore aux Anglais et aux Français. Les officiers de l'expédition pénétrèrent dans le Derwent, que d'Entrecasteaux avait nommé rivière du Nord, et remontèrent jusqu'à l'endroit où son cours se détourne et se dirige brusquement vers l'ouest.

Jusqu'alors, on pensait que la Tasmanie n'était que le prolongement de la Nouvelle-Hollande (New south Wales). Les Anglais ne possédaient alors, sur cette dernière, que bien peu de chose; leurs établissements se bornaient à Botany-Bay et ses environs.

Un chirurgien de la colonie, M. Bass, homme de cœur et de résolution, s'avança jusqu'au port Western, pointe sud de la Nouvelle-Hollande, dans une frêle embarcation de baleinier; arrivé là, il découvrit le détroit qui porte son nom, et constata ainsi que la terre de Tasman était séparée de l'Australie.

Cette découverte était de la dernière importance; elle fut vérifiée et constatée par le lieutenant de la marine royale Flinders, qui, le premier, fit le tour entier de l'île de Tasman.

Le capitaine Bodin, parti de France à la paix

d'Amiens pour un voyage d'exploration, vint reconnaître, en 1803, la terre de Diemen, et ce fut en juin 1803 que les Anglais se décidèrent à l'occuper. L'exploration de M. Bodin fut pour beaucoup dans leur détermination; ils craignirent que les Français n'eussent envie de fonder un établissement analogue à celui de Botany-Bay, et, ne se souciant pas de pareils voisins, ils voulurent prendre l'initiative. C'est ce qui vient de se passer à la Nouvelle-Zélande. Nous arrivons toujours trop tard.

Au mois de juin 1803, John Bowen partit de Sidney; il emmenait avec lui un détachement des tronpes de la colonie, quelques officiers civils et un certain nombre de convicts; il vint débarquer sur la rive gauche du Derwent, à 20 milles à peu près de son embouchure, à un endroit nommé Risdon. Les nouveaux débarqués eurent beaucoup à souffrir de la rigueur de la saison.

L'année suivante, l'Angleterre dirigea directement un navire de convicts sur la nouvelle colonie; ils débarquèrent au nombre de quatre cents. Le lieutenant-colonel Collins prit le commandement de l'établissement. La première chose qu'il fit fut d'abandonner l'emplacement choisi par Bowen, et il vint jeter les fondations d'Hobart-Town à la place où elle s'élève aujourd'hui. Cette position est très-judicieusement choisie : la naissante cité était destinée à devenir une ville toute commerciale; il fallait donc qu'elle fût le plus possible à proximité d'un bon mouillage. Aujourd'hui, les navires du plus fort tonnage mouillent à

une encablure du rivage, et un bâtiment de trois à quatre cents tonneaux peut décharger sur le quai. A Risdon, il n'y avait pas d'eau, une petite rivière traverse Hobart-Town dans toute sa longueur, et donne la vie à de nombreuses usines. Les habitants d'Hobart-Town vénèrent la mémoire du gouverneur Collins : c'était un homme juste, ferme, infatigable, et, sous sa sage administration, la colonie fit des progrès incroyables.

Bâtie sur la rive droite du Derwent, Hobart-Town présente, du mouillage, l'aspect le plus riant, le plus animé. A gauche, se développent de beaux quais, sur lesquels sont établis de vastes magasins remplis de marchandises que viennent y jeter de beaux et grands navires de la métropole. Une jetée solidement bâtie, sur laquelle s'élève la douane et quelques édifices publics, facilite beaucoup les communications de la ville à la rade. Sur la pointe Est s'élève le fort Mulgrave; plus loin, au fond de la baie, sont l'arsenal, les magasins du gouvernement et les bureaux de l'administration maritime. Sur la colline qui les domine, se trouve une charmante maison, entourée de pelouses d'une fraîcheur délicieuse, plantée de fleurs et de petits bouquets de bois; c'est la résidence de sir John Franklin, gouverneur de la colonie. Quand les quais seront prolongés de manière à aller rejoindre l'arsenal, le port d'Hobart-Town sera un des plus vastes et des plus commodes de cette partie du monde.

La ville, composée de maisonnettes d'une propreté exquise, presque toutes à un seul étage, et tapissées

d'une belle plante grimpante assez semblable au lierre, est percée de grandes et larges rues, se coupant toutes à angle droit, alignées au cordeau et macadamisées; un large ruisseau, qui descend des pentes du mont Wellington, traverse la ville dans toute sa longueur, et fait tourner de nombreux moulins; ses eaux ne sont pas potables.

Comme dans toutes les villes anglaises, les maisons sont bâties sans aucune architecture; je dirai plus, sans goût; mais elles sont si propres, si soignées, le petit jardin qui donne sur la rue est si coquettement entretenu, qu'elles font réellement plaisir à voir.

Les Anglais ont tracé à la capitale de la Tasmanie un cadre immense qui est bien loin d'être rempli; les rues un peu éloignées du centre de la ville ne contiennent que quelques maisons isolées. Chaque jour de nouveaux émigrants débarquent; et, si la prospérité de la colonie se maintient, je ne doute pas qu'elle ne prenne en peu de temps un rapide accroissement.

Ce n'est pas dans une ville naissante comme celle-ci qu'il faut s'attendre à rencontrer des monuments; cependant, les colons citent avec orgueil les casernes, le temple et le bagne. Les casernes sont bâties à gauche de la ville, sur un mamelon qui la domine. Ce ne sont que de vastes corps de logis en bois, élevés sur les côtés d'une large esplanade, qui sert de champ de manœuvre à la garnison. On y jouit d'une magnifique vue. De là, l'œil plane sur la ville et la rade : sur la gauche, se dessine la gigantesque silhouette du mont Wellington, et on peut suivre au loin, à travers de

vertes prairies, les sinuosités du Derwent. Le temple est une jolie petite église bien proprette; reste donc le bagne, qui présente quatre hautes murailles en belles pierres qui ont la dureté du granit. Elles sont sans doute excellentes pour empêcher l'évasion des coquins qui y sont renfermés, mais il faut être Anglais pour en faire de l'architecture.

Après Hobart-Town, les principaux centres de population de la Tasmanie sont Launceston, Richmond, New-Norfolk, Sorrel, Jericho, Élisabeth-Town, Port-Arthur, etc. L'île est sillonnée de beaucoup de cours d'eau, dont les plus considérables sont le Tamar et le Derwent; les autres ne sont, en grande partie, que des torrents ou des ruisseaux grossis par les pluies qui viennent déverser leurs eaux dans ces deux fleuves principaux.

Le mouillage d'Hobart-Town est bon en tout temps, bien qu'il descende parfois de vigoureuses rafales du mont Wellington. Un navire peut y faire toutes les réparations possibles, même y abattre en carène. La rivière, qui s'élargit considérablement devant la ville, remonte ensuite vers le nord. A quelques lieues de là, elle s'infléchit par un coude assez brusque vers l'ouest, vient arroser les belles prairies qui font face à New-Norfolk, et courant au nord-ouest, elle va se perdre dans les montagnes.

La population de la Tasmanie est divisée en trois parties bien distinctes.

1° Les hommes libres (*free men*). Sous cette dénomination, il faut comprendre les employés du gouver-

nement et les émigrants qui arrivent d'Angleterre pour tirer parti de leur industrie.

2° Les émancipés (*emancipists*). Ce sont des déportés qui, par une excellente conduite, ont obtenu leur liberté ou qui ont fini le temps de leur peine.

3° Les condamnés (*convicts*). Ceux-ci, suivant leur bonne ou mauvaise conduite, sont accordés comme serviteurs aux particuliers, ou travaillent sous l'inspection de constables, pour la plupart tirés de leur sein, aux routes, aux établissements, aux travaux publics, en un mot.

En arrivant dans la colonie, les convicts, et parmi eux ceux qui ont les moins mauvais antécédents ou dont la conduite a été la meilleure pendant la traversée, sont assignés comme serviteurs aux colons. Ceux-ci leur doivent la nourriture, le vêtement, le coucher et des soins dans leurs maladies. Il est expressément défendu de leur allouer aucune rétribution de leur travail.

On sent qu'avec de pareils moyens le planteur auquel on faisait de larges concessions de terrain, devait arriver en peu de temps à de magnifiques résultats; il avait à cultiver une terre vierge qui ne demandait qu'à produire. Bientôt les forêts qui couvraient le sol firent place à des cultures bien entendues, et on vit s'élever de tous côtés de jolis villages. J'ai parcouru plusieurs districts de la Tasmanie, et je n'hésite pas à le dire, j'y ai vu d'aussi belles cultures, des fermes aussi bien tenues que dans nos plus beaux départements.

En débarquant dans la colonie, les convicts sont placés sous la surveillance immédiate du surintendant (position qui répond à celle de commissaire des chiourmes); ils sont divisés en trois catégories :

La première comprend ceux qui arrivent sous le poids des condamnations les plus graves; ils sont immédiatement conduits au bagne. Là, vêtus d'un habillement mi-partie jaune et brun, et les fers aux pieds, ils travaillent, sous la surveillance de constables, aux routes, aux travaux de force (*hard-labour*); ce sont nos bagnes dans toute leur horreur. Après eux, viennent ceux qui sont punis pour des fautes plus légères, ou qui, par leur bonne conduite, ont mérité un adoucissement à leur peine. Le gouvernement les assigne comme serviteurs aux colons; ils ne reçoivent aucun salaire et doivent tout leur travail à leurs maîtres.

Le gouvernement conserve une surveillance directe sur le convict ainsi alloué.

La colonie est divisée en districts de police, dans chacun desquels est un magistrat qui a, à sa disposition, une force suffisante pour faire respecter la loi; il doit veiller à ce que les convicts servent fidèlement leurs maîtres, et aussi à ce que ces derniers exécutent ponctuellement les règlements établis; les convicts sont retirés de leur service lorsque les obligations ne sont pas remplies.

La ration journalière des convicts alloués aux colons est fixée ainsi qu'il suit :

$\frac{3}{4}$ de liv. viande fraîche ou 8 onces viande salée.
$\frac{1}{2}$ — de pain — 4 — de farine.
$\frac{1}{2}$ — pommes de terre.
2 onces de sel pour la semaine.
$\frac{1}{2}$ — de savon.
Le tout de bonne qualité.

Généralement, les maîtres donnent en plus aux serviteurs dont ils sont contents, du thé, du sucre et du tabac; ceci est purement facultatif.

Ils doivent au convict un logement convenable et des soins dans ses maladies.

Le maître ne peut appliquer au convict aucun châtiment; il doit porter sa plainte devant le magistrat du district dont il fait partie.

Les heures et la nature des travaux doivent être réglées d'une manière équitable. Les convicts, hors des heures de travail, résident et prennent leurs repas chez leur maître, ou dans des huttes ou cabanes de la propriété, sous la surveillance d'hommes libres.

Le maître est requis de faire tous les ans un rapport circonstancié sur le travail et la conduite des convicts à son service; il doit, tant par son exemple que par de sages conseils, tendre de tout son pouvoir à l'amélioration morale de son serviteur. Lorsqu'il réside à moins de 2 milles d'une église, il doit faire conduire, tous les dimanches, ses convicts au service divin; dans le cas contraire, il doit leur lire les prières lui-même et leur faire une exhortation chrétienne.

La troisième catégorie se compose des convicts qui,

par une excellente conduite, ont obtenu la liberté de travailler pour leur compte (*ticket of leave*); ils sont parfaitement libres, sauf qu'ils demeurent sous la surveillance spéciale de la police, et qu'ils sont obligés de répondre, tous les dimanches matin, à l'appel du magistrat. Aucun individu ne peut être gracié ni recevoir un *ticket of leave*, qu'aux termes suivants :

Si la durée de sa peine est fixée à cinq ans, il doit avoir servi pendant quatre ans; si sa peine est de sept ans, cinq ans; pour quatorze ans, six ans; et enfin, pour la vie, huit ans.

Aucun individu, dans ce cas, ne peut être propriétaire; en matière commerciale ou civile, il ne peut ni poursuivre ni être poursuivi en justice; mais lors de la promulgation de cette ordonnance, qui est toute récente, beaucoup d'entre eux possédaient; elle n'est donc applicable qu'à ceux qui ont reçu leur *ticket of leave* postérieurement. Un grand nombre d'entre eux sont employés comme constables et surveillants.

Les convicts, au bagne, sont assujettis aux travaux les plus pénibles; ils sont particulièrement employés à la confection des routes, et, grâce à ce système, la colonie est sillonnée de belles voies de communication aussi belles que celles d'Angleterre. Sur le lieu même de leurs travaux, on élève des barraques où ils prennent leurs repas, toujours sous l'inspection des constables. Le soir, ils sont enfermés par escouades de dix à douze, et des lignes de sentinelles assez rapprochées empêchent toute évasion.

A Hobart-Town, ils sont logés dans un vaste édi-

fice ; solide construction en pierre, aux sombres murailles sur lesquelles on pourrait écrire la désolante inscription du Dante : *Lasciate ogni speranza.* La nuit, ils sont enfermés dans des dortoirs disposés pour contenir quarante hommes. Ce sont de grandes salles tenues avec une propreté remarquable. Au milieu, est une longue table rectangulaire, et sur les murailles, recrépies à la chaux, sont construites des couchettes superposées les unes sur les autres, comme dans un paquebot; elles sont séparées entre elles par deux petites cloisons de deux pieds d'élévation. Ils sont ainsi parqués sans distinction; celui qui n'est condamné qu'au minimum de la peine, c'est-à-dire à cinq ans, a souvent pour voisin un coquin endurci qui est là pour la vie. Il n'y a de différence que pour ceux qui se sont mal comportés pendant le voyage; ils sont immédiatement envoyés aux travaux des routes (*road stations*) ou mis à la chaîne (*chain-gang*). Ces *chain-gangs* sont des escouades de dix ou douze hommes enchaînés tous ensemble par le cou; on leur fait porter des fardeaux ou on les fait travailler aux ouvrages immondes ; à l'enlèvement des ordures de la ville , par exemple; cette terrible punition n'est jamais que temporaire et de peu de durée.

La ration journalière est suffisante; les convicts travaillant sur les routes sont vêtus de gris, au *chain-Gang*, gris et jaune, et à Port-Arthur, établissement pénal, en jaune.

Le condamné a les deux pieds pris par une chaîne de trois pieds environ ; pour qu'elle ne l'empêche pas

de marcher; il la suspend par le milieu à sa ceinture. L'accouplement, l'action d'enchaîner deux à deux des hommes différents de caractère, de vices, de crimes, la plus affreuse torture qu'on ait jamais inventée, est inconnue dans les colonies pénitentiaires anglaises; et, en somme, la condition des condamnés, si misérable qu'elle soit, est supérieure à celle de nos forçats.

Sauf quelques modifications, les femmes vivent sous la même discipline que les hommes; elles sont renfermées dans des maisons de correction ou allouées comme servantes aux colons. Toutes les statistiques, tous les rapports officiels, les signalent comme plus profondément dépravées que les hommes, surtout lorsqu'elles ont atteint un certain âge. J'en ai vu beaucoup dans les fermes chez des colons, et partout on s'en plaignait plus que des hommes. Plusieurs insurrections avaient eu lieu dans les maisons de correction, et pendant mon séjour dans la colonie, deux de ces créatures furent pendues pour avoir assassiné une surveillante avec un raffinement de barbarie dont il est impossible de se faire une idée. Quand elles sont au service des particuliers, elles reçoivent annuellement, pour leur entretien, une robe de coton, deux camisoles de nuit, trois chemises, deux jupons de flanelle, deux jupons d'étoffe, trois paires de souliers, trois bonnets de calicot, trois paires de bas, deux mouchoirs de cou, trois tabliers de travail et un bonnet; tout cela, de bonne qualité, revient à peu près à 7 livres sterlings par an (175 francs). Le gouver-

nement défend expressément de leur rien allouer en sus.

Comme les hommes, elles passent par les trois catégories : travaux forcés, service des particuliers et *ticket of leave ;* dans la dernière position, elles alimentent les nombreuses maisons de prostitution qui sont établies à Hobart-Town, à la plus grande satisfaction des matelots de toutes les nations qui fréquentent le port. L'ivrognerie est le péché mignon de ces dames, et leur état à peu près normal.

Comme colonisation et utilité nationale, l'Angleterre a largement atteint le but qu'elle s'était proposé ; elle possède à l'extrémité du monde, aux antipodes, de riches établissements qui, en temps de guerre, pourraient non-seulement se passer de la métropole, mais lui venir en aide. Sidney, Hobart-Town, dans leurs eaux profondes, à l'abri des vents, d'une défense facile contre l'ennemi, peuvent abriter et approvisionner de fortes escadres qui, de là, iront fondre en peu de temps sur l'Océanie et la mer des Indes. C'est là un magnifique résultat hors de toute contestation.

Mais, à côté de la question utilitaire, il en existait une autre non moins grande, non moins belle, la question de l'humanité.

A la fin du siècle dernier, beaucoup de bons esprits, des hommes sages et dévoués à leurs semblables, avaient pensé qu'en éloignant des yeux du peuple cette hideuse plaie des bagnes, qu'en déportant les malfaiteurs sur des plages lointaines, dans un

pays nouveau, où, soumis à de sages règlements, à un travail d'avenir, ils pourraient, par une conduite exemplaire, arriver à une position indépendante et libre, sans crainte de la flétrissure morale qui, dans notre Europe, attache pour toujours la réprobation de la société à la personne et même à la famille des malheureux qui ont subi une peine infamante; on avait pensé, dis-je, que loin de la tentation, enlevé à ses antécédents, à ces dégradantes misères de nos grandes villes qui engendrent tant de crimes, le voleur et le faussaire pourraient redevenir un jour des membres utiles de la société. C'était, certes, une noble pensée, mais pour la réaliser, il eût fallu que les nouvelles colonies ne fussent formées que des mêmes éléments. Sans doute, la seconde génération eût valu mieux que la première, et la troisième ou la quatrième eussent été entièrement lavées du péché originel. A Hobart-Town et à Sidney, plusieurs convicts sont arrivés, à force d'industrie, à se créer des positions indépendantes. Quelques-uns sont possesseurs de grandes fortunes. Ces hommes ont sans doute racheté leur faute, mais la population libre, le colon, le planteur, le simple ouvrier, le plus misérable journalier, fier de n'avoir jamais paru devant une cour d'assises, les montre au doigt. Leurs crimes ou leurs délits n'ont pas été oubliés, et leurs enfants en portent la peine.

A diverses reprises, les gouverneurs qui se sont succédé dans l'administration des colonies pénales, tentèrent des rapprochements entre les deux classes

principales, les hommes libres (*free men*) et les émancipés (*emancipists*). Ce fut toujours en vain, le sentiment de répulsion paraît insurmontable. Je ne peux mieux le comparer qu'à celui qui existe en Amérique à l'égard des hommes de couleur. Personne ne voudrait épouser la fille, la petite-fille même d'un homme qui a été mis au carcan sur une place de Londres. Peut-être ce préjugé, si préjugé il y a, s'effacera-t-il dans un siècle, mais aujourd'hui il est dans toute sa force; on est toujours tenté de croire que ce n'est pas par des moyens bien légitimes qu'un voleur de profession a acquis sa fortune.

Le propriétaire de la maison que nous occupons est un israélite qui avait été condamné à être pendu avec son frère, pour un vol commis avec effraction dans la boutique d'un bijoutier. Déjà on lui avait passé au cou le fatal nœud coulant, et il allait être lancé dans l'éternité, lorsqu'arriva un ordre qui commuait sa peine à celle de la déportation à vie. Après quelques années de séjour dans la colonie, après avoir successivement passé par le bagne, le service du gouvernement et celui des particuliers, sa bonne conduite le fit remarquer ; on lui accorda, avec un *ticket of leave,* la liberté de travailler pour son compte; enfin il fut gracié, mais sous la condition expresse de ne jamais sortir de l'île. S... commença par vendre du grog aux matelots, peu à peu son commerce prospéra; sa modeste buvette devint un vaste magasin de vins, et aujourd'hui on le cite comme un des plus riches *emancipists* de la colonie.

Il nous louait 400 francs par mois une mauvaise bicoque qui n'en valait pas 200; mais nous étions étrangers, il fallait bien nous le faire payer. L'opinion publique l'accusait de faire un peu d'usure, mais il eût été par trop difficile que cet homme mentît tout à fait à sa double origine.

Derrière Hobart-Town s'élève le mont Wellington; on l'avait d'abord appelé le mont de la Table (Table-Mount). En effet, son sommet, parfaitement plat, se présente au loin comme une table gigantesque. Grâce à une assez jolie route faite par un particulier pour exploiter les bois de construction de la montagne, on peut parcourir à cheval les quatre premiers milles qui la séparent de la ville. Jusqu'au tiers environ de la hauteur, l'ascension est assez facile. Ce n'est que lorsque l'on arrive à de vastes amas de larges pierres, à la surface polie, que les véritables difficultés commencent. Quelques-unes de ces pierres n'ont pas moins de dix à douze pieds d'épaisseur; pour les franchir, il faut au piéton un coup d'œil sûr et toute son agilité; puis il lui faut traverser une zone couverte de hautes herbes et d'arbustes garnis de fortes épines qui déchirent, ensanglantent, l'explorateur le plus intrépide. La montagne est élevée de 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le sommet, qui termine brusquement une chaîne de montagnes considérables, offre un plateau de quelques milles d'étendue. Du côté de la ville est un horrible précipice à donner des vertiges à la tête la plus solide. De toutes parts s'élèvent

de gigantesques colonnes de basalte, dont quelques-unes sont aussi régulières que si elles eussent été taillées par la main de l'homme. Autour de ces colonnes sont entassés, les uns sur les autres, d'énormes débris, véritable image du chaos. Quelque affreuse convulsion de la nature a sans doute secoué jadis les flancs du géant. Dans quelques endroits, des fragments de ces colonnes ont été précipités par monceaux à la hauteur de 40 à 50 pieds. Ailleurs s'élèvent des masses isolées dont les sommets sont surmontés d'un énorme bloc de basalte, qui, détaché du pilier lui-même, semble un chapiteau posé par quelque géant de la fable. Plus loin, deux de ces colonnes forment une porte de 18 pieds de largeur. Chacune d'elles est surmontée d'un chapiteau semblable. A chaque pas le voyageur foule des pétrifications de coquilles, d'oiseaux, de poissons, etc. Du sommet du mont Wellington, l'œil embrasse le plus admirable panorama qu'on puisse se représenter; par un beau jour, il découvre une étendue de pays de plus de 40 milles; au sud, la vue est bornée par une chaîne de montagne, et à l'ouest, par les vastes solitudes du grand Océan.

Le Derwent est navigable jusqu'à New-Norfolk pour des bâtiments de 100 tonneaux. La rivière est belle, large, bordée de plaines magnifiques et de marais que l'on dessèche tous les jours, et qui deviennent d'excellentes terres à blé. Une belle route macadamisée en prolonge les bords. New-Norfolk est bâti dans la position la plus pittoresque. Ses fondateurs

ont choisi pour son emplacement un plateau très-élevé, encadré de tous les côtés par les sommets de montagnes couvertes de bois.

Si New-Norfolk prend un jour le développement qui lui est tracé, elle deviendra sans doute une belle et florissante cité, mais jusqu'à présent, elle n'a véritablement d'une ville que le nom. On aperçoit de loin en loin quelques jolis groupes de maisons bâties sur l'alignement de belles et longues rues qui se coupent toutes à angle droit. Le fleuve, dont les eaux, encaissées entre de hautes berges, deviennent presque torrentueuses, coulent au pied de la ville.

L'emplacement de la ville est admirablement choisi. Il est impossible de trouver une position plus saine et plus aérée. Des bateaux à vapeur, des diligences, légères voitures à quatre chevaux, partent d'Hobart-Town à heure fixe. La distance à parcourir est de 21 milles; elle se fait en trois heures. La route est bordée, d'un côté, par la rivière, et de l'autre, par de belles cultures, de jolis villages et de délicieuses habitations. Tout cela tient vraiment du prodige, surtout quand on songe que ce n'est qu'en 1803 que les premiers colons ont mis pied à terre. Sur cette route si unie, que sillonnent aujourd'hui chevaux, hommes, troupeaux, il n'y avait que de sombres forêts et quelques misérables familles de sauvages. A 2 milles d'Hobart-Town, sur une colline qui domine le cours du fleuve et le plus riant paysage, est bâti un charmant village, New-Town. Le coteau est couvert de jolies maisons de campagnes, appartenant

aux employés principaux et aux riches commerçants de la ville. On y a fondé une maison d'asile pour les orphelins de la colonie.

J'étais arrivé à terre, malade, exténué; pendant trois semaines, à peu près, il me fallut garder le lit; j'avais reçu les visites les plus aimables, les invitations les plus obligeantes, entre autres celle de M. Breton, lieutenant de la marine anglaise et magistrat du district de Richmond, qui voulait absolument me faire transporter chez lui. Dès que mon état le permit, je résolus d'aller faire une visite à mon aimable confrère.

Devant Hobart-Town, le Derwent a environ quatre milles de largeur; un petit bateau à vapeur fait le service du quai à Kanguroo-point.

Ce *steamer* ne fait pas honneur aux mécaniciens de la Tasmanie; quoi qu'il en soit, au bout d'une heure à peu près, il nous mit à terre, hommes et bêtes. Là encore on trouve les alignements d'une ville qui, pour le moment, se borne à quelques *grog-shops*, *taps*, tous plus ou moins pourvus de *spirits* et pompeusement décorés de tous les noms et titres de Sa Grâce le duc de Wellington.

Je ne savais de quel côté me diriger, lorsque ma bonne étoile m'envoya deux honnêtes fermiers qui débarquaient comme moi du steamer; ils me demandèrent l'*honneur de m'accompagner*. Je n'eus garde de refuser, et en peu temps je fus complétement au fait du cours des céréales et des bestiaux sur tous les marchés de la colonie. Dans tous les pays anglais, la ja-

quette des marins et leur bouton à l'ancre, à quelque contrée qu'ils appartiennent, jouissent d'une grande considération. J'étais faible, malade, ces braves gens réglèrent le pas de leurs montures sur la mienne. Pleins de prévenance, ils m'indiquaient les meilleurs endroits du chemin, et s'ingéniaient à m'épargner la fatigue.

De Kanguroo-point à Richmond, on compte 16 à 17 milles; la route, assez large, mais dans quelques endroits fort mal entretenue, traverse d'abord une épaisse forêt, puis viennent des vergers plantés d'arbres fruitiers, de vastes champs de blé qui rappellent les belles plaines de la Flandre et de la Normandie; quelques jolis villages aux maisonnettes propres et bien tenues, de belles fermes, des prairies couvertes de bestiaux, et de loin en loin quelques belles maisons de campagne viennent rendre la ressemblance encore plus frappante. Hommes, femmes et enfants, portent sur leurs figures épanouies l'expression de l'aisance, et rien au monde ne vient rappeler au voyageur qu'il est dans une colonie pénale, et que la plupart de ces frais visages appartiennent à des coquins de la vieille Angleterre. A moitié route à peu près, se trouve une petite auberge glorieusement nommée *Wellington-tap*. Nous mîmes pied à terre, et j'eus toute la peine du monde à refuser l'invitation de mes compagnons, qui voulaient me faire avaler un énorme verre de grog, prétendant que c'était un spécifique admirable, et qui avait de quoi ressusciter un mort; je trinquai de grand cœur, mais avec de l'eau

pure, ce qui, je crois, me fit un peu perdre dans leur estime.

Un constable, conduisant deux femmes à la prison du district, était là depuis deux heures, attendant que ses prisonnières fussent revenues d'un long évanouissement produit par les pots de *ginn*, que les deux intéressantes créatures avaient cru devoir se donner comme consolation.

Après avoir largement abreuvé mes deux fermiers, je me remis en route au grand trop de mon cheval. Le chemin me paraissait long, et je craignais, dans mon état de faiblesse, d'avoir entrepris une course au-dessus de mes forces, lorsque nous débouchâmes sur un plateau qui domine Richmond.

Au milieu d'une grande et belle plaine s'élevait une centaine de maisons passablement éparpillées, et une petite église. Là, comme à New-Norfolk, il n'y a pour ainsi dire que des alignements; tout le pays que j'avais devant les yeux était en pleine culture. Je pris congé de mes deux compagnons de route avec de chaleureuses poignées de mains, et me dirigeai vers une jolie maison qu'on me dit être celle de M. Breton. Il n'était pas chez lui; je laissai mon cheval à son domestique, et me fis conduire au tribunal où le lieutenant magistrat jugeait une foule de coquins qu'il condamnait soit au fouet, soit à quelques jours de prison.

M. Breton est un homme d'une cinquantaine d'années, à figure franche et ouverte; fatigué de la vie errante de l'officier de mer, il est venu planter sa tente

dans la Tasmanie, où il a quitté son épée pour la charrue. Ses connaissances, sa parfaite intégrité l'ont fait nommer *chief police magistrate* du district de Richmond. Il y a acquis d'excellentes terres qui sont en plein rapport, et il vit tranquillement sans regretter en quoi que ce soit le pont de son navire. Il avait encore quelques affaires à expédier; j'en profitai pour assister à son audience; l'accusé était conduit à la barre par un constable; on lui lisait un passage de la Bible, puis on faisait jurer les témoins sur les Évangiles; après quoi on lui posait laconiquement cette question: *Guilty or not guilty*; bien peu répondaient *guilty*; c'étaient généralement des convicts accusés par leurs maîtres de paresse ou d'ivrognerie. Les peines variaient de quinze à cinquante coups de fouet ou de quelques jours de cachot solitaire au pain et à l'eau (*solitary confinement*).

La séance terminée, M. Breton me conduisit à sa demeure, où le plus confortable dîner nous attendait. Mon hôte était un amateur éclairé et enthousiaste d'histoire naturelle; on n'arrivait à sa porte qu'après avoir traversé une haie de pétrifications de toutes dimensions; au dedans, un monstrueux crocodile, nouveau dragon des Hespérides, présentait sa large gueule; des singes grimaçaient de tous côtés, et des hérons, pingouins, kanguroos, serpents, garnissaient un assez long vestibule qu'il fallait traverser pour arriver aux appartements. La maison de M. Breton est charmante, et tenue avec une propreté toute maritime. Sur sa façade se développe un

joli parterre, et derrière s'étend un vaste jardin.

Le district de Richmond est un des mieux situés et des plus pittoresques de la colonie; ce sont de magnifiques plaines admirablement cultivées et entourées de toute part de montagnes dont les coteaux en pente douce sont garnis de bois et de la plus riante verdure. Le sol est excellent; les céréales y atteignent une grande hauteur; M. Breton m'a assuré y avoir mesuré des avoines de plus de 6 pieds. Tous les fruits de l'Europe y croissent avec vigueur; le raisin seul n'a jamais pu y être acclimaté.

Le lendemain, le temps était magnifique; le soleil, qui venait de se lever, dorait au loin toutes ces riches moissons. L'herbe, humide encore de la rosée de la nuit, était partout émaillée de fleurs, et l'air doux et frais m'arrivait embaumé des parfums de la montagne. C'était une délicieuse matinée de printemps. Les travailleurs se rendaient en foule aux champs. Déjà la cognée des bûcherons et le fouet des charretiers retentissaient de toutes parts; les troupeaux gagnaient la prairie; les chiens des bergers, galoppant sur leurs flancs, hâtaient les paresseux, corrigeaient les indociles.

Aux antipodes je retrouvais un des paysages si animés de notre belle France; mais nous devions visiter quelques propriétés des environs, et bientôt nous fûmes à cheval, chevauchant gaiement à travers les prairies, et savourant avec délices les suaves émanations dont l'air était imprégné.

Après avoir quitté la plaine, nous entrâmes dans

une belle forêt; mais plus de ces lianes inextricables, de ces formidables épines qui rebutent le chasseur le plus intrépide; la hache civilisatrice avait fait justice de tous ces obstacles. Nous cheminions au petit pas de nos chevaux; j'étais sous une impression délicieuse, et cependant ce n'était plus là la majestueuse végétation de la zone torride; ce n'étaient plus ces gigantesques palmiers, ces magnifiques massifs de bambous, ces cocotiers qui, chargés de fruits, balançaient mollement dans les airs leur élégante couronne de verdure. Mais ces arbres étaient ceux de mon pays; mais ces modestes fleurs qui, gracieuses et frêles, montraient coquettement leur corolle blanche au milieu de l'herbe fraîche, c'étaient la douce paquerette, la rose sauvage, toute la végétation de ma France bien-aimée.

Je venais d'échapper à une longue et douloureuse maladie, vingt fois, je m'étais vu sur le point de succomber. Au milieu de cette douce nature, je renaissais à la vie, et désormais j'avais la conviction que, malgré le long et périlleux voyage qui me restait à faire, je reverrais la France. Oh! si, aussi heureux que moi, ils eussent pu arriver jusqu'ici, Marescot, Lafarge, Gourdin, Goupil et tant de braves matelots que nous avons semés sur l'Océan, vivraient encore; leur jeunesse, leur vigoureuse constitution eût triomphé.

En sortant du bois, nous prîmes un joli sentier qui serpentait à travers des terres nouvellement défrichées. Une élégante habitation, bâtie sur une colline assez élevée, domine tout le pays; au bout de dix

minutes nous mettions pied à terre devant un joli perron garni d'arbustes couverts de fleurs. Le propriétaire, M. Smith, nous reçut sur le seuil de sa porte et nous introduisit dans un salon où plusieurs dames brodaient autour d'un guéridon. J'étais presque chez des compatriotes. M. et madame Smith sont créoles de Saint-Domingue.

En arrivant dans la Tasmanie, qu'il habite depuis longtemps, M. Smith y a acquis une grande quantité de terrain inculte et sauvage, qui, par ses soins éclairés, est devenu une admirable propriété. La maison est à peu près au centre de son vaste domaine, et il vit noblement sur ses terres au milieu de sa famille et entouré de nombreux serviteurs. C'est une existence toute patriarcale. La colonie n'offre malheureusement aucune ressource pour l'éducation des jeunes gens, aussi a-t-il été obligé d'envoyer ses deux fils au collége en France et en Angleterre.

M. Smith emploie un nombre considérable de convicts des deux sexes; leurs habitations forment un petit village; bien vêtus, largement nourris, traités avec douceur, ils sont certes dans une condition meilleure que la plupart des journaliers en France, et cependant ce sont les plus hardis malfaiteurs, les plus dangereux filous de l'Angleterre. Tous ces hommes ont au moins volé; n'est-il pas de toute justice qu'ils travaillent à la prospérité de la société qui les a temporairement rejetés de son sein en expiation de leurs crimes? Et quand à leur amélioration morale, ne sont-ils pas dans la meilleure condition? Astreints au tra-

vail, sous les yeux d'un homme sage et humain qui leur tient compte de leurs efforts, ne pourront-ils pas arriver tout aussi bien à l'amélioration que sous la pédante férule d'un catéchiste wesleyen? L'Angleterre, comme la France, fourmille de rêveurs, de songes-creux qui, avec le grand mot d'humanité à la bouche, s'en vont détruisant les meilleures institutions sans s'inquiéter de réédifier. M. M**** fait ici un bruit terrible; commissaire du gouvernement, il ne parle de rien moins que de supprimer les convicts aux particuliers, attendu, dit-il, que, loin de s'améliorer à leur service, ils n'en deviennent que pires. Cela peut être vrai pour quelques-uns; mais est-ce une raison pour abolir un système qui a fait la colonie ce qu'elle est? Il me semble que c'est au gouvernement à ne confier les condamnés qu'à ceux qui lui offrent le plus de garanties morales.

Les femmes sont employées à la laiterie et en général à tous les travaux de leur sexe. Madame Smith s'en plaint beaucoup; il paraît qu'elles sont beaucoup plus mutines et plus dépravées que les hommes.

On conçoit que, dans un pays comme celui-ci, les plaisirs soient peu variés; chacun s'occupe de ses affaires, et les habitations sont tellement éloignées les unes des autres, qu'il est très-difficile de se réunir.

Comme dans la mère-patrie, les Anglais sont de fanatiques *sport's men*, et les courses sont les fêtes les plus brillantes de la colonie. Chaque district a son hyppodrome (*the turf*), celui de Richmond est

le plus à la mode; ce jour-là une nombreuse population y afflue de tous les points de l'île. Les maisons n'étant pas assez nombreuses pour contenir tout le monde, chaque famille plante sa tente et bivouaque pendant toute la durée des courses; le *sherry*, le *porto*, le *scotch ale* y coulent à flots, et les jolies miss dansent de tout leur cœur. Après les courses, et bien entendu les libations auquelles tout bon sujet de sa gracieuse Majesté doit consacrer sa soirée, le plus vif plaisir de la *gentry* de Van Diemen's land est la chasse du kanguroo. Elle se fait à cheval *et par monts et par vaulx;* de grands chiens, espèce de lévriers un peu mâtinés, lèvent l'animal et le forcent. Il est curieux, je dirai plus, effrayant de voir chevaux et cavaliers gravir les roches escarpées sur lesquelles le piéton qui n'y est pas habitué oserait à peine s'aventurer. Les Anglais sont parfaits cavaliers, et les accidents sont rares; il y a bien par-ci par-là quelques têtes cassées, mais c'est la moindre des choses.

Je visitai avec le plus vif intérêt une partie de l'immense propriété de M. Smith. Les bâtiments de ferme, laiterie, étables, écuries, les cours, les jardins sont tenus avec une propreté remarquable. La basse-cour qui, dans nos plus beaux établissements agricoles, est toujours un cloaque plus ou moins puant, ne présente rien de semblable dans les fermes anglaises. Le fumier, loin de pourrir dans une mare infecte, forme une meule ou un carré long sur lequel poussent de l'herbe et quelques fleurs. Les fruits, les légumes,

dont la culture est sagement entendue, sont énormes et d'une saveur exquise.

M. Smith possède un innombrable troupeau de moutons, dont la laine, importée à grand profit sur les marchés de la métropole, forme un des principaux produits de son exploitation. Après une demi-journée qui s'écoula comme une heure au milieu de cette excellente famille, il nous fallut prendre congé, mais on ne me laissa partir qu'à la condition formelle de revenir bientôt. C'est une sainte vertu que l'hospitalité, et les riches colons de Van Diemen's land l'exercent avec une bienveillance toute particulière.

J'avais accepté une invitation à dîner chez le ministre de Richmond, le révérend ***, excellent homme, pasteur de la naissante cité, et chargé de l'amélioration religieuse des convicts. A cinq heures je me rendis avec M. Breton à la demeure du ministre. Une jeune et charmante femme nous reçut dans un joli salon, dont le principal meuble était un piano. Mistriss *** parlait le français correctement et avec une pureté bien remarquable chez une Anglaise; l'accent britannique, si rude et si plaisant d'ordinaire, avait dans sa bouche une originalité toute gracieuse. Le révérend *** parlait aussi facilement notre langue, et malgré quelques vigoureuses lances qu'il me fallut rompre avec lui, à l'endroit des missionnaires anglais de l'Océanie que j'avais eu occasion de voir de bien près, je passai une charmante soirée.

Après le dîner, la conversation tomba sur la France,

sur ses monuments et naturellement sur l'empereur et son règne. M. Breton en parlait avec enthousiasme. Il citait ses admirables campagnes, son génie organisateur, les magnifiques travaux d'Anvers qu'il avait visités dans leurs plus petits détails. Le ministre, homme de paix, était loin de partager les sympathies du magistrat, et, chose étrange (et je cite ce fait parce qu'il prouve que la plupart des odieux préjugés que nourrissait le peuple anglais au temps de la guerre sont encore vivaces), le ministre, homme éclairé appartenant à la classe lettrée de sa nation, citait à l'appui de son dire tous les plats libelles, les faits controuvés, les atroces calomnies que les ministères Pitt et Castelreagh avaient répandus dans le peuple. Pendant le court séjour que j'ai fait à Richmond, il est impossible de dire toutes les politesses affectueuses dont j'ai été comblé; j'en emportai un vif sentiment de reconnaissance.

Le sol du district de Richmond est bon, surtout dans les vallées; il offre d'excellents pâturages, dans lesquels on élève de nombreux bestiaux. J'y ai vu des céréales magnifiques croissant dans le plus riche terrain qu'on puisse se figurer; les meilleures terres se vendent de 65 à 70 liv. sterl. l'acre (1750 fr.). De Richmond à Sorrel, la distance est de 12 milles, on n'y rencontre que quelques fermes assez clairsemées; le pays est montueux et très-accidenté; les collines sont couvertes de bois, qui, chaque jour, tombent sous la hache des défricheurs.

L'emplacement de la ville est très-vaste, mais,

jusqu'à présent, elle compte au plus, cent à cent cinquante maisons, dont les plus apparentes sont le presbytère, l'église, et une assez bonne auberge. Il est impossible de se faire une idée du nombre de cabarets que l'on rencontre dans ce pays. *Inns, taps, grog shops,* s'offrent à l'envi aux gosiers altérés. Les liquides de toute espèce qui s'y consomment montent à un chiffre effrayant. Voici une anecdote à l'appui.

Six *emancipists* réunis à cet effet, burent, sans désemparer, *sept* bouteilles de *sherry* et *quarante-deux* bouteilles de *porter*, après quoi, ajoute-t-on, ils s'en furent presque sobres (*almost sober*).

L'arrondissement de Sorrel, bien qu'en partie sablonneux et entrecoupé de dunes de sable, ne manque cependant pas de bonnes terres, mais l'eau y est rare.

A quelques milles de Sorrel se trouve un vaste lac salin (*pett-water*) qui va déverser ses eaux dans Storm-Bay. Ses eaux sont profondes et offriraient un bon mouillage à des bâtiments de fort tonnage, si l'entrée n'était barrée par un banc qui n'en permet l'accès qu'à de faibles embarcations.

J'aurais voulu pouvoir me rendre aux pressantes sollicitations de M. Breton, qui voulait me garder plus longtemps, mais j'attendais les corvettes, et avant de quitter la terre de Diemen, je désirais beaucoup visiter l'établissement de Port-Arthur.

Mon excellent hôte voulut m'accompagner une partie du chemin. En sortant des plaines de Rich-

mond, nous prîmes la nouvelle route; elle est percée sur des montagnes rocailleuses et boisées dont elle contourne le flanc, et ses pentes sont si douces, qu'un cheval attelé peut trotter sur presque tout son parcours. Elle n'est pas entièrement finie. A deux lieues à peu près de Richmond nous quittâmes la route et prîmes à travers champs; après avoir chevauché pendant quelque temps, nous aperçûmes une jolie habitation; pour y arriver, nous traversâmes de belles prairies couvertes de bestiaux. La maison était celle d'un major de l'armée qui, lui aussi, avait pendu son épée au croc pour se faire *gentleman farmer*. Après une visite d'une demi-heure, nous fûmes rejoindre la grande route à un mille plus bas. Pendant plus de deux lieues, nous ne rencontrâmes pas une maison. Le paysage était sévère et grandiose; partout une forêt épaisse et d'énormes roches de basalte; à chaque pas nos chevaux foulaient des pétrifications, et de loin en loin apparaissaient quelques misérables huttes abandonnées, qui sans doute avaient servi d'abris aux convicts qui travaillaient à la route. C'est sans contredit le plus bel échantillon des travaux que l'on ait exécutés dans la colonie. La route est remarquablement pittoresque et bien tracée; elle a dû offrir de grandes difficultés. Presque partout elle est taillée dans le roc lui-même; aussi l'appelle-t-on le Simplon de la Tasmanie. Elle n'arrivait encore (en 1840) qu'à cinq milles d'Hobart-Town; elle ira aboutir à New-Town. Nous nous arrêtâmes pour dîner chez un propriétaire dont l'habita-

tion était située juste à l'endroit où se terminaient les travaux. Là encore, bonne et généreuse hospitalité. Après dîner, je pris congé de M. Breton, que je devais retrouver à Hobart-Town quelques jours plus tard. Il me restait encore 2 ou 3 milles à parcourir pour rejoindre la pointe Kanguroo. Il n'y avait plus de route tracée, et il me fallut prendre à travers champs. Comme j'arrivais à la pointe, j'aperçus à quelque distance la fumée du steamer qui venait de partir. Je voyais avec douleur que je serais peut-être obligé de passer la nuit dans *Wellington-tap* ou *Waterloo-grog-shop*, et malgré ces pompeuses dénominations, cela me souriait fort peu, lorsqu'un matelot vint me proposer de fréter sa chaloupe, moyennant cinq shellings ; il se faisait fort de me mettre avec mon cheval sur le quai d'Hobart-Town. J'acceptai avec empressement. La brise était bonne, la mer belle, et une heure et demie après j'étais chez moi.

En traversant la rade, je comptai treize navires baleiniers français ; un d'eux, la *Dunkerquoise*, avait à bord 2500 barils d'huile, dont un tiers de cachalot.

Hobart-Town est un excellent port de ravitaillement ; les vivres frais y sont bons et à un prix convenable ; l'eau est bonne et facile à faire, et, comme je l'ai dit plus haut, on peut y faire aisément toutes les réparations de coque et de gréement.

La plupart des baleiniers qui étaient à l'ancre étaient dans un état complet de désorganisation ; sauf ceux de la *Dunkerquoise* et de quelques autres navires, qui avaient la moitié ou le tiers de leur charge-

ment; les équipages étaient en pleine insurrection. Il y a dans l'armement de ces bâtiments un vice radical auquel il faudra tôt ou tard que le gouvernement apporte remède. Il a cependant fait assez d'avantages aux armateurs pour que ceux-ci se montrent plus larges à l'égard de leurs matelots.

Un bâtiment baleinier de 600 tonneaux, a de soixante à quatre-vingts hommes d'équipage; sur ce nombre, il a trois officiers, deux ou trois harponneurs, un chirurgien et une dizaine de matelots; le reste se compose d'hommes pour la plupart ramassés sur le pavé du Havre ou de Paris, bons tout au plus à nager les pirogues. L'armateur paye au matelot une avance de 250 francs, et il ne lui assure qu'une part très-minime dans la pêche, qui varie du 220e au 230e; chacun sait que le marin est l'être le moins prévoyant. Avant de partir, il n'a plus un sou de ses avances, et les trois quarts du temps il n'a même pas les vêtements nécessaires pour supporter la rigueur des climats où il va naviguer. A la mer, le capitaine lui vend vingt fois leur valeur des habillements de pacotille qu'il a bientôt usés, et comme il n'a pas d'argent, on lui retient un intérêt énorme sur ce qu'on lui a ainsi avancé. Si la pêche est mauvaise, même médiocre, le pauvre diable, qui, pendant deux ans a fait le métier le plus dur, bien loin d'avoir gagné quelque chose, revient en France avec les dettes qu'il a contractées envers son armateur; dettes qu'il ne peut payer qu'en contractant un nouvel engagement.

Qu'arrive-t-il de là? C'est que quand la pêche est mauvaise, il déserte à l'étranger, y prend du service, ou ne parvient à se rapatrier que fort longtemps après. Si, au contraire, toutes les conditions ont été favorables, si la durée de la campagne a été brève, si la pêche a été bonne, il peut lui revenir de 6 à 700 francs; ce n'est point là un salaire suffisant, d'autant plus que l'armateur réalise des bénéfices considérables. Comme je l'ai dit plus haut, sauf quelques matelots indispensables pour la manœuvre du navire, l'équipage ne se compose que de gens de sac et de corde, incapables du moindre ouvrage de matelotage, machines vivantes destinées à manier l'aviron toute leur vie. Le matelot, lui, le véritable homme de mer, trouve partout ailleurs une navigation plus douce et mieux rétribuée. Le but du gouvernement, en encourageant la pêche par d'aussi fortes primes, était d'établir une bonne pépinière de matelots; ce but est entièrement faussé : pour l'atteindre, il eût fallu que les armateurs fussent obligés de traiter leurs hommes, sinon au cours de la place, du moins aussi avantageusement qu'ils le sont à la paye inférieure du service.

Pour le capitaine et les officiers, le traitement est suffisant : le premier peut, au bout d'une bonne campagne, réaliser de 10 à 12,000 francs de bénéfices; mais encore une fois, le matelot est indignement traité. Aussi, ces bâtiments ne sont-ils généralement armés que par des équipages de vauriens, dont la plupart, à bord des bâtiments de guerre, ne

seraient bons qu'à aller grossir les rangs des compagnies de discipline. Il y a à Hobart-Town plus de soixante de ces matelots déserteurs.

Un de ces bâtiments est complétement désarmé. Ces hommes se plaignent amèrement de leur capitaine, qui, à les entendre, leur donne des vivres détestables et en quantité tout à fait insuffisante. Sur ces treize navires, deux ont fait une pêche fructueuse, trois ou quatre ont environ le tiers de leur chargement, les autres n'ont pas un baril d'huile à bord, et tous ont au moins un an de mer. L'un d'eux, la *Nancy*, est arrivé ici avec son mât de misaine cassé. M. Degraves lui en a fourni un autre; c'est une magnifique pièce de bois, mais qui me paraît lourde et peu ployante.

A mon retour de Richmond, je retrouvai nos hommes pour la plupart en pleine convalescence; quelques malheureux étaient encore bien mal, mais ils se remettaient petit à petit, et désormais nous avions bon espoir de les voir revenir tous à bord des corvettes.

Avant mon départ, j'avais reçu la visite de M. Lamprière, intendant militaire, et de M. le capitaine Booth, commandant l'établissement pénal de Port-Arthur; tous deux m'avaient engagé vivement à aller les voir, mais, encore très-faible, je redoutais une rechute, et pour tout au monde je n'aurais voulu leur donner l'embarras de soigner un malade.

Mais désormais je me sentais de force à entreprendre

le voyage ; le trajet était long, mais il devait se faire en grande partie par eau sur les baies intérieures. L'excellent M. Moriarty (le capitaine du port), que nous ne saurions trop remercier pour tous les soins obligeants, les affectueuses politesses dont il nous a comblés, m'avait proposé passage sur un cutter du gouvernement ; mais l'autre moyen de transport qui était à ma disposition me permettait, chemin faisant, de voir le pays, l'exploitation des mines de charbon et la baie de Frédérik-Henry. Je le préférai, et malgré un peu de fatigue, je n'eus qu'à me louer de ma détermination.

Le 9 février de bon matin, je m'embarquai de nouveau sur le *Steam-boat*. J'avais avec moi le matelot Camus, convalescent que le docteur m'avait prié d'emmener, plus un des convicts que le gouverneur avait attaché à notre service, et que j'avais chargé de mon porte-manteau. J'avais 7 milles à faire pour aller rejoindre l'embarcation que M. Lamprière avait eu l'obligeance de m'expédier à *Ralph's-bay-Neck*, et nous partîmes bon pas ; mon coquin de convict *Tom*, qui prétendait connaître parfaitement le chemin, nous égara à un mille de la pointe Kanguroo et perdit complétement la tête. Le pays était assez désert ; nous étions dans des bois composés d'arbres parfaitement semblables ; plus de chemin frayé, et nous courions risque de nous perdre tout à fait, lorsque j'entendis distinctement le bruit d'une charrette ; je me dirigeai de ce côté, et au bout de quelques minutes nous nous retrouvâmes sur une route mon-

tueuse, où quatre magnifiques paires de bœufs tiraient péniblement un lourd charriot; le paysan qui conduisait ce bel attelage, nous remit dans le droit chemin.

Nous traversâmes un pays magnifique. De ce côté, les villages et les fermes étaient plus rapprochés que dans les environs de Richmond. Ce district a été l'un des premiers colonisés; mais nous marchions depuis longtemps, et j'étais harassé, lorsque j'aperçus enfin la baie et la longue langue de sable où nous devions trouver l'embarcation.

Ralph's-bay-Neck est un isthme de près d'un mille de longueur, qui joint nne petite presqu'île à la grande terre; pour éviter aux embarcations la peine de la contourner, ce qui serait trop long, et occasionnerait une grande perte de temps, on a établi sur la langue de sable un petit chemin *de fer* en bois; on place le canot sur un wagon, et il passe ainsi de la baie Ralph dans celle de Frédérik-Henry.

En arrivant, je trouvai hâlée sur le sable une belle baleinière armée de six hommes. En un clin d'œil elle fut à l'eau; le vent était debout, la mer dure et clapoteuse.

La baie Frédérik-Henry, baie du nord de D'Entrecasteaux, est immense; du N. O. au S. E. elle a plus de 20 milles de longueur. En plusieurs endroits, elle présente de bons mouillages à des navires du plus fort tonnage. En quittant l'isthme, nous gouvernâmes sur la pointe nord de la péninsule de Tasman; plus nous allions, plus la brise devenait fraîche et la mer dure,

et, pour comble de contrariétés, la marée reversa vers quatre heures du soir. La bonne embarcation, vigoureusement nagée, finit cependant par doubler. En approchant des terres, la mer, le vent, devinrent moins forts, et à sept heures, nous vînmes atterrir au pied d'un petit cap, et dans une jolie baie formée par les îles de Saint-Aignan et la pointe N. E. de la presqu'île de Tasman. Tout, dans ce pays, rappelle la marine de France. Ce sont des navires, des embarcations françaises qui les premiers sillonnèrent ces eaux, et la plupart des bancs, des terres du large, portent encore des noms français. Les canotiers, qui avaient les avirons sur les bras depuis sept heures, étaient harassés de fatigue. Il ne fallait pas penser à atteindre Port-Arthur dans la journée, nous ne pouvions tout au plus que gagner l'établissement des mines; encore, pour cela, fallait-il doubler une pointe qui se prolongeait fort avant, et nous n'aurions pu y arriver que très-tard. Je me décidai à prendre la voie de terre, d'autant plus que le temps menaçait et que je voyais de gros grains noirs se former à l'horizon.

Je pris l'un des canotiers pour me servir de guide, et m'acheminai vers une maisonnette qui domine le cap. C'était un poste de constables. En quittant le poste, nous nous trouvâmes dans une épaisse forêt, où nous marchions dans un petit sentier à peine frayé au milieu de hautes herbes, espèce de fougère entremêlée d'ajoncs. Aiguillonné par un furieux appétit, poussé par la crainte de recevoir sur le dos

un gros grain qui montait avec rapidité, j'allongeais le pas le plus possible; mais j'eus beau faire, il était écrit que je devais le recevoir; j'étais à peine à mi-chemin que la pluie tomba à torrents. L'obscurité était profonde, et j'avais une frayeur mortelle que mon guide ne perdît le sentier. La pluie ne discontinuait pas, et il eût été par trop dur de passer la nuit dans les bois par cet horrible temps. J'aperçus enfin les lumières de l'établissement; là, mon convict me prit par la main, en me recommandant de marcher avec la plus grande precaution; le terrain était creusé de tous côtés par les mineurs, et il fallait une grande habitude des lieux pour ne pas se casser le cou.

Nous arrivâmes ainsi sans encombre devant un petit *cottage*; c'était la maison de l'officier commandant le poste. J'étais, à la lettre, ruisselant d'eau. Mon hôte commença par me mener devant un bon feu, où je me changeai de la tête aux pieds. Puis, après m'avoir forcé à m'envelopper dans une confortable robe de chambre, il me conduisit devant une table toute servie. Il m'attendait depuis quatre heures, et craignant que je me fusse égaré dans les bois (chose à ce qu'il paraît fort commune), il venait d'expédier des hommes à ma recherche. M. Mackay, capitaine au 51e, est détaché depuis près de deux ans dans cet odieux trou, avec une section de sa compagnie, et il est chargé de la surveillance des convicts qui travaillent aux mines; c'est véritablement du dévouement. Le seul plaisir qu'il puisse prendre est la chasse; aussi, M. Mackay

est-il un adroit et intrépide chasseur; les murs de sa maison couverts de trophées; les peaux de kanguroos, les cornes de taureaux sauvages, les dépouilles du tigre indigène, en sont des preuves irrécusables.

Le lendemain il me fit visiter tout son petit royaume. Jusqu'à présent, c'est la seule mine qui soit en état de fournir de la houille à la colonie ; elle est exploitée par le gouvernement, qui y envoie, comme mineurs, les plus mauvais garnements de ses bagnes. Le puits a 140 yards de profondeur, et le jour de mon passage deux hommes y ont été noyés par une voie d'eau qui s'y est déclarée spontanément. Du puits à la mer on a ménagé une pente douce, qui va aboutir à un pont sous lequel accostent les bateaux; un petit chemin de fer y conduit les wagons qui se déchargent sur un plan incliné, par lequel le charbon tombe directement dans le grand panneau des bateaux caboteurs, qui de là vont le porter dans les différents magasins de la colonie.

Le nombre des convicts employés aux mines est assez considérable; cependant les évasions sont très-rares. Tout le pays est couvert de bois où ils ne pourraient pourvoir à leur subsistance, et les points de communication avec les districts habités sont partout garnis de sentinelles, de postes de constables, qui exercent une surveillance de tous les instants.

Vers midi, arriva l'embarcation qui m'avait amené la veille; il soufflait une jolie brise du N. E. Je pris congé de M. Mackay, et m'embarquai pour Port-Ar-

thur. Je traversai lestement la baie Norfolk, qui n'est que le prolongement de celle de Frédérik-Henry, et à trois heures j'accostais sur la pointe nord de la péninsule de Tasman, qui est jointe à celle de Forestier par un isthme de quelques cent pas de largeur. *Eagle-Hawk Neck* (isthme de l'Aigle-Epervier).

M. Lamprière m'attendait, il avait été fort inquiet de ne pas me voir arriver la veille, il avait venté très-grand frais toute la nuit, et on avait craint une catastrophe; heureusement j'en avais été quitte pour une course dans les bois par une pluie battante, ce dont au reste j'avais été complétement dédommagé par la cordiale hospitalité que j'avais trouvée chez le capitaine Mackay. Pour arriver à Port-Arthur, il nous fallait traverser toute la péninsule : le trajet est de six milles; il se fait de la manière la plus confortable et la moins fatigante, sur un chemin de fer, s'il vous plaît, un véritable chemin *de fer* en bois. La locomotive est remplacée par des convicts échelonnées sur la route, à des distances assez rapprochées; les relais sont calculés de manière à ce que le moteur puisse constamment aller au grand trot. Le terrain est peu accidenté, il y a cependant plusieurs pentes assez rapides. Sur les terrains plans, les convicts au nombre de quatre, poussent le wagon, et aux descentes, sautent sur ses extrémités; la machine acquiert alors une vitesse qui n'est comparable qu'à celle des montagnes russes. Ce rail-way de nouvelle espèce traverse une admirable forêt, qu'en toute autre occasion j'eusse sans doute admirée de toutes mes forces; mais depuis mon entrée

sur le territoire du district pénal, je n'avais pas autre chose sous les yeux, et j'avoue tout prosaïquement que j'aurais préféré de beaucoup les jolies fermes et les riants vergers des environs de Richmond. Je ne sais quelle impression pénible me serrait le cœur. Ces sombres massifs de verdure me pesaient sur la tête, et ce fut avec un véritable sentiment de joie que j'aperçus le havre, dont les eaux, éclairées par un admirable effet de soleil couchant, venaient doucement se briser au pied de ces arbres séculaires. Une jolie embarcation nous attendait avec des rafraîchissements. Les Anglais (et certes c'est une sage précaution) ne s'embarquent jamais sans biscuit ; un verre d'excellent madère acheva de chasser au loin le reste des sombres impressions de la forêt.

Nous n'avions plus que deux milles à faire pour arriver ; la bonne embarcation eut bientôt franchi la distance, et à sept heures du soir, nous mettions pied à terre sur un joli môle. Quelques maisons, petites, mais propres et bien tenues, se développaient sur la colline.

M. Lamprière me conduisit chez lui, où il m'avait fait préparer une chambre. Je n'oublierai jamais le bienveillant accueil que j'ai reçu dans son excellente famille ; mon plus grand bonheur serait de pouvoir, à mon tour, leur rendre les soins, les politesses dont ils m'ont entouré. Puissent ces lignes traverser l'Océan et lui porter le faible témoignage de ma vive reconnaissance. M. et madame Lamprière parlaient le français purement, sans le moindre accent anglais;

leur famille, qui habitait la France, y fut retenue lors de la rupture de la paix d'Amiens, et ne l'avait quittée qu'en 1812.

Je venais de débarquer lorsque je vis arriver M. le capitaine Booth. Il venait m'engager à dîner, la chose était convenue entre M. Lamprière et lui, et je n'eus que le temps de changer de vêtements.

La maison de M. Booth était bâtie sur le sommet d'une petite pointe que dominait toute la baie; comme toutes les habitations de la colonie, elle est tenue avec une propreté remarquable. Mon hôte m'introduisit dans un joli salon meublé avec goût, où une foule d'albums, d'inutilités fashionables, mille de ces petites babioles si élégantes, annonçaient la présence d'une jeune maîtresse de maison : en effet, je vis bientôt apparaître une charmante jeune femme, une de ces ravissantes têtes blondes dont la vieille Angleterre seule a le secret. Après un dîner tout anglais, nous repassâmes dans le salon, où des keepsake de toute forme, de toutes dimensions, étaient étalés sur un guéridon. M. et madame Booth n'entendaient pas un mot de français, il me fallut appeler à moi tout mon anglais, et, grâce à l'obligeance de M. Lamprière, au bout de quelque temps nous pûmes nous comprendre.

Le lendemain, je consacrai toute ma journée à visiter les Pénitenciers. Il y a à Port-Arthur deux établissements bien distincts, celui des hommes et celui des enfants.

Ce dernier est bâti sur une grosse pointe qu'on laisse à babord en entrant dans le havre; elle a reçu

un nom tout à fait de circonstance, on l'appelle *Point-Puër.* Ce ne sont que des baraques. La pierre est fort rare dans le district et même dans la colonie, et presque tous les grands établissements du gouvernement sont bâtis en bois. L'édifice est parfaitement isolé, et une ligne de constables rend les évasions très-difficiles, sinon tout à fait impossibles.

En Angleterre, on déporte pour les délits les plus frivoles comme pour les plus graves ; j'ai vu là un malheureux enfant dont le crime était d'avoir volé quelques bottes d'oignon. Des marmots de dix à quinze ans, quelque vicieux qu'ils soient, ne peuvent pas avoir commis des fautes bien graves ; il serait inhumain d'enlever à leur famille, pour les déporter aux Antipodes, des enfants dont souvent la faute est la conséquence d'une étourderie, si le gouvernement ne s'engageait pas, en quelque sorte, à travailler à les rendre meilleurs, à leur apprendre un métier qui, en leur enlevant leurs mauvais penchants, puisse en faire un jour des membres utiles de la société. C'est là le but réel de l'établissement de *Point-Puër*, dont l'esprit est à peu près celui de nos maisons centrales.

Le Pénitencier contient cinq cents enfants de douze à dix-huit ans ; il est situé sur le sommet du cap, dans une position saine et à coup sûr des plus aérées. Ce sont de vastes corps de logis en bois contenant des ateliers nombreux et bien disposés. Les lits sont remplacés par des hamacs ; cette mesure a le double avantage d'occuper un espace bien moindre et en même temps de procurer aux prisonniers un excellent

coucher. Le jour, tous ces hamacs sont proprement roulés et symétriquement placés dans des filières le long des murs de la salle. Tous ces reclus sont uniformément vêtus d'un pantalon, d'une veste et d'une casquette de cuir ; de gros souliers complètent cette solide toilette. En arrivant à la maison de détention, on leur laisse le choix du métier qu'ils veulent apprendre. J'ai visité les ateliers aux heures de travail, tous ces bambins étaient frais et bien portants ; on n'y voyait pas de ces figures pâles et étiolées que l'on rencontre à chaque pas sur le pavé de nos grandes villes. Ils travaillaient en silence et avec ardeur ; je dois à la vérité d'ajouter que quelques constables à mine rébarbative se promenaient avec un fouet à la main.

On m'a assuré qu'il en sortait d'excellents ouvriers, et je le crois sans peine. J'y ai vu de véritables chefs-d'œuvre de menuiserie, de charpentage, de chaussure, etc., etc... Mais la question est de savoir si leurs mauvais penchants sont réprimés, s'ils en sortent meilleurs, en un mot, si l'on en fait des ouvriers probes. A cela, ces messieurs me répondaient d'une manière évasive. Ceux qui restent dans la colonie offrent en général un résultat satisfaisant ; mais la plupart de ceux qui retournent dans la métropole retournent au bagne, et cela se conçoit. Dans la colonie, sans être de fait sous la surveillance de la police, ils sont constamment sous les yeux du magistrat. Le sentiment de répulsion du maître envers l'ouvrier prisonnier ou forçat libéré n'existe pas, et pour peu qu'il soit adroit et laborieux, il est toujours sûr d'une

bonne rétribution ; plusieurs sont arrivés à de bonnes positions de fortune ; on en cite même qui ont fini par acquérir d'importantes propriétés. Ceux au contraire qui retournent en Europe, vont grossir les rangs de la populace de Londres ; là, ils trouvent une concurrence formidable ; le maître qui a de bons ouvriers sous la main, ne se soucie pas d'employer un homme qui arrive avec le stigmate de *Botany-Bay*. Il lui faut vivre cependant. Pendant sa détention, il a entendu mille fois raconter les exploits des filous, des malfaiteurs ; car le crime, lui aussi, a sa gloire ; au bagne, dans les maisons de correction, les hauts faits des héros de l'espèce sont le sujet des conversations, et il existe plus d'un bandit en herbe que leur gloire empêche de dormir ; ils reviennent naturellement à leur premier genre de vie, les mauvais instincts prévalent, et quelque jour un navire les emporte de nouveau au bagne, à moins que la potence n'en fasse justice. Tout cela est aussi vrai pour l'Angleterre que pour la France, pour le libéré de la Nouvelle-Galles du Sud et de Van-Diemen, que pour le forçat de nos bagnes.

A Point-Puër, les enfants sont soumis à la même législation que les hommes ; chaque matin les constables amènent par-devant le commandant les gamins qui ont péché la veille. J'ai assisté à plusieurs de ces jugements, et c'est réellement chose curieuse.

L'un avait occis le chat d'un surveillant, l'autre avait grimacé ou fait la nique au ministre ; cela se terminait ordinairement par une bonne fessée. Souvent c'étaient des cas plus graves, la peine était en

proportion du délit : c'était le cachot solitaire au pain et à l'eau, ou un plus grand nombre de coups de fouet.

Un de ces marmots, haut de trois pieds à peine, avait menacé de son couteau le chef d'atelier. Je n'ai jamais vu de physionomie exprimant plus le vice brutal, l'impudence effrontée. Ce n'était pas son coup d'essai. Il avait déjà subi plusieurs condamnations. Tout dernièrement il avait trouvé moyen de s'évader en compagnie de quelques petits drôles de son âge. Les compagnons de mon garnement, pressés par le besoin, étaient revenus pour avoir du pain; lui seul tint bon, et ce ne fut qu'au bout d'un assez long séjour dans les bois qu'on parvint à le reprendre.

Si cet enfant tient ce qu'il promet, ce sera un jour un monstre à étouffer. Après l'avoir condamné pour son dernier méfait, M. Booth crut devoir lui faire une semonce toute paternelle, et termina en lui promettant la potence pour peu qu'il persistât dans cette déplorable voie. « Eh bien ! lui répondit le drôle, mon père et ma mère m'auront montré le chemin, et avant d'être pendu, je tuerai ce constable. »

Un ministre est chargé de l'éducation morale de ces enfants ; le brave homme a affaire à forte partie, et dans l'amertume de son cœur, il m'a avoué qu'il craignait fort de prêcher dans le désert. Outre le fouet et le cachot solitaire, on a adopté un autre genre de répression qui me paraît des plus efficaces, mais par trop rigoureux pour des enfants. Sur une longue chaîne scellée en terre par de forts blocs de maçon-

nerie, sont maillonnés, de 15 pieds en 15 pieds, d'autres bouts de chaîne de 1 à 2 mètres de longueur; on passe aux pieds du patient un anneau sur lequel cette petite chaîne est rivée : il a ainsi une distance de 5 à 6 pieds à parcourir, et pour charmer ses loisirs, on lui fait casser des pierres pour ferrer les routes. Cette peine est cruelle, aussi ne l'applique-t-on que pour des cas fort graves. Le patient est en plein air, exposé à toutes les intempéries du climat; la durée du châtiment ne peut pas excéder une semaine.

Il y a à Port-Arthur 7 à 800 misérables, la lie des bandits de l'Angleterre, c'est le dernier échelon de la dépravation humaine. Ces hommes, déportés pour les crimes les plus graves, ont été une seconde fois rejetés de la société, tous ont subi plusieurs condamnations. La mort est désormais la seule pénalité qu'ils puissent encourir, et, chose incroyable, il y a parmi ces scélérats des condamnés politiques : les peines encourues par les voleurs, les faussaires, n'ont pas été trouvées assez dures, on les a jugés indignes de vivre parmi eux, et on les a jetés au milieu d'assassins, de misérables déclarés incorrigibles.

Le bagne de Port-Arthur renferme des condamnés de tous les pays; on m'a montré un soi-disant matelot français qui, disait-il, avait assisté au combat de Navarin. J'ai été curieux d'interroger cet homme, je lui ai demandé sur quel navire il se trouvait à la bataille. Après beaucoup de tergiversations, il m'a cité un nom qui n'existe même pas dans notre marine,

et, pressé de questions, il a fini par m'avouer qu'il n'avait jamais mis le pied sur un bâtiment de guerre français.

Je me trouvais par hasard dans la cour de la prison au moment où on allait fustiger un convict, que l'on venait de reprendre dans les bois après une évasion de plusieurs jours; il était condamné à recevoir quatre-vingt-dix coups sur les reins.

L'exécuteur, armé du formidable *cat*, fouet à neuf branches grosses comme des lignes d'amarrage, frappait à tour de bras; chaque branche laissait sur les chairs un sanglant sillon. Je n'eus pas le courage de supporter cet affreux spectacle : cet homme endurait cette cruelle douleur sans pousser un cri, seulement à chaque coup tout son corps se tordait, et les muscles de sa figure se contractaient d'une manière hideuse.

Les évasions sont fort rares dans la Tasmanie et surtout à Port-Arthur; on en cite cependant plusieurs exemples. Il y a quelques années, six convicts enlevèrent une embarcation et disparurent, depuis on n'en a jamais entendu parler; il est plus que probable qu'ils se sont noyés. Quelques-uns ont longtemps vécu dans les bois, mais ce sont de rares exceptions; le genre de vie qu'ils y mènent est de beaucoup plus misérable que celui de la prison, et pour vivre ainsi seul et toujours sous la crainte d'être repris, il faut une énergie dont bien peu d'hommes sont susceptibles.

La colonie a cependant gardé le souvenir de plu-

sieurs chefs de bande qui ont, à diverses reprises, commis des déprédations.

L'un des plus redoutables fut un nommé *Michel Howe*. Ce misérable, déporté en 1812 pour sept ans, fut, à son arrivée dans la colonie, assigné à un colon. Il s'échappa et devint chef de bande; quelque temps après, il fit parvenir une lettre au gouverneur, dans laquelle il lui offrait de livrer ses compagnons, en demandant pour lui la vie sauve et une chance d'obtenir sa liberté. Ses propositions furent agréées, et il se rendit, mais seul. Moins de trois mois après, il s'évada de nouveau; mais ses anciens compagnons, le considérant comme un traître, ne voulurent pas le recevoir parmi eux, et il fut obligé de vivre seul; il erra ainsi pendant quinze mois, subsistant de rapines et de déprédations; enfin, cerné de tous côtés, il finit par être tué sur place. Cet homme vécut dans les bois près de six ans, et fit beaucoup de mal.

On en cite plusieurs autres, mais surtout un certain *Braddy;* on raconte de lui mille anecdotes, entre autres celle-ci :

Un homme, son compagnon, son ami même, alléché par la récompense promise à celui qui le livrerait, résolut de le trahir, et à cet effet fit cacher deux constables dans sa cabane. Braddy revenait avec le pressentiment que quelque chose se tramait; cèpendant, rassuré par l'homme qui l'accompagnait, il avança de quelques pas; il reçut alors plusieurs coups de feu dont l'un lui traversa le bras, et il fut pris, ainsi que son compagnon. Celui-ci fut immédiatement

conduit à la prison la plus proche par les deux constables, et Braddy, blessé, fut laissé, les mains liées, sous la garde de celui qui l'avait trahi. Un moment après, souffrant cruellement de sa blessure, il demanda à son ancien ami qu'il voulût bien le laisser se coucher sur le lit et le couvrir d'une peau de kanguroo, ce qui lui fut accordé; il parvint alors à délier ses mains, puis il demanda de l'eau; son gardien, en allant lui en chercher, quitta un instant son fusil; d'un bond Braddy s'en empara.

Le délateur se jeta aussitôt à ses pieds, lui demandant la vie au nom de Dieu. « Comment! misérable, s'écria Braddy, tu oses implorer le nom de Dieu, quand tout à l'heure tu m'insultais lâchement en me disant que je serais pendu! Pure bagatelle, attendu qu'il n'y a ni Dieu ni diable! Au reste, je ne te tuerai pas maintenant, mais si jamais tu te retrouves sur mon chemin, prends garde. » Quelque temps après, Braddy, battant le pays à la tête d'une troupe de *bush-rangers*, rencontra son homme; il se le fit amener, et lui appuyant le canon d'un pistolet sur la tête, il lui donna cinq minutes pour se préparer à la mort, après quoi il lui fit sauter la cervelle. Quelques années après, il fut pris à son tour, et termina sa carrière sur l'échafaud.

Les forêts dont la péninsule de Tasman est couverte, donnent plusieurs espèces de bois de construction; il y avait à Port-Arthur un navire en chantier dont les membres et les bordages étaient faits d'un beau bois dur, qui a à peu près l'apparence du teck;

on m'a assuré qu'il en avait aussi la durée ; j'y ai vu de magnifiques espars pour mâture, mais ils m'ont paru lourds et peu ployants.

Ces messieurs, voulant me faire voir tout ce que leur péninsule renfermait de curieux, me proposèrent une course à *Eagle-Hawk-Neck*. J'acceptai de grand cœur; malheureusement une pluie battante nous empêchait de mettre le pied dehors. Enfin nous eûmes un jour de beau temps; à cinq heures du matin, nous étions à cheval, cheminant à la queue les uns des autres dans un petit sentier tracé sur les crêtes escarpées des falaises, de 150 à 200 pieds de hauteur. *Eagle-Hawk-Neck*, est une étroite langue de sable qui joint entre elles les presqu'îles de Tasman et de Forestier. Les convicts qui parviennent à s'évader sont obligés de la traverser pour aller se répandre dans l'intérieur du pays. Pour leur ôter tout espoir de réussite, outre les nombreuses sentinelles, les postes disséminés de toutes parts, on s'est avisé de couper l'isthme par une ligne de chiens furieux, qui mettraient en pièces l'homme assez hardi pour chercher à le traverser, et, pour plus de sûreté, une longue ligne de sentinelles est établie depuis le Pénitencier jusqu'à l'isthme ; elles ont toujours leurs armes chargées et font feu sur tout ce qui leur paraît suspect. Nous ne faisions pas vingt pas sans apercevoir un canon de fusil dans les broussailles. De loin en loin s'élèvent des maisonnettes où sont réunis cinq hommes sous les ordres d'un constable; les sentinelles sont relevées toutes les deux heures. Sur le seuil d'une de ces maisons, M. Lam-

prière me montra un constable dont l'histoire est des plus singulières et mérite d'être rapportée.

C'est un noble espagnol, frère d'un général carliste bien connu; il servait comme officier supérieur dans les troupes de don Carlos, lorsque des affaires importantes l'appelèrent à Londres. Là, il fit la connaissance d'un aigrefin qui s'attacha à lui, le promena partout, se fit son cicerone. Le pauvre Espagnol, nouveau débarqué dans cette immense ville, était ravi de son nouvel ami.

Dans une de leurs promenades, C*** entra chez un orfèvre pour acheter quelques bijoux qu'il voulait rapporter à sa femme; on lui présenta une parure qu'il examina longtemps et qu'il trouva trop chère; il la remit sur le comptoir et sortit. Une heure ou deux après, la parure disparut. Le marchand courut faire sa déposition à la police, et dénonça deux individus dont les signalements étaient ceux de l'Espagnol et de son ami C***; le premier était depuis longtemps rentré chez lui, lorsqu'il vit arriver des agents de la police qui s'emparèrent de sa personne, procédèrent à une minutieuse visite, et après quelques minutes, trouvèrent l'écrin en question dans le tiroir d'un secrétaire. Le malheureux eut beau protester de son innocence, il fut traîné devant les tribunaux comme voleur, et condamné à la déportation pour vingt ans. On ne revit plus l'ami, toutes les recherches que l'on fit pour le retrouver furent infructueuses. Arrivé dans la colonie, sa bonne conduite lui valut la position de constable, et il a été envoyé en cette qualité à Port-Arthur,

où on lui a confié la surveillance d'une partie de la ligne. A Port-Arthur, il donnait des leçons de dessin et de musique; on était généralement convaincu de son innocence, et tous les habitants notables s'étaient réunis pour adresser une demande en grâce à la reine.

Le pauvre C*** supporte son sort avec résignation; il s'exprime dans sa langue et même en français avec distinction. Il a fait, dans l'armée de don Carlos, les campagnes de Navarre et de Biscaye, et a fait partie de l'état-major de Zumalacarregui. Le gouverneur, sir John Franklin, a lui-même apostillé et adressé sa demande en grâce à la reine.

Mais nous n'étions plus qu'à quelques milles du but, déjà nous entendions les hurlements des chiens, et bientôt nous débouchâmes d'un petit bois sur une longue grève découverte à deux encablures au large. Dans sa partie la plus étroite, l'isthme est coupé par une longue ligne de chiens de différentes races, mais tous d'une férocité éprouvée; leurs chaînes sont tout juste assez longues pour leur permettre de se flairer le museau. Le malheureux qui tenterait de traverser cette formidable barrière serait inévitablement mis en pièces; furieux à notre approche, ils s'élançaient au-devant de nous, et j'avoue que ce ne fut pas sans un certain sentiment d'appréhension que je passai à l'extrémité de la ligne. Sur la grève, on a placé, à des distances très-rapprochées, et sur des pilotis assez élevés pour que, dans les plus hautes marées, elles soient au-dessus de l'eau, des niches, espèces de

petits forts, dans lesquels sont établis d'autres chiens qui, en cas d'évasion, donnent l'alarme aux sentinelles échelonnées sur le rivage; au large, la mer déferle avec trop de force pour qu'un homme puisse se hasarder sur les récifs.

Il y a là quarante à cinquante dogues furieux, au moyen desquels je conçois que la position soit parfaitement gardée. Parmi eux, on m'a fait remarquer un grand mâtin au poil fauve hérissé, à l'œil sanglant, dont le nez infaillible, l'instinct merveilleux, a souvent fait retrouver des personnes égarées dans les bois, et notamment le capitaine Booth lui-même, qui faillit y périr, il y a quelque temps, de faim et de misère.

Comme je l'ai dit plus haut, les péninsules de Tasman et de Forestier sont couvertes de forêts, dont les arbres séculaires appartiennent aux mêmes genres et sont parfaitement semblables; ce sont de gigantesques troncs, qui, s'élevant à des hauteurs incroyables sans une pousse latérale, sont, à leurs sommets, garnis d'une magnifique touffe de verdure : il faut donc une grande habitude ou des guides parfaitement sûrs pour pouvoir y trouver son chemin.

M. Booth, marcheur infatigable, avait coutume de parcourir de longues distances, de pousser de lointaines reconnaissances au travers des bois. Jamais ses observations ne l'avaient trompé, et toujours il avait atteint le but qu'il s'était proposé.

Enhardi par ses succès, il voulut entreprendre une plus longue excursion et gagner les districts colo-

nisés. Cette fois, trompé dans ses prévisions, prenant une indication pour une autre, il s'égara complétement; il s'en aperçut, revint sur ses pas, tâtonnant, cherchant à s'orienter, mais le tout en pure perte; cependant, le soleil descendait à l'horizon, et bientôt il fit nuit noire. M. Booth est un homme de tête et de cœur, il ne perdit pas courage, il s'étendit bravement au pied d'un arbre et s'endormit bientôt avec la certitude de se retrouver dans le droit chemin le lendemain; mais les mêmes difficultés se représentèrent; le malheureux commençait à ressentir les rudes angoisses de la faim; toute la journée se passa en recherches, en tâtonnements infructueux; il éprouva d'affreux déchirements d'entrailles, et rien pour le soutenir, pas même quelques baies sauvages. Épuisé, il se sentit faiblir, et tomba exténué: il put croire que c'en était fait de lui. Cependant, ses amis s'étaient mis en campagne avec des chiens; ils avaient longtemps battu le bois sans succès, lorsque l'un deux pensa à l'animal dont j'ai parlé tout à l'heure; celui-ci prit la piste sans hésiter, et, au bout de deux ou trois heures, arriva droit sur le malheureux, qui ne donnait plus signe de vie. Pendant longtemps on désespéra de ses jours; peu à peu, cependant, il revint à l'existence, mais sa constitution en a gardé un ébranlement dont il ne se remettra peut-être jamais.

Le poste d'Eagle-Hawk-Neck est gardé par un officier et vingt-cinq hommes; ils sont là complétement isolés, et ne sont relevés que tous les deux mois; les soldats, industrieux comme ceux de tous les pays,

s'y sont construit des baraques qui ne manquent pas de confort, et cultivent un jardin qui leur donne d'assez bons légumes. Du côté du large, la mer brise avec fureur sur d'énormes roches de basalte, prodigieuses murailles dont les assises, parfaitement régulières, feraient croire à quelque travail de géants.

La population libre de Port-Arthur ne se compose guère que des employés du gouvernement et de deux compagnies d'infanterie. Le havre offre un excellent mouillage, on peut mouiller par six à huit brasses, fond de sable vasard. M. Laplace y a conduit sa frégate l'*Arthémise*. A quelques pas du bagne s'élève une petite chapelle toute gracieuse; elle est desservie par un ministre méthodiste. J'ai assisté au service divin : le révérend M*** a prononcé un sermon superbe, sans doute; mais auquel j'avoue, à ma honte, n'avoir pas compris un mot; en revanche, j'ai été tout à fait édifié du recueillement et de l'attention qu'y apportaient les sept à huit cents condamnés qui étaient là, et n'eût été un bruit de chaînes tout à fait mondain, j'eusse pu me croire au milieu de la plus zélée et de la plus nasillarde assemblée de puritains des trois royaumes-unis.

Il est impossible d'être mieux accueillis que nous l'avons été à Van-Diemen'sland. Je ne finirais pas si je voulais dire toutes les attentions, tous les soins aimables dont nous avons été l'objet. Grâce à eux, bon nombre d'entre nous ont pu revoir la France.

Le fléau que nous avions emporté de Java et des îles de la Sonde avait déjà fait bien des ravages dans cette

terrible traversée; trois officiers, Marescot, Lafarge, Gourdin, vingt matelots, avaient succombé. En arrivant à Hobart-Town, le premier soin du commandant fut de faire louer une maison saine et aérée, tous les malades y furent transportés. Malgré la salubrité du climat et les soins de toute espèce dont ils furent l'objet, malgré le dévouement de tous les instants de nos chirurgiens, plusieurs succombèrent, et parmi eux, notre pauvre dessinateur, notre ami à tous, Goupil.

Pauvre jeune homme, plein de talent et d'avenir, ignorant de la mer, ignorant des terribles hasards d'une campagne comme la nôtre, son esprit aventureux avait été séduit par le vaste champ qui lui était ouvert. Brillante perspective, famille adorée, il avait tout quitté pour nous suivre; son courage à l'épreuve de tout, sa douce, son intarissable gaieté, ne l'ont pas préservé. Pauvre Goupil! il est mort à vingt-quatre ans, après une affreuse maladie de soixante-cinq jours; porté à sa dernière demeure sur les bras de soldats anglais, il repose sur une terre étrangère, aux antipodes de son pays. Autour de la sienne sont groupées les tombes de nos matelots, et un modeste monument rappelle aux marins français qui visiteront ces parages les noms de leurs camarades morts à la mer... Ceux-là, hélas! n'ont pas eu la triste consolation de penser qu'ils reposeraient sur une terre amie. Ils ont eu la sépulture du marin. Ils sont là-bas sous les longues lames du grand Océan. Des mains pieuses ont accepté la tâche de veiller à la conservation du triste mausolée.

CHAPITRE LXII.

Traversée d'Hobart-Town aux îles Auckland. — Séjour dans la baie Sarah's-Bosom (îles Auckland).

A trois heures du matin, le pilote, suivant mes ordres, arrivait à bord de l'*Astrolabe;* la marée nous était favorable, la brise, quoique faible, nous poussait en dehors de la baie; nos corvettes, couvertes de toile, ne tardèrent pas à s'éloigner. Il n'était que midi lorsque, après avoir dépassé le phare bâti sur la petite île *Direction*, nous entrâmes dans la vaste baie des Tempêtes : quand la nuit arriva, nous étions déjà loin de l'île Van-Diemen, et nous fîmes nos adieux à la terre, dont nous apercevions encore le cap Raoul, malgré les vapeurs du soir. 1840. 25 Février.

Aucun événement remarquable ne vint marquer notre traversée d'Hobart-Town aux îles Auckland : la brise fut toujours faible, mais favorable; des courants rapides aidèrent notre marche; ils accusaient sans doute la persistance et la force des vents d'ouest qui, dans ces latitudes, règnent presque constamment.

1840. 5 Mars. Le 5 mars, la brise était toujours faible, un peu de pluie avait marqué la journée; cependant, vers le soir, le ciel s'était dépouillé et présentait partout un aspect d'une grande pureté. — A huit heures du soir, quelques nuages s'élevèrent au-dessus de l'horizon, vers le sud; derrière ces nuages, nous vîmes poindre quelques rayons d'une lumière pâle, mais d'un reflet rougeâtre; ces rayons semblaient former des cônes dont la base s'appuyait sur l'horizon; les sommets concouraient vers un seul et même point. Malheureusement la lumière, à mesure qu'elle se rapprochait du zénith, devenait de plus en plus pâle, et il nous fut impossible de relever le point vers lequel ils allaient concourir. C'était la troisième aurore australe que nous apercevions depuis notre première arrivée à Hobart-Town; mais, si j'en crois ce qui m'a été affirmé par les habitants instruits de la colonie anglaise, ces phénomènes bizarres se reproduisent souvent.

6 Je comptais bien arriver le lendemain en vue des îles Auckland, mais la journée du 6 fut une journée de calme; nous profitâmes de cette immobilité forcée pour faire une sonde par 600 brasses, et étudier les lois de la température sous-marine.

7 Aussitôt que le jour parut, la vigie signala la terre; quelques instants après, nous l'avions rapprochée suffisamment pour en commencer la reconnaissance. Les îles Auckland se composent d'une île principale et de plusieurs petits îlots de dimension bien moindre. La côte ouest de la grande île, devant laquelle nous étions arrivés, se termine à la mer d'une manière

uniforme, par une falaise assez élevée. Quelques petits monticules de 2 à 300 mètres de hauteur, apparaissent dans l'intérieur ; de distance en distance, on voit des petits ruisseaux se jeter à la mer en formant des cascades charmantes, et qui viennent découper d'une manière agréable l'aspect monotone et uniforme que présentent les falaises de la côte. 1840. Mars.

Le ciel était sombre, la brise forte et favorable; nous laissâmes sur notre gauche la petite île *Déception* que nous n'aperçûmes que de fort loin, et continuant à longer la côte de très-près, nous vînmes contourner la grande île dans le sud. Sur toute cette bande exposée au souffle des vents d'ouest, la végétation paraît peu active; nous n'y aperçûmes pas un seul arbre, mais seulement quelques herbes qui ne présentaient les teintes d'une belle verdure que sur les bords des ruisseaux. La côte était garnie de rochers sur lesquels la mer se brisait avec fracas et un bruit extraordinaire.

A peine avions-nous atteint la pointe la plus méridionale, qu'abrités par la terre, le calme nous surprit; une nuée d'albatros s'abattit autour de nous; dans un instant nos pêcheurs eurent déployé leurs lignes et garni leurs hameçons; en moins d'une heure, plus de cinquante de ces oiseaux furent capturés, et notre bord en fut infecté. Ces animaux répandent, en effet, une odeur nauséabonde et insupportable qui excite le dégoût, ce qui n'empêcha pas nos matelots de disposer de leurs captures pour augmenter leur souper.

Depuis quelques instants, nous apercevions un na-

1840. Mars. vire qui semblait se diriger sur nous; d'après son allure, nous avions cru reconnaître un baleinier, mais il était encore loin de nous, lorsque la brise vint de nouveau nous permettre de nous éloigner de la côte et de faire route vers le S. E.; bientôt nous le perdîmes de vue. Dans la journée, nous avions aperçu deux pingouins et une belle baleine franche, si recherchée par les pêcheurs, et dont l'espèce est devenue si rare.

La nuit nous sépara de ce nouveau compagnon de route, elle fut employée par nous à courir des bords afin de nous élever dans le vent.

8 Le lendemain, la brise était forte et fixée au nord, une brume épaisse couvrait la terre et ne nous permettait plus de la voir que lorsque nous nous en trouvions à une très-petite distance. Nous étions alors arrivés sur la côte orientale; son aspect différait totalement de celui de la côte occidentale : les arbres paraissaient toujours très-rares, mais on apercevait, de distance en distance, de belles falaises de sable, sur lesquelles la mer brisait à peine. La côte était découpée par des canaux sans nombre ou par des baies qui semblent promettre d'excellents mouillages. Je savais que l'ancrage le plus fréquenté se trouvait vers la partie N. E. de l'île principale, et c'est là où je voulais aller mouiller; le temps était peu favorable pour une exploration détaillée, car bientôt la pluie tomba par torrents et nous masqua toutes les terres. Je continuai donc à courir des bords afin de m'élever dans le nord; malheureusement, pendant la nuit, nous perdîmes une partie du chemin que nous avions fait.

Le lendemain, la brise était trop faible pour nous permettre de gagner le mouillage; cependant, nous parvînmes dans la soirée à nous rapprocher des petites îles qui le limitent, et qui, dans le sud, semblent liées à la terre ferme par un vaste récif du plus dangereux aspect. A six heures du soir, nous n'étions qu'à quelques encablures dans le sud de la petite île *Green*, et nous venions de virer de bord pour prendre la bordée du large, afin de gagner le port le lendemain, lorsque nous aperçûmes un grand navire sortant de la baie et qui tira un coup de canon. Ce bâtiment était dans une position telle, et dans un tel éloignement, qu'en cas de sinistre, nous n'eussions pas pu lui envoyer de prompts secours. Du reste, rien, dans son allure, n'indiquait que son intention fût de demander des secours, aussi continuâmes-nous notre course. Bientôt une brume épaisse nous enveloppa. A six heures et demie et à sept heures et demie du soir, ce bâtiment répéta le même signal; la nuit était des plus noires, et nos deux corvettes, pour ne point se séparer, furent obligées elles-mêmes de brûler des fusées et de tirer le canon. Dans la nuit, le bâtiment vu la veille vint passer très-près de nous; sans doute il avait cru nous reconnaître pour quelque baleinier, et ses signaux étaient destinés à nous faire connaître sa présence. 1840. 9 Mars.

La brume de la nuit s'épaissit encore pendant le jour; il fallait donc attendre pour nous approcher de la terre. Le soir, le temps s'éclaircit enfin; nous reconnûmes, mais trop tard, que des courants violents 10

1840. Mars. nous avaient entraînés dans le sud ; malgré ma vive impatience, il fallut remettre le mouillage au lendemain.

11 Enfin, le 11, à midi, nous entrions dans la baie : l'île *Enderby* présentait sur notre droite ses terres uniformes et nues, tandis que, sur notre gauche, la mer brisait avec force un vaste récif dominé par l'île *Green* et quelques têtes de roches. Un large et profond canal conduit à la baie *Sarah's bosom;* ce port est un des plus beaux que je connaisse; nous n'en parcourûmes point cependant toute l'étendue; nous vînmes laisser tomber l'ancre dans une belle baie au milieu de laquelle se trouve un petit îlot.

Il nous avait fallu presque toute la journée pour atteindre le mouillage; il était trois heures et demie lorsque, toutes nos voiles étant serrées, nous pûmes descendre à terre; déjà nous avions commencé à apercevoir quelques arbres rabougris sur cette côte; devant nous se trouvait une plage de sable, où un petit ruisseau venait mêler ses eaux à celles de la mer; sur ses bords s'élevait une maisonnette bâtie par quelques pêcheurs, qui, après y avoir établi leur laboratoire, l'avaient laissée debout pour leurs successeurs; nous en profitâmes. La relâche devait être courte; aussi, dès le même soir, M. Dumoulin alla prendre possession de cette cabane, afin de commencer immédiatement ses observations de physique. Deux tentes furent établies à quelque distance de là : l'une devait servir d'observatoire, et l'autre était destinée à recevoir la chaloupe de la *Zélée*, qui avait besoin

de quelques réparations urgentes. La cabane des pêcheurs devint le rendez-vous habituel de tous les promeneurs qui parcouraient les alentours. 1840. Mars.

Près de là se trouvait une pointe assez élevée, sur laquelle on avait fixé un petit pavillon rouge qui, dès notre entrée sur la rade, avait attiré notre attention. Ce petit promontoire, remarquable par un grand nombre d'arbres coupés par les baleiniers, et blanchis par le temps, partage la baie en deux petites anses. L'aspect qu'il présente de loin, la présence de ce petit pavillon rouge, piquait assez vivement notre curiosité pour que ce fût un des premiers points à visiter. Nous reconnûmes que cet endroit avait été choisi pour servir de dernière demeure à deux ou trois marins appartenant sans doute à des navires baleiniers. La sépulture de l'un d'eux était surmontée par une petite croix de bois; la terre paraissait fraîchement soulevée : c'était celle de M. Lefrançois, armateur ou capitaine baleinier, qui s'était suicidé sur cette île, de désespoir de n'avoir pu réussir dans l'application d'un nouveau système pour harponner la baleine, dont il était l'inventeur. M. Lefrançois avait imaginé de lancer les harpons avec des armes à feu : enthousiaste de sa nouvelle découverte, comme tous les inventeurs, il avait voulu lui-même en faire l'essai; désespéré de son peu de réussite, la vie lui était devenue à charge, et il choisit ces îles désertes pour mettre son fatal projet à exécution.

Dans la cabane dont il a été déjà question, il existait plusieurs inscriptions : la première nous ap-

1840. Mars. prit que l'équipage du baleinier français le *Nancy* avait élevé cette petite maisonnette, qui fut si utile à nos observateurs pendant toute la durée de la relâche. Une seconde inscription, écrite en anglais *, nous donna le nom du navire que nous avions vu sortir de la baie en tirant des coups de canon; elle avait été laissée par le brick le *Porpoise*, faisant partie de l'escadrille américaine commandée par le capitaine Wilkes, et que déjà nous avions rencontré, comme on l'a vu, près de la terre Adélie; ce navire annonçait qu'il était arrivé le 7 mars sur ce mouillage. Il y avait soixante-treize jours qu'il avait quitté Sidney, et c'est au retour de son exploration polaire, qu'il avait mouillé aux îles Auckland. Sans doute, en nous apercevant dans la soirée du 10, il avait cru que nous étions des bâtiments de la division américaine, et alors il avait tiré le canon pour se faire reconnaître.

Nous nous croyions entièrement seuls sur la rade, lorsque nous fûmes agréablement surpris en voyant deux baleinières, venant de la haute mer, s'approcher de nos bâtiments; elles nous apprirent qu'elles appartenaient à un navire baleinier portugais mouillé au fond du havre; elles revenaient de parcourir la côte extérieure, afin d'y trouver des phoques et leur faire la chasse. Ces amphibies, qui jadis étaient si

* « U. S. brig *Porpoise*, 73 days out from Sidney New-Hol-
« land, on her return from an exploring cruise along the antarctic
« circle; all well; arrived the 7 sailed again on the 10th March
« 1840, for bay of Islands, New-Zealand. »

communs sur ces rivages, y sont devenus aujourd'hui 1840. Mars.
assez rares; cependant, les pêcheurs ne dédaignent point encore de leur faire la chasse sur ces terres solitaires, où ils viennent chercher le repos. Nous apprîmes avec plaisir que nous n'étions pas seuls sur ces îles, et nous nous promîmes d'aller dès le lendemain rendre visite à notre voisin.

La pluie nous fit regagner le bord; il ne resta plus à terre, pendant la nuit, que M. Dumoulin, qui, dès le même soir, avait commencé ses observations.

Dès le matin, tous les travaux commencèrent. 12
MM. de Montravel et Boyer furent chargés de lever le plan de la baie; la chaloupe fut disposée pour commencer la provision d'eau; une partie de l'équipage put aller se promener à terre, et quelques hommes furent envoyés à la pêche; enfin, il ne resta à bord que quelques matelots nécessaires pour les travaux de détail.

Après déjeuner, je m'embarquai dans ma yole avec le capitaine Jacquinot et M. Dubouzet; nous nous dirigeâmes vers le fond de la baie. Nous parcourûmes près de cinq milles avant d'atteindre le mouillage choisi par le navire portugais. Il n'avait que douze brasses de fond; la baie était plus resserrée que la nôtre, et se terminait par une plage de vases charriées par une petite rivière; c'était sans contredit le point de l'île où la végétation était le plus riche, et cependant on n'apercevait que des arbres chétifs et rabougris, dont la triste verdure indiquait la souffrance. Nous nous rendîmes en premier lieu à bord du navire

1840. Mars. baleinier nommé le *Speculaçao*, et commandé par un capitaine anglais nommé Robinson. Le capitaine était absent, et nous ne trouvâmes d'abord personne qui pût nous répondre soit en français, soit en anglais. Nous allions nous éloigner, lorsque M. Robinson arriva, et nous fit avec cordialité les honneurs du bâtiment qu'il commandait. Ce capitaine nous apprit que son navire avait été armé à Lisbonne; il n'était arrivé dans le port que depuis cinq jours seulement, et la durée de son séjour devait être subordonnée à la pêche qu'il ferait dans ces parages. Il y avait quinze mois qu'il avait quitté l'Europe, et il n'avait encore rempli que trois cents barils d'huile de baleine. Le mouillage où il était présentait toute espèce de sécurité; toutefois, comme la baie dans cet endroit se trouve très-resserrée, il avait été obligé d'affourcher, dans la crainte d'être jeté sur la côte par les rafales violentes qui descendent des collines environnantes. Chaque jour, les embarcations du navire gagnaient la haute mer, afin de donner la chasse aux baleines que l'on pourrait apercevoir; les équipages de ces embarcations devaient en outre parcourir la côte pour tâcher de saisir les phoques qui viennent encore de temps en temps s'y endormir. Le capitaine Robinson nous annonça en outre, ce que nous savions déjà, que le navire américain le *Porpoise* avait quitté la rade la veille du jour où nous y étions entrés. Mais il nous apprit aussi que l'officier commandant ce navire avait laissé une bouteille contenant une lettre, enterrée au pied du petit

pavillon rouge qui flottait près de nos corvettes. 1840. Mars.

Nous restâmes peu de temps à bord du *Speculaçao ;* nous nous rendîmes ensuite à terre pour y faire une longue promenade. Comme je l'ai déjà dit, au fond du port se trouve l'embouchure d'un ruisseau considérable, qui se divise en deux branches avant de mêler ses eaux à celles de la mer ; les terrains environnants sont très-marécageux, et à peu près inabordables ; mais à peu de distance de ce ruisseau, on trouve la forêt, composée d'arbres tortueux et suffisamment espacés pour pouvoir y circuler librement ; le feuillage de ces arbres, leur tronc couvert d'un lichen épais, indiquent un état maladif ; il semble que les îles Auckland sont placées à la limite de toute végétation possible. Les oiseaux, quoique peu nombreux, étaient faciles à approcher ; habitués à vivre tranquillement dans ces solitudes, l'instinct de leur conservation ne leur avait point appris à se méfier de l'homme ; aussi ils s'approchaient tellement de nous, que nous pûmes en abattre plusieurs avec les baguettes de nos fusils ; du reste, nous n'y rencontrâmes aucune variété particulière à la localité. C'étaient des *philédons,* des merles à cravate, qui se trouvent en assez grande abondance à la Nouvelle-Zélande, et enfin, de petites perruches assez jolies qui venaient mêler leurs cris aigres et perçants au chant plus doux des philédons ; nous remarquâmes plusieurs terriers creusés, à ce qu'on nous dit, par de gros rats, les seuls quadrupèdes qui existent dans ces îles. La quantité de lichens dont les arbres étaient

1840. Mars. couverts, ainsi que les mousses, les lycopodes et les bruyères que nous rencontrâmes, rappelaient un peu la végétation du détroit de Magellan, bien supérieure cependant à celle de ces îles. On rencontre partout des masses de tourbe d'une grande épaisseur, qui tremblent sous les pas du promeneur; la charpente de l'île est une roche basaltique, ou bien un tuf volcanique rougeâtre, à grain très-fin; le sol est traversé, dans tous les sens, par une multitude de petits cours d'eau qui s'infiltrent dans la couche de tourbe qui le recouvre, et lui laisse toujours une grande humidité. « Si jamais, dit M. Dubouzet dans son journal, le « beau port de ces îles et leur climat tempéré y at- « tiraient des colons, ce point serait le seul convena- « ble pour l'emplacement d'une ville; ce serait l'en- « droit le plus facile à défendre et le mieux abrité; « quant à la culture en général, ce point ne serait ni « plus ni moins favorable que les autres, car toute « l'île est montueuse; tout annonce que les céréales « réussiraient difficilement dans ces contrées; mais « les pommes de terre, le jardinage, les pâturages « naturels qui existent dans les vallées, enfin les pro- « duits de la pêche suppléeraient pendant longtemps « aux besoins des colons. » Il faut ajouter à ces réflexions qu'une colonie dans ces îles serait de peu d'utilité pour la puissance fondatrice, et que même son succès serait bien hasardé. Le voisinage de la Nouvelle-Zélande, placé dans une position autrement favorable, élèverait d'ailleurs une concurrence contre laquelle il serait impossible aux colons des îles Auckland de lutter.

Sur le rivage, nous trouvâmes de grandes moules 1840. Mars.
et beaucoup de débris de *vénus* d'une grande dimension; des paquets de fucus s'étendaient du rivage jusque sur des fonds de trois à quatre brasses, et garnissaient littéralement toute la surface de la mer. En nous retirant, nous fûmes obligés de passer sur plusieurs points occupés par ces herbes marines, et chaque fois nous éprouvâmes les plus grandes difficultés pour les traverser avec notre embarcation.

La journée du lendemain fut pluvieuse, les vents 13
de la veille avaient passé au N. N. O. Ils soufflaient avec tant de violence, que, malgré l'abri que nous prêtaient les terres, la mer s'agita autour de nous; tous les travaux du bord se trouvèrent suspendus; les communications avec la côte devinrent impossibles; la position de nos observateurs à terre était des plus pénibles : la pluie avait pénétré dans la cabane où M. Dumoulin avait établi son observatoire, et les communications avec la terre étant interrompues, il fallut leur jeter quelques provisions de biscuit sans toucher au rivage. MM. Montravel et Boyer ne purent continuer à lever le plan du port. Malgré nous, nous fûmes obligés tous de rester à bord de nos corvettes. Heureusement, le mauvais temps ne fut pas de longue durée; à quatre heures, la pluie cessa, la mer devint plus calme, et dès le lendemain, nous pûmes reprendre tous les travaux commencés.

Je profitai de la journée pour visiter dans ma ba- 14
leinière tout le pourtour de la baie; je fus peu dé-

1840. Mars. dommagé de cette longue course ; je ramassai quelques échantillons d'histoire naturelle ; je rapportai aussi quelques canards assez petits, mais d'un goût excellent ; ils paraissent se trouver sur les îles Auckland en grande quantité; la seule chose qui me frappa, fut un petit îlot formé par des basaltes disposées en colonnades d'un effet très-remarquable. Quand je rentrai à bord, j'y trouvai le médecin du navire baleinier; son capitaine m'avait fait une visite pendant mon absence, et il venait de repartir pour regagner son bord; sur ses indications, on avait trouvé la lettre laissée par les Américains ; elle m'apprit peu de détails. Le capitaine du *Porpoise* informait son commandant qu'il avait abandonné les glaces après avoir atteint le 64° 30′ de latitude par 126° 26′ de longitude orientale. Le manque d'eau et le mauvais temps l'avaient engagé à quiter les régions glaciales, après avoir poursuivi courageusement son exploration pendant un mois et demi. Cette lettre ne contenait ensuite que des détails insignifiants. Elle avait été ouverte par le capitaine Robinson. Après en avoir pris connaissance, je la fis replacer dans son enveloppe, pour être déposée dans le lieu où on l'avait prise *.

* J'aurais voulu pouvoir donner le texte de cette lettre, mais je ne l'ai trouvé nulle part. Voici ce qu'on lit dans le journal de M. Coupvent : « Cette lettre est fort mal écrite et presque indéchiffrable ; c'est à peine si les Anglais (le capitaine et le médecin du *Speculaçao*, tous deux d'origine anglaise) en comprennent le sens. Voici la traduction qu'ils ont pu en faire à grand'peine :

J'avais consacré huit jours entiers à notre relâche aux îles Auckland, afin de donner à M. Dumoulin la possibilité de mettre en observation sa grande boussole des variations diurnes de l'aiguille aimantée. Ce temps fut aussi activement employé par MM. les naturalistes qui parcoururent l'île en tous sens. MM. Coupvent et Dumoutier profitèrent des embarcations baleinières qui chaque matin partaient du *Speculaçao*, pour aller chasser les baleines ou les phoques, et s'associer à cette vie aventureuse que mènent les baleiniers. Nous croyons que le lecteur lira avec plaisir le récit d'une de ces expéditions que nous trouvons dans le journal de M. Coup- 1840. Mars.

« Monsieur, je suis arrivé ici le 7 mars, ayant besoin d'eau, la ration de chacun étant réduite à une demi-pinte par jour. Je quittai la banquise par 64° 30' de latitude sud, et 125° 30' long. est. Le 24 janvier, par un fort vent de N. O., j'avais atteint la longitude de 100°. Le 14 du mois suivant, je retournai le long de la banquise; le temps était si mauvais, et j'étais si à court d'eau, sans espérance de pouvoir en faire dans les glaces, que je jugeai prudent de faire route dans le plus court délai possible; depuis, je fis bonne route jusqu'ici, les vents régnant notamment du N. O. me mirent en vue de ce groupe; mes chronomètres éprouvant une erreur considérable, je relâchai. Le havre et l'entrée sont sains et spacieux. Je trouvai des bois et de l'eau en abondance; la carte est assez bonne pour pouvoir entrer sans danger; la côte est accore; les courants sont forts venant de l'île d'Enderby. Le port de Sarah est bon. Je recommande particulièrement le port du Laurier comme le plus sûr; on y trouve une petite rivière. Le mouillage est bon à un mille du ruisseau, les officiers et l'équipage sont tous en bonne santé et il n'y a pas un seul cas de maladie sérieuse. Je me rends à la baie des Iles. » V. D.

1840. 16 Mars.

vent. « Je partis, dit-il, avec le capitaine Robinson, afin d'aller visiter une grande baie que l'on disait exister dans le sud, à 14 ou 15 milles de notre mouillage; nous quittâmes la rade de très-grand matin, puis, laissant l'île Green sur notre gauche, nous nous avançâmes vers le sud en rangeant la terre de très-près; ces rivages sont très-poissonneux, le fond est très-régulier, et varie de 15 à 20 brasses, la côte est très-accore et présente des criques nombreuses entourées de rochers basaltiques où les embarcations peuvent facilement accoster. Partout on rencontre une multitude d'algues marines qui s'étendent jusqu'au rivage. Au milieu de ces fucus gigantesques, dont les racines touchent au fond par cinq brasses d'eau, on aperçoit des myriades de poissons qui viennent y chercher un refuge; nous ne fûmes pas longs à y pêcher le dîner des canotiers; le harponneur saisit le sommet d'un fucus et y amarra son canot, qui resta en repos ainsi mouillé d'une manière inusitée. Les hameçons jetés à l'eau étaient ensuite immédiatement retirés, rapportant toujours une proie facile.

« Nous reprîmes ensuite notre route en longeant toujours la côte jusqu'à l'entrée de la grande baie que nous voulions visiter, mais à peine eûmes-nous doublé la pointe nord de cette baie que le vent sauta au S. O. et souffla avec violence. La mer était blanche d'écume, et nous dûmes nous retirer sans débarquer. Cette baie circulaire est entièrement ouverte aux vents de S. E. Elle me parut être de peu d'importance; ce premier but de ma curiosité étant

satisfait, nous songeâmes à nous mettre à l'abri et à faire la chasse aux phoques. Déjà plusieurs de ces animaux étaient venus rôder autour de nous et montraient leurs têtes au-dessus des eaux à peu de distance de l'embarcation. 1840. Mars.

« Nous revînmes sur nos pas pour nous réfugier dans le fond d'une jolie calanque, tout près d'une plage de sable au milieu de laquelle coulait un petit ruisseau; cet endroit est, au dire des baleiniers, le point où les phoques se trouvent en plus grande abondance; ces animaux viennent pendant le jour chercher le repos au milieu des grandes herbes et des petits bois qui bordent la côte. Cet endroit nous offrait tous les agréments, toutes les nécessités d'une halte; il était abrité du vent par les montagnes de l'intérieur; l'eau douce y était abondante, et à quelque distance dans le bois, un bosquet touffu nous offrait son abri contre la pluie qui menaçait de tomber. Ce lieu paraissait, du reste, habituellement fréquenté par les pirogues, car çà et là on voyait de nombreux foyers garnis encore de bois à demi-consumé.

« En un instant, les embarcations furent halées sur la plage; le feu fut allumé; au-dessus on plaça la marmite aux poissons pour l'équipage, et quelques boîtes de conserves, apportées par nous, furent ouvertes par un cuisinier improvisé. Du reste, nous pûmes bientôt nous procurer un rôti abondant et délicat, car pendant que nous reposions autour de notre foyer, des oiseaux en grand nombre vinrent

1840. Mars. s'établir au-dessus de nos têtes, voltigeant sans frayeur jusqu'à nous toucher; avec de très-faibles charges dans nos armes à feu, nous les abattions facilement sans effrayer leurs compagnons.

« En attendant le dîner, nous allâmes faire un tour de promenade le long de la baie; nous trouvâmes le rivage couvert d'arbres et garni de gros blocs de basalte, brisés et renversés les uns sur les autres, de manière à offrir l'image de la destruction et du chaos; cependant les phoques, ces animaux si mal organisés pour se mouvoir sur terre, parviennent à grimper sur ces rochers, où ils cherchent un lieu de repos dans l'épaisseur des bois, à quelques cent pas de la mer, leur élément favori. C'est là que les baleiniers leur font la chasse pour recueillir leur peau qui a une valeur assez élevée (20 fr. environ chaque), quoiqu'ils ne soient pas de l'espèce appelée phoques à fourrure. On rencontre à chaque pas des cadavres de ces animaux à moitié décomposés, et dont les crânes sont en général brisés; nous en trouvâmes un, entre autres, d'une taille gigantesque; il avait été tué quelques jours auparavant à coups de lance, et sa tête était intacte. Le capitaine Robinson la fit couper afin d'en faire présent à M. Dumoutier qui la lui avait demandée.

« Nous continuâmes notre route vers l'entrée de la grande baie que nous étions venus reconnaître quelques heures auparavant. Les rochers du rivage devenaient de plus en plus escarpés; enfin nous arrivâmes sur la pointe de cette baie, que nous trouvâmes

tout à fait dénudée. La surface de la mer était recouverte par des algues marines d'une dimension énorme, qui s'agitaient en tous sens sous l'influence des lames; des plantes à larges feuilles, et rasant la terre, semblent chercher les petites inflexions du terrain pour y végéter à l'abri; des buissons rabougris à peine nés et déjà morts, indiquent le combat inutile de la puissance végétative du sol contre l'air acerbe et salin de ces rivages. 1840. Mars.

« Cependant ces lieux si peu attrayants, où l'herbe ne pousse pas, où les arbres meurent, ces lieux paraissent pleins de charmes pour les cormorans : ces oiseaux se rencontrent par milliers sur les roches les plus abruptes; ils construisent leurs nids dans les rochers et les anfractuosités du rivage; loin de fuir à l'approche de l'homme qu'ils ne connaissent pas, ils le regardent avec curiosité et sans crainte, et, comme le pingouin, malgré le bâton levé sur leurs têtes, ils reçoivent le coup mortel avant d'avoir bougé.

« Nous fîmes environ deux milles avant de rentrer au camp; on nous apprit que, pendant notre absence, un phoque avait paru dans le nord de la crique où nous étions; un matelot, qui se trouvait à portée, l'avait immédiatement attaqué; mais violemment repoussé, cet homme avait été renversé, et son ennemi victorieux avait immédiatement disparu dans l'eau.

« Nous étions occupés à dîner, lorsque l'on vint nous prévenir qu'un phoque montrait sa tête au-dessus de l'eau, et paraissait se diriger vers la petite

1840. Mars. plage de sable où nous étions. Aussitôt nous nous armâmes en silence de nos bâtons, et nous fûmes nous cacher derrière de grosses pierres et des buissons. Bientôt nous vîmes le phoque sortir de l'eau, se secouer plusieurs fois, en jetant un cri plaintif comme pour appeler un compagnon, puis après quelques hésitations, il s'avança sur le rivage; sa marche ressemblait assez à celle d'un cul-de-jatte qui se traîne sur ses bras; il s'appuyait sur ses deux nageoires de devant, l'une après l'autre, et il faisait suivre celles de derrière, beaucoup plus courtes, par un mouvement d'ondulation. Malgré cette organisation défavorable, sa démarche avait quelque chose de vif et d'alerte. A un signal donné par le capitaine, nous nous précipitâmes tous pour lui couper la retraite; ayant affaire à de nombreux ennemis, il comprit tout de suite l'étendue du danger, et réunissant toutes ses forces, il se précipita avec impétuosité pour couper notre ligne et regagner les eaux. En un instant, deux matelots qui lui barraient le passage furent renversés et il fut sur le point de nous échapper; mais étourdi par plusieurs coups de bâton sur le museau, il tomba sans connaissance, une corde lui fut *lassée* autour du cou, l'intention du capitaine étant de le ramener vivant à bord de nos corvettes, afin d'en faire cadeau aux naturalistes de l'expédition. En vain, lorsqu'il reprit ses sens, cet animal voulut-il mordre et couper sa chaîne, il ne parvint à briser ses liens qu'une seule fois. Veillé de près, il ne put échapper à son sort.

« Un deuxième phoque ne tarda pas à paraître sur la plage ; il fut pris de la même manière et assommé immédiatement. La nuit arrivée, nous campâmes sur le sol, à l'abri des voiles de la baleinière ; heureusement le temps qui menaçait s'éclaircit peu à peu ; nous eûmes une nuit froide, mais fort paisible. Le lendemain, nous emmenions notre phoque prisonnier à bord de la corvette l'*Astrolabe.* » 1840. Mars.

Le phoque rapporté par M. Coupvent à bord de l'*Astrolabe*, fut conservé vivant pendant longtemps ; mais un jour il parvint à rompre ses liens et se précipita sur le pont du navire en renversant tout ce qui se trouvait devant lui ; il fallut l'assommer pour faire cesser le désordre momentané qu'il avait fait naître. Ses dépouilles seules restèrent acquises à MM. les naturalistes.

Le 19 mars était le dernier jour que nous de- 19
vions rester sur cette rade. Pendant tout le temps de notre séjour, nous avions eu quelques éclaircies, quelques moments de beau temps, mais pas une seule journée entière sans pluie ; l'air était froid et chargé d'humidité ; le sol, constamment délayé par les eaux pluviales, était toujours resté bourbeux ; ces îles n'avaient pu nous offrir d'autre plaisir que celui de la promenade, rendue incommode par cette humidité constante de l'air. M. Dumoulin, surtout, Pl. CLXXVII
et les hommes employés à l'observatoire, avaient trouvé le séjour à terre on ne peut plus désagréable : outre l'humidité dont ils étaient imparfaitement garantis dans leur cabane, pendant le jour

1840. Mars. ils étaient assaillis par des mouches dont la piqûre était douloureuse; pendant la nuit leur demeure était envahie par des bandes de rats qui dévoraient tout, jusqu'aux hamacs dans lesquels ils couchaient. Aussi, chacun d'eux vit arriver avec plaisir la fin de la relâche.

Pl. CLXXVI. Les navires qui touchent aux îles Auckland ne peuvent y trouver d'autre avantage que celui de renouveler leur provision d'eau et de bois; l'eau y est abondante et passablement bonne; quant au bois, il ne peut servir que pour le chauffage; les troncs des arbres sont rarement d'une grosseur suffisante pour être utilisés autrement; du reste, leur qualité est telle qu'ils pourraient être difficilement taillés et polis. Quand on le brûle, ce bois répand une odeur fétide et désagréable. Presque tous les arbres que nous remarquâmes dans les forêts des îles Auckland, appartiennent à une même variété. C'est une espèce de myrthe que l'on retrouve partout, sur le bord de la mer comme sur le sommet des montagnes.

Pl. CLXXIV. La baie Sarah's-Bosom avait été visitée, dans ces derniers temps, par un grand nombre de baleiniers; il paraît que, dans les alentours de la baie, on a trouvé plusieurs cabanes semblables à celle occupée par nous, près desquelles plusieurs de ces pêcheurs ont planté des pommes de terre et des légumes. Bien que ces plantes utiles y aient prospéré, elles sont cependant en trop petite quantité pour fournir des rafraîchissements aux navires qui viennent y mouiller. Les oiseaux qu'on y voit en plus grande abondance

sont des pingouins à huppe jaune, des pétrels, des albatrosses et autres oiseaux de mer. La pêche y est très-abondante et très-variée; chaque jour une embarcation destinée à cet usage a pu fournir à nos équipages plus de poissons qu'ils n'en pouvaient consommer; il est vrai que presque tous ces poissons présentaient une singularité fâcheuse : leur corps était sillonné, dans tous les sens, par des vers fins et déliés, qui donnaient à leur chair un aspect marbré. Pendant les premiers jours de la relâche, nos matelots crurent que ces vers n'étaient autre chose que des conduits veineux, et ils en mangèrent abondamment, sans que jamais ils en aient éprouvé aucun invénient; mais, plus tard, lorsqu'ils virent que la majeure partie des officiers repoussait avec dégoût ce poisson malade, ils préférèrent à leur tour la ration salée du bord, et dès lors, la pêche fut en partie abandonnée; ce qu'il y a de certain, c'est que presque tous les poissons pêchés sur cette côte présentaient le même aspect; ceux qui paraissaient les plus vivaces étaient, comme les autres, dévorés par des vers d'une grosseur et d'une longueur démesurées. J'ai souvent fait ouvrir devant moi des poissons qui vivaient encore au moment où on les mettait sur le feu, et presque tous présentaient le même aspect, quelle que fût leur grosseur et leur espèce. 1840. Mars.

L'observatoire ne fut évacué qu'à la nuit, et nous tînmes prêts à appareiller le lendemain; mais, avant de quitter ces parages, je fis placer dans la cabane, immédiatement en dessous de l'inscription

1840. Mars. anglaise laissée par le *Porpoise*, une planche sur laquelle étaient écrits ces mots : *Les corvettes françaises l'Astrolabe et la Zélée parties d'Hobart-Town le 25 février 1840, ont mouillé ici le 11 mars; elles sont reparties le 20 dudit pour la Nouvelle-Zélande.*

Du 19 janvier au 1er février 1840, découverte de la terre Adélie, et détermination du pôle magnétique austral.

20 Le 20, à six heures du matin, nous étions sous voiles *.

* Notes 5, 6, 7 et 8.

CHAPITRE LXV.

Traversée des îles Auckland à la baie Otago. — Reconnaissance des îles Snares, Stewart et Tavaï-Pounamou. — Séjour à la baie Otago.

Poussés par une belle brise, nous franchîmes aisément l'espace qui nous séparait de la haute mer. A 4 ou 5 milles environ de l'île Enderby, la vigie signala un brisant ; rien ne présageait une rencontre pareille ; je dirigeai cependant la route de manière à nous rapprocher du danger signalé. A huit heures, je reconnus, en effet, une ligne d'une grande étendue, blanchie par l'écume de la mer, qui brisait avec violence. Après avoir examiné pendant quelque temps cette ligne de récifs supposés, je m'aperçus qu'elle changeait de place, et dès lors j'en conclus que cet aspect inaccoutumé était dû à l'effet des courants qui, se rencontrant avec des vents d'une direction opposée, soulevaient la mer d'une manière inaccoutumée. Du reste, comme cette ligne nous barrait la route, je n'hésitai pas à y engager nos corvettes, et les sondes prou-

1840. 20 Mars.

1840. Mars. vèrent que mes prévisions étaient fondées. Toutefois la mer était très-dure dans cet endroit; la lame courte, brisait en déferlant avec violence contre nos navires; tout à coup, le cri d'*un homme à la mer* se fit entendre à bord de l'*Astrolabe* et vint nous remplir d'émotion; le nommé *Grouhan*, occupé avec plusieurs autres matelots à remettre l'ancre de tribord à sa place, venait d'être enlevé par une lame et précipité hors du bord; heureusement il put saisir dans sa chute la traversière de l'ancre, et revenir à bord à l'aide de cette chaîne. Déjà le navire avait commencé son mouvement pour prendre la panne, mais avec la forte mer qui nous entourait, il eût été de toute impossibilité de mettre les embarcations dehors et de lui porter secours. J'ai la conviction qu'il ne dut son salut qu'au hasard providentiel qui lui permit de saisir la traversière au bout de sa chute.

Je profitai de notre présence dans ces mers pour chercher la roche *Briston*, portée sur quelques cartes,
22 mais inutilement. Jusqu'au 22, nous n'aperçûmes aucune terre; le sommet des îles *Snares* se montra au-dessus de l'horizon dans la soirée de ce jour; en même temps nous aperçûmes un navire baleinier qui courait dans le sud, mais qui passa trop loin de nous pour communiquer.

23 Pendant la nuit, malgré des vents contraires, nous parvînmes à nous rapprocher beaucoup des îles Snares; à dix heures du matin nous en étions à très-petite distance. Elles forment deux groupes distincts, séparés par un canal de quelques milles, au milieu du-

quel il nous sembla distinguer un brisant. Le groupe du nord, le plus considérable, est aussi le plus élevé. Les alentours de ces îles paraissent très-sains; la végétation ne s'y trahit que par quelques teintes vertes. Nous aperçûmes dans les environs beaucoup d'oiseaux de mer, et surtout une grande quantité de *grèbes*, d'une très-petite dimension. 1840. Mars.

Nous étions encore tout près des îles Snares que déjà la vigie signalait dans le nord les hautes terres de l'île *Stewart*. Le temps était magnifique; malheureusement, la brise faible nous laissait presque sans mouvement. Autour de nous, des pingouins, des albatros et des oiseaux de mer de différentes espèces prenaient leurs ébats; la surface de la mer était couverte de mollusques; nous n'aperçûmes cependant pas une seule baleine autour de nous.

Depuis quatre jours, nous étions en vue de l'île 26
Stewart, sans pouvoir nous en approcher. La journée du 26 nous amena du vent, mais aussi de la pluie; malgré ce temps peu favorable, je commençai immédiatement à longer la côte, afin de donner à M. Dumoulin la possibilité d'en saisir les détails. Une heure après le lever du soleil, la pluie cessa heureusement, et nous pûmes profiter d'une journée magnifique pour faire cette reconnaissance. Nous dépassâmes rapidement les hautes terres qui forment le cap Sud, et nous arrivâmes devant les passes du port *du Sud*. Nous aperçûmes alors une embarcation qui se détachait de la côte en se dirigeant vers nous; j'étais trop avare de ce beau temps pour l'attendre : toutefois, les hommes qui mon-

1840. Mars. taient cette embarcation, montrèrent tant de persévérance à nous poursuivre, que je donnai plus tard l'ordre de mettre en panne. Bientôt après, cette embarcation nous accosta; elle était montée par des marins anglais; leur patron s'approcha en me disant qu'il était pilote du port du Sud, et que, supposant que j'avais l'intention d'y aller mouiller, il venait m'offrir ses services pour me conduire. Il m'apprit que vingt matelots anglais s'étaient établis sur le bord du détroit de *Foveaux*, où ils se livraient à la pêche; ces hommes industrieux avaient fait prospérer dans cet endroit la culture des pommes de terre, et de divers légumes; ils élevaient aussi des volailles qu'ils vendaient ensuite aux navires baleiniers mouillés dans le port du Sud. Vingt navires venaient, au dire de cet homme, mouiller annuellement dans cette baie, qui, vaste et spacieuse, est facile à gagner et offre un abri parfait.

Je regrettai d'être aussi pressé par le temps, car j'aurais volontiers visité ce mouillage, qui paraît être d'une grande importance pour les baleiniers; mais, je dus y renoncer et continuer ma route sans m'arrêter. Nous prîmes quelques poissons et quelques légumes apportés par ces Anglais, en échange desquels ils nous demandèrent de l'arack, du biscuit et de l'argent, et nous nous séparâmes sur-le-champ.

Après avoir longé de près une longue falaise qui forme la côte méridionale de l'île, nous arrivâmes vers midi à l'entrée du port *Adventure;* cette baie nous parut profonde, mais imparfaitement abritée contre les vents de S.-E.; des îles basses, et de peu

d'étendue, en bornent l'entrée. Au nord s'étend un récif qui paraît s'éloigner du rivage à 4 ou 5 milles de distance. A partir de là, la côte court vers le nord en s'inclinant dans l'ouest. Je profitai de la brise, qui se maintenait fraîche et favorable, et du reste de la journée, pour reconnaître l'entrée orientale du détroit de *Foveaux*, qui sépare l'île Stewart de la grande terre. Ce détroit est embarrassé par un grand nombre de petits îlots, souvent liés entre eux par des bandes de récifs. 1840. Mars.

Nous n'étions plus qu'à 5 ou 6 milles de la côte de *Tavaï-Pounamou*, lorsque la nuit nous surprit; mais alors le vent soufflait avec tant de force, que je craignis un instant de ne pouvoir continuer la reconnaissance hydrographique de ces terres; cependant, après avoir fait diminuer la voilure, je donnai l'ordre de passer la nuit en courant de petits bords, pour pouvoir reprendre notre travail, si cela était possible, le lendemain.

Un temps clair nous servit à souhait; à six heures 27
du matin, la côte basse et découpée de Tavaï-Pounamou était à quelques milles devant nous. L'île Stewart ne nous avait laissé entrevoir, la veille, qu'une terre sévère et presque inabordable, quoique souvent couverte d'une végétation magnifique. Sur la côte de Tavaï-Pounamou, nous aperçûmes au contraire de belles plages de sable, dominées par des collines éloignées; sur la gauche, nous aperçûmes un grand enfoncement, mais les vents qui venaient de l'ouest ne nous permirent pas d'aller le reconnaître. A dix

1840. Mars. heures, trois baleinières se détachèrent de la côte et vinrent nous visiter. Elles étaient montées par des marins anglais, laissés là par un navire baleinier, dans le but d'y faire la pêche. Ils nous apprirent que la baie aperçue le matin offrait un excellent mouillage aux navires et qu'elle était souvent visitée. Ces hommes, au nombre de dix ou douze, paraissaient vivre en paix, sans être inquiétés par les naturels qui, d'ailleurs, sont en très-petit nombre sur ce point; ils attendaient avec impatience le navire qui les avait déposés là, et qui devait venir les chercher à la fin de la saison de pêche.

A deux heures de l'après-midi, nous étions par le travers du havre *Molineux;* sa pointe sud est terminée par huit petits rochers, dominés par une haute falaise, contre laquelle la mer brisait avec violence. La baie nous parut vaste et spacieuse, mais les terres qui l'entourent sont tellement basses que nous ne pûmes en saisir les détails.

Il nous fallut trois journées entières pour terminer la reconnaissance de cette côte jusqu'au cap *Saunders,* où se trouve le port *Otago*. Toute cette côte présente l'aspect le plus varié : ce sont tantôt des mornes élevés qui la forment; puis elle laisse voir des plages de sable, des terrains peu élevés et fertiles, dominés par de belles collines et quelquefois par de hautes montagnes; en général, elle paraît peu habitée.

Le cap Saunders est formé par des terres élevées; il présente une forte saillie facile à reconnaître Les cartes anglaises les plus nouvelles le re-

présentent comme étant terminé par une pointe aiguë, où se trouverait située l'entrée du port Otago. 1840. Mars.
Ce cap, au contraire, se termine carrément à la mer, par une falaise élevée qui ne présente aucun abri aux navigateurs. Cette erreur faillit nous être fatale ; nous accostâmes le cap Saunders par le sud, et nous ne tardâmes pas à apercevoir vers son extrémité une petite baie assez profonde que je pris d'abord pour le port Otago. Les vents étaient au S. E., et la baie dont il est ici question n'en est nullement garantie ; aussi nous y aperçûmes la mer blanchie par l'écume, lorsque je renonçai heureusement à y engager nos corvettes.

L'entrée du havre Otago se trouve dans la partie 30
méridionale du cap Saunders ; mais à moins d'avoir un plan détaillé de cette baie, son entrée est difficile à deviner. Sa partie nord est terminée par des dunes de sable qui, vues de la mer, semblent se joindre aux hautes terres et former une côte continue. Fort à propos, pendant que nous étions par le travers du havre, nous en vîmes sortir un navire de commerce portant les couleurs américaines, et qui nous servit de jalon pour nous guider. A quatre heures du soir, nous traversions la barre qui ferme l'entrée du port et qui garantit la tranquillité de ses eaux ; bientôt après, nous entrions dans un canal étroit assez semblable à celui du lit d'une rivière, et nous laissions tomber nos ancres.

Le port Otago ne peut fournir un bon mouillage qu'à des navires d'un faible tonnage ; il ne reste que

1840. Mars. fort peu d'eau sur sa barre, et puis il est tellement étroit que les navires ne peuvent guère évoluer avec facilité. Le bras de mer qui le forme se prolonge dans l'intérieur des terres; il n'est séparé que par
Pl. CLXXX. une langue de sable de la baie du Sud dont nous venons de parler et dans laquelle nous avions failli nous engager. Les courants de marée le traversent dans toute sa longueur, et lui donnent l'aspect d'un lit de rivière; toutefois, l'embarcation qui fut chargée d'aller explorer le fond du port, ne trouva partout que de l'eau salée, et n'aperçut aucune rivière un peu considérable.

Nous trouvâmes quatre navires à l'ancre dans le
Pl. CLXXXI. port Otago; deux américains, un anglais et un français. Ce dernier était le baleinier le *Havre,* commandé par le capitaine Privat, que nous avons déjà rencontré dans la baie de la Conception au Chili. Ce capitaine, qui avait eu recours à nous à cette époque, pour apaiser un commencement de révolte de son équipage, avait ensuite regagné la France avec un bon chargement. Dans son deuxième voyage, il s'était débarrassé de son capitaine de pêche, et il avait pu éviter les désagréments qu'il avait subis dans sa première campagne. Il n'était qu'au commencement de sa pêche, mais déjà elle s'annonçait sous d'heureux auspices. Il ne comptait passer qu'un ou deux mois à la mer, avant de rentrer de nouveau dans la baie Otago, où il espérait compléter son chargement. Il nous assura que les côtes du Chili étaient à peu près abandonnées par les baleiniers français. Ceux-

ci préfèrent se diriger sur les côtes de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande, où les baleines paraissent être beaucoup plus abondantes. 1840. Mars.

Le soir, le vent souffla avec force et par rafales; le port était tellement étroit, que le navire le *Havre* nous tomba dessus, bien qu'il fût affourché. Il nous fallut plus d'une heure de travail pour nous séparer; nous parvînmes heureusement à lui éviter des avaries graves; il nous fut facile ensuite de remplacer quelquescordages que le baleinier français avait perdus.

Je ne voulais passer que fort peu de temps sur ce mouillage; trois jours devaient suffire pour en fixer la longitude et en lever le plan; M. Duroch fut chargé de ce dernier travail. De grand matin, les embarcations portèrent à terre, dont l'aspect était peu attrayant, presque tous les officiers; d'un côté, une vaste plaine de sable, sur laquelle on voyait quelques huttes de chétive apparence, nous séparait d'une montagne assez élevée et couverte de bois. Dans le sud, le terrain était plus accidenté; quelques cabanes s'élevaient sur les mornes escarpés qui couronnent le cap Saunders, mais aux alentours, la végétation s'y montrait peu active; la population semblait avoir préféré les terrains sablonneux de la baie pour y placer ses habitations. Au fond du port, on apercevait une maisonnette construite par des Européens qui se livraient à la pêche. Près de là, et sur le bord de l'eau, s'élevaient trois bigues sous lesquelles on amenait les baleines pour les dépécer. Ce

1840. Mars. fut là que nos officiers allèrent s'établir pour faire leurs observations astronomiques.

Nous ne tardâmes pas à être visités par les naturels. Ils m'apprirent que le chef de leur tribu s'appelait *Taïro*. Il s'était rendu avec son fils à bord de la *Zélée*, pour tâcher d'opérer quelques échanges. Ces hommes présentaient bien le type des Nouveaux-Zélandais, tel que je l'avais vu dans mes précédents voyages, mais ils étaient loin d'avoir gagné au contact des baleiniers. En général, ils étaient vêtus à l'européenne: ce costume, sous lequel se cachait incomplétement leur malpropreté, leur donnait l'air de mendiants couverts de haillons; ils inspiraient du dégoût; ils semblaient avoir renoncé aux idées d'indépendance, aux qualités guerrières, qui paraissaient particulières à ce peuple, lors de mon premier voyage. Leur vie s'écoulait à bord des navires qui fréquentent la rade, où ils essayaient d'arracher à la commisération des Européens quelques débris qu'ils dévoraient. Les femmes, entassées sur les ponts de ces navires, se livraient presque publiquement à la prostitution, trafiquant de leurs charmes pour satisfaire leur avidité; si les hommes conservaient encore quelque prestance, par leur allure décidée, leur taille élevée et leurs membres musculeux, les femmes étaient hideuses et leur malpropreté révoltante.

Outre les cabanes assises sur la plage, on voyait encore du mouillage deux villages principaux : l'un d'eux se composait d'une vingtaine de mai-

sonnettes, et s'élevait sur le morne de l'entrée du port; l'autre était groupé autour de la pêcherie européenne. Je visitai ces deux villages : dans le premier, je ne rencontrai que des indigènes; leurs habitations étaient des plus misérables : ce n'est qu'en rampant sur le ventre que l'on pouvait pénétrer dans ces huttes de paille, où on respire un air infect et méphitique. Nulle part on n'aperçoit les traces d'une industrie avancée; les manteaux de *phormium* ont été en grande partie remplacés par les vêtements de laine apportés d'Europe; les habitants d'Otago semblent avoir renoncé à ce vêtement primitif qui leur allait si bien, ou plutôt, ces hommes, abrutis par les liqueurs spiritueuses qu'ils obtiennent en échangeant leurs denrées, ne sont plus assez laborieux pour le confectionner; ils ont appris des Européens à connaître la valeur de l'argent, et lorsque par hasard on rencontre quelques-uns de ces manteaux nationaux, ils ne les cèdent qu'à des prix exorbitants à ceux qui désirent se les acquérir.

1840. Mars.

Les pommes de terre viennent facilement dans ce terrain sablonneux ; elles forment la base principale de la nourriture des habitants. A côté de chaque cabane s'élèvent deux poteaux, servant d'appui à une claie, sur laquelle ils mettent leurs provisions de bouche, afin de les préserver des atteintes des rats, qui ne sont nulle part plus nombreux qu'à la Nouvelle-Zélande. Ils creusent aussi des *silos* où ils enfouissent leurs pommes de terre pour les conserver.

Le village indigène qui se trouve près des pêche-

1840. Mars.

ries européennes présente un aspect tout aussi repoussant : il se compose d'une trentaine de cabanes assises sans ordre les unes à côté des autres, et d'un aspect misérable. Quelques colons anglais ont commencé à bâtir dans ce voisinage, près d'une pointe de rochers sur laquelle s'appuie l'échafaudage de la pêcherie. On remarqnait déjà une douzaine de petits *cottages* entourés de jardins où prospéraient tous les légumes d'Europe. Deux de ces habitations étaient déjà transformées en cabarets, habituellement fréquentés par les pêcheurs et les marins des baleiniers mouillés sur la rade, et surtout par les indigènes, qui venaient y dépenser leur argent aussitôt qu'ils se l'étaient procuré. Les propriétaires de ces tavernes paraissaient faire d'excellentes affaires; ils avaient parfaitement compris les besoins de la société au milieu de laquelle ils vivaient. Ils vendaient, à un prix très-élevé, de l'eau-de-vie exécrable; ils accaparaient ainsi non-seulement tout l'argent que les indigènes se procuraient avec leurs denrées, mais encore le salaire des employés des pêcheries. Ces derniers, recrutés du reste parmi les déserteurs de tous les baleiniers qui fréquentent le port, présentaient un assemblage bizarre, où toutes les nations commerçantes d'Europe étaient représentées. Autour de ce village, on remarquait quelques cultures de pommes de terre faites par les naturels. C'est aux femmes que reviennent les travaux de ces cultures; il est rare de voir les hommes travailler à la terre. Dans la forêt, on trouvait encore,

de distance en distance, quelques petits carrés défri- 1840. Mars.
chés et complantés de pommes de terre, de laitues et de navets. Ces cultures appartenaient presque toutes aux Européens, qui, dédaignant de se livrer eux-mêmes à ces travaux, y employaient des femmes indigènes, et quelquefois des hommes, pour de faibles rétributions d'eau-de-vie. Ces exploitations donnaient lieu fréquemment à des rixes. Un mois environ avant notre arrivée, à la suite d'une dispute, un Américain avait été tué par un naturel, qui fut arrêté en raison de ce fait, pour être envoyé à Sidney; mais ce malheureux, plutôt que d'attendre une condamnation, préféra se donner la mort et fit partager son sort à sa femme. Depuis lors, la bonne harmonie ne s'est jamais rétablie entre les indigènes et les étrangers, et au moment de notre passage, il existait une méfiance mutuelle entre les deux partis.

Pendant le temps de notre séjour, les naturels ne cessèrent de communiquer avec nous, en cherchant à trafiquer des objets qui étaient à leur disposition, pour obtenir soit de l'argent, soit des vêtements d'Europe. Les provisions qu'ils nous offraient consistaient en cochons et en pommes de terre; le prix en était assez élevé : un porc de 40 kil. coûtait de 16 à 18 schellings (environ 20 francs). Dès le premier jour, je fis acheter un de ces animaux pour l'équipage, mais nos matelots en trouvèrent la chair si mauvaise, qu'ils la laissèrent; on dut y renoncer, mais on put faire une ample provision d'excellentes pommes de terre.

1840. Avril. Tous les hommes qui vinrent à bord étaient tatoués, mais je ne remarquai sur aucun d'eux ces dessins bizarres et compliqués qui, chez eux, indiquent la différence du rang, et qui nous avaient si vivement frappés lors de mon premier voyage, avant que la Nouvelle-Zélande eût été envahie par les déserteurs de toutes les nations. Tous ces hommes étaient couverts de vêtements européens; ils présentaient sous ces haillons l'aspect des misérables de nos grandes cités; ils étaient repoussants à voir. Ma course de la
1er veille me laissait peu d'envie de retourner dans leur village; j'étais souffrant d'ailleurs : un fort accès de goutte ne me permettait que peu de mouvement; cependant, après le déjeuner, je m'embarquai dans ma baleinière avec le capitaine Jacquinot, et je disposai de ma journée pour visiter le fond du port. A quelque distance du mouillage, nous rencontrâmes un vaste banc entièrement couvert d'huîtres : c'était là une découverte précieuse et dont nous nous promettions de profiter. Malheureusement ces huîtres, de petite dimension et d'apparence trompeuse, avaient un goût détestable, qui nous força bientôt à les abandonner.

Il y avait peu de temps que nous avions quitté le bord, lorsqu'une forte brise de S. O. s'éleva, charriant des grains de pluie; nous nous décidâmes à abréger notre course pour chercher un abri. Nous nous dirigeâmes vers un petit bois sous lequel nous aperçûmes deux ou trois cases appartenant, dit-on, au fils du chef Taïro; nous les trouvâmes occupées par

deux femmes et deux ou trois hommes qui parais- 1840. Avril.
saient être à leur service. L'une de ces femmes, quoique très-jeune, paraissait faible et attaquée de phthisie; l'autre, au contraire, âgée de vingt-cinq à trente ans, était forte et robuste. Toutes deux nous accueillirent avec bienveillance, et mirent obligeamment leurs ustensiles de ménage à la disposition de nos matelots, pour préparer leur repas. Pendant ce temps, j'allai faire un tour sur la plage, mais les souffrances que j'éprouvais à la jambe gauche ne me permirent pas de m'éloigner beaucoup. A cent pas environ de ces habitations, j'aperçus le tombeau d'un chef mort depuis peu de temps; il se composait simplement de quelques pierres surmontées d'ossements de baleine et entourées d'une forte palissade; le tout était peint en rouge d'ocre; les vêtements du mort étaient suspendus aux branches d'un arbre voisin, où ils devaient être détruits par le temps.

Lors de mon premier voyage, sur tous les points de la Nouvelle-Zélande où j'avais touché, j'avais trouvé parmi les naturels la cérémonie du *Tabou* dans toute sa vigueur; à Otago, je n'en remarquai plus aucun indice : cependant les deux femmes de la case s'opposèrent vivement à ce que nos matelots, qui avaient besoin de bois pour faire cuire leur repas, prissent celui qui se trouvait dans le voisinage du tombeau; deux fois elles vinrent elles-mêmes replacer le bois qui avait été enlevé par nos hommes, en leur faisant signe d'en aller chercher pour leur usage dans une direction opposée. Il est certain que

1840. Avril. leur résistance ne peut être attribuée qu'aux exigences du Tabou, qui, comme on le sait, entoure d'un respect solennel la tombe des morts et les objets qui l'environnent.

Je causais tranquillement avec MM. Jacquinot et Dubouzet, lorsque ces deux femmes que nous avions laissées au milieu de nos matelots, voulant sans doute échapper à leurs tracasseries, vinrent se réfugier auprès de nous. Dans un pays où les hommes sont les premiers à prostituer leurs femmes, la sagesse de celles-ci ne pouvait être considérée comme très-réelle; cependant elles nous parurent faire preuve d'une certaine retenue. La plus jeune, mariée au jeune Taïro, se nommait *Taro-Taro;* elle montrait constamment sa poitrine, qui la faisait cruellement souffrir. Elle avait adopté deux enfants appartenant à son mari, probablement nés d'un premier lit. Elle nous faisait parfaitement comprendre, par signes, qu'elle ne se souciait nullement de son mari, parce qu'il était borgne, et que cette infirmité lui inspirait une répugnance invincible. L'autre était forte et robuste; j'ignore quels liens l'attachaient à Taïro, mais elle reconnaissait la suprématie de Taro-Taro et obéissait à ses ordres. Les joues caves, les yeux hagards et cernés de la plus jeune de ces deux femmes, indiquaient suffisamment qu'avant peu de temps elle cèderait la place, probablement vivement attendue par sa compagne.

A trois heures, le jusant nous amena le courant favorable pour regagner nos corvettes; je me hâtai

d'en profiter, car le temps s'était mis tout à fait à l'orage, et les douleurs ne me laissaient plus aucun repos. J'avais l'intention d'aller le lendemain visiter le village européen, mais je dus y renoncer; la goutte disposa de moi autrement; l'inaction à laquelle elle me condamna me permit du moins de voir le chef Taïro: il se présenta à bord de l'*Astrolabe*, accompagné de plusieurs de ses gens, vêtus comme lui de haillons. Il me dit qu'il était venu pour me saluer, mais je ne tardai pas à voir qu'il poursuivait un autre but, celui de me rançonner: pendant les quelques heures qu'il passa à bord, il ne fit autre chose que demander. Il recherchait surtout les étoffes, dont il était fort avide; enfin, il se montra sous le jour d'un fripon habile, plutôt que sous celui d'un chef de guerriers. Pour m'en débarrasser et dans l'intérêt des navires français qui viendraient après nous mouiller sur la rade, je lui fis donner plusieurs brasses d'étoffes; mais, loin de se trouver satisfait, cet homme, d'une avidité insatiable, voulut mettre un prix plus élevé encore à une protection dont il était incapable, et dont il ne devait donner aucune preuve manifeste. Il devint tellement pressant dans ses demandes, qu'il finit par me fatiguer, et je lui tournai le dos. Telle est la conséquence du contact des Européens avec ces insulaires qui, il y a quelque temps encore, occupaient une place si élevée dans l'échelle des nations polynésiennes. Mis en rapports avec l'écume de la société civilisée, ils ont connu ses vices, bien avant d'en avoir apprécié les qualités: tel est

1840. Avril. 2

1840. Avril. aujourd'hui le résultat de la conquête des nations sauvages par l'industrie. Sans aucun doute, si le commerce est un des moyens les plus puissants pour amener les peuples barbares à la civilisation, il est impropre à commencer cette entreprise, à cause de l'immoralité des hommes qui, les premiers, se font les agents de cette œuvre. « La communauté d'Européens établie à Otago, dit M. Dubouzet, se composait en grande partie de déserteurs de navires et de convicts échappés de Sidney, dont toutes les idées d'évasion sont aujourd'hui tournées vers la Nouvelle-Zélande. Tous ces hommes ne sont réunis par d'autres liens que l'intérêt de la pêche, qu'ils exercent en commun, et par celui de leur sécurité mutuelle. Suivant l'habitude des hommes civilisés qui se mêlent aux sauvages, ces Européens, sortis de la lie de la société, se sont rapprochés de ceux-ci plutôt qu'ils ne les ont élevés dans l'échelle sociale; à quelques exceptions près, ils mènent la vie la plus oisive et la plus désordonnée; suivant les habitudes zélandaises, ils abandonnent tous les soins du ménage et de son approvisionnement, à leurs femmes, sans lesquelles ils avouent qu'ils ne pourraient pas vivre. Toutes ces femmes sont indigènes; elles paraissent heureuses de leur sort, bien qu'elles soient sans cesse employées aux travaux les plus pénibles, et bien que souvent elles succombent sous le poids d'énormes fardeaux. Cette conduite indique chez elles une bonté naturelle et leur fait honneur; elles méritent un intérêt dont cependant elles ne reçoivent aucune preuve de la part des indigènes de l'autre sexe.

« Le principal trafic des naturels consiste à livrer leurs femmes aux étrangers; jadis les chefs avaient seuls ce privilége, et ils ne prostituaient que leurs esclaves. Nous eûmes lieu de voir combien, à cet égard, la dégradation avait fait de rapides progrès, car la plupart des indigènes offraient leurs femmes et leurs filles en spéculant sur les passions des matelots baleiniers. Les bâtiments sur rade étaient régulièrement visités, aux approches de la nuit, par des troupes de femmes. Des vêtements européens étaient le prix de ces honteux marchés, mais c'est à peine si ces malheureuses, que leurs parents ou leurs maris prostituaient ainsi, conservaient pour elles quelques-uns des objets avec lesquels on avait payé leurs faveurs. En voyant, d'un côté, ce relâchement dans les mœurs, de l'autre l'abrutissement des hommes, résultat de l'abus des liqueurs fortes, je me demandais souvent ce que ces hommes avaient gagné au contact des Européens; il me semblait, au contraire, qu'ils avaient perdu toutes les vertus particulières accordées à leur race par les marins qui les visitèrent jadis, et qui nous les dépeignent sous des couleurs si flatteuses. »

1840. Avril.

A côté de ces réflexions, nous trouvons encore dans le journal de M. Dubouzet la description des habitations des indigènes, et le récit d'une scène douloureuse à laquelle il assista; mieux que ce que je pourrais dire, son récit permettra de faire un rapprochement entre l'état antérieur des Zélandais, tels que je les avais trouvés dix années auparavant, et

1840. Avril. leur état actuel après des contacts fréquents avec les Européens. « Le village indigène, dit-il, qui se trouve près des habitations des Européens, se compose d'une trentaine de cases assez misérables, dont l'architecture est bien inférieure à celle des autres Polynésiens. La première fois que je visitai ce village, un des indigènes, que je reconnus pour le chef, à l'air de dignité qu'il conservait malgré son costume européen et malgré l'abus qu'il faisait des liqueurs fortes, vint au-devant de moi et me tendit à la fois la main et le nez pour me saluer à la mode anglaise et à la mode polynésienne ; il m'offrit ensuite de me vendre des terres ; repoussé dans ses offres, il me poursuivit pendant longtemps pour obtenir mon habit et mes épaulettes ; une douzaine d'individus, qui se trouvaient avec lui, et qui, comme lui, étaient couverts de haillons européens, renouvelèrent auprès de moi les mêmes instances, en ajoutant les offres les plus révoltantes, et qui me donnèrent une triste idee de leur moralité actuelle.

« Son fils, jeune homme fort intelligent, qui se trouvait là, ayant appris que je désirais acheter des nattes de *phormium*, me conduisit à la maison de son père. Plein des récits que j'avais lus dans les livres de voyages, je m'attendais à trouver une espèce de forteresse ; mais je fus fort étonné quand, arrivé sur une espèce de plateau, dont la position n'avait rien de militaire, et, sur lequel se trouvaient réunies cinq cabanes aussi misérables que les autres, on m'y montra la demeure du chef ; j'y trouvai réunis

une douzaine de Zélandais des deux sexes, que l'on me dit être des esclaves ; les femmes étaient occupées à préparer les pommes de terre, le poisson et les coquillages destinés à leur nourriture ; d'autres faisaient avec du *phormium* quelques nattes et des paniers. Toutes recevaient les ordres de la femme du chef, qui était assise en plein air et qui commandait les travaux avec la dureté d'une matrone ; elle était vêtue d'un peignoir d'indienne assez sale ; elle portait en outre une belle natte : elle ne différait des autres femmes que par le tatouage complet dont sa figure était couverte ; cette marque de distinction donnait à sa physionomie un air de dignité très-prononcé. En me présentant à elle, son fils lui prodigua les marques d'une grande déférence. Les hommes rôdaient autour de la case et passaient leur vie dans un état d'oisiveté complète, qui contrastait avec les travaux pénibles dévolus aux femmes. 1840. Avril.

« L'intérieur des maisons me parut très-misérable ; on y voyait entassés pêle-mêle des nattes, des coffres, des courges et des corbeilles remplies de pommes de terre ; des claies en roseaux, élevées à environ un pied au-dessus du sol, servaient de lits ; enfin, au milieu de l'habitation, il existait un trou servant de foyer : la fumée avait déposé sur tous les points un vernis noirâtre qui faisait mal à voir ; la malpropreté qui régnait partout inspirait le plus profond dégoût.

« En parcourant ce petit village, je m'étonnai de rencontrer plusieurs cabanes entièrement désertes ; mais on m'apprit que ces habitations avaient été

1840. Avril. abandonnées parce que leurs propriétaires étaient morts; c'est là un reste des vieilles habitudes du pays qui ne peut tarder à disparaître au contact des indigènes avec les Européens, chez qui la mort d'un parent appélle toujours si vite la présence des héritiers dans la demeure du défunt. A côté de l'une de ces habitations, je remarquai un tombeau entouré de fortes palissades et recouvert de planches sur lesquelles étaient étendues plusieurs nattes; le dessus était chargé de branches d'arbres et de pierres. Ce tombeau, fraîchement élevé, était celui d'un jeune indigène, qui, ayant eu dernièrement le malheur de tuer un blanc pendant qu'il était ivre, s'était ensuite suicidé avec sa femme d'un même coup de fusil, dans la crainte d'être saisi par les Anglais du village et d'être envoyé à Sidney.

« Je fus témoin là d'une scène déchirante: la malheureuse mère de ce jeune homme, inconsolable de sa perte, était étendue à quelques pas du tombeau; le visage contre terre, elle faisait retentir l'air de ses sanglots; suivant la coutume des Zélandais, elle s'était fait de nombreuses incisions avec une pierre tranchante qu'elle portait suspendue à son cou; le sang ruisselait sur toutes les parties de son visage; ses cheveux, dans un désordre complet, flottaient sur ses épaules, et ses traits portaient l'empreinte d'un violent désespoir; bien certainement, cette malheureuse mère, en se mutilant ainsi, obéissait bien plus encore aux sentiments de son cœur ulcéré qu'à la coutume barbare que le deuil impose aux femmes chez ce peuple; l'in-

fortunée pleurait un fils unique, et les indigènes qui l'entouraient, quoique bien moins sensibles que moi à cette scène douloureuse, semblaient cependant respecter sa douleur. » 1840. Avril.

La mort de l'Américatn dont il a déjà été question et qui avait été suivie d'une double catastrophe de la part de son meurtrier, avait jeté l'alarme parmi les Européens. Les mœurs des indigènes ne sont point, en effet, suffisamment modifiées pour qu'ils renoncent facilement à des idées de vengeance; les Européens redoutaient qu'ils ne leur attribuassent la cause de la mort de cet homme, et qu'ils ne voulussent exercer sur eux de sanglantes représailles; aussi ils vivaient dans une méfiance marquée, et j'eus bientôt la preuve de la vivacité de leurs alarmes. La veille de notre départ, le nommé *Brown* vint me trouver et me supplia instamment de le conduire, lui et sa femme (indigène d'Otago), à la Baie des Iles; le seul motif qu'il donnait pour appuyer sa demande était la crainte d'être prochainement massacré par les naturels. Je refusai d'abord, mais en considérant que cet homme était fixé depuis vingt-deux ans sur la Nouvelle-Zélande, et qu'il pourrait se rendre utile en qualité d'interprète, je lui accordai sa requête, plutôt, je l'avoue, en faveur des services qu'il pourrait me rendre, que par l'intérêt qu'il avait pu m'inspirer. Plus tard, je reçus d'autres demandes de ce genre, mais je dus les refuser, à l'exception de celle d'un Anglais qui avait rendu quelques services à nos officiers, et qui paraissait, par ses antécédents, mériter exceptionnellement un intérêt particulier.

1840. Avril.

Pendant notre séjour à Otago, l'agiotage des terres, après avoir envahi l'île du Nord, commençait à faire sentir sa fâcheuse influence jusque sur ces rivages éloignés; les indigènes, toujours si empressés de vendre aux Européens des terres dont ils savent si mal profiter, se montraient habiles négociateurs et fripons adroits dans ces marchés clandestins; ils n'avaient qu'un but, celui de trouver des dupes parmi les acheteurs: non-seulement ils vendaient au plus offrant des terres qui ne leur appartenaient nullement, mais souvent ils recevaient de plusieurs acquéreurs à la fois le prix des terres qu'ils ne possédaient pas. Ces ventes, qui n'eurent d'abord pour garantie que la bonne foi des Sauvages, avaient déjà donné lieu à une foule de contestations. Il existait à Otago un Anglais de Sidney, nommé *Waller*, qui avait acheté d'un prétendu chef toute la côte zélandaise, comprise entre ce port et le détroit de Foveaux, c'est-à-dire une étendue de près de 40 lieues de terrain, moyennant quelques carottes de tabac, de l'eau-de-vie et des outils, le tout estimé à environ 100 livres sterlings. Ce propriétaire réclamait comme un droit, en vertu de ce singulier marché, de pouvoir empêcher qui que ce fût de s'établir sur son terrain; cette prétention bizarre avait jeté une vive alarme dans la communauté européenne, car chacun de ses membres se trouvait menacé d'être dépossédé du sol sur lequel il avait bâti sa maison, bien avant la conclusion du marché. Les abus de ce genre faisaient redouter, à chaque instant, des levées de boucliers parmi les

tribus indigènes qui avaient intérêt à se disputer certains territoires, dont elles n'avaient jamais pensé à fixer les limites avant l'arrivée des Européens. Tel était le résultat des proclamations faites dans les journaux anglais, qui annonçaient la prise de possession de la Nouvelle-Zélande par l'Angleterre. 1840. Avril.

Le sol du port Otago est très-accidenté; il paraît riche et fertile, et la végétation est très-vigoureuse en dehors des dunes de sable qui entourent le mouillage. La roche basaltique et le conglomérat volcanique qui forment la charpente des côteaux conservent les eaux pluviales, qui, après avoir suinté à travers une épaisse couche de terre végétale, finissent par se réunir et forment de nombreux ruisseaux. Les vallées étroites et quelquefois aussi les flancs des côteaux sont divisés en champs couverts de pommes de terre. Sur ces points le défrichement n'est encore qu'incomplet; souvent les arbres ont été abattus par la hache, mais leurs débris sont restés gisants sur le sol. Autour des troncs abattus de ces végétaux gigantesques, les indigènes se contentent de gratter un peu la terre pour l'ensemencer, et toujours leurs efforts sont couronnés par d'abondantes récoltes. La pomme de terre a remplacé avantageusement, pour ces insulaires, les racines de fougère dont ils extrayaient jadis le suc nutritif pour s'alimenter; aujourd'hui ils vivent dans l'abondance, grâce à l'introduction des pommes de terre.

Pendant notre séjour à Otago, la chasse fut pour

1840. Avril.

nous une distraction et une de nos principales ressources : chaque jour nous pûmes tuer suffisamment de merles à cravate et de pigeons, pour alimenter nos tables en abondance. Les naturels élèvent aussi une grande quantité de cochons, mais la nourriture que préfèrent ces animaux immondes, donne à leur chair un goût prononcé de marée qui répugne infiniment. Ce port offre donc très-peu de ressources pour les bâtiments de guerre; mais il est une bonne station d'hiver pour les navires baleiniers. Les mois de mai, juin et juillet, sont ceux où les baleines fréquentent ces parages; la barre de la baie est souvent fort dangereuse pour les pirogues qui vont faire la chasse en pleine mer, surtout lorsque les vents soufflent dans une direction diamétralement opposée à celle des courants; on nous cita à ce sujet un grand nombre de sinistres. Enfin l'aiguade qui fournit de l'eau aux navires de la rade est située à trois bons milles du mouillage; les courants de marée qui traversent ce bras de mer sont en général très-rapides, en sorte que les chaloupes destinées à faire l'eau peuvent rarement faire plus d'un voyage par jour *.

* Notes 9, 10, 11, 12 et 13.

CHAPITRE LXVI.

Traversée du port Otago à la Baie des Iles. — Séjour dans le port d'Akaroa et dans la baie Ta-oue-roa ou Tauranga.

Dès la veille, nous étions prêts pour l'appareillage, mais la journée commença par du calme et de la pluie; nous fûmes donc forcés d'attendre un temps plus propice pour sortir de la baie. Deux matelots anglais qui la veille étaient venus me supplier de leur donner passage, avaient été prévenus que le 3, de grand matin, nous serions sous voiles; je pensai un instant qu'ils arriveraient au moment où ils nous verraient déployer nos voiles, mais ils ne parurent pas. Comme nous, le baleinier français le *Havre* était en partance; dans la matinée je reçus la visite de son capitaine, M. Privat : il vint me demander de lui donner quelques matelots pour renforcer son équipage, que des désertions rendaient insuffisant. Je désirais vivement de pouvoir rendre ce service à ce navire, mais d'un autre côté, je ne pouvais consentir à débarquer que les hommes qui me quitteraient de bonne volonté : en conséquence, je fis 1840. 3 Avril.

1840. Avril. rassembler l'équipage et je lui fis annoncer les propositions qui étaient faites par le capitaine baleinier, aux hommes qui voudraient prendre du service à son bord. Un seul se présenta ; ses effets furent embarqués dans la chaloupe et expédiés immédiatement. Pendant ce temps, la brise s'était faite au S. O., et il était à peine midi, lorsque, guidés par les conseils d'un pilote du pays, nous franchissions la barre, et quittions pour toujours le port Otago.

Aussitôt que nous eûmes regagné la pleine mer, nos matelots jetèrent leurs lignes à l'eau et prirent une immense quantité de poissons. Jusqu'au soir nous longeâmes la côte à petite distance pour en faire la reconnaissance; la nuit nous surprit près de la pointe *Morokea*. On nous avait assuré que près de cette pointe il existait une ligne de récifs qui s'étendait à 9 milles au large, en laissant entre elle et la terre un canal large d'environ 2 milles, navigable pour les baleinières seulement; nous n'aperçûmes rien de semblable. Je ne pourrais cependant pas assurer que ces récifs n'existent pas. Au moment de notre passage, la mer était des plus calmes, et si ces dangers sont recouverts par l'eau, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'ils nous eussent échappé. Pendant les jours suivants, nous fûmes constamment contrariés par des calmes qui ne nous permirent d'approcher de la terre qu'à une distance trop considérable pour en suivre tous les détails. Nous aperçûmes sur notre route un grand nombre de baleines, quelques marsouins, et enfin deux navires baleiniers;

un d'eux hissa les couleurs françaises. Chaque jour l'équipage prit à la ligne une quantité si considérable de poissons, que bientôt les matelots eux-mêmes s'en dégoûtèrent. 1840. 5 Avril.

La presqu'île de *Banks* apparaît de la mer comme une île montagneuse, séparée de la terre par un vaste canal; elle ne tient en effet à l'île Tavaï-Pounamou que par une terre basse et totalement dépouillée d'arbres, que nous ne pouvions apercevoir distinctement qu'à quelques milles de distance, lorsque la sonde indiquait seize à dix-sept brasses de fond. 6

Le 8, à la pointe du jour, nous n'étions qu'à quelques milles de la côte méridionale de la presqu'île de Banks; en la longeant, nous arrivâmes promptement devant une vaste échancrure indiquant l'entrée d'un port; j'avais l'intention de mouiller dans le port d'*Akaroa;* les cartes qui étaient en ma possession plaçaient ce mouillage dans la partie orientale de la presqu'île, et dans l'incertitude où je me trouvais sur sa véritable position, j'hésitais à me rapprocher de l'ouverture qui se présentait à nous, lorsqu'un matelot, embarqué sur l'*Astrolabe* à Hobart-Town, vint lever mes doutes à cet égard. Cet homme avait longtemps servi sur des navires baleiniers; il avait déjà visité la baie d'Akaroa, et il m'assura reconnaître positivement son entrée dans la vaste échancrure qui, depuis quelque temps, était l'objet de notre attention; malheureusement, pendant ces hésitations, la brise était tombée et le calme 8

1840. 8 Avril.

nous laissa sans mouvement; depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, nous ne bougeâmes pas de place; impatienté de voir nos efforts constamment paralysés par les calmes qui ne cessaient de nous poursuivre depuis notre départ d'Otago, je donnai l'ordre d'armer les avirons de galère pour atteindre le port; en même temps j'envoyai un officier dans le canot-major pour en reconnaître l'entrée, qui, vue de la mer, paraissait barrée par des récifs. A deux heures, grâce à une fraîcheur de N. E., et à nos avirons de galère, nous étions parvenus à nous rapprocher considérablement de la côte, tandis que la *Zélée*, spectatrice de notre manœuvre, restait au large en attendant des vents plus propices. Nous parvînmes bientôt à ranger de très-près les falaises qui forment l'entrée orientale de la baie; nous doublâmes avec bonheur un petit îlot qui s'étend à 80 mètres environ de cette pointe, et nous atteignîmes les eaux décolorées qui, vues du large, nous avaient fait craindre que le port ne fût barré.

Arrivés au milieu de la passe, la faible brise qui nous avait soutenus jusque-là, tomba tout à coup, et, malgré nos avirons de galère, l'*Astrolabe* fut rapidement emportée par le courant vers la pointe occidentale de la baie; le ressac des brisants nous fit parer miraculeusement quelques roches à fleur d'eau sur lesquelles la mer brisait avec violence; mais le courant continua à nous entraîner vers la falaise qui limite la baie; elle s'élevait comme

une muraille au-dessus de notre tête, et les rochers qui forment sa ceinture n'étaient pas à plus de 10 mètres des flancs de notre navire. Dans cette position critique, un échouage était presque inévitable, et il aurait infailliblement entraîné la perte du navire, ainsi que celle de la majeure partie de l'équipage. Chacun, à bord de l'*Astrolabe*, avait mesuré de l'œil la hauteur de cette falaise, qui surplombait nos têtes et au pied de laquelle il ne nous restait aucune chance de salut. Devant l'imminence de ce danger, chacun redoubla d'ardeur en forçant sur les avirons de galère; mais les efforts de l'équipage, déjà impuissants à refouler le courant, ne pouvaient lutter contre le ressac de la lame, dont les éclats jaillissaient jusque sur nous. Le canot-major s'était aperçu du danger que nous courions; il accourut avec une baleinière du port pour prendre la touline, mais toutes ces tentatives furent infructueuses devant la violence du courant et du ressac des lames; l'*Astrolabe* était condamnée à une perte certaine, si dans ce moment la brise ne fût venue à point nommé pour nous arracher à ce péril imminent. Les voiles avaient été serrées quelques instants auparavant; elles furent établies précipitamment; aussitôt l'*Astrolabe* s'éloigna de cette falaise qui avait failli lui devenir si fatale, et deux heures plus tard elle était tranquillement assise sur ses ancres au fond de la baie. Quelques instants après, le grand canot de la *Zélée* arrivait à bord; le capitaine Jacquinot en reconnaissant la position critique où nous nous trouvions deux heures auparavant, s'é-

1840. 8 Avril

1840. 8 Avril. tait hâté de venir à notre aide, mais notre ruine eût été complète, si la brise ne fût venue subitement nous prêter un secours efficace. Je congédiai le canot de la *Zélée* en faisant dire à M. Jacquinot d'attendre une brise favorable pour venir nous rejoindre le lendemain.

Pl. CLXXXV. La baie d'Akaroa n'a pas moins de 10 ou 12 milles de longueur, sur une largeur moyenne d'un mille; excepté vers le fond, le brassiage y est à peu près uniforme et varie de douze à quinze brasses; ses bords sont tellement accores, que les navires peuvent avec toute sécurité s'en approcher jusqu'à les toucher. La côte environnante est montueuse et très-accidentée; le meilleur mouillage est situé près de la côte orientale, en face d'une petite vallée très-étroite qui contient quelques cabanes de naturels. Nous ne trouvâmes que deux navires baleiniers sur cette magnifique rade, qui pourrait en contenir plus de cinquante. L'un d'eux était le navire français le *Gange;* une de ses baleinières était venue prendre notre touline à l'entrée de la rade; l'autre navire portait le pavillon américain. Le capitaine du *Gange* m'annonça qu'il n'avait quitté la France que depuis neuf mois, et déjà il avait complété son chargement; il devait remettre à la voile le lendemain pour retourner dans son port d'armement.

Le port de la presqu'île de Banks le plus fréquenté par les baleiniers français, est le petit havre *Peraki,* situé à quelques milles seulement dans l'ouest d'Akaroa. J'appris que trois baleiniers fran-

çais y étaient mouillés : c'étaient l'*Adèle*, l'*Héva* et 1840. 3 Avril.
la *Pauline*. Ces deux ports ont entre eux des communications fréquentes, au moyen des nombreuses baleinières qui chaque jour vont faire la pêche au dehors.

Je n'avais d'autre but, en me rendant au port 9
d'Akaroa, que celui de renouveler notre provision d'eau et de me procurer quelques vivres si cela était possible. Aussi je ne comptais passer que trois ou quatre jours au mouillage; dès le lendemain de notre arrivée, nos embarcations furent disposées pour faire notre eau à un ruisseau voisin. Je désignai deux officiers pour lever le plan de la baie *, et toutes les observations de longitude et de physique furent commencées. Dans la journée, je reçus la visite des capitaines dont les navires étaient mouillés au havre Peraki; je fus heureux, dans cette circonstance, de pouvoir rendre service au capitaine Lelièvre, commandant le baleinier *Héva*. Ce capitaine avait acheté à bord du *Gange*, une ancre dont il avait besoin; notre chaloupe fut mise à sa disposition pour la transporter à bord de son navire. M. Boyer fut désigné pour surveiller cette opération, et grâce à son zèle, sa course fut fructueuse pour l'hydrographie, car il utilisa son séjour

* Ce plan a été levé avant nous par l'expédition commandée par le capitaine Cécille, cet officier supérieur de la marine ayant fait, comme on le sait, un long séjour dans la baie d'Akaroa. Le plan dressé par ses officiers est plus complet que le nôtre, et ce dernier n'a pas été gravé. V. D.

1840. 9 Avril.

dans le havre Peraki pour en lever le plan détaillé.

La *Zélée* vint nous rejoindre dans la journée; je ne voulus point quitter le bord avant de l'avoir vue mouiller à nos côtés. Il était près de midi lorsque le capitaine Jacquinot aborda l'échelle de l'*Astrolabe;* il m'apprit que M. Gaillard, jeune officier de son bord, donnait de vives inquiétudes depuis notre dernière campagne dans les glaces. Cet officier, plein d'ardeur, avait été chargé, depuis le 1er janvier, de s'occuper des observations de physique en l'absence de M. Coupvent, que j'avais pris à mon bord. Lorsque, dans les glaces, en vue de la terre Adélie, j'avais envoyé MM. Dumoulin et Coupvent sur une île flottante, M. Gaillard avait demandé à son commandant de se joindre à ces messieurs : victime de son zèle, il puisa dans cette excursion une maladie de poitrine qui devait lui être fatale. Au moment de notre arrivée à Akaroa, le capitaine Jacquinot, en me rendant compte de l'état fâcheux où se trouvait cet officier, m'assura qu'il le croyait tout à fait incapable de pouvoir continuer la campagne; je pris aussitôt la résolution de le laisser à la Baie des Iles, où j'espérais qu'il pourrait recevoir des soins et regagner ensuite facilement la France après un rétablissement, que je me plaisais à espérer. Déjà des propositions de ce genre avaient été faites à M. Gaillard lors de notre deuxième relâche à Hobart-Town; mais il les avait rejetées; plus tard encore il repoussa une nouvelle fois l'idée d'abandonner son navire. Il devait payer de sa vie sa participation aux travaux d'une expédition qu'il avait

volontairement entreprise. Ces tristes nouvelles m'affligèrent profondément; malheureusement, je ne pouvais rien faire sur-le-champ, dans l'intérêt de ce jeune officier, car le port d'Akaroa ne présentait absolument aucune ressource. 1840. 9 Avril.

Dans l'après-midi, j'allai faire une course à terre avec le capitaine Jacquinot; nous nous fîmes débarquer près du village. Nous y trouvâmes une dizaine de maisons entièrement semblables à celles d'Otago, et peut-être plus misérables encore; elles étaient groupées sur les bords du petit ruisseau qui nous servait d'aiguade; elles n'étaient habitées que par une douzaine de naturels presque tous du sexe féminin. Au milieu de ces sauvages, vivaient quelques Anglais dont on reconnaissait facilement les habitations sur les bords de la mer. A quelques pas du village et dans le sud, on voyait un *pà*, espèce de village fortifié, totalement abandonné et tombant en ruines; sur aucun autre point de la baie, on n'apercevait de vestiges d'habitations; ainsi, la puissante tribu d'Akaroa se réduisait, au moment de notre passage, à quelques femmes échevelées, seules gardiennes de ces huttes abandonnées. La baie silencieuse paraissait déserte. Etonné de cet aspect, auquel je m'attendais peu, j'interrogeai à ce sujet les Anglais restés paisibles possesseurs du sol : ils m'apprirent que, deux mois environ avant notre arrivée, la baie avait été envahie par les naturels de la baie *Dusky*, qui avait commis d'affreuses dévastations dans les environs, et massacré tous les naturels qui n'a-

1840. 9 Avril. vaient pu prendre la fuite. Après leur départ, la tribu d'Akaroa s'était rassemblée pour user de représailles, et depuis quelques jours seulement, les guerriers de la baie avaient abandonné leurs foyers; ils devaient se joindre à ceux d'Otago, et avec leur secours porter, à leur tour, l'agression au milieu de la tribu ennemie. Pendant ce temps, leurs femmes et leurs filles restaient au logis en attendant leur retour et en pleurant ceux de leurs proches qui avaient péri. Nous remarquâmes plusieurs de ces malheureuses se livrant à des cérémonies de deuil : la figure en sang, les cheveux en désordre, elles allaient de distance en distance pousser des cris plaintifs près des tombeaux, sur lesquels elles amoncelaint des tas de petites pierres. Toutefois, cette douleur, commandée par les usages du pays, ne paraissait pas être bien profonde, car on les voyait s'égayer avec les matelots occupés à l'aiguade, pendant les entr'actes de ces scènes funèbres.

10 Le navire baleinier le *Gange* mettait à la voile pour retourner en France, emportant avec lui nos dépêches, lorsque je quittai le bord pour aller visiter une maisonnette établie au sud du village. Comme dans le port d'Otago, les spéculateurs sur les terrains n'avaient pas manqué d'agioter à la baie d'Akaroa; un Anglais de Sidney, nommé *Cooper,* revendiquait, comme sa propriété, presque tout le territoire de la baie; il n'avait d'autres titres que ceux qu'il prétendait avoir acquis d'un chef zélandais, sur tout le terrain auquel il commandait. Certes

ces titres de propriété étaient plus que contestables, car l'on citait d'autres personnes qui avaient aussi acheté de chefs zélandais, dont l'autorité était fort étendue, le territoire entier de la presqu'île de Banks. Quoi qu'il en soit, l'Anglais Cooper avait fait acte de prise de possession en exploitant une partie du terrain qu'il revendiquait. Il avait construit, à une demi-lieue du rivage, une petite ferme assez confortable; un troupeau de bœufs apportés de Sidney s'était rapidement accru, et son propriétaire espérait de pouvoir bientôt le répandre sur la presqu'île de Banks tout entière; déjà il recueillait suffisamment de laitage pour en vendre aux navires qui fréquentaient la rade. Pendant notre séjour, les états-majors de nos corvettes purent en avoir constamment pour leur consommation, à un prix assez raisonnnable. Je passai une journée agréable près de cette petite ferme, autour de laquelle s'étendent déjà des pâturages. Près de là, je trouvai un joli ruisseau sur les bords duquel je pus faire une ample récolte d'échantillons d'histoire naturelle.

1840. 10 Avril.

Au moment où j'atteignais le bord de l'*Astrolabe*, je vis arriver une mauvaise double pirogue du pays montée par quelques naturels; l'un d'eux, paraissant à peine âgé de vingt ans, et de petite taille, se trouvait le matin sur le navire le *Gange*. Au moment de son départ, le capitaine lui avait donné, en échange sans doute de quelques sacs de pommes de terre, une mauvaise baleinière dont il se montrait fort glorieux. Il était accompagné par un autre individu d'une

1840. 10 Avril. jolie figure, au visage triste et singulièrement tatoué; plusieurs personnes de l'équipage pensaient que c'était sa femme : sous les haillons dont ces indigènes sont couverts, il est fort difficile de reconnaître le sexe; aussi les méprises sont-elles fréquentes.

11 Je reçus, le lendemain, une nouvelle visite des capitaines baleiniers dont les navires étaient mouillés au havre Peraki. Le capitaine de la *Pauline* venait me demander du cuivre pour réparer les ferrures de son gouvernail; heureusement il nous en restait suffisamment pour pouvoir lui rendre ce petit service. Ces pêcheurs m'apprirent que le havre Peraki n'offrait qu'un mouillage très-précaire, exposé aux vents de S. O. qui y soufflent souvent avec force; il arrive fréquemment que les navires chassent sur leurs ancres et vont échouer au fond de la baie; toutefois nos baleiniers préfèrent généralement ce mouillage à celui d'Akaroa, parce que leurs pirogues peuvent bien plus facilement faire la pêche dans la haute mer.

Cette journée était la dernière que nous devions passer sur la rade; j'en profitai pour faire une dernière course dans le fond de la baie. Le sol d'Akaroa est moins sablonneux que celui d'Otago, la végétation y est plus belle et plus variée; cependant, sur le contour de la baie, la roche se montre presque à nu et forme des falaises très-élevées; elle présente partout les caractères volcaniques; le terrain environnant est très-accidenté : partout ce sont des montagnes très-élevées, séparées par des gorges profondes et pres-

que impénétrables où le terrain cultivable est fort peu étendu. Une langue de terre qui s'appuie sur le fond du havre, le divise en deux anses ; là, le terrain s'élève en pente douce sur un espace assez considérable. Le sol, arrosé par de jolis ruisseaux, est certainement le mieux approprié aux travaux d'agriculture ; mais jusqu'ici ils n'ont pas été exploités ; les Européens qui se sont fixés à Akaroa, sont allés planter leurs tentes à côté du village indigène, où ils ont fait quelques plantations de légumes autour de leurs demeures. Presque tout le terrain cultivable a été défriché par eux ou par les indigènes, mais son étendue est si petite, que c'est à peine si ces cultures fournissent aux besoins de cette faible population. En résumé, le bassin d'Akaroa paraît tout à fait impropre à nourrir une population un peu nombreuse ; en choisissant ce point pour y fonder plus tard un établissement, le gouvernement français n'a considéré que la beauté du port, les facilités de le défendre, et enfin les précieuses ressources qu'il pouvait offrir à nos navires baleiniers. S'il s'était agi d'établir une colonie sur l'île Tavaï-Pounamou, dans l'intention de s'étendre, pour créer sur la Nouvelle-Zélande des établissements rivaux de ceux de l'Angleterre dans l'Australie, sans contredit la baie d'Akaroa, eût été très-mal choisie pour un premier établissement : ce n'est pas tout, en effet, pour qu'une colonie naissante réunisse des chances de succès, de posséder un havre vaste et sûr, qui puisse abriter les navires ; il faut encore que les colons soient assurés non-seulement

1840.
11 Avril.

1840.
11 Avril.

de vivre sur le sol, mais encore de faire produire au terrain des denrées qui alimentent le commerce; il faut aussi qu'une colonie naissante puisse établir des communications faciles avec l'intérieur des terres, de manière à s'étendre à mesure que l'émigration lui apportera de nouveaux colons. Sous tous ces points de vue, le port d'Akaroa m'a paru désavantageux pour fonder un établissement; il est vrai que, dans ma conviction, ce serait une folle entreprise que celle d'aller créer, à l'autre extrémité du globe, des colonies agricoles françaises sur la Nouvelle-Zélande, en face des comptoirs australiens de l'Angleterre, dont le succès aujourd'hui n'est plus douteux. On ne saurait trop le répéter, si jamais la France voulait entrer dans un système de colonisations lointaines, ce serait s'exposer à un insuccès certain que de commencer à transporter des colons sur des pays aussi éloignés que la Nouvelle-Zélande, sans posséder des points intermédiaires. Du reste, il ne faudrait pas songer à défendre, en temps de guerre avec l'Angleterre, ces possessions ainsi isolées, contre les forces britanniques. En moins de huit jours, les vaisseaux échelonnés dans les ports de l'Australie, pourraient fondre sur ces colonies, tandis qu'elles n'attendraient de secours que des rives trop éloignées de la métropole. Toutefois, les ports de la Nouvelle-Zélande sont suffisamment visités par nos baleiniers, pour que le gouvernement français ait dû songer sérieusement à protéger leur industrie. Si, comme tout semble le faire présager, l'Angleterre

doit soumettre toute la Nouvelle-Zélande à sa domination, bientôt nos navires ne pourront plus aborder dansces ports, sans subir des entraves ou bien sans payer des droits considérables. Un simple poste militaire, placé au port d'Akaroa, sans autre but que celui d'offrir un abri à nos navires de commerce, pourrait être fort utile. Il faudrait simplement assurer à nos baleiniers un refuge pour eux contre le mauvais temps, quelques moyens de ravitaillement, et enfin l'autorité nécessaire pour réprimer les désordres de leurs équipages souvent indisciplinés. 1840. 11 Avril.

Dans le cas d'une guerre, la pêche de la baleine ne serait plus possible pour nous; alors ce poste pourrait être évacué, et enfin, s'il était enlevé par l'ennemi, nous n'aurions pas perdu grand'chose.

Depuis notre passage au port d'Akaroa, tout le monde sait que l'Angleterre a pris possession de la Nouvelle-Zélande en entier. Quelques colons français ont été transportés au port d'Akaroa ; quel sera leur sort ? On peut déjà le prévoir, et peut-être est-il trop tard aujourd'hui pour adopter aucun projet d'établissement sur ces terres désormais couvertes par le pavillon britannique.

Dès le matin, nous nous étions préparés pour l'appareillage, mais les vents étaient fixés au S. E., et de 12
plus la pluie tombait par torrents; nous fûmes donc forcés d'attendre un temps plus favorable. Jusqu'au 17
17 avril, nous ne pûmes pas nous éloigner de ce mouillage, que j'avais cependant grande hâte de quitter. Lorsque la pluie cessait de tomber, le calme ou les

1840. 12 Avril. vents debout lui succédaient; enfin, après cinq longs jours d'attente, une faible brise de N. E. nous permit de nous éloigner, pour ensuite nous laisser, à 3 milles au large, sans mouvement dans un calme parfait. Les courants bien plus que le vent nous permirent de contourner la presqu'île de Banks, sur laquelle nous aperçûmes de loin de nombreuses découpures de côte, indiquant sans doute des entrées de port.

18 Le 18 dans la soirée, un trois-mâts anglais passa près de nous avec l'intention de communiquer ; il désirait avoir quelques renseignements sur l'accès d'un port peu connu ; mais comme nous ne pûmes les lui donner, chacun de nous continua sa route en se souhaitant mutuellement un bon voyage.
19 Dans la journée suivante, une brume épaisse vint nous envelopper : jusqu'à midi, nos deux corvettes purent encore naviguer de conserve en fixant leur position par des coups de canon réciproques; mais lorsque arriva le soir, il y avait déjà longtemps que le canon de l'*Astrolabe* ne recevait plus de réponse de celui de la *Zélée*. Afin d'éviter une séparation, depuis midi j'avais fait tenir la panne; dans cette position, nous devions subir toute l'influence des courants dont la direction et la force m'étaient tout à fait inconnues.

A huit heures du soir, nous entendîmes distinctement la mer briser derrière nous ; notre position devint assez embarrassante ; heureusement l'horizon se dégagea un peu, et alors nous aperçûmes la terre qui nous entourait depuis le S. E. jusqu'au N. E. ; immé-

diatement je donnai l'ordre de faire de la toile, et nous 1840. 18 Avril.
filions près de quatre nœuds lorsque nous passâmes très-près d'un navire baleinier qui, comme nous, ne savait trop où il se trouvait. Le jour vint nous tirer 20
de notre incertitude ; le temps, quoique pluvieux, fut assez clair ; nous nous trouvions très-loin de la côte, et au moment où nous cherchions à nous en rapprocher, nous aperçûmes la *Zélée* qui forçait de voiles pour nous rallier.

La côte que nous longeâmes pendant toute la journée, est peu accidentée; du reste, la pluie qui par intervalles tombait en abondance, nous masquait une partie des détails. A l'approche de la nuit, nous aperçûmes près de nous un corps blanchâtre flottant, sur lequel s'abattaient des milliers d'oiseaux de mer ; c'était le cadavre d'une baleine dépécée depuis peu.
Le lendemain, le soleil levant vint éclairer les sommets 21
d'une belle chaîne de montagnes couvertes de neige. Ses rayons, réfléchis par la glace de mille manières différentes, en illuminaient les contours. Ce spectacle était magnifique, mais nous n'en jouîmes que pendant fort peu de temps, car bientôt la brume vint les couvrir d'un voile si épais, que nous ne pûmes plus même découvrir la place qu'ils occupaient. Il était presque nuit, lorsque nous atteignîmes le cap *Campbell*, qui termine l'île Tavaï-Pounamou dans le N. E. ; c'était là la limite que je voulais atteindre pour terminer notre travail hydrographique. Désormais, l'*Astrolabe* allait rentrer dans des parages qui lui étaient déjà connus ; dans ma précédente campa-

1840. 21 Avril. gne, j'avais fixé tous les détails de la côte orientale de l'île *Ika-na-mawi*, et je ne comptais nullement m'arrêter pour refaire un travail que je regardais comme totalement terminé.

Poussés par une belle brise, nous défilâmes rapi-
23 dement. Le 23, nous étions tout près de la vaste baie de *Ta-one-Roa*. Ce point m'avait été signalé comme un de ceux où les cochons sont les plus abondants et à meilleur marché. Ignorant quelles seraient les ressources que je trouverais à la Baie des Iles, je résolus de profiter de mon passage pour jeter un pied d'ancre dans ce mouillage. A six heures du soir, nous mouillâmes à une grande distance de terre, par douze brasses de fond, à environ deux encablures d'un baleinier anglais. Un petit côtre était aussi à l'ancre tout près de terre; au moment de notre arrivée, il hissa un pavillon tricolore; mais, plus tard, nous sûmes que ce petit navire appartenait à un des ports de la Nouvelle-Zélande, et que son pavillon était un simple signal de reconnaissance.

24 Le lendemain, de grand matin, le grand canot de l'*Astrolabe* se rendit en corvée à terre pour acheter des vivres aux naturels; le temps de notre séjour fut utilisé pour lever un croquis du plan de ce mouillage, et ce travail fut confié à M. Gervaise. Nous ne devions passer que quelques heures au mouillage. Aussitôt le retour du grand canot, je voulais appareiller, et je ne pus par conséquent donner à personne la permission de descendre à terre; du reste, le mouillage que nous occupions était faiblement abrité, la terre très-

éloignée de nous, et, s'il nous était arrivé des forts vents de la partie de l'est, nous eussions été fort mal à notre aise. 1840. Avril.

A midi, le canot-major, confié aux soins de M. Gervaise, reçut par un signal l'ordre de regagner le bord. Le grand canot, dont nous suivions tous les mouvements avec nos lunettes d'approche, venait aussi de quitter la terre; une heure après, il accostait l'*Astrolabe*. Il apportait une cinquantaine de cochons achetés à bas prix aux naturels, et qui devaient être pour nous d'une grande ressource. Immédiatement j'en fis faire le partage entre les deux navires, et ensuite j'ordonnai l'appareillage.

Le grand canot était commandé par M. Duroch; il portait, en outre M. Ducorps, qui avait mission d'opérer l'achat des vivres, ainsi que M. Demas, chargé de faire à terre des observations astronomiques.

Les vents étaient au S. E. et déjà une houle très-forte entrait dans la rade. A peine fûmes-nous sous voiles que la pluie survint et tomba avec continuité; de forts courants de marée nous refoulaient vers le fond de la baie, lorsque la brise fraîchit, et nous pûmes, avec son aide, regagner facilement la haute mer. Dans la soirée, nous doublâmes la petite île *Tetoua-Motou*, et nous aperçûmes distinctement des brisants à 12 milles environ au large de la terre, dont nous pûmes fixer la position d'une manière définitive. Ce récif dangereux m'avait déjà été signalé par plusieurs baleiniers qui, cependant, ne s'accor-

1840. Avril. daient point sur la distance qui le séparait de la terre. Lors de ma première reconnaissance de cette côte pendant mon précédent voyage, ce danger nous avait échappé; d'après notre route, nous dûmes en passer très-près; une pareille rencontre, pendant la nuit, avec le temps que nous eûmes à cette époque, aurait pu nous être fatale.

25 Une fois en dehors des terres, nous trouvâmes une mer assez dure ; mais la brise ne tarda pas à nous abandonner en vue du cap *Waï-Apou*. Un navire baleinier, portant pavillon américain, et qui, comme nous, se dirigeait vers la baie des Iles, profita du calme pour mettre une embarcation à la mer ; il vint nous faire une visite après nous avoir salués de deux coups de canon. Son capitaine accosta la *Zélée*, dont il se trouvait le plus rapproché. Il ne la quitta que plusieurs heures après, lorsque la brise, devenue plus fraiche le força à regagner son bord.

26 Le 26, de grand matin, nous étions en vue de la baie des Iles; mais la brise était si faible, qu'il nous fallut toute la journée pour atteindre le mouillage de Korora-Reka ; à six heures du soir, nous mouillâmes par le travers de l'établissement, par cinq brasses d'eau ; pendant la nuit; le vent souffla avec force de l'ouest, mais le mouillage que nous occupions était suffisamment garanti pour ne nous laisser aucune inquiétude. Le même soir, une embarcation portant plusieurs Anglais vint nous visiter; ils nous annoncèrent que l'Angleterre avait définitivement pris possession de ces îles d'une manière officielle, et que, dès le lende-

main, nous verrions flotter le pavillon britannique sur un mât de signaux planté sur le point culminant de la rade *. 1840. Avril.

* Notes 14, 15, 16, 17, 18 et 17.

CHAPITRE LXVII.

Séjour dans la baie des Iles.

1840. 29 Avril. Il était presque nuit lorsque nous mouillâmes sur la baie des Iles. Aussitôt que le jour se fit, chacun de nous se hâta de monter sur le pont pour jouir de la vue des terres environnantes. En face de nous, à petite distance, se trouvait le village de Korora-Reka, composé de cases couvertes en chaume, et habitées par des émigrants anglais. Au milieu d'elles, l'on entrevoyait quelques rares habitations indigènes, misérables réduits indiquant la misère la plus complète; sur tout le contour de la baie, on voyait aussi de petites maisonnettes blanches, jetées çà et là sur le rivage; et enfin, au fond, auprès d'une rivière, on apercevait les établissements des missions protestantes. Les eaux de la rade étaient sillonnées par de nombreuses embarcations; dans les passes, trois navires, parmi lesquels se trouvait une corvette de guerre anglaise, le *Herald*, faisaient route pour sortir, tandis que d'autres bâtiments

cherchaient à gagner le mouillage. Enfin, autour de nous, se balançaient sur leurs ancres une douzaine de navires baleiniers, et le transport de guerre le *Buffalo*. Nous eussions pu nous croire transportés dans un port d'Europe, si nous n'avions aperçu en même temps les terres environnantes couvertes de forêts vierges ou de grandes herbes jaunes, indices certains que l'agriculture avait fait bien peu de conquêtes sur ces terres encore sauvages. 1840. Avril.

De grand matin, le grand canot fut disposé pour faire notre provision d'eau; l'aiguade est tellement facile que, dans la journée, il put compléter la quantité qui nous manquait. Chacun des officiers se hâta de descendre à terre; nos cuisiniers et nos pourvoyeurs s'acheminèrent avec leurs paniers pour faire leurs emplètes, comme s'ils se fussent trouvés dans un port francais. Mais quel ne fut pas leur désappointement lorsque, après avoir parcouru le village dans tous les sens, ils furent obligés de regagner le bord, sans provision aucune! On ne trouvait, en effet, rien au milieu de cette population européenne, comportant, disait-on, près de 800 individus, et qui ne subsistait elle-même qu'à l'aide des vivres envoyés de Sidney.

A huit heures, je me rendis à terre, accompagné du capitaine Jacquinot; je me dirigeai d'abord vers la modeste habitation de nos missionnaires, occupée par l'abbé Petit; je sus de lui que le chef de la mission, l'évêque de Pompalier, était absent momentanément: il faisait une tournée dans l'intérieur des terres, et il n'était parti que depuis peu de jours.

1840. Avril.

Son absence me contraria vivement, car je comptais sur notre digne évêque pour avoir des renseignements précis sur les événements qui avaient suivi la prise de possession de la Nouvelle-Zélande par le gouvernement britannique. L'abbé Petit occupait seul, au moment de notre visite, le modeste presbytère composé de trois pièces, qui formait le palais de l'évêque; il nous reçut avec des témoignagnes non équivoques d'affection fraternelle. Il m'apprit que le capitaine Hobson, à la tête de 80 soldats, avait été envoyé à la baie des Iles comme gouverneur de la Nouvelle-Zélande; que d'abord il s'était présenté au village de Korora-Reka, mais que là, après avoir donné lecture aux Européens des ordres et des règlements dont il était chargé, ses propres compatriotes avaient refusé de lui fournir un terrain pour s'y établir, et alors il avait dû prendre le parti d'aller se fixer provisoirement, avec sa garnison, dans l'établissement des missions protestantes, sur les bords de la rivière *Kava-Kava*.

M. Petit m'apprit encore que les navires américains commandés par le capitaine Wilkes avaient occupé ce mouillage quelques jours avant nous, et qu'ensuite ils s'étaient dirigés sur les îles Tonga-Tabou; on connaissait fort peu les résultats de leur expédition polaire; cependant, les officiers de ces bâtiments avaient annoncé qu'ils avaient découvert une grande terre, mais ils n'en avaient pas donné la position. Le capitaine Wilkes, en trouvant une autorité anglaise régulièrement établie dans la baie des Iles,

n'avait point voulu reconnaître le capitaine Hobson comme gouverneur de la Nouvelle-Zélande. Cette prise de possession devait, en effet, porter un coup funeste à l'industrie baleinière des Américains et des Français. Les ports zélandais avaient été jusqu'à ce jour librement ouverts aux navires baleiniers de toutes les nations; ils y avaient trouvé constamment non-seulement des vivres, de l'eau et du bois, mais ils avaient pu en toute liberté y passer le temps de l'hivernage ou la saison favorable pour la pêche. L'acte de prise de possession par l'Angleterre pouvait compromettre gravement tous ces avantages; il entraînait inévitablement des droits d'ancrage onéreux, et il était fort douteux, à l'époque de notre passage, que l'Angleterre pût venir à bout de ses projets, sans donner lieu à des protestations énergiques de la part des puissances maritimes. Comme moi, le capitaine Wilkes était sans instructions de son gouvernement. Il avait agi sagement en refusant de reconnaître un pouvoir contestable, et moi-même je ne pouvais me dispenser de tenir une conduite analogue.

1840. Avril.

Sur tous les points de la Nouvelle-Zélande que nous venions de visiter, nous avions rencontré des agioteurs spéculant sur la valeur que devaient acquérir les terres, dans un avenir peu éloigné, à la suite de la prise de possession; mais nulle part ces spéculations n'avaient obtenu autant d'extension qu'au petit village de Korora-Reka. Depuis près de vingt-cinq ans, la baie des Iles est devenue un point de refuge pour un grand nombre d'Européens. Les

1840. Avril. terres qui avoisinent ces rivages, achetées d'abord aux naturels, ont ensuite passé par plusieurs mains, sans que pour cela les titres de propriété en soient devenus moins contestables; cependant, depuis la prise de possession, ces terrains ont acquis une valeur extraordinaire. Les premiers colons de la baie des Iles, en spéculant sur la vente parcellaire des terres, ont réalisé des bénéfices, qui ont servi de base factice à la valeur des terrains; et, en peu de temps, ils ont obtenu une valeur considérable, quoique purement imaginaire. Ainsi, on m'a assuré que, près du rivage de la mer, on avait vendu le pied de terrain jusqu'à 5 livres sterlings (120 francs); les frais d'actes se sont élevés jusqu'à 10 livres sterlings. Du reste, parmi ces spéculateurs, il n'existe que fort peu d'hommes qui veuillent réellement se fixer sur le sol; il faut plaindre les malheureux colons qui, en arrivant sur cette terre, voudront obtenir un terrain pour y bâtir leurs maisons. Heureusement, la baie des Iles est vaste et profonde, le village de Korora-Reka occupe, il est vrai, une heureuse position pour y placer le siége du gouvernement, mais le prix qu'il faut déjà mettre à l'acquisition du terrain est tellement exorbitant, qu'il est probable que les nouveaux venus chercheront ailleurs un point plus convenable pour y fonder leurs établissements.

On rencontre dans le village de Korora-Reka des hommes de toutes les nations. Pendant que j'étais dans la maison de l'évêque, arriva M. Bonnefin, ancien marin français, qui avait servi sous l'Empire, et qui, après avoir cherché fortune un peu partout, avait

été conduit, par un destin bizarre, à vivre, au moins momentanément, sous le drapeau qu'il détestait le plus au monde. Ce compatriote montrait, il est vrai, une grande exaltation et faisait preuve de beaucoup d'animosité contre le gouvernement anglais; mais, du reste, il était entouré de la considération générale, et on lui accordait beaucoup de franchise et de droiture dans le caractère. Il nous donna quelques détails sur la formation d'une compagnie française, à la tête de laquelle se trouvait un capitaliste, M. Aguado, pour l'exploitation et la colonisation de l'île Tavaï-Pounamou. Cette nouvelle, qui avait pénétré jusqu'à la Nouvelle-Zélande, avait produit une vive impression; aussi M. Bonnafin assurait-il que notre arrivée dans la rade avait fait naître les bruits les plus alarmants. A terre, on s'était empressé d'annoncer que nos corvettes étaient chargées de colons venant s'établir sous le pavillon tricolore, malgré la prise de possession de l'Angleterre. Ces bruits, qui avaient dû tomber quelques heures après notre arrivée, avaient pris cours lorsque nous approchions de la baie, et avaient produit des mouvements de hausse et de baisse parmi les agioteurs. Au dire de mon interlocuteur, la prise de possession de la Nouvelle-Zélande ne se serait pas faite sans d'énergiques protestations de la part des indigènes; depuis longtemps une compagnie s'était formée pour exploiter le commerce de la Nouvelle-Zélande. Poussé par elle, le gouvernement anglais avait conçu le projet de s'établir sur le territoire zélandais; mais il fallait un motif d'opportunité pour le mettre à exécution; la formation

1840.
Avril.

1840. Avril. de la compagnie Aguado, qui aurait été connue de nos voisins longtemps à l'avance, en aurait avancé l'adoption. Quoi qu'il en soit, pour préparer l'arrivée des colons, les missionnaires anglais, établis là depuis longtemps, durent préparer les chefs zélandais à accepter le joug de l'Angleterre; presque tous étaient d'ailleurs possesseurs de vastes propriétés, qui, à la suite de la prise de possession, devaient acquérir de grandes valeurs; et ils étaient par conséquent les premiers intéressés à la réussite de ce projet. A force de promesses ou de cadeaux, ils firent signer, par un grand nombre de chefs réunis en assemblée, une lettre adressée à la reine, pour demander sa protection. On assure que dans cette réunion, un de ces chefs, après avoir appliqué sur le papier l'image de son tatouage, signe aussi inviolable qu'une signature, laissa tomber sa tête dans ses mains, en adressant à ses compagnons ces tristes paroles : « Nous avons perdu no-
« tre pays, désormais il n'est plus à nous; bientôt
« l'étranger viendra s'en emparer, et nous serons ses
« esclaves. » On employa les promesses et les présents pour amener tous les chefs de l'Ile à signer cet acte, sur lequel le gouvernement anglais devait plus tard s'appuyer pour planter son pavillon sur ces terres. Cependant, un nombre assez considérable de chefs repoussèrent ces propositions et refusèrent leur approbation; mais le but essentiel était atteint, les missionnaires avaient recueilli les signatures de la majorité, et le gouvernement britannique avait un motif excellent à faire valoir pour donner cours à un nouvel empiéte-

ment. Le 29 janvier 1840, la corvette *Hérald* amena dans la baie des Iles le capitaine de vaisseau Hobson; le 30 janvier, le lendemain même de son arrivée, cet officier débarqua au village de Korora-Reka, et invita tous les habitants, quelle que fut la nation à laquelle ils appartinssent, à se réunir en assemblée générale dans l'église protestante. Là, il donna lecture à la population des titres qu'il tenait de la reine d'Angleterre; ensuite, il lut les règlements administratifs qu'il était chargé de faire exécuter. Il y était dit : « Qu'à compter du jour de son arrivée, il était défendu aux sujets britanniques d'acquérir des terres des indigènes; une commission établie à Sidney pouvait seule, dorénavant, s'occuper de ces achats, et seule aussi elle pouvait ensuite faire des concessions au nom de la reine d'Angleterre, de qui elle tenait ses pouvoirs. Quant aux concessionnaires qui avaient acheté des terres antérieurement à l'arrivée du gouverneur, leurs droits de propriété devaient être respectés, pourvu qu'ils pussent justifier de la possession des terrains depuis un temps limité. » Après cette lecture, un acte d'acquiescement fut présenté aux habitants pour qu'ils y apposassent leurs signatures; mais là, le capitaine Hobson rencontra une résistance à laquelle il ne s'attendait point. Les habitants les plus notables refusèrent de couvrir de leurs noms des actes qu'ils regardaient comme illégaux, et contre lesquels ils protestèrent avec énergie. Toutefois, comme la majeure partie de la population européenne de la baie des Iles s'était d'abord recrutée parmi les déserteurs

1840.
Avril.

1840. Avril.

et les convicts échappés aux bagnes de Sidney; que ces hommes vivaient depuis longtemps dans le pays, où ils avaient acquis des propriétés, et que leurs droits se trouvaient garantis, de fait, par les règlements anglais, ils s'empressèrent de donner leurs signatures, mais ce furent les seuls.

Le 5 février suivant, le capitaine Hobson réunit chez le résident anglais, M. Busby *, au village de *Païa*, les principaux chefs zélandais; et là, il leur fit une allocution dans laquelle il chercha à obtenir leur soumission à l'autorité de la reine d'Angleterre; il leur déclara que l'intérêt qu'ils avaient inspiré à la reine de la Grande-Bretagne l'avait engagée à envoyer des troupes et des vaisseaux pour les protéger; en conséquence, tous leurs droits étaient garantis, leur liberté restait entière, leurs propriétés seules appartiendraient désormais à la reine Victoria, à qui ils étaient forcés de les vendre. A la suite de cette allocution, on présenta à ces pauvres sauvages une pièce authentique qu'ils durent signer : l'interprète était un missionnaire nommé Williams. Il paraît que, pendant cette conférence, cet homme aurait sciemment altéré le sens des paroles qu'il était chargé de traduire, et que plusieurs fois il lui fut adressé, à ce

* Il est bon de consulter le *Voyage de la frégate la Vénus*, par M. Du Petit-Thouars, tome III, page 1, où il est longuement question des menées de la politique anglaise dans la Nouvelle-Zélande; le lecteur y trouvera des données curieuses sur le caractère de M. Busby et sur le rôle qu'il était appelé à jouer dans ces îles. V. D.

sujet, de sévères apostrophes de la part des assistants; 1840. Avril.
M. Hobson lui-même fut obligé, dit-on, de l'engager à une traduction plus fidèle. Malgré toutes ces supercheries, la conférence fut orageuse; la majorité des chefs refusa sa signature, en déclarant à M. Hobson qu'ils n'avaient nullement besoin de lui ni de sa souveraine pour les administrer, et que ce qu'il avait de mieux à faire était de retourner chez lui. Depuis cette époque, on n'a cessé d'agir auprès des Zélandais, pour les pousser à abandonner leur indépendance et leurs propriétés. Les promesses et les présents ont eu, à ce qu'il paraît, plus de succès que l'allocution de M. Hobson; et c'est au nom de la philanthropie que l'Angleterre aura bientôt consommé la ruine de la liberté zélandaise.

Tels furent les détails donnés par M. Bonnefin; sans me rendre garant de leur véracité, je puis assurer qu'au moment de notre passage à Korora-Reka, il existait en général, parmi les Européens, une grande irritation contre les actes du gouvernement anglais; il est facile d'en expliquer le motif. Nous avons dit déjà que les hommes qui occupaient le village étaient accourus à la Nouvelle-Zélande uniquement pour spéculer sur l'agiotage des terres, pour se faire céder à bas prix les propriétés des indigènes, et ensuite les vendre fort cher aux colons qui viendraient s'y fixer. Les mesures prises par le gouvernement anglais en interdisant l'achat des terres appartenant encore aux indigènes, venaient détruire leurs espérances; de là devaient nécessairement résulter

1840. Avril. une profonde animosité contre M. Hobson, chargé de mettre à exécution ces règlements, qui, il faut bien le reconnaître, garantissaient les intérêts de ceux qui viendraient plus tard se fixer sur ces îles; aussi le gouverneur reçut-il à Korora-Reka un accueil peu flatteur, tandis que les missionnaires anglais et les propriétaires de terres acceptèrent son autorité avec empressement, parce qu'elle garantissait leurs intérêts personnels. M. Bonnefin m'apprit que cinq ou six Français habitaient le village de Korora-Reka; tous avaient protesté contre la prise de possession britannique. Nos compatriotes, plus que tous les autres, étaient, disaient-ils, exposés aux vexations des agents de M. Hobson; la présence de nos missionnaires sur ces terres donnait naissance à une rivalité entre eux et les missionnaires anglais auxquels ils faisaient une concurrence redoutable, d'où il résultait nécessairement que nos compatriotes avaient plus de droits que les autres au mauvais vouloir des autorités. Sans aucun doute, je ne pouvais croire sur parole M. Bonnefin, dont les intérêts avaient été fortement froissés par l'occupation anglaise; toutefois, ces détails, qui me furent donnés en présence de l'abbé Petit, dont le caractère paisible et désintéressé m'était personnellement connu, attirèrent mon attention et me firent vivement regretter de ne pas avoir les instructions nécessaires pour rendre notre passage utile à nos compatriotes.

Je quittai la maison des missions françaises pour visiter le village de Korora-Reka. La plaine sur laquelle

il est assis s'étend en demi-cercle à la distance d'un quart de mille du rivage; elle est bornée d'un côté par la mer, de l'autre, par une chaîne de collines totalement déboisées; aussi son aspect est des plus tristes; l'œil cherche en vain dans les alentours un peu de verdure où il puisse se reposer. Le centre de cette petite plaine est occupé par le village des indigènes, autour duquel se sont groupées sans ordre les maisons des Européens; la plage est garnie de galets et de sable, et, sur toute la longueur du rivage, des maisons en bois ont été élevées. Derrière ce premier rang, les habitations européennes sont plus rares, mais chaque jour on y élève de nouvelles constructions. J'ai aperçu un grand nombre de tentes sous lesquelles campent les nouveaux arrivés, jusqu'à ce qu'ils aient pu se construire des habitations. Le village indigène a conservé les palissades qui servaient à le fortifier. Dans l'intérieur de cette enceinte se trouvent toutes les cases des naturels; celle du chef se faisait remarquer par quelques ornements d'une architecture grossière, mais d'un travail assez remarquable. Nous en trouvons une description assez détaillée dans le journal de M. Roquemaurel. « La pluie, qui, dans ce climat variable, dit-il, survient très-souvent au milieu d'un beau jour, nous ayant forcés à chercher un abri, nous nous sommes présentés devant cette case; elle était occupée par une dizaine d'individus de tout âge et de tout sexe, qui, par leurs signes, par les médaillons et les chapelets qu'ils portaient, m'ont appris qu'ils étaient catholiques ou

1840. Avril.

1840. Avril. *picopo*. Tous couchés ou accroupis sur un lit de paille, enveloppés d'une épaisse couverture de laine, et la pipe courte ou brûle-gueule à la bouche, ils semblaient goûter les douceurs réunies du *far niente*, de la *sieste* et du *kief*. N'ayant pu trouver place dans la case, où il n'y avait de libre qu'un passage large de deux pieds qui séparaient les deux lits de fougère, c'est sous le portique extérieur que j'ai dû chercher un abri; ce portique occupe toute la largeur de la case, c'est-à-dire 4 à 5 mètres, et s'avance d'un mètre et demi; il est couvert par le prolongement du toit de la case, et divisé comme elle en deux couchettes, au moyen de deux planches qui laissent un passage au milieu. Les cloisons et la voûte sont faites en petites baguettes ou roseaux proprement ajustés en faisceaux parallèles, colorés en noir et en rouge, de manière à former des dessins en damier. L'encadrement de la porte, qui n'a pas tout à fait un mètre de hauteur, et celui d'une petite fenêtre qui donnent l'un et l'autre sur le portique, sont chargés de sculptures bizarres peintes en rouge. La corniche qui termine le toit du côté du portique est travaillée dans le même goût; l'intérieur de la case n'offre rien de particulier dans sa construction, il ne diffère de celle du portique que par une plus grande simplicité et par l'absence de toute décoration. Le toit est formé par une couche épaisse de chaume, disposé par paquets reliés ensemble au moyen d'une petite tresse; ce toit déborde les murs de la case de près de un mètre. Vers les côtés les plus exposés à la pluie, vers l'ouest et le sud, il s'abaisse

presque jusqu'à terre, et il est soutenu par une rangée de piquets. La partie supérieure du toit est recouverte par un réseau de cordes à larges mailles, tendues par des cailloux qui pendent sur les côtés. Ce filet a pour but de maintenir le chaume contre la violence du vent; les dimensions intérieures de la case sont d'environ 4 mètres de largeur sur 6 de longueur. Le faîte de la voûte s'élève à environ 2 mètres au-dessus du sol. La hauteur des côtés est d'un peu plus de 1 mètre. » 1840. Avril.

Les habitations des naturels indiquaient la plus profonde misère; elles ressemblaient à celles que nous avions vues à Otago et à Akaroa; les malheureux Sauvages qui les habitent, n'avaient gagné au contact des Européens qu'un goût effréné pour les liqueurs fortes et le tabac; ils regardaient d'un œil indifférent les émigrants traçant des rues, élevant des constructions et bouleversant tout le terrain occupé jadis par leurs tribus guerrières. De temps en temps on les rencontrait tendant la main aux passants pour obtenir une aumône qu'ils portaient immédiatement au cabaret le plus voisin. Quelques-uns d'entre eux s'étaient loués comme domestiques, mais ils se montraient extrêmement indolents, et ne rendaient que fort peu de services. Ainsi, partout la civilisation avait réagi de la même manière sur ces pauvres Sauvages; l'industrie, loin de faire chez eux des progrès, s'éteignait rapidement; leurs mœurs, loin de s'améliorer, étaient devenues pires; leur humeur guerrière semblait avoir cédé devant cette dégrada-

1840. Avril. tion morale devenue leur partage. Ils avaient vu envahir leur pays, sans essayer de combattre pour leur liberté, et désormais toute tentative pour reconquérir leurs droits perdus devait probablement aboutir à leur perte. La venue du capitaine Hobson, l'envahissement de la Baie des Iles par les agents du pouvoir britannique, avaient cependant réveillé chez ces indigènes quelques idées d'indépendance. Déjà même certaines tribus avaient essayé d'opposer quelque résistance. Ainsi, on m'assura que, quelque temps avant notre arrivée, la population de la Baie des Iles avait fait une démonstration assez sérieuse, à l'occasion de l'arrestation d'un indigène, coupable d'un assassinat. Les chefs *Maouris* (c'est le nom que l'on donne aux indigènes) se présentèrent en masse pour le réclamer : « Nous reconnaissons que cet homme est coupable, « disaient-ils, livrez-le-nous, et nous le fusillerons; « mais au moins nous lui donnerons la mort d'un « homme, et il ne mourra pas comme un cochon. » On répondit à cette demande par l'apparition des soldats rouges en armes, et l'attroupement se dissipa. Depuis lors, le coupable enfermé dans une prison, attend encore que des juges arrivent à Korora-Reka, et que le cours de la justice soit définitivement réglé.

30 Je me disposais à retourner à terre le lendemain, lorsque j'aperçus une pirogue se détachant de la rivière de Kava-Kava, et paraissant se diriger sur nous; tous les navires que nous avions trouvés sur la rade au moment de notre arrivée, avaient successivement remis à la voile, en sorte que nous étions

restés seuls sur la rade. Je résolus d'attendre cette embarcation, qui m'annonçait quelque missive particulière de la part du capitaine Hobson; favorisée par le vent et la marée, elle ne tarda pas à nous accoster : elle portait en effet le secrétaire de M. Hobson, qui venait m'offrir les services de cet officier. 1840. Avril.

Ignorant quelles étaient les intentions de cet envoyé, mais désirant éviter toute discussion au sujet de la prise de possession des Anglais, je me hâtai de lui annoncer que, depuis la prise de possession de la Nouvelle-Zélande, je n'avais reçu aucune communication officielle de mon gouvernement, qui pût régler ma conduite à cet égard. Je ne pouvais donc en aucune façon reconnaître le capitaine Hobson comme gouverneur-général de la Nouvelle-Zélande, avant que la France n'eût reconnu la légalité du pouvoir anglais sur ces îles, et je devais par conséquent continuer à considérer les chefs indigènes comme les seuls propriétaires du sol; j'ajoutai que je serais heureux de pouvoir rendre visite, non point au gouverneur-général des colonies anglaises dans la Nouvelle-Zélande, mais seulement au capitaine Hobson, en sa qualité d'officier de la marine royale britannique et de protecteur naturel des sujets anglais fixés dans la baie. Sans doute, le secrétaire de M. Hobson s'attendait à une semblable réponse, car il m'assura que son capitaine comprenait parfaitement la position dans laquelle je me trouvais, et qu'il serait venu lui-même m'offrir ses services en personne, s'il n'avait été retenu par une indisposition; mais qu'il serait très-

1840. Avril. flatté de recevoir la visite du commandant français. Après une conversation de peu de durée et assez insignifiante, le secrétaire de M. Hobson regagna son embarcation et s'en retourna au village de Païa, sans toucher au village de Korora-Reka.

Mon intention première était de descendre à terre, mais après le départ du secrétaire de M. Hobson, j'éprouvai de violentes douleurs de goutte qui me forcèrent, malgré moi, à garder le bord; je reçus la visite de l'abbé Petit, qui vint me faire connaître les besoins de la mission, et la nature des services que je pouvais lui rendre. Déjà la veille, j'avais consulté plusieurs personnes pour connaître l'opinion du pays sur le compte de nos missionnaires: tout le monde s'était accordé à reconnaître chez eux une conduite exemplaire, un désintéressement et une charité tout évangéliques; ils avaient réussi à s'attirer par leurs propres mérites non-seulement l'affection de leurs coreligionnaires, mais encore l'estime de ceux qui devaient jalouser leurs succès. La mission ne se composait que de sept personnes, répandues sur différents points; l'abbé Petit vivait avec l'évêque à la Baie des Iles, siége principal de la mission. Je disposai volontiers en faveur de nos compatriotes, des objets d'échange qui restaient à bord de nos corvettes et qui désormais devenaient sans utilité pour nous, puisqu'en quittant la Baie des Iles nous devions retourne rpresque directement en France.

Le lecteur n'a sans doute pas oublié qu'à mon

passage à Vavao, on m'avait amené, pieds et poings liés, le nommé *Simonnet*, qu'on avait arraché à sa femme et à ses enfants. Cet homme avait cherché, depuis son embarquement forcé sur l'*Astrolabe*, à faire oublier sa conduite antérieure à bord du même navire pendant ma première campagne. Après avoir vécu l'espace de dix ans, au milieu des sauvages de l'Océanie, il s'était créé une famille qu'il dut quitter brusquement pour venir expier ses fautes passées. Il redoutait surtout de revenir en France, car pour lui l'Océanie était une nouvelle patrie, et ce qu'il ambitionnait le plus, était de pouvoir s'y fixer. Il s'adressa à l'abbé Petit pour plaider sa cause auprès de moi : je lui avais déjà personnellement pardonné depuis longtemps; souvent il avait pu rendre des services à l'expédition; il pouvait d'ailleurs être très-utile à la mission; aussi j'accordai facilement à M. Petit sa demande, de débarquer Simonnet la veille de notre appareillage, et de le faire payer de tout ce qui lui était dû pour ses services à bord. 1840. Avril.

Dans la soirée, M. Bonnefin et le magistrat anglais chargé de maintenir l'ordre à Korora-Reka, vinrent partager le dîner des officiers de l'*Astrolabe*. La conversation bruyante et animée de ces hôtes porta surtout, comme d'habitude, sur la prise de possession de la Nouvelle-Zélande par l'Angleterre : notre compatriote s'élevait fortement, comme à son ordinaire, contre cette mesure, mais ce qui m'étonna, ce fut d'entendre le magistrat anglais lui-même se joindre

1840. Mai. à M. Bonnefin et pour blâmer sévèrement les règlements administratifs qui avaient marqué l'arrivée de M. Hobson.

1er L'anniversaire de la fête du roi fut célébré par nous avec le cérémonial habituel ; les corvettes furent pavoisées ; vingt et un coups de canon firent retentir, trois fois dans la journée, les échos de la rade. De grand matin et avant que le soleil se fût levé sur l'horizon, le transport anglais le *Buffalo*, obéissant sans doute aux ordres du gouverneur, était venu mouiller à nos côtés. M. Hobson, en apprenant par son secrétaire que nous étions seuls sur la rade, avait probablement redouté le résultat que notre présence pourrait produire sur les Sauvages, et il s'était hâté d'envoyer à nos côtés l'unique navire de guerre dont il pouvait disposer, afin de neutraliser, autant qu'il était possible, l'effet de notre séjour devant le village de Korora-Reka, où son autorité était fortement contestée. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que le *Buffalo*, obéissant sans doute encore aux ordres qu'il avait reçus, ne fit, à l'occasion du 1er mai, aucune de ces démonstrations que la politesse a consacrée entre les navires de guerre appartenant à des nations amies, lorsqu'ils se rencontrent sur la même rade. Le commandant du *Buffalo* laissa même longtemps son navire sans pavillon ; ce ne fut qu'une heure après le lever du soleil, que les couleurs anglaises flottèrent sur l'arrière de ce navire.

Comme je m'y étais engagé la veille, je me préparai à faire ma visite au capitaine Hobson; le ca-

pitaine Jacquinot me suivit dans son embarcation, et, bien que je souffrisse cruellement de la goutte, nous nous dirigeâmes vers la rivière Kava-Kava. La distance qui nous séparait du village de Païa était au moins de 5 à 6 milles; cette course fut des plus fatigantes, car le vent soufflait avec force, la lame entrait à chaque instant dans les embarcations et les secouait rudement. Nous abordâmes la plage enfin, et immédiatement nous nous dirigeâmes vers la demeure de M. Hobson, à la porte duquel veillait un factionnaire. Un sous-officier sortit du poste pour nous recevoir : sur notre demande de voir le gouverneur, il nous répondit que celui-ci était parti la veille pour aller visiter un de ses amis, et qu'il ne devait rentrer que le soir. J'avoue que je vis dans cette réponse l'intention formelle de M. Hobson de ne pas se rencontrer avec nous; du reste, comme ma démarche ne devait être considérée que comme une visite de politesse, je ne fus nullement contrarié de ce résultat; nous déposâmes nos cartes, et nous nous rendîmes ensuite à la demeure de M. Williams. Nous ne trouvâmes que la femme de ce missionnaire; son accueil fut froid, mais poli. Nous y restâmes peu de temps; je souffrais cruellement, et malgré le désir que j'avais de visiter en détail les vastes domaines des missionnaires anglais, je dus me hâter de regagner le bord.

1840. Mai.

En regagnant mon canot, j'aperçus un naturel portant entre les mains un de ces oiseaux bizarres

1840. Mai. dont la Nouvelle-Zélande semble être la seule patrie, et que les indigènes désignent sous le nom de *Kivi-kivi ;* il me l'abandonna pour une faible somme d'argent. Heureux de son marché, cet insulaire, sur ma demande, se hâta d'aller en chercher un deuxième vivant, pour lequel il me demanda un prix double du premier. Depuis longtemps, cet oiseau bizarre, dont on trouvera la description détaillée dans la partie zoologique de cet ouvrage, était demandé par les instructions de l'Académie de Paris; aussi, sur tous les points de la Nouvelle-Zélande où j'avais abordé, j'avais fait d'inutiles recherches pour me les procurer : le hasard, dans cette circonstance, nous servit à souhait, et vint me dédommager des fatigues d'une course dont le but était évidemment manqué. En rentrant à bord, j'y trouvai une invitation de madame Delarbre, sœur de M. Bonnefin, mariée à un habitant de l'île Maurice ; elle m'engageait à aller prendre le thé chez elle dans la soirée ; mais l'état de ma santé ne me permit point d'en profiter. J'employai ce repos forcé pour adresser au ministre de la marine un rapport détaillé sur nos opérations depuis notre départ d'Hobart-Town.

2 Le 2 mai était un dimanche. L'abbé Petit m'avait demandé d'assister, avec les équipages et les états-majors des corvettes, à l'office divin; il pensait que cette démarche pourrait produire sur les indigènes un effet très-favorable au succès des missions catholiques. Désireux de rendre à cette association tous les services qui étaient en mon pouvoir, je lui pro-

mis d'assister en personne et en uniforme au service divin, et d'engager tous les officiers à en faire autant, sans toutefois forcer qui que ce fût à une démarche particulière. La chapelle ordinaire était trop petite pour contenir tous ceux qui voulurent prendre part à cette solennité : une tente ornée de tous les pavillons de signaux de nos corvettes fut établie à côté du presbytère ; nos équipages fournirent deux détachements d'hommes armés ; les états-majors presque en entier et en grande tenue, assistèrent à cette solennité. Tous les naturels convertis, les étrangers suivant la religion catholique, accoururent de leur côté : malheureusement le vent soufflait avec force, la mer était trop grosse dans la baie pour permettre aux indigènes de s'y risquer avec leurs faibles pirogues. Le nombre des Zélandais réunis dans l'église catholique s'éleva à environ 150. Au milieu des uniformes éclatants de nos officiers, les haillons européens qui recouvraient ces malheureux Sauvages ressortaient désagréablement ; cependant je remarquai encore quelques-unes de ces nobles figures de guerriers, dont le tatouage fin et serré attestait le rang et la dignité. Quelques-uns de ces hommes étaient drapés dans de vastes nattes de *phormium* garnies de peaux de chien ; dernier reste d'une génération qui s'éteint, ces Zélandais, presque tous d'un âge assez avancé, avaient seuls conservé ce vêtement national auquel la nouvelle génération, abrutie et dégradée, a presque totalement renoncé. Après la messe, l'abbé Petit adressa aux

1840. Mai.

1840. Mai. naturels une courte allocution dans leur langue, qui parut vivement les impressionner. Ils appartenaient tous au village de Korora-Reka; ils assistaient au service divin avec cet air d'indifférence qu'ils paraissent ne jamais quitter, et qu'au besoin l'on pourrait prendre pour du recueillement. Le néophyte le plus fervent de nos missionnaires était le chef de la tribu de Korora-Reka nommé *Rewa*. Il paraît que cet homme, après avoir résisté longtemps aux prédications des méthodistes, n'avait embrassé le catholicisme qu'après de mûres réflexions. Depuis cette époque, il a toujours rempli les devoirs de sa nouvelle religion avec beaucoup d'exactitude, et il s'est tellement attaché à l'évêque français, qu'il ne le quitte jamais et l'accompagne dans tous ses voyages.

Nulle part, peut-être, nos missionnaires n'ont produit plus de bien que sur les rivages de la Nouvelle-Zélande, où malheureusement ils se trouvent en trop petit nombre. En parcourant l'Océanie, nous avions souvent été frappés des effets fâcheux produits par la rivalité des missions catholiques avec les missions protestantes; nous avions redouté fréquemment de voir les guerres religieuses surgir dans les archipels océaniens. A la Nouvelle-Zélande, le caractère insouciant des indigènes, le contact des Européens de toutes les nations, de toutes les religions, qui chaque jour viennent grossir la population de ces îles, semblent devoir aussi préserver les indigènes contre l'exaltation religieuse et les guerres désastreuses qui pourraient en

être la suite. En voyant des Européens de tous les cultes vivre ensemble paisibles et unis, les naturels acquièrent des idées de tolérance qui délivrent la rivalité religieuse de trop grands dangers. La mission de nos prêtres est une mission toute de paix et d'humanité, et l'homme méritant qui se trouve à leur tête a su comprendre tout ce que son ministère, si honorable en pareille circonstance, pouvait faire de bien à ces malheureux Sauvages. L'ennemi le plus cruel des missionnaires est la tendance des Nouveaux-Zélandais pour la débauche et l'ivrognerie. Le premier soin de nos missionnaires chez les Nouveaux-Zélandais a été de secourir leur misère et de couvrir leur nudité; leurs succès ont été rapides, mais il est douteux qu'ils soient de longue durée. Tant que les Sauvages auront besoin de la charité de nos prêtres, ils pourront s'adresser à eux et s'astreindre sans difficulté aux cérémonies religieuses exigées de leur piété; mais il est douteux que leur conviction soit profonde et qu'ils renoncent de sitôt à leurs mœurs si différentes de celles qu'on voudrait leur inculquer. Du reste, tout en cherchant à combattre les mauvaises tendances morales de cette population, nos missionnaires n'ont point négligé les devoirs que leur impose l'humanité : grâce aux soins de l'évêque, il existe à Korora-Reka un hôpital élevé aux frais de la mission, où tous les indigènes malades reçoivent également des soins sous la direction d'un médecin.

1840. Mai.

Les missionnaires anglais établis à la Nouvelle-

1840. Mai. Zélande ont, comme ceux des îles Taïti et Hawaï, songé à leurs intérêts, tout en cherchant à faire des prosélytes : ils possédent des terres, dont la valeur sera bientôt considérable, grâce à l'occupation anglaise. Bien que, généralement, on n'ait pas de graves reproches à leur adresser, ainsi qu'à leurs frères de l'Océanie, sur leur conduite privée, cependant il existe entre eux et les missionnaires français une rivalité fâcheuse, et, si j'en crois ce qui m'a été affirmé par des personnes dignes de foi, ils emploiraient non-seulement les armes, pour ainsi dire légitimes, de la polémique et de la prédication pour lutter avec leurs rivaux et leur enlever leurs prosélytes, mais encore, par des calomnies coupables, ils auraient cherché à vouer tous les Français à l'animadversion des naturels, en exploitant habilement le souvenir de la vengeance que tirèrent les vaisseaux de Marion du massacre de cet infortuné navigateur et de ses gens. Les ministres protestants chercheraient ainsi à réveiller contre le nom français la haine des indigènes, et ils représenteraient constamment nos missionnaires comme étant des envoyés de Satan, des hommes ambitieux, qui viennent les dépouiller de leurs biens, sous le manteau d'une religion immorale. Heureusement, la modestie et le désintéressement incontestables de nos prêtres ne laissent aucune prise à de semblables calomnies.

La population zélandaise de la Baie des Iles et des districts du nord a été considérablement réduite par les guerres d'extermination que l'introduction des armes

à feu a rendues encore plus désastreuses. Ces tribus ont gagné, à l'arrivée des Anglais, de vivre dans une paix qui n'est plus que rarement troublée par des contestations sans importance; mais ils n'ont contracté aucune habitude de travail qui puisse les mettre un jour au niveau des Européens; leurs besoins sont restés bornés : quelques pommes de terre et un peu de poisson suffisent à leur nourriture, et leur industrie ne les pousse en aucune façon à cultiver le sol au delà de ce qui leur est nécessaire. C'est à tort que l'on a espéré de pouvoir promptement amener ces hommes à cultiver le sol; c'est à tort que l'on a prôné l'assistance des naturels pour aider les Européens à défricher le pays. Je crois cependant que si la race zélandaise ne disparaît pas totalement devant la civilisation, et si le gouvernement anglais, qui tôt ou tard dominera sur ce pays, sait prendre des mesures suffisantes pour pousser les générations futures vers les travaux de l'agriculture, il arrivera un jour où les Nouveaux-Zélandais seront, comme les Malais dans l'archipel Indien, les véritables cultivateurs de la Nouvelle-Zélande; mais il faudra du temps encore pour que la population actuelle puisse se plier aux rudes travaux des champs. Sans l'intervention puissante du gouvernement, il arrivera, dans ces contrées, ce qui arrive toujours, c'est que les Européens repousseront loin d'eux les naturels qui leur seront d'abord inutiles, et peu à peu les Sauvages de la Nouvelle-Zélande disparaîtront de ces îles, comme déjà on l'a remarqué pour les indigènes de Van-Diemen

1840. Mai.

1840. Mai. Quoi qu'il en soit, à l'époque de notre passage à la Baie des Iles, le manque de bras se faisait vivement sentir; le sol avait été envahi par une foule d'aventuriers, pour qui le travail était trop pénible et dont l'industrie se réduisait à gagner de l'argent sans se donner beaucoup de peine. Les ouvriers européens étaient excessivement rares, et leurs salaires très-élevés; on ne pouvait faire édifier une maison qu'à des prix excessifs, et la culture de la terre était tout à fait impossible; aussi, pendant notre court séjour, nous ne trouvâmes d'autres approvisionnements, que quelques légumes, des pommes de terre et des cochons que l'on payait trois fois plus cher qu'à Hobart-Town. Peut-être aurait-on pu, à l'établissement des missions anglaises, se procurer quelques bœufs dont elles sont pourvues depuis longtemps, mais le village de Korora-Reka était dénué de ces ressources. Cette relâche était donc la plus mauvaise possible pour le ravitaillement des équipages; mais la beauté du port, sa position avantageuse y faisait affluer les baleiniers, qui, d'ailleurs, y rencontraient en abondance les agrès et les ustensiles de pêche dont ils pouvaient avoir besoin.

Malgré les efforts des missionnaires, les Nouveaux-Zélandais sont encore tout à fait impropres à former un peuple et à se constituer en société à l'exemple des pays civilisés. Il leur manque un élément indispensable, l'amour du travail et le sentiment de sa nécessité. Leur intelligence naturelle, leur caractère énergique, qui avaient fait naître tant d'espérances

chez les hommes célèbres qui eurent les premières communications avec eux, n'ont donné aucun des résultats auxquels on s'attendait. Leur paresse naturelle, leur indifférence pour tout ce qui les touche, arrêtent chez eux toute espèce de progrès; aujourd'hui que les Européens ont envahi leur sol, tout fait présager que bientôt les Nouveaux-Zélandais subiront le sort de toutes les tribus d'Amérique qui se sont trouvées en contact avec les populations des États-Unis. En Amérique comme sur la Nouvelle-Zélande, les émigrants anglais n'eurent point recours à la force pour refouler les Sauvages; ils acquirent les terres de leurs légitimes propriétaires. Comme les hordes américaines, les tribus zélandaises rétrograderont vers l'intérieur : là le sol pourra longtemps encore fournir à leurs besoins; mais ensuite ces peuples, pressés de plus en plus, seront écrasés par la concurrence de leurs voisins; leur misère, déjà si grande, croîtra de jour en jour; la population indigène diminuera alors rapidement, et finira par faire place à un peuple tout européen. 1840. Mai.

La politique de l'Angleterre, pour arriver à ce but, évident pour tous aujourd'hui, a été habile et persévérante; grâce à ses colonies puissantes de l'Australie et à sa nombreuse marine marchande, qui parcourt ces mers dans tous les sens, les sujets anglais se sont répandus d'eux-mêmes dans tous les ports de la Nouvelle-Zélande. Déjà ces îles avaient été envahies par ces sujets avant que le gouvernement britannique eût fait une démonstration; et le jour où il a pu éprouver

1840. Mai. la crainte que cette proie ne lui échappât, il s'est hâté d'en prendre possession. Confiant dans sa force et dans sa puissance, il n'a pas craint de proclamer cette prise de possession à la face des autres nations maritimes, qui, trop insouciantes de tout ce qui se passe au dehors de leurs frontières, n'élèveront que de faibles réclamations. Avant peu, tous les pavillons se verront bannis de ces ports devenus anglais, et alors, toutes les puissances jalouses de leur indépendance maritime, se repentiront, mais trop tard, d'une apathie et d'une indifférence que l'Angleterre sait si bien exploiter, pour étendre partout son système d'envahissement : « Mais si la jalousie « naturelle des autres nations, dit M. Dubouzet, a « quelque raison de s'offenser de cette extension per- « manente de l'Angleterre, elles doivent au moins « lui rendre justice et reconnaître combien, par son « industrie seule, elle a opéré de merveilles dans les « pays où personne n'osait aller ; combien ces entre- « prenants capitalistes ont secondé et devancé le gou- « vernement dans des entreprises où le succès devait « un jour assurer l'agrandissement de la puissance, « du commerce et de la richesse nationale. Nous, « Français, ajoute M. Dubouzet, qui sommes disposés « à nous en plaindre, rejetons les torts sur nous- « mêmes, et tâchons, sous ce rapport, d'imiter « les Anglais, au lieu d'accuser ceux qui nous gou- « vernent ; car ils sont toujours impuissants pour « exécuter tout ce qui n'est pas entièrement conforme « à l'esprit et aux idées dominantes de notre nation. »

Nous ne devions plus passer qu'une journée au mouillage; l'abbé Petit nous invita à dîner pour nous faire ses adieux; mais, constamment tourmenté par la goutte et par des coliques violentes, je dus refuser tout engagement, et j'employai cette journée à faire une longue course sur les bords du *Wai-Tangui*. A onze heures, je m'embarquai dans ma baleinière; le capitaine Jacquinot ne pouvant pas m'accompagner, je me dirigeai seul vers l'habitation du résident Busby. J'y fus reçu par un anglais nommé Flint, à qui M. Busby avait laissé, pendant son absence, la charge de sa propriété; je profitai de cette rencontre pour demander la route qui conduit à la cascade de Wai-Tangui, et que je croyais être très-près; aux réponses qui me furent faites, je m'aperçus bientôt que j'étais dans l'erreur, et que j'avais confondu la position de la cascade avec celle du village qui porte le même nom. Mais comme je n'avais d'autre but que celui de me promener, je m'arrêtai là, et j'allai errer sur la plage, en cherchant quelques coquillages. 1840. 1 Mai.

Je rencontrai, à quelques pas, une misérable cabane abandonnée, et ensuite le village de Wai-Tangui, entouré, comme celui de Korora-Reka, d'une enceinte palissadée. De vives douleurs et une faiblesse générale me forcèrent alors à regagner promptement mon canot; j'y retrouvai M. Flint, qui voulut, avec cordialité, me faire les honneurs de sa résidence. En parcourant la propriété de M. Busby, j'aperçus un treillage, sur lequel s'enroulaient plusieurs ceps de vigne

1840. Mai. d'une belle venue ; je demandai à M. Flint si la vigne avait produit des fruits sous ce climat, et, contrairement à ce qui m'avait été dit au village de Korora-Reka, j'appris, avec surprise, que déjà l'on avait essayé de faire du vin avec les produits du raisin de la Nouvelle-Zélande. Arrivé à sa demeure, M. Flint m'offrit un verre de vin de Porto ; je refusai, mais j'acceptai avec plaisir de goûter le produit du vignoble que je venais de voir; on me servit un petit vin blanc léger, plein de feu, auquel je trouvai un excellent goût, et que je bus avec plaisir. D'après cet échantillon, je ne doute pas que la culture de la vigne ne prenne une grande extension sur les côteaux sablonneux de ces îles, et bientôt, peut-être, le vin de la Nouvelle-Zélande s'exportera dans les possessions anglaises de l'Inde.

L'anglais Flint avait essayé de pénétrer dans l'intérieur des terres ; mais arrivé près du lac de *Roto-Rocia*, il fut pris et dépouillé par les naturels, qui cependant le relâchèrent ensuite sans lui avoir fait subir de mauvais traitements. Suivant lui, il existerait, à environ 20 lieues du rivage, un volcan en pleine activité.

Je profitai des instants que je passais avec Flint, pour l'interroger sur la prononciation zélandaise ; je ne le quittai que pour aller visiter l'imprimerie des missionnaires protestants. Le chef de cet établissement me présenta le nouveau Testament et quelques petits livres de piété, qui formaient jusqu'à ce jour tous les produits sortis de la presse

évangélique; je visitai ensuite l'imprimerie, qui me parut bien tenue, et enfin à 3 heures, je regagnai mon bord, où j'appris que le matin trois missionnaires, venant de Paia, s'étaient présentés pour me faire visite. 1840. Mai.

Le soir, j'allais faire mes adieux à terre, lorsque je fus accosté par un naturaliste belge, nommé Lacour, qui voyageait pour le compte de son gouvernement, et qui réclamait auprès de moi pour obtenir quelques instruments essentiels à ses observations. M. Lacour, en se rendant d'Essington à Sidney, avait fait naufrage sur un petit navire anglais; il avait perdu alors tous les instruments dont il était porteur, et qui étaient indispensables à sa mission; je désirais lui donner tous les moyens possibles pour rendre son voyage fructueux pour la science, mais avant d'accorder sa demande, je voulus consulter M. Dumoulin, pour connaître quels étaient les instruments dont il pourrait disposer en sa faveur.

En me rendant à la maison de l'évêque, j'appris l'arrivée prochaine de M. Thierry, qui, disait-on, voulait absolument me voir, espérant que je pourrais lui être utile en redressant les torts dont il se plaignait de la part des autorités anglaises. Je me rendis alors chez M. Bonnefin, chez qui je trouvai sa sœur, madame Delarbre, et plusieurs officiers de l'expédition. J'étais à peine arrivé, qu'un exprès de l'abbé Petit vint me prévenir que le baron Thierry était arrivé au presbytère, qu'il désirait vivement me voir, et qu'il y attendait mes ordres. Naturellement, la conversation

1840. Mai. tomba sur lui et sur son séjour à la Nouvelle-Zélande; et les détails qui me furent donnés sur sa conduite me disposèrent fort mal pour accueillir favorablement sa réclamation. Du reste, le singulier certificat que le baron Thierry avait laissé dans les mains d'un Nouka-Hivien, et dans lequel il prenait le titre de roi de Nouka-Hïva et de la Nouvelle-Zélande, enfin les renseignements qui m'étaient parvenus sur son compte lors de mon premier voyage, et qui étaient loin de lui être favorables, m'avaient mal prévenu sur son compte.

Telles étaient les dispositions d'esprit dans lesquelles je me trouvais à l'égard du baron Thierry, lorsque j'arrivai à la maison de l'évêché, où je le trouvai en compagnie de MM. Dubouzet, Dumoulin, et de plusieurs autres officiers, à qui déjà il avait fait part de ses plaintes contre l'autorité anglaise. C'était un homme de bonne mine et de bonne tenue, âgé d'environ 50 ans, et s'exprimant bien en français.

Aussitôt que le baron Thierry se trouva en ma présence, il se plaignit hautement des autorités anglaises, qui contestaient ses titres de propriété sur un vaste territoire, qu'il avait depuis longtemps acheté des naturels, au fond de la rivière Souki-Anga. Jaloux de sa richesse, les anglais avaient, disait-il, ameuté contre lui les naturels des environs, qui l'accablaient de dégoût; grâces aux instigations incessantes des missionnaires anglais et du gouverneur Hobson lui-même, il s'était vu contester ses terres par des

chefs indigènes, qui les réclamaient comme leurs 1840. Mai.
propriétés ; les menées des fonctionnaires anglais avaient si bien agi sur l'esprit des indigènes, que plusieurs fois il avait couru des risques réels pour sa vie, et pour la sûreté des personnes de sa famille qui vivaient avec lui.

Devant ces plaintes graves du baron Thierry, je ne manquai pas de lui objecter que sa conduite antérieure et les actes inconvenants dont il était responsable ne pouvaient que lui nuire infiniment dans mon esprit ; toutefois, comme à l'appui de ses paroles il présentait des titres sérieux et qui, disait-il, justifiaient pleinement de ses droits de propriétaire, je ne refusai pas de les examiner ; j'acquis bien vîte la certitude que le baron Thierry, malgré les torts antérieurs que l'on pouvait lui reprocher, avait des titres réels à la possession du sol qu'on lui contestait ; tandis que l'autorité anglaise avait reconnu tous les droits des missionnaires protestants, qui avaient acquis des domaines immenses de la même manière, et par des actes bien moins authentiques que ceux de notre compatriote. Dans l'impossibilité où je me trouvais d'agir en faveur du baron Thierry, n'ayant aucune instruction qui put guider ma conduite vis-à-vis du gouverneur Hobson, j'engageai M. Thierry à formuler une demande au gouvernement français, et je lui promis de l'appuyer, à mon retour en France, de tout mon pouvoir. Je ne lui dissimulai point, toutefois, que je croyais peu au succès d'une pareille démarche, car il n'était pas probable que la France con-

1840. Mai. sentirait jamais à rompre la bonne harmonie qui existait entre elle et l'Angleterre, au sujet des réclamations, quoiqu'en partie fondées, d'un aventurier. Du reste, la conduite antérieure du baron Thierry, ses démarches auprès du gouvernement français pour lui faire acquérir des terrains qui lui étaient aujourd'hui contestés, enfin l'indépendance qu'il avait affectée à la suite de ces débats, en prenant le titre de roi de ces contrées indépendantes, et en choisissant un pavillon particulier pour ses nouveaux états, devaient naturellement exciter la méfiance et le priver de la protection due par la France à tous ses sujets, quel que soit le lieu de leur séjour. L'appareillage, fixé pour le lendemain, m'empêchait d'ailleurs de faire, auprès de M. Hobson, une démarche officieuse en faveur M. Thierry. Après une longue conversation sur ce sujet, après avoir discuté avec lui sur ce que je pourrais faire de plus efficace dans ses intérêts, il fut arrêté entre nous que je lui laisserai entre les mains une lettre, dans laquelle je reconnaîtrai ses droits de propriétaire, et dont il pourrait se servir ensuite comme il l'entendrait auprès du gouvernement de la colonie.

Pendant que j'étais à examiner de nouveau les certificats du baron Thierry, l'on vint me prévenir que deux hommes de l'équipage de l'*Astrolabe*, égarés par l'ivresse, s'étaient livrés à de graves désordres, sur une femme indigène, dans l'intérieur même de l'évêché. Je donnai immédiatement l'ordre de les faire arrêter, et, malgré les interces-

sions de l'abbé Petit, qui me demandait leur pardon; je les fis immédiatement conduire à bord de la corvette. La conduite de ces deux hommes, sur lesquels, du reste, il n'existait aucuns reproches antérieurs, était d'autant plus condamnable, que l'un d'eux servait comme maître canonnier, et le second comme quartier-maître de manœuvre à bord de la corvette, et qu'enfin, tout scandale produit par nos équipages à terre en face de nos missionnaires, devait fortement réagir sur l'esprit des indigènes et nuire essentiellement aux intérêts de la mission. Je fus péniblement affecté de ces actes répréhensibles, et je rentrai immédiatement à bord pour faire punir les coupables. 1840. Mai.

Le lendemain matin, nous étions prêts à remettre à la voile, lorsque le baron Thierry arriva à bord avec l'abbé Petit. Ce digne missionnaire accourait pour nous faire ses adieux; ce fut les larmes aux yeux qu'il vint une dernière fois nous serrer la main et nous souhaiter un heureux retour dans la patrie commune. Je dictai sur-le-champ la lettre que j'avais promise au baron Thierry; je lui en donnai lecture avant de la lui remettre, et il en parut fort reconnaissant. En voici le contenu : 4

« Monsieur le baron,

« Sans doute, j'ai dû vous paraître sévère dans l'espèce d'enquête que j'ai faite hier au soir touchant vos titres de propriété à la Nouvelle-Zélande ; mais je devais l'être avant d'asseoir d'une manière positive

1840. Mai. mon opinion à l'égard des droits qui les établissent. Les bruits extraordinaires qui avaient couru sur votre compte, les documents non moins extraordinaires qui avaient été soumis au gouvernement français en 1826, et qui avaient été renvoyés en mes mains, m'avaient donné, je l'avoue, des préventions peu favorables sur votre compte; maintenant, avant de quitter cette contrée, il est de toute justice que je vous déclare ici quelle est aujourd'hui mon opinion particulière au sujet de vos droits.

« Je vous dirai donc que dès le mois d'avril 1824, dans les longs entretiens que j'eus avec M. Kendall, au sujet de la manière dont les missionnaires et d'autres personnes pouvaient avoir acquis des terres de la part des naturels, il me cita comment il venait de procéder récemment sur les bords du Hoki-Anga, pour l'acquisition de vastes terrains en faveur d'un Français, dont il me donna le nom défiguré par sa prononciation anglaise, nom auquel d'ailleurs je tenais fort peu à cette époque; mais il est évident que cette acquisition ne pouvait avoir rapport qu'à vous, d'autant plus qu'hier au soir le nom du navire la *Providence*, mentionné dans votre acte, s'est parfaitement représenté dans ma mémoire.

« Plus tard, en 1827, lorsqu'après avoir exécuté de grands travaux dans la Nouvelle-Zélande, à mon passage à la Baie des Iles, j'interrogeai les missionnaires touchant vos prétentions; tous, sans exception, et particulièrement MM. Williams, Henry et William, tout en tournant avec moi en ridicule vos prétentions

à la souveraineté de la Nouvelle-Zélande, reconnurent complétement vos droits d'acquisition et furent les premiers à me donner des détails à cet égard. On peut d'ailleurs les trouver mentionnés dans mon voyage de l'*Astrolabe*, dans un passage, vol. 2, page 227 et 228, qui, je l'avoue, n'est pas encore entièrement en votre faveur. L'article ne porte que 14,000 *arpens*, mais cela ne fait rien à la chose; c'est l'acte qui doit faire foi. 1840. Mai.

« En un mot, dès cette époque, vos droits de propriété dans la Nouvelle-Zélande paraissaient être déjà de notoriété publique, car nombre d'Anglais, eux-mêmes, soit à Port-Jackson, soit à Hobart-Town, étaient les premiers à m'en parler et à me convaincre, quand je semblais en douter. En conséquence, il est donc constant à mes yeux que vos droits comme propriétaire sont parfaitement légitimes; je veux dire tout aussi légitimes pour le moins que ceux de MM. les missionnaires anglais ou de toutes les autres personnes qui ont acquis à la même époque que vous ou peu de temps après. Enfin, suivant ma manière de voir, je pense qu'à ce titre, vous avez le droit d'invoquer, en cas de besoin, l'assistance et la protection du gouvernement français.

« Les tracasseries et les persécutions que vous avez éprouvées de la part d'agents Anglais, prouvent tout au plus le dépit qu'ils éprouvaient de vous savoir possesseur d'un aussi vaste terrain, et le désir qu'ils avaient de vous expulser de la Nouvelle-Zélande; quant aux démarches que vous m'avez témoigné, le

1840. Mai.

désir de faire pour prouver votre qualité de Français, je crois qu'elles seraient parfaitement inutiles; personne, que je sache, ne vous a jamais disputé ce titre en France; l'insulte gratuite et isolée du capitaine Fitz-Roy* ne prouve encore de sa part qu'une disposition de se prêter d'une manière fort peu honorable aux vues ambitieuses que son gouvernement pouvait avoir dès lors.

« Tel est, Monsieur, le résultat de mon opinion personnelle; j'ai cru devoir vous laisser ce témoignage, pour vous en servir en cas de besoin, envers et contre qui de droit. Je le répète, ce n'est là que l'opinion d'un seul homme; mais probablement de celui qui, dans le monde entier depuis bientôt vingt ans, s'est occupé le plus de la Nouvelle-Zélande.

« J'ai l'honneur, Monsieur, etc. »

A midi, l'abbé Petit et un autre missionnaire français, arrivé seulement de la veille au village de Korora-Reka, quittèrent l'*Astrolabe,* ainsi que le baron Thierry. M. Lacour était venu réclamer les instruments que j'avais promis la veille; je fus heureux de pouvoir lui être utile dans cette circonstance, avec l'espérance que le zèle de ce jeune naturaliste,

* Je n'ai trouvé aucun autre renseignement sur ce fait dans les journaux de l'expédition. Il est probable que M. Thierry aura communiqué à M. d'Urville des détails particuliers que nous ne connaissons pas, autres que ceux contenus dans la relation du voyage de l'*Adventure* et du *Beagle*, écrite par le capitaine Fitz-Roy. V. D.

dans cette contrée encore vierge, pourrait amener des progrès dans l'étude des sciences naturelles, auxquelles il s'était dévoué. Pendant toute la matinée, nos corvettes reçurent aussi la visite de presque tous les Français du village qui venaient nous faire leurs adieux. Enfin, nos visiteurs s'étant peu à peu éloignés, je donnai l'ordre d'embarquer le grand canot, et ensuite nous mîmes à la voile. 1840. Mai

La brise était faible, mais favorable, et nous commençâmes à défiler lentement pour sortir de la baie; le navire anglais le *Buffalo*, mit à la voile en même temps que nous; nous crûmes un instant que ce navire se rendait dans quelque port de la côte pour y remplir quelque mission particulière. Lorsque nous fûmes arrivés en dehors de la baie, nous attendîmes quelque temps le canot-major, qui était allé une dernière fois à terre, sous les ordres des officiers chargés des observations. Aussitôt qu'il nous eût rejoint, nous mîmes le cap au nord, en déployant toutes nos voiles. Alors nous aperçûmes le *Buffalo*, qui jusque-là avait semblé épier notre manœuvre, rentrer tranquillement au mouillage, après s'être assuré que notre intention n'était point d'aller mouiller sur quelque autre partie de la baie. Ainsi, le rôle que ce bâtiment devait jouer auprès de nous n'était pas douteux; il avait reçu la mission de suivre nos mouvements, et le capitaine Hobson lui avait sans doute donné des ordres précis à cet égard; du reste, ce navire, destiné à faire des transports, était peu fait pour remplir une mission

1840. Mai. semblable. A peine armé de quatre canons, il était loin de présenter une tournure guerrière. Le rôle qu'il jouait auprès de nous était souverainement ridicule; sa manœuvre, loin de réveiller notre susceptibilité, nous divertit beaucoup *.

* Notes 20, 21, 22, 23 et 24.

CHAPITRE LXVIII.

Traversée de la baie des Iles à la baie Coupang (île Timor). — Reconnaissance des îles Loyalty, de la Louisiade et du détroit de Torrès. — Echouage des corvettes près de l'île Toud, dans le détroit de Torrès.

Les calmes qui nous assaillirent, au sortir de la baie des Iles, ne nous permirent de perdre la terre de vue que dans la nuit suivante, mais alors la brise souffla avec force et souleva une grosse mer, qui, dans l'état de souffrance où je me trouvais, vint considérablement augmenter mes douleurs. Sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, nous avions aperçu, presque chaque jour, un grand nombre de navires pêcheurs; mais nous rentrâmes bientôt dans les mers peu fréquentées. Le 9 mai, nous étions dans les eaux tropicales, où nous retrouvâmes la mer belle et le souffle favorable des vents alizés. Le 10, à deux heures après midi, la vigie signalait le volcan *Mattews* à toute vue, et enfin, le 12 mai, au point du jour, nous étions en vue de l'île *Britannia*, la plus méridionale des îles Loyalty.

1840. 4 Mai.

12

1840. Mai. Pendant mon précédent voyage, j'avais reconnu toute la bande nord de ces îles; en conséquence, je résolus de les contourner par le sud, afin d'en compléter l'hydrographie. A dix heures, nous n'étions qu'à quelques milles de la terre; elle se terminait à la mer par une falaise continue de 80 à 100 mètres de hauteur; rien n'est plus triste que l'aspect de ces terres; on n'aperçoit dans l'intérieur aucun sommet, aucune colline; tout est d'une uniformité complète. Elles paraissent d'une grande stérilité; cependant, de distance en distance, nous aperçûmes quelques cocotiers, et une grande quantité de ces pins particuliers au sol de la Nouvelle-Calédonie, dont la végétation doit ressembler beaucoup à celle des îles Loyalty.

Malgré nos recherches, nous n'aperçûmes, sur toute la côte de l'île *Britannia* d'autres indices d'habitants que deux feux, dont les fumées s'élevaient en colonnes à quelques pas du rivage. Cette longue côte ne présentait d'autres accidents que deux baies peu profondes, séparées par une presqu'île assez remarquable, et qui pourraient peut-être offrir un mouillage assez incertain. A deux heures de l'après midi, nous fûmes assaillis par une pluie assez abondante qui vint nous masquer les terres. Cependant, dans la soirée, nous aperçûmes la petite île *Hamelin*, que déjà j'avais reconnue dans ma précédente campagne.

Le lendemain, nous fîmes l'hydrographie de la côte méridionale de l'île *Chabrol*, et enfin, le 14,

nous achevions la reconnaissance des îles Loyalty, en 1840. Mai.
longeant la côte méridionale de l'île *Halgan ;* toutefois, la pluie et des vents irréguliers ne nous permirent de quitter ces îles que dans la journée du 15. 15
A midi, nous étions près de la petite île *Beaupré ;* nous aperçûmes alors distinctement les habitants de ce petit îlot, groupés sur un point de la plage, et qui nous faisaient des signaux, mais nous ne vîmes aucune embarcation se diriger sur nous.

Dans la soirée, les terres disparurent tout à fait, et dès lors nous continuâmes à courir dans le nord, poussés par la brise régulière des alizés. Plus que jamais, je ressentais les douleurs qui me déchiraient constamment les entrailles, et je redoutais sérieusement de ne pouvoir continuer la tâche que je m'étais imposée; la chaleur était devenue excessive; presque chaque jour nous étions assaillis par la pluie, accompagnée d'éclairs et de tonnerres. Enfin, le 22 mai, la 22
route estimée nous plaçait tout près de l'île *Rossel ;* la brise était très-forte, le temps brumeux; je m'attendais à chaque instant que la vigie allait signaler la terre devant nous; car, d'après notre estime, elle devait nous rester à peu de distance dans le nord. Heureusement, le temps s'éclaircit vers midi, et nous pûmes observer la latitude; elle vint constater des courants de plus de 30 milles dans le nord, et qui nous eussent immanquablement éloignés de la route que je voulais tenir, si nous ne nous en fussions pas aperçus : déjà nous étions dans le nord de l'île Rossel; nous dûmes serrer le vent autant que

1840. Mai. 23 possible, pour regagner le terrain que nous avions perdu. Enfin, dans la soirée du 23, nous parvînmes à doubler l'île *Adèle* et le cap de la *Délivrance,* à la distance environ de 20 milles. Dès lors, nous n'avions plus à redouter ces forts courants dans le nord, qui nous avaient drossés dans la matinée, et nous pûmes attendre tranquillement la journée du lendemain pour commencer les explorations de la partie méridionale de la *Louisiade*. Ces terres, depuis leur découverte par Bougainville, n'avaient été revues par aucun des navigateurs qui avaient sillonné l'Océan pacifique, et marqué leur passage par des travaux sérieux. Aussi, elle nous présentaient un vaste champ d'exploration hydrographique, et peut-être même des découvertes importantes. Malheureusement, les douleurs que je ressentais ne me laissaient plus aucun repos, et je redoutais à chaque instant de voir mes forces trahir mon courage; mais je résolus de n'abandonner la reconnaissance de la Louisiade qu'à la dernière extrémité.

24 La journée s'annonçait sous les meilleurs auspices, seulement le temps était encore brumeux et ne nous laissait voir qu'imparfaitement les accidents de la terre. De grand matin, nous nous dirigeâmes sur les îles du *Sud-est,* dont les hauts sommets apparaissent de loin, mais nous trouvâmes la route barrée par un immense récif continu, que déjà nous avions vu la veille, et qui, suivant toute apparence, relie toutes ces terres entre elles. Les îles du *Sud-est* se terminent à l'est par une pointe basse, dont nous

ne pûmes pas fixer la position; sa partie occidentale est montueuse et très-élevée. Au sud, elle présente une presqu'île assez remarquable (presqu'île de *Condé*), sur laquelle nous aperçûmes quelques naturels et un petit village, mais nous ne vîmes aucune pirogue et, par suite, nous ne pûmes avoir aucune communication. Dans la soirée, les îles du sud-est restaient déjà loin derrière nous. Une longue ligne d'îlots (îles du *Calvados*) se montraient dans le nord; le récif, qui, jusque-là, s'était présenté à nous compacte et continu, sauf quelques ouvertures de peu d'importance, ne laissait plus voir que quelques pâtés isolés. La mer, au delà de ces écueils, paraissait calme et profonde, mais j'évitai de m'y engager. Je me décidai à prendre le large pour passer la nuit et pour continuer notre exploration le lendemain. 1840. Mai.

Nous vînmes attérir de bonne heure sur quelques 25
îlots bas et boisés (îles *Montémont*); nous les trouvâmes enclavés dans le récif, qui s'étendait dans l'ouest à une distance prodigieuse en s'appuyant sur quelques îlots épars et couverts de verdure. Le dessin de cette contrée, laissé par Bougainville, était d'un bien faible secours pour guider notre navigation; cependant, dans la soirée, nous crûmes reconnaître l'îlot bas et boisé auquel il imposa le nom d'*Ouessant*. Devant nous s'élevaient plusieurs roches qui fixèrent la limite du travail de la journée (îles *Teste*), et qui, le lendemain, nous servirent d'excellent point de reconnaissance.

La terre nous offrit, le 26, l'aspect le plus varié. 26

1840. Mai. Devant nous et à petite distance, s'élevaient une foule de petites îles dont la plupart étaient habitées; dans le lointain, on apercevait de hauts sommets, qui semblaient appartenir à une même terre considérablement étendue; toutefois, à mesure que nous nous en approchions, nous apercevions des canaux nombreux qui semblaient découper la côte, de manière à former une multitude d'îles. Il serait possible que cette partie de la côte qui, comme on le verra plus tard, semble faire corps avec la Nouvelle-Guinée, ne fût composée que d'une réunion d'îles très-rapprochées les unes des autres, et qui alors appartiendraient à l'archipel de la Louisiade. Ce problème géographique ne sera entièrement résolu que lorsque ces terres, toutes françaises, auront été l'objet d'une reconnaissance spéciale.

27 Le 27 mai, nous avions atteint le cul-de-sac de l'*Orangerie*, ainsi nommé par Bougainville, et qui limite à l'ouest le champ de ses découvertes. L'aspect que présente la terre en cet endroit répond parfaitement à la description pompeuse que nous a laissée le découvreur français. Dans le fond de la baie, le terrain s'élève par une pente douce à partir du rivage, et laisse voir partout une magnifique végétation. Dans la baie les eaux paraissent parfaitement tranquilles, et sans aucun doute on pourra y trouver d'excellents mouillages à l'abri des hautes terres qui la bornent à l'est et à l'ouest, et qui, suivant toute probabilité, forment des îles séparées de la Nouvelle-Guinée par des canaux étroits. J'au-

rais volontiers cherché à mouiller sur ces terres; d'autant plus qu'elles paraissaient habitées par une population nombreuse et intéressante à étudier, mais, comme je l'ai dit, des douleurs d'entrailles ne me laissaient plus aucun repos, et je redoutais à chaque instant d'être forcé de m'arrêter dans les travaux que j'avais entrepris, avant de les terminer; d'un autre côté, je savais que les pluies étaient très-fréquentes dans ces parages, je pouvais donc à chaque instant voir nos travaux interrompus par des circonstances indépendantes de ma volonté. 1840. Mai.

Cependant, un instant j'espérais de pouvoir au moins communiquer sous voiles avec les habitants de ces contrées si peu connues. Pendant toute la journée, nous avions fréquemment aperçu des pirogues se détachant de la terre, et chaque fois elles semblaient se diriger sur nous, mais ensuite, en voyant la vîtesse qu'avaient nos navires, elles avaient renoncé à leurs projets. Enfin, par le travers du cul-de-sac de l'Orangerie, nous vîmes deux petites embarcations se diriger sur nous et continuer à pagayer avec persistance. Je donnai l'ordre de mettre le navire en panne pour les attendre, il leur devint alors facile de nous atteindre. La première pirogue qui s'approcha de nous s'arrêta à une petite distance de l'*Astrolabe :* six hommes la montaient; l'un d'eux, qui probablement était un chef, se tenait debout au milieu de l'embarcation; il portait au bras et au cou des ornements faits avec des coquilles enlacées dans une même tresse; autour de la taille, il avait une

1840. Mai. ceinture en écaille de tortue. Tous ces sauvages parlaient entre eux avec beaucoup de volubilité. La couleur de leur peau était d'un noir plus foncé que celui des habitans des îles Viti; leurs cheveux étaient crépus; leurs jambes grêles; aucun d'eux ne portait de barbe. Pour tout vêtement, ils avaient une ceinture, leur taille était ordinaire; ils paraissaient vifs et vigoureux. Un seul parmi eux se faisait remarquer par une taille assez élevée : il portait un ornement bizarre qui lui traversait le cartilage du nez. J'ignore s'ils avaient des armes cachées dans leur canot; la curiosité seule semblait les avoir amenés auprès de nous, et ils paraissaient très-inoffensifs. Arrivés à quelque distance du navire, ils s'arrêtèrent, et alors ils cherchèrent par des signes à nous engager à aller à terre; ils nous présentaient des cocos, une hache en pierre et quelques coquilles, en nous désignant avec la main l'emplacement de leur village. De notre côté, nous leur montrions des miroirs et des objets de toute espèce qui semblaient vivement piquer leur curiosité. A l'aide d'une planche que nous laissâmes dériver jusqu'à eux, nous leur fîmes passer quelques-uns de ces objets qui semblaient exciter leur convoitise, ils les regardèrent longtemps avant de s'en saisir, puis enfin ils les recueillirent avec une défiance extraordinaire, et finirent par témoigner une grande joie. Plusieurs pirogues plus petites que la première, et montées seulement par deux ou trois hommes, s'étaient réunies peu à peu autour de nous; nous commencions à penser que,

rassurés par leur nombre, ces sauvages finiraient par nous accoster et par monter à bord, mais à cet égard toutes nos avances ne purent vaincre leur méfiance naturelle. Las de leurs hésitations, nous reprîmes enfin notre route; pendant quelques minutes ils essayèrent de nous suivre, mais voyant bientôt que leurs efforts étaient inutiles, ils pagayèrent vers la terre pour regagner leurs penates. 1840. Mai.

Toutes les cartes en ma possession s'accordaient à indiquer un vaste canal à l'ouest du cul-de-sac de l'Orangerie, qui, dans l'opinion des géographes, devait séparer la Nouvelle-Guinée de l'archipel de la Louisiade. Mon intention première était de faire route pendant la nuit et de gagner dans l'ouest, pour commencer le lendemain la reconnaissance de la Nouvelle-Guinée. J'avais fait part de ce projet à M. Dumoulin ; il le combattit, en m'objectant que si ce canal existait, nous eussions dû ressentir l'effet des courants partant dans le nord, dont la continuité des terres avait dû nous garantir jusqu'alors; cette remarque qui, du reste, ne m'avait point échappé, me fit facilement revenir sur ma première résolution, et, bien que j'eusse le plus grand désir d'achever promptement le travail que j'avais entrepris, je donnai des ordres en conséquence, pour reprendre le travail le lendemain, à peu de chose près, à l'endroit où nous l'avions laissé.

Au point du jour, la vigie signala la terre par notre travers; aussitôt nous fîmes route pour nous en rapprocher; quoique l'horizon fût peu propice pour 23

1840. Mai. en voir les détails d'aussi loin, nous aperçûmes cependant distinctement une haute chaîne de montagnes occupant tout l'espace où l'on supposait l'existence d'un canal. En approchant de la côte, nous retrouvâmes un récif qui la longeait à une grande distance, et que nous ne quittâmes plus de la journée. Nous cherchâmes vainement ensuite le cap indiqué sous le nom de *Rodney*, la terre présensentait partout une plaine assez basse du plus riant aspect et littéralement couverte de cocotiers. Sans aucun doute, le navigateur qui a cru découvrir un cap saillant auquel il a imposé le nom de *Rodney*, se trouvait à une trop grande distance de la terre pour en suivre les détails; il a probablement aperçu de fort loin les montagnes qui couronnent une pointe basse, à laquelle j'ai conservé le nom de Rodney, et qui ont dû lui apparaître comme faisant saillie sur la mer. Il en
29 est de même du cap *Hood*, que nous cherchâmes le lendemain en continuant notre travail hydrographique. Cette partie de la Nouvelle-Guinée est, en général, formée par des terres basses d'une fertilité remarquable; elle est défendue par un récif dangereux, qui, selon toute probabilité, doit contenir entre lui et la côte d'excellents ports parfaitement abrités. A partir du cap auquel j'ai laissé le nom de Hood, la terre change de direction pour courir dans le N. O.; elle n'est plus formée par des plaines étendues, mais bien par un terrain montueux et accidenté, recouvert partout d'une végétation admirable. Dans la soirée, nous aperçûmes une chaîne de hautes montagnes d'un effet

très-pittoresque; devant nous se trouvait un cap très-prononcé (cap *Passy*), et ensuite la terre semblait courir directement dans le nord. Ce fut là que j'abandonnai notre reconnaissance, dans la crainte de nous engolfer et de ne pouvoir ensuite accoster les récifs du détroit de Torrès, qu'avec beaucoup de difficulté. 1840. Mai.

Au moment où nous allions nous éloigner de ces rivages, nous aperçûmes plusieurs pirogues à la voile; mais il n'était plus temps de nous arrêter pour les attendre, et à mon grand regret, je dis un adieu définitif à ces terres sur lesquelles je regrettai longtemps de n'avoir pu mouiller, sans avoir communiqué avec ses habitants.

Une belle brise de S. E. nous permit de franchir rapidement l'espace qui nous séparait du détroit de Torrès. A une heure et demie de l'après-midi, nous aperçûmes les récifs de *Portlock*, placés comme une sentinelle avancée en avant de la grande barrière. Ces récifs sont fort dangereux sur toute leur longueur, ils s'élèvent à peine au-dessus du niveau des eaux; la mer y brise toujours avec violence, et le navire qui aurait le malheur d'y toucher, serait rapidement détruit. Il était presque nuit, lorsque la vigie signala devant nous les brisants de la grande barrière. Le danger de ces écueils est d'autant plus grand, que la mer ne brise que faiblement sur leur contour, et que l'on ne peut les apercevoir que difficilement. Nous n'en étions plus qu'à quelques encablures, lorsque nous virâmes de bord pour prendre la bordée du large et y passer la nuit. Nous ne vîmes briser que sur un espace peu 30

1840. Mai. étendu : suivant toutes probabilités, nous avions accosté la barrière sur une de ses pointes les plus avancées vers l'est.

31 Le 31, à huit heures du matin, nous donnâmes dans la passe de *Bligh*, qui est vaste et spacieuse, et ne présente aucun danger, lorsqu'on est à peu près sûr de sa latitude. Un petit îlot de sable, appelé *Anchor-Key*, la limite vers le sud, et sert de point de reconnaissance. Les cartes anglaises que nous possédions, indiquaient que ce petit îlot de sable faisait corps avec le récif de la grande barrière qui se développe du nord au sud, sur une étendue considérable. Bien que la mer fût un peu grosse, ce petit îlot nous parut parfaitement isolé, et nous ne vîmes aucun brisant dans le sud. Nous avions à peine dépassé *Anchor-Key*, que la vigie signalait l'île *Darnley*, que les indigènes désignent sous le nom d'*Arroub*. Aussitôt je fis voile dans cette direction; bientôt nous nous trouvâmes très-près d'un petit îlot de sable, indiqué sur les cartes comme étant enlacé dans un même récif avec l'île Arroub; mais nous n'aperçûmes aucune apparence de danger, soit dans le nord, soit dans le sud, de ce point sablonneux. J'hésitai un instant, ignorant si je devais mettre le cap directement sur l'île Arroub. Enfin, je me décidai à faire route au nord; et, après avoir laissé sur tribord quelques pâtés isolés de coraux, à trois heures de l'après-midi, nous vînmes tranquillement laisser tomber l'ancre à deux milles de l'île Arroub, pour y passer la nuit.

Je profitai immédiatement des quelques heures de

jour qui nous restaient encore pour envoyer à terre un canot, sous les ordres de M. Duroch, et j'engageai MM. les naturalistes à profiter de la circonstance, s'ils croyaient pouvoir rendre cette course utile à leurs travaux. Je savais que, peu de temps auparavant, les sauvages qui habitent ce petit îlot avaient attaqué l'embarcation d'un navire de commerce et qu'ils avaient massacré le capitaine et quelques matelots. Aussi j'engageai MM. les officiers à user de prudence et à prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter un accident. A six heures du soir, le coup de canon de retraite rappelait à bord le canot-major, qui, à huit heures, accostait l'*Astrolabe*. En l'absence de M. Dumoulin, déjà souffrant depuis quelques jours, M. Coupvent était allé à terre dans l'espérance de faire quelques observations de physique; mais il ne put rapporter de sa course que des détails curieux sur les naturels, détails consignés dans son journal, et que je transcris textuellement : « A notre approche, dit M. Coupvent, quelques naturels viennent sur la plage, et s'approchent en agitant des feuilles de palmier. Nous répondons à cette démonstration amicale, en déployant un mouchoir blanc. Alors, de grands cris de joie se font entendre, et la paix paraît cimentée. Nous accostons, avec quelque difficulté, sur les récifs qui bordent le rivage, et bientôt nous nous trouvons côte à côte avec nos nouveaux amis. 1840. Mai.

« La petite baie où nous prenons terre est entourée d'une plantation de cocotiers défendue par une palissade; dans le fond, le lit desséché d'un torrent vient

1840. Mai. se joindre à la mer; de chaque côté, des falaises peu élevées, formées de roches calcaires, longent le rivage. A la pointe occidentale s'élève un rocher; des deux côtés de ce rocher s'avancent des naturels venant des parties opposées de l'île. Quoique entièrement nus, leur aspect n'est pas repoussant; ils paraissent même avoir mis quelque recherche dans leurs ornements: l'un d'eux porte sur la tête un bandeau en paille, bien tressé et garni de nacre; un autre porte aux chevilles du pied et au bras des bracelets en écorce d'arbre, travaillés finement et peints en rouge; quelques-uns d'entre eux, chose bizarre, portent perruque. L'imitation de leur chevelure est si parfaite, que le hasard seul a pu nous conduire à cette découverte. Ils sont coiffés avec goût; les cheveux sont partagés en petites tresses, de manière à imiter parfaitement les franges d'une draperie : ils sont teints en rouge. La couleur de leur peau est d'un noir terne; ils sont bien proportionnés, quoique leurs jambes soient un peu grêles. Nous apercevons aussi quelques femmes, avec l'aide desquelles les naturels cherchent à nous entraîner dans l'intérieur. Elles sont d'une couleur moins sombre et horriblement laides; elles portent pour tout vêtement une ceinture faite en écorce d'arbre, qui, à chaque mouvement du corps, laisse voir toute leur nudité.

« Ces naturels paraissaient estimer singulièrement le fer et les haches, ils nous en demandaient constamment, en employant quelques mots anglais qu'ils avaient appris. Du reste, ils n'avaient point de vivres

à nous offrir en échange; je cherchai à me procurer quelques cocos, mais ces fruits paraissaient fort rares. Je montrai à plusieurs d'entre eux la plantation de cocotiers qui nous entourait, quelques-uns de ces arbres étaient chargés de beaux régimes qui nous faisaient envie; mais rien ne put décider les sauvages à franchir la barrière dont j'ai parlé, et qui paraissait sacrée. Au moment de notre départ, les naturels nous firent de grandes démonstrations d'amitié, en nous répétant plusieurs fois le mot anglais « *to morrow.* » Un fait remarquable, c'est qu'aucun des naturels venant de la partie orientale ne voulut dépasser le rocher près duquel nous étions. De même, aucun des indigènes de la partie occidentale ne voulut aller au delà de cette limite. Je fus naturellement porté à croire que ce rocher séparait deux peuplades ennemies l'une de l'autre; il semble qu'il n'y ait pas de si petite île que l'ambition et la rivalité n'aient pas ravagée. Du reste, les hommes des deux camps nous témoignèrent un égal empressement, ils nous chargèrent sur leurs épaules pour nous transporter dans nos embarcations, et l'un d'eux, qui s'était plus particulièrement attaché à M. Gervais, lui fit, en le quittant, cadeau de sa perruque. » 1840. Juin.

Pendant la nuit, le vent souffla avec force, mais nous étions parfaitement abrités par les récifs dont nous étions entourés, et je n'éprouvai pas la moindre inquiétude ; au point du jour, nous levâmes l'ancre et reprîmes notre course. 1er

Nous eûmes bientôt dépassé et laissé sur notre gau-

1840. Juin. che les îles *Atagor*, *Hougar*, *Yarmouth*, et enfin l'île *Dalrymple*. Devant nous, nous avions les îles *Hennel* et *Arden* ; sur notre droite, nous apercevions un immense récif, désigné sur les cartes sous le nom de *Grand Récif*, et qui va se joindre à la petite île *Warior*, appelée *Toud* par les naturels. C'était derrière cette petite île, que je voulais aller mouiller et établir notre deuxième étape. Les cartes qui étaient en ma possession indiquaient que ce récif, entièrement découvert, était continu. Confiant dans cette indication et voulant suivre le récif de très-près, je laissai arriver sur tribord, aussitôt que j'aperçus la fin des brisants. Mais bientôt l'*Astrolabe* éprouva une secousse, resta sans mouvement, et légèrement inclinée. Je m'aperçus alors, mais trop tard, que nous nous étions engagés dans une fausse passe, dans laquelle il restait fort peu d'eau, et dont les vents régnants ne nous permettraient plus de sortir qu'avec des difficultés presque insurmontables. La *Zélée* avait suivi notre manœuvre, et comme nous, elle s'était engagée dans cette passe dangereuse, où elle n'avait pas tardé à talonner à deux encablures environ au vent à nous. Le capitaine Jacquinot se hâta de signaler son échouage et d'envoyer un officier à mon bord pour me faire connaître sa situation. La mer, poussée par une forte brise d'est, amenait une houle assez forte qui imprimait à nos malheureuses corvettes de violentes secousses; la mâture menaçait constamment de se rompre, et si cette lutte de nos corvettes avec les rochers de corail devait

se prolonger quelque temps, il n'était pas douteux que nos deux bâtiments ne fussent promptement détruits. Comme je l'ai déjà dit, la *Zélée* était échouée à deux encablures environ dans l'est de nous; par suite, elle éprouvait une houle plus forte encore et aussi des secousses très-violentes; l'*Astrolabe* n'était guère dans une position meilleure. Il fallut s'occuper sans délai de l'en faire sortir, s'il en était encore temps, car nous ressentions des coups de talon qui nous annonçaient que le navire ne se soutiendrait pas longtemps contre de pareilles éprenves. 1840. Juin.

Les voiles furent serrées, les perroquets dégréés et leurs mâts dépassés. Nous mîmes à la mer les canots pour sonder autour du navire, et la chaloupe pour transporter les ancres. Au nord, la sonde indiqua un fond assez égal de trois brasses, sali par quelques pâtés de coraux, sur lesquels il ne restait que fort peu d'eau. Les courants et le vent nous poussaient constamment sur l'accore du récif, nous nous hatâmes d'envoyer une ancre de 500 kilogrammes pour tâcher de maintenir le navire contre leur impulsion, espérant, avec son aide, de pouvoir déséchouer le bâtiment; mais pendant ce temps la nuit était venue, la mer avait baissé, et il nous fallut attendre forcémeut au lendemain. Les noirs habitants de l'île Tonde étaient accourus sur le récif et regardaient de loin notre pauvre corvette échouée et talonnant péniblement. Ils espéraient peut-être que ses débris iraient bientôt encombrer leurs rivages.

Au coucher du soleil, après avoir mouillé une

1840. Juin. deuxième ancre là où les plus grands fonds semblaient exister, nous raidîmes nos amarres, pour tâcher, sans succès, de renflouer la corvette. Enfin, nous nous hatâmes de soulager le gouvernail, qui déjà menaçait d'être emporté par la mer; puis nous attendîmes, avec une vive impatience l'instant de la haute mer. Alors notre chaloupe se rendit auprès de la *Zélée* pour lui porter secours; mais, comme le nôtre, ce navire s'était assis sur les coraux et ne devait plus espérer sa délivrance qu'au moment où la mer remontant à son plus haut niveau, il pourrait se remettre à flot en se hâlant sur ses ancres.

A sept heures du soir, nous aperçûmes, flottant à côté de l'*Astrolabe*, une partie de notre fausse quille. Cette découverte était de nature à éveiller notre inquiétude : la perte de la fausse quille, par elle-même, compromettait peu la sûreté du bâtiment; mais désormais l'*Astrolabe* ne reposait que sur sa quille, qui, sous les secousses violentes qu'elle éprouvait, pouvait se rompre d'un instant à l'autre. A neuf heures du soir, malgré la nuit, nous parvînmes à mouiller une troisième ancre. Cette opération n'était pas exempte de difficulté : les courants étaient d'une violence extrême dans le canal, et entraînaient rapidement les embarcations qui cherchaient à le traverser. Ne connaissant encore ni l'époque ni l'amplitude de la marée, nous commençâmes à l'étudier, et nous reconnûmes bientôt que la corvette s'était échouée au moment de la marée haute. Heu-

reusement la mer, en se retirant, nous donna un peu 1840. Juin.
de repos; la corvette s'assit sur les coraux, s'inclina légèrement, et n'éprouva plus de secousses.

La nuit nous amena des rafales très-violentes, accompagnées de pluies; elle était des plus noires; malgré le danger de notre situation, il fallut forcément attendre le jour pour faire de nouveaux efforts et accomplir de nouveaux travaux. Aux approches de minuit, la mer devait être pleine, mais l'obscurité était telle que nous n'apercevions rien de ce qui se passait autour de nous; le vent continuait à souffler avec violence, et l'*Astrolabe*, soulevée de nouveau par la lame, éprouvait des secousses affreuses qui présageaient sa destruction. Un instant j'espérai que, la mer se retirant de nouveau, l'*Astrolabe* s'échouerait complétement, et alors ne subirait plus ces chocs violents qui devaient infailliblement la démolir. J'étais loin de m'attendre aux événements de la nuit.

J'avais donné quelques heures de repos à l'équi- 2
page, et j'attendais le jour avec impatience pour reconnaître quel changement la nuit avait apporté dans notre position; quelle ne fut pas ma surprise, lorsqu'à cinq heures du matin, j'aperçus tout près de nous la petite île Toud, dont la veille nous étions encore fort loin? Pendant la nuit, le navire avait été entraîné par le courant, auquel se joignaient les efforts du vent, et, malgré les trois ancres auxquelles il était enchaîné, il avait été emporté à près de cinq encablures dans le nord, en heurtant sur son passage la barrière des récifs, contre laquelle il avait

1840. Juin. fini par s'échouer. Chose bizarre, la *Zélée* avait, comme nous, dérivé de plus d'une encablure dans la même direction, et, comme nous aussi, elle était restée suspendue, pour ainsi dire, contre les flancs du rocher madréporique.

Voici quelle était notre nouvelle position : on sait que les récifs de coraux s'élèvent perpendiculairement du fond de la mer, comme les murailles de nos habitations ; seulement, au lieu d'être polis comme nos murs, ces rochers de coraux présentent de fortes aspérités. L'*Astrolabe*, en venant échouer contre ces parois, était restée, en quelque sorte suspendue sur leurs aspérités ; l'un de ses côtés s'appuyait sur le récif, tandis que les eaux de la mer la soutenaient, par leur pression, de l'autre bord. A cinq heures du matin, la mer commençait seulement à descendre, et la corvette s'inclinait légèrement ; mais à mesure que, par l'effet de la marée, les eaux se retirèrent, l'*Astrolabe* commença à donner une bande de plus en plus forte qui nous fit redouter de la voir bientôt chavirer. Vainement, pour éviter un pareil désastre, nous voulûmes essayer de la soutenir, avec nos mâts de hune de rechange, installés en béquille. Non-seulement ceux-ci n'avaient pas une longueur suffisante pour s'appuyer sur le fond, mais encore le courant de marée, qui atteignait une vitesse de près de deux nœuds, rendait toute tentative de ce genre à peu près impossible. Bientôt notre pauvre corvette s'inclina fortement sur babord tandis qu'elle laissait voir à nu tout son flanc de tribord. La

Zélée était moins inclinée que l'*Astrolabe;* elle avait été portée plus en avant de la bande des récifs, et à la basse mer elle se trouva presqu'à sec. En ce moment, les deux corvettes paraissaient être arrivés à la fin de leur pénible navigation; elles avaient tout à fait l'aspect de deux bâtiments naufragés. Cependant, nous étions loin d'avoir perdu tout espoir. Nous attendions avec impatience le retour de la marée de flot, pensant que la mer montante nous permettrait de nous renflouer en nous appuyant sur des ancres mouillées par notre travers.

1840. Juin.

Pl. CLXXX.

A trois heures de l'après-midi, la mer était étale, et le flot ne nous avait fait faire aucun mouvement; les deux corvettes étaient toujours presque entièrement hors de l'eau. Ce résultat inattendu me fit considérer notre position comme étant des plus fâcheuses, car si les marées ne devaient pas être plus fortes à l'avenir, il devenait tout à fait impossible de nous remettre à flot. Nous avions pu être porté sur le récif par des circonstances tout exceptionnelles et que nous n'expliquions pas; dès lors il nous restait bien peu de chances de pouvoir nous relever de notre échouage. Les réflexions les plus tristes se croisaient dans mon esprit; l'avenir se présentait sous un aspect accablant. Nos corvettes comptaient déjà trente-quatre mois de campagne; vainement, pendant cette longue navigation, elles avaient échappé aux périls sans nombre qui les avaient menacées. Elles étaient sorties victorieuses de leurs luttes dans les glaces, pour venir finir misérablement sur un récif sans nom. Il

1840. Juin. eût mille fois mieux valu, pour nous, de rester ensevelis dans les glaces éternelles du pôle Sud, où, du moins, nous aurions pu espérer de mériter l'intérêt qui s'attache toujours aux nobles et grandes entreprises, plutôt que de voir tous nos efforts anéantis par une vulgaire catastrophe, par un naufrage ordinaire, sur des récifs madréporiques que déjà nous avions bravés tant de fois au milieu des archipels de l'Océanie!!... Quelques mois encore, et nous devions revoir la France; chacun de nous avait hâte de rentrer dans sa patrie, au milieu des siens, en s'applaudissant d'avoir contribué à une campagne aussi glorieuse que fructueuse; et maintenant, si nous parvenions à conserver notre existence, il nous faudrait abandonner tous nos travaux, toutes nos collections, pour entreprendre, sur de mauvaises embarcations, une navigation longue et dangereuse, vers quelque point où nous pussions espérer des secours.

Ce fut sous l'influence de ces pensées que je me rendis à bord de la *Zélée*. Comme moi, le capitaine Jacquinot ne conservait plus que fort peu d'espérance de sortir de cette cruelle position. Il fallait, le plus tôt possible, décharger les navires afin de les alléger; cette opération nécessitait de grands travaux; nos équipages étaient faibles, et le climat de ces contrées nous faisait redouter, avec raison, qu'ils ne pussent supporter les fatigues qui les attendaient. En cherchant à sauver les deux bâtiments, nous courions la chance de les perdre tous les deux. L'*Astrolabe* paraissant se trouver dans les conditions les plus favorables

pour tenter de la délivrer, il fut résolu que, le lendemain matin, tous les marins de la *Zélée*, abandonnant leur navire, seraient dirigés sur l'*Astrolabe*, pour commencer immédiatement son déchargement. Toutes les collections d'histoire naturelle, tous les matériaux hydrographiques, les vivres et les objets les plus précieux de l'expédition devaient être tout d'abord débarqués et transportés sur l'île Toud; un camp y serait établi, avec une garde suffisante pour le mettre à l'abri des attaques des indigènes; nos malades y seraient transportés, et enfin tous les hommes valides des deux bâtiments seraient employés à activer l'opération. 1840. Juin.

Les naturels de l'île Toud n'avaient pas tardé à venir nous visiter. En suivant le récif, ils avaient pu arriver presque à pied sec au point où l'*Astrolabe* était échouée. Au moyen d'une corde qu'on leur tendit du bord, ils atteignirent bientôt sa préceinte. Ces hommes ressemblaient parfaitement à ceux que déjà plusieurs officiers avaient vus sur l'île Arroub; ils ne montrèrent aucune crainte en venant à bord. Ils regardaient avec étonnement nos deux navires couchés sur le côté sans bien comprendre le danger dont ils étaient menacés. L'un d'eux nous dit, avec une naïveté qui nous fit rire, que nos bâtiments se trouvaient dans une position fâcheuse là où ils étaient, et qu'il vaudrait beaucoup mieux les conduire dans le canal, où ils seraient infiniment mieux.

Ces sauvages savaient quelques mots d'anglais, ce qui me fit supposer qu'ils avaient de fréquentes com-

1840. Juin. munications avec les îles du Sud, qui, bien mieux que l'île Toud, se trouvent placées sur le passage des navires du commerce qui prennent la route du détroit en quittant Sidney. Dans la position où nous nous trouvions, nous avions tout intérêt à établir des relations amicales avec eux; car, bien que nous n'eussions rien à redouter de leurs attaques probables contre le camp que je voulais établir à terre, nous devions avoir bien assez d'embarras pour éviter de leur faire la guerre; aussi je cherchai à gagner, par des présents, l'amitié de celui d'entre eux qui paraissait être le chef, et je l'engageai à envoyer ses pirogues à la pêche, en lui promettant une bonne récompense s'il voulait nous en faire profiter.

Malgré la résolution que j'avais prise de commencer le déchargement de l'*Astrolabe* le lendemain matin, nous continuâmes dans la soirée à prendre toutes les précautions possibles pour profiter des chances heureuses qui pourraient s'offrir de nous remettre à flot.

L'inclinaison du navire nous faisait toujours redouter de le voir chavirer, et même qu'il ne pût se relever lorsque la mer viendrait à monter. Nous essayâmes de nouveau, mais en vain, de l'appuyer avec une béquille, nous voulûmes ensuite dépasser les mâts de hune pour le soulager; mais l'inclinaison était tellement forte, qu'il devint impossible d'enlever les clefs, maintenues par le poids de la mâture.

Des canots furent envoyés pour sonder la passe, et ce ne fut pas sans un vif sentiment de plaisir que nous apprîmes qu'elle présentait un passage pratica-

ble sous le vent. Si, en effet, nous avions dû nécessairement ressortir par la même route dans laquelle nous nous étions malheureusement jetés, il devenait presque impossible que nous pussions jamais combattre l'action du courant et du vent, qui, malgré les trois ancres mouillées la veille, nous avaient entraînés près de l'île Toud. La découverte d'un passage sous le vent vint faire renaître nos espérances, car nous avions la certitude de pouvoir nous dégager si nous parvenions à renflouer le bâtiment. 1840. Juin.

A six heures du soir, la nuit nous surprit dans la position la plus critique où nous nous fussions encore trouvés. La corvette était inclinée de 32 degrés, et la mer n'avait point encore atteint son niveau le plus bas. Les maîtres charpentiers, une hache à la main, étaient au pied de chaque mât, prêts à les abattre, pour soulager le navire, qui menaçait de chavirer. A neuf heures du soir, l'oscillomètre indiqua l'inclinaison extrême de 38 degrés. L'eau avait gagné le pont, et il s'en fallait de peu qu'elle ne commençât à remplir le navire. Le temps était affreux ; une violente brise de S. E. soufflait par fortes rafales, en nous amenant beaucoup de pluie. Rien ne saurait peindre l'horreur de cette position : à chaque instant nous redoutions de voir l'*Astrolabe* s'abîmer dans les eaux, après avoir tourné sur elle-même, entraînant dans sa ruine tous les braves marins qui la montaient. Depuis quelques instants seulement, l'équipage avait reçu l'autorisation de prendre un repos que quarante-huit heures

1840. Juin. de fatigues rendaient nécessaire; mais aussitôt l'alarme fut donnée, et chacun dut songer à sauver son existence. Toutefois, dans cette circonstance extrême, je dois déclarer que nos équipages montrèrent un calme et un courage admirables. Il ne s'éleva pas une seule plainte; les ordres des officiers furent toujours exécutés : aussi pûmes-nous procéder avec ordre au sauvetage. Tous les canots accostèrent le bord et reçurent leurs équipages ordinaires, commandés par les officiers désignés. Tous les papiers de l'expédition furent disposés pour être embarqués; enfin, le pont de l'*Astrolabe,* sur lequel il n'y avait plus moyen de se mouvoir, à cause de l'inclinaison, fut couvert de bagages, et ensuite chaque homme attendit en silence que je donnasse l'ordre du départ.

Heureusement cette alerte fut de courte durée. Par un effet bizarre, et que je ne puis attribuer qu'à la force des vents régnants qui refoulaient les eaux dans l'ouest, la mer commença à monter avant d'avoir atteint son niveau le plus bas. Bientôt une légère secousse sur le flanc du navire nous indiqua que notre sort allait se décider. La mer continuait à monter, mais il était bien douteux que la corvette pût se relever. M. Roquemaurel avait, en effet, remarqué que, du côté immergé, l'eau n'était arrivée qu'à environ un pied au-dessus du feuillet des sabords, tandis que, dans la marée basse du jour, elle était à peine de deux pieds au-dessous de ces mêmes feuillets. Il fallait conclure de là que le navire, en s'inclinant de plus en plus, avait fini par trouver un

point d'appui sous la carène. Si, dans la position où se trouvait la corvette, l'équilibre était encore stable, elle devait se relever peu à peu, à mesure que la mer monterait; mais dans le cas contraire, lorsque l'appui sur lequel sa joue reposait viendrait à lui manquer, elle devait infailliblement chavirer. Ce moment d'indécision fut terrible, mais de courte durée. Bientôt l'oscillomètre nous indiqua que l'inclinaison devenait moins forte, et que l'*Astrolabe* ne tarderait pas à se redresser. A dix heures, toute crainte était dissipée; chacun avait repris sur le pont son poste de bivouac, attendant avec impatience le moment de la haute mer pour virer au cabestan. Malheureusement, lorsque ce moment favorable arriva, et que la corvette, par de petits coups de talon, annonçait qu'il lui faudrait peu d'efforts pour flotter, nous nous aperçûmes que toutes nos ancres chassaient sur le fond et ne nous étaient d'aucune utilité. Il était trop tard pour remédier à cet inconvénient; la mer avait déjà commencé à descendre lorsque nous eûmes mouillé de nouvelles ancres. Toutefois, pendant que la corvette était droite nous pûmes dépasser les mâts de hune, et désormais plus tranquilles nous attendîmes patiemment la marée montante de la nuit suivante pour nous remettre à flot.

1840. Juin.

Plus heureuse que nous, la *Zélée* avait pu profiter de la marée favorable de la nuit pour se dégager des récifs. Désormais j'étais sans inquiétude, car l'une de nos deux corvettes était sauvée, et devait suffire, dans tous les cas, pour nous ramener en France.

1840 3 Juin. Pendant toute la journée, nous fîmes avec activité les préparatifs nécessaires pour renflouer l'*Astrolabe* à la marée de nuit. Nous parvînmes même à soutenir la corvette avec une béquille, de manière à ne pas redouter, comme la veille, de la voir chavirer subitement. Nos équipages purent prendre un peu de repos, et se préparer aux travaux de la nuit suivante. A cinq heures du soir, la mer était encore haute; mais, comme la veille, son niveau fut loin de s'élever pendant le jour à la limite qu'il atteignait la nuit. La brise était toujours fraîche, mais le ciel était beau. Vers dix heures du soir, la basse mer ne nous donna plus qu'une inclinaison modérée; enfin, à une heure trente minutes du matin, plusieurs secousses nous annoncèrent que la corvette commençait à s'ébranler. La veille, nous avions mouillé notre dernière ancre, et, dans ce moment, notre sort dépendait pour ainsi dire du câble qui nous liait à elle. Trente hommes de la *Zélée* s'étaient joints à ceux de l'*Astrolabe*, pour virer au cabestan, qui pliait sous l'effort de ces braves matelots; pendant quelques instants l'*Astrolabe* s'agitait sur son lit de coraux, puis la boussole nous indiqua qu'enfin elle avait fait un léger mouvement. Nos marins, électrisés, redoublèrent d'efforts; bientôt l'avant du navire se trouva dégagé, et alors le courant du flot, qui portait dans le N. O., s'appuyant sur la joue de tribord et joignant sa puissance à celle du cabestan, l'*Astrolabe* quitta pour toujours ces dangereux récifs, aux cris de joie et de triomphe des deux équipages réunis!!.....

Deux heures de répit furent accordées aux mate-

lots; mais à six heures du matin, avec le jour, les travaux recommencèrent. La corvette, mouillée au milieu du canal, fut affourchée sur deux câbles, par quatre brasses d'eau. Nous nous occupâmes ensuite à relever nos ancres et à réparer notre gréement; en même temps, que les canots majors des deux navires allaient examiner en détail le canal dans lequel nous nous trouvions; enfin, il fallut travailler aussi à rétablir l'arrimage de la cale, totalement bouleversé par l'abattage. 1840. Juin.

Malgré la lutte que nos corvettes venaient de soutenir contre les récifs de l'île Toud, elles faisaient fort peu d'eau. Il était probable cependant qu'elles avaient souffert de graves avaries *. Mais nous n'avions ni les moyens de les constater ni les moyens de les réparer. J'avais hâte de sortir du canal où nous étions mouillés, et où la rupture d'un câble ou celle d'une ancre pouvait nous faire courir de nouveaux périls. Toutefois, il nous fallut consacrer quelques jours à la reconnaissance du passage; il était tellement étroit, que la moindre imprudence pouvait de nouveau compromettre la sûreté des bâtiments. 6

Enfin, le 8 juin, nous pûmes faire nos dispositions d'appareillage. Pour ne pas aventurer à la fois les deux 8

* Après le retour de l'expédition à Toulon, il a été reconnu que les deux corvettes avaient éprouvé de très-fortes avaries lors de leur échouage sur les récifs de l'île Toud, et qu'elles eussent probablement péri, si, dans leur traversée de Toud en France, elles eussent éprouvé des gros temps, si fréquents dans les parages du cap de Bonne-Espérance. V. D.

1840. Juin. navires, je décidai que la *Zélée* resterait à l'ancre pendant que l'*Astrolabe* parcourrait le canal. A une heure de l'après-midi, les canots des deux corvettes furent placés de distance en distance sur l'accore des récifs, pour jalonner la route. La baleinière de l'*Astrolabe* servit à éclairer le trajet; la largeur du canal n'est que de deux encâblures; le fond est à peu près partout de trois brasses, cependant, ce ne fut pas sans avoir talonné en deux ou trois endroits, que nous vînmes enfin laisser tomber l'ancre, à trois heures, par dix brasses de fond, en dehors des récifs qui avaient failli nous devenir si funestes.

9 Le lendemain, la *Zélée* vint, avec autant de bonheur que nous, mouiller à nos côtés. Rien désormais ne nous empêchait de continuer notre route; mais avant de quitter ces dangereux parages, disons un mot sur les naturels qui les habitent.

L'île Toud a à peine un mille dans sa plus grande longueur. Le récif qui l'environne, et qui assèche à basse mer, augmente beaucoup son étendue du nord au sud. C'est un banc de sable presque au niveau de l'eau, et sur la pointe nord duquel s'élève une touffe d'arbres, le reste de cette misérable terre est salin, marécageux, couvert d'herbes et d'arbustes qui ne produisent presque aucun ombrage. Sur sa pointe sud, constamment battue par la lame, se dresse une petite dune de sable où l'on voit une douzaine de huttes. C'est sur cette pointe, la plus exposée au vent et au soleil, que les indigènes ont établi leur camp. On ne rencontre sur cette île sablonneuse ni filet d'eau

potable, ni cocos, enfin aucune production végétale capable de servir d'aliment. Pour se procurer de l'eau douce, les naturels récoltent avec soin celle des pluies, qui, du reste, paraissent abondantes dans ces parages. Pour cela, sous les *pandanus*, dont la feuille est large et inclinée vers le sol, comme une toiture, ils placent de grands bénitiers pour recevoir les eaux. Quelques-unes de ces coquilles atteignent des dimensions considérables. Au moment de notre passage, tous ces réservoirs étaient presque pleins, et si dans ces contrées les pluies sont toujours aussi abondantes qu'à l'époque de notre séjour, il n'est pas douteux qu'elles ne puissent amplement suffire aux besoins de la population.

1840. Juin.

Pl. CLXXXVIII.

Les naturels que nous vîmes se faisaient remarquer par une taille assez élevée et paraissaient vigoureux; cependant, ils semblaient mener la vie la plus misérable. Ils avaient vite appris quelles étaient les heures où l'équipage prenait ses repas; ils accouraient alors à bord de nos navires pour demander quelques morceaux de biscuit, qu'ils dévoraient avec avidité. A part quelques coquillages et quelques poissons, ils n'avaient rien à nous offrir en échange. La pêche paraissait être leur principale ressource alimentaire; chaque jour nous voyions leurs embarcations s'éloigner de l'île et se diriger vers le nord pour aller chercher le repas du jour. Le lieu de leur pêche était très-éloigné. La première fois que nous aperçûmes ces embarcations chargées de femmes et d'enfants se diriger de ce côté, nous crûmes

1840. Juin.

que, frappés de terreur par notre voisinage, ils avaient voulu s'éloigner pour éviter une surprise.

Lorsque nos officiers se présentèrent à leur village, ils trouvèrent toutes les maisons désertes, ils avaient éloigné à dessein leurs femmes et leurs enfants pour les mettre à l'abri des poursuites des Européens. Nous remarquâmes chez eux des lances armées de pointes de fer et quelques haches. Suivant toute probabilité, ces hommes ont de fréquentes communications avec les navires anglais. Ils étaient, en outre, armés d'arcs et de flèches, qu'ils n'avaient pu se procurer dans leur petite île. Ces armes avaient beaucoup de ressemblance avec celle des Papous, et il est certain qu'elles provenaient de la Nouvelle-Guinée.

Les naturels de l'île Toud vont entièrement nus; leur peau est noire; leurs cheveux sont crépus, leurs formes grêles; mieux constitués que les habitants de l'Australie, ils semblent être aussi plus industrieux et plus entreprenants. Ils se font un tatouage en relief, qui dessine sur leurs épaules des bourrelets charnus, disposés comme les franges d'une épaulette. Ils nous parurent doux, craintifs et caressants, mais peut-être les eussions-nous trouvés durs et féroces, si nous fussions tombés moins nombreux entre leurs mains; nos armes leur inspiraient une grande frayeur, et le soin qu'ils avaient pris de cacher leurs femmes, indique suffisamment combien ils redoutaient notre voisinage.

A côté de leur village, nous aperçûmes une tren-

taine de pirogues sur la grève. L'une d'elles avait 1840. Juin.
plus de 10 mètres de longueur; elle était creusée Pl. CLXXXX.
dans un seul arbre, évidemment étranger à la végétation de l'île, et qui provenait sans doute de la Nouvelle-Guinée. Toutes ces embarcations étaient ornées de sculptures grossières; la proue de l'une d'elles représentait un vieillard avec une longue barbe de fucus.

Nous remarquâmes encore des tombeaux, sur lesquels s'élevaient des pyramides de têtes et d'ossements de *douyong*. Il semble que les coraux du détroit de Torrès sont la véritable patrie de cette espèce de phoque, dont l'expédition possédait déjà un spécimen, grâce à l'obligeance de M. Stuers, gouverneur-général des Moluques. Nous ignorons si les naturels se nourrissent de la chair de ces animaux; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils en capturent un grand nombre, car, sur la pointe nord de l'île, nous remarquâmes une grande quantité de leurs dé-
pouilles, formant des ossuaires destinés à orner Pl. CLXXXIX.
les sépultures; au moyen des côtes de ces animaux, ils avaient pu construire des murailles de 1 mètre à 1 mètre $\frac{1}{2}$ de haut sur près de 2 mètres d'épaisseur. Les crânes s'élevaient quelquefois en pyramide, quelquefois aussi ils étaient suspendus aux arbres environnants, avec des coquillages d'une grande dimension.

Le 10, nous appareillâmes sous une belle brise d'est 10
pour continuer notre route. A huit heures du matin, l'île *Gueborar* nous servit de guide pour nous diriger vers la sortie de *Bligh*, puis nous aperçûmes les hauts

1840. Juin. sommets des îles *Banks*, *Mulgrave* et *Jervis*. A trois heures du soir, nous avions laissé derrière nous l'île *Passage*, et nous jetions l'ancre à l'abri d'un récif. Devant nous, nous apercevions une grande quantité de petites îles, au milieu desquelles il était difficile de reconnaître le chenal. Je résolus de passer une journée au mouillage pour étudier le terrain et éclairer notre route. La brise était fraîche, la mer, fouettée par le vent et traversée par des courants très-violents, était dure et fatigante. A sept heures du soir, nous nous aperçûmes que nous chassions. Heureusement nous tînmes sur une deuxième ancre, que nous laissâmes tomber immédiatement.

11 Aussitôt que le jour se fit, deux embarcations partirent pour reconnaître la route, pendant que nous levions nos ancres afin de les visiter. Nous nous aperçûmes que celle sur laquelle nous avions chassé la veille, avait une patte cassée, et était tout à fait hors de service. C'était la quatrième que nous perdions depuis notre entrée dans le détroit de Torres. Bientôt nos embarcations disparurent derrière les îles nombreuses qu'elles étaient chargées de reconnaître, et nous ne les revîmes plus que vers cinq heures du soir, lorsqu'elles rallièrent le bord. Dans la journée, plusieurs pirogues traversèrent le canal; mais aucune d'elles ne se hasarda à nous accoster. Sur tous les points de l'île Jervis, nous aperçûmes de nombreuses colonnes de fumée, indiquant que ces îles sont très-habitées; une pirogue qui avait paru s'en détacher, vint pêcher sur le

récif qui était tout près de nous; les hommes qui la montaient s'avancèrent jusqu'à une encâblure de nos corvettes; mais là ils s'arrêtèrent, et après nous avoir considérés longtemps avec curiosité, ils s'éloignèrent sans oser nous accoster. Ces hommes ressemblaient beaucoup à ceux que nous avions vus sur l'île Toud; mais ils paraissaient plus craintifs et moins habitués à communiquer avec les navires européens. 1840. Juin.

Le 12, à six heures du matin, nous étions sous voiles, 12
les embarcations jalonnaient la route, bientôt nous nous engageâmes dans un canal étroit, bordé des deux côtés par d'immenses récifs. Aidés par le courant, dont la vitesse devait être alors au moins de trois nœuds, nous franchîmes rapidement l'espace qui nous séparait de la mer libre, et à 8 heures, nous disions un adieu définitif à ces écueils dangereux.

Le 19, nous apercevions les hautes terres de *Timor;* favorisés par le vent, nous en prolongeâmes 19
une partie pendant le jour, et le soir, nous nous présentâmes à l'entrée de la baie *Coupang*, où je voulais aller mouiller. Mais la nuit était venue, et je dus attendre le jour pour gagner cette rade; malheureusement, dans la soirée, les vents devinrent contraires, les courants nous entraînèrent loin de la terre, et il nous fallut toute la journée du lendemain pour nous en rapprocher.

La baie de Coupang est vaste et profonde; le mouillage en occupe le fond; contrariés par les contretemps de la veille, je résolus d'y conduire les corvettes pendant la nuit. A neuf heures, la sonde in-

1840. Juin. diquait trente-sept brasses, la côte était éclairée par un grand nombre de feux qui servirent pendant quelque temps à nous diriger; il était près de minuit, lorsque nous crûmes entendre près de nous, des chants d'oiseaux qui semblaient nous indiquer l'approche de la terre. Tous les feux allumés sur la côte étaient éteints, la nuit était tellement obscure, que nous n'apercevions rien autour de nous, alors je donnai l'ordre de laisser tomber l'ancre par dix-sept brasses de fond. Le canot major fut envoyé, sous les ordres d'un officier, pour sonder autour de nous, mais il s'était à peine avancé de deux encablures dans la direction du rivage, qu'il échoua sur les récifs qui bordent la terre.

21 Nous passâmes la nuit très-tranquillement sur ce mouillage; lorsque le jour reparut, nous nous aperçûmes que nous étions à environ deux milles au nord de la ville, nous remîmes à la voile, et une heure après nous prenions notre mouillage définitif à l'embouchure de la rivière de Coupang, au pied du fort *Concordia* *.

* Notes 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31 et 32.

NOTES.

NOTES.

Note 1, page 33.

Nous étions à peine amarrés à poste, lorsque nous vîmes arriver à bord *M. Moriarti*, *commander* de la marine royale, et occupant la place de capitaine de port d'*Hobart-Town;* lors de notre première relâche, il nous avait rendu tous les bons services que comportait sa position ; il avait toujours agi avec nous en véritable camarade, et il avait constamment contribué à aplanir les difficultés que pouvaient rencontrer nos demandes. Aussi nous le revîmes avec le plus grand plaisir, et nous lui témoignâmes la joie que nous faisait éprouver sa bonne et amicale visite. Après les premiers échanges de politesse, nous n'eûmes rien de plus pressé que de prendre des informations sur l'état dans lequel se trouvaient les malades que nous avions laissés à l'hôpital, et qui seuls avaient motivé notre retour dans cette colonie; ce fut avec chagrin que nous apprîmes que deux avaient succombé, les autres étaient, sinon entièrement rétablis, au moins en pleine convalescence, et pouvaient sans danger revenir sur la corvette; M. le docteur Hombron, que je vis peu après, me confirma cette nouvelle, et me donna en même temps le nom des deux victimes que nous avions encore à déplorer. C'était d'abord le nommé *Couteleng,* maître charpentier de première classe, vieux serviteur, très-entendu dans son métier, et qui, comptant déjà beaucoup d'années d'excellents services, n'avait entrepris la

campagne que pour acquérir des droits certains à sa retraite; son adresse dans sa profession, son zèle, son admirable conduite et son dévouement avaient déjà engagé M. le commandant d'*Urville* à appuyer une demande que j'avais faite pour lui faire accorder la croix d'honneur, récompense dont il était digne sous tous les rapports, et que, sans nul doute, il eût obtenue. Les émoluments attachés à cette faveur lui laissaint entrevoir un avenir heureux, lorsque la maladie vint le frapper. Il était considéré et estimé par toutes les personnes qui l'avaient connu à bord.

Le second décès était celui de *Baudoin*, jeune matelot que nous avions pris sur la corvette l'*Ariane*, lors de notre passage à *Valparaiso*. L'un des derniers atteints par la dyssenterie, il avait été la victime en cela des soins constants qu'il donna à ses camarades; nous n'avions, à notre départ, aucune inquiétude sur son compte, et même nous avions hésité pour le laisser à terre; une imprudence le fit rechuter à l'instant où sa guérison paraissait avancée, et il succomba peu de jours après.

Dès le lendemain, nous embarquâmes nos six convalescents; mais nous fûmes obligés de nous séparer de deux autres de nos compagnons, chez lesquels la même maladie, qui ne s'était présentée que très-tard et qui n'était nullement alarmante dans le principe, avait fait, durant l'excursion dans les glaces, des progrès tels, qu'ils se trouvaient dans un état de faiblesse extrême. L'un d'eux était le nommé *Argelier*, second maître de manœuvre, homme courageux et infatigable à la mer, quoiqu'un peu usé par de longs services; l'autre s'appelait *Daniel*, matelot plein de force et de vigueur, qui longtemps n'avait fait aucun cas de son indisposition, et n'était même entré au poste des malades que dans les premiers jours de janvier. Ces deux marins n'eussent pu, d'après le rapport des médecins, continuer la campagne sans courir les plus grauds risques pour leur existence, et nous nous décidâmes, malgré les difficultés de cette opération, à les laisser, en prenant toutetois les précautions nécessaires, auprès des autorités, pour les rapatrier dans le cas où ils parviendraient à recouvrer leur santé.

Dans l'espace de quatre mois, la mort nous avait enlevé seize personnes, et en comprenant les deux derniers sur lesquels nous conservions peu d'espoir, c'était dix-huit pertes dont nos rangs se trouvaient éclaircis ; proportion énorme, lorsque l'on vient à considérer la faiblesse de notre équipage, et qui ressort encore davantage, en pensant que nous comptions déjà, antérieurement, trois décès et six déserteurs. Nous dûmes donc nous occuper à réparer nos vides, et nous y parvînmes tant bien que mal, soit en embarquant quelques matelots français qui avaient quitté nos batiments baleiniers, et qui nous furent remis par la police, soit en acceptant les services de quelques marins anglais dont il était fort difficile d'apprécier la moralité; nous nous mîmes, par ce moyen, en état de pouvoir continuer nos travaux et de poursuivre notre voyage.

Dès qu'on avait appris à Hobart-Town la réussite que nous avions obtenue dans notre dernière pointe au sud, la découverte que avions faite d'une grande terre, et nos expériences pour déterminer la position du pôle magnétique, la curiosité s'était éveillée, et les questions avaient commencé à nous accabler; il nous fut néanmoins facile, au milieu des félicitations qui nous étaient adressées, de démêler qu'il y entrait beaucoup de jalousie nationale, et que nos succès causaient du désappointement; alors surtout que l'Angleterre venait de se mettre sur les rangs, en confiant au capitaine *Ross* la mission d'explorer les contrées australes et de se livrer aux observations magnétiques. Personne ne pouvait douter que les corvettes françaises n'eussent devancé le capitaine anglais sur le terrain, et c'en était assez pour chatouiller d'une manière désagréable l'amour-propre britannique. Nous pûmes même, dans le principe, apercevoir quelques dispositions à l'incrédulité; un journal de la colonie, l'*Advertiser*, ne craignit pas d'afficher la plus profonde ignorance en géographie, en imprimant qu'il pensait que notre prétendue découverte n'était autre chose que la terre d'*Enderbey*, trouvée par *Biscoe* sur le navire le *Tula;* il ne se trompait en eela que de 80 degrés en longitude; toutefois, ces signes ne purent tenir contre l'évidence, et

durent s'évanouir promptement à la vue des cartes qui indiquaient notre route, qui marquaient la configuration de la côte, et surtout en présence des échantillons de géologie que nous montrâmes et dont nous distribuâmes quelques morceaux. Aussi, nous sûmes bientôt que quelques négociants s'étaient réunis, et allaient armer une goëlette dans le but d'aller fouiller notre nouvelle conquête, et de faire la chasse aux phoques, dont la race est aujourd'hui presque entièrement détruite sur tous les autres points fréquentés. Une semblable spéculation est bien chanceuse ; car, outre les dangers que le navire aura à surmonter, je ne pense pas que la récolte soit très-productive, à en juger d'après ce que nous avons vu ; c'est à peine si, durant notre exploration, quatre ou cinq de ces animaux se sont offerts à nos regards, et encore, nous ne saurions préciser s'ils étaient de l'espèce recherchée et appréciée par le commerce.

Dès notre arrivée à *Hobart-Town*, nous nous étions empressés d'aller faire notre visite à S. E. le gouverneur, qui nous reçut avec toute l'amitié qu'il nous avait témoignée lors de notre première relâche, et qui renouvela ses offres de services. Excellent juge en matière de voyages, ayant lui-même, au prix de fatigues inouïes, et de dangers sans cesse renaissants, exploré les glaces du nord, étranger aux petites susceptibilités de nation, il savait apprécier les tentatives semblables à celle que nous venions de faire, et n'y voyait que l'agrandissement du domaine de la science. Sir *John Franklin* manifesta avec franchise l'intérêt que lui inspirait notre dernière course, en écouta le récit avec une espèce d'enthousiasme, et demanda au commandant D'Urville quelques détails qu'il se proposait d'envoyer directement au capitaine *Beaufort*, président de la société de géographie de Londres. Cette seconde fois encore, dans toutes les relations que nous eûmes avec lui, dans toutes les demandes que nous fûmes à même de lui faire, nous ne trouvâmes qu'empressement et une extrême obligeance. Madame *Franklin* partageait les sentiments de son mari; ayant un esprit élevé, possédant une instruction solide, jalouse de marquer son passage dans la colonie par des institutions utiles

et durables, elle nous fit part, en plusieurs circonstances, de divers projets, auxquels nous ne pûmes qu'applaudir. Elle s'occupait, dans le moment, de fonder un musée colonial, et elle me demanda, pour y être déposé, un échantillon de la terre que nous venions de découvrir; je m'empressai de le lui envoyer. Je conserverai toujours un souvenir agréable de l'extrême bienveillance qu'elle nous témoigna.

Je n'oublierai pas non plus le plaisir que j'ai éprouvé dans la société de sir *John Pedder*, premier magistrat de la Tasmanie; j'avais déjà fait sa connaissance en 1828, lors du premier passage de l'*Astrolabe*, et j'avais été à même d'admirer la franchise et la noblesse de son caractère; cette fois, il nous combla d'attentions, et en agit constamment avec nous comme avec de vieux amis. Avec une réputation d'intégrité et d'impartialité que nul n'oserait attaquer, chose rare dans une colonie, il possède, depuis bientôt seize ans qu'il remplit les fonctions de chef de justice, l'estime et l'affection de tous les colons. (*M. Jacquinot.*)

Note 2, page 33.

A peine étions-nous mouillés, que le nommé Robert, notre capitaine d'armes, laissé malade à l'hôpital à notre départ, vint nous apprendre la mort du maître charpentier *Couteleng*, et du matelot *Baudoin*. Nous avions laissé le premier dans un état presque désespéré, mais sa mort nous fit beaucoup de peine; c'était un excellent serviteur, et un homme extrêmement habile dans sa profession; je l'estimais beaucoup; j'avais déjà navigué avec lui, et dans des circonstances difficiles, il avait donné les preuves d'un talent consommé; je l'avais toujours regardé comme capable de nous construire un navire, dans le cas où nous nous serions perdus sur quelques-unes des îles isolées de l'Océanie, car il réunissait toutes les qualités nécessaires pour une pareille expédition. Le nommé Baudoin était le dernier des trois volontaires de l'*Ariane* qui s'étaient embarqués à Valparaiso. Tous

trois avaient succombé. Si affligeantes que fussent ces pertes, nous nous attendions à de plus grands malheurs, vu l'état dans lequel nous avions laissé tous nos malades à l'hôpital. Nous les retrouvâmes en pleine convalescence.

Nous trouvâmes sur la rade d'Hobart-Town, trois baleiniers français ainsi que le *store-ship* anglais le *Buffaloo*; il venait d'apporter de malheureux rebelles du Canada, qui, pour avoir échoué dans leur tentative d'affranchissement, étaient condamnés à la même peine que les faussaires et les assassins; le succès eût fait d'eux des héros : ainsi va le monde. Un bâtiment se trouvait sur le point de partir pour Londres, nous profitâmes avec empressement de cette occasion pour donner de nos nouvelles en France.

Chacun de nous reçut, dans ce second séjour à Hobart-Town, l'accueil le plus bienveillant et le plus hospitalier de nos anciennes connaissances. Tous les habitants de la Tasmanie prirent intérêt à la découverte de la terre Adélie, voisine de leur pays, et des spéculateurs formèrent aussitôt le projet d'y envoyer l'été suivant chercher des phoques, dont l'existence à leurs yeux était hors de doute, malgré les renseignements défavorables que nous leur donnions.

Un journal de la ville, le *Hobart-Town Advertiser,* en rendant compte de cette découverte, laissa cependant percer cet esprit de jalousie qui n'existe encore que trop chez les Anglais, en disant que la terre *Adélie* n'était autre chose que la terre d'*Enderby*, découverte par le capitaine Biscoe. Le rédacteur, en avançant une pareille erreur, donnait une grande preuve d'ignorance en géographie, en confondant deux terres séparées l'une de l'autre par 700 lieues de mer.

On ne parlait à Hobart-Town, à notre arrivée, que de la colonisation de la Nouvelle-Zélande, qui mettait tous les spéculateurs en émoi, et ne pouvait que nuire à la prospérité d'un pays dont les quatre cinquièmes du sol étaient encore à défricher. On réunissait des capitaux pour aller fonder de nouveaux établissements sur les bords du *Soukianga* ou de la rivière *Tamar.*

L'esprit d'entreprise et l'activité britannique sont tellement prononcés chez les Tasmaniens, qu'en les voyant chercher chaque jour un nouveau champ pour l'exercer, on croirait qu'il y a surabondance de bras dans le pays; et cependant il est loin d'en être ainsi, car l'absence de ceux-ci, au contraire, a empêché la colonie de s'accroître dans la progression qu'elle avait annoncée dans le principe, et que promettait son sol bien supérieur pour l'agriculture, à tout celui du continent voisin.

Le 24 février, nous nous disposions de nouveau à quitter la Tasmanie, nous y avions remplacé notre eau, pris quelques provisions fraîches, et recruté quelques matelots parmi les déserteurs des baleiniers qui affluent sur cette place. Beaucoup de ces marins étaient déjà réduits à l'état de misère le plus complet, car quoique les salaires qu'on leur donne sur les bâtiments de cette colonie soient très-forts, leurs dépenses sont telles et les bénéfices des embaucheurs si considérables, qu'ils sont bien vite plus malheureux qu'à bord des bâtiments qu'ils ont quittés. Malgré cela, l'inconstance des matelots est telle, qu'il n'est pas de baleinier qui ne laisse quelques hommes s'il relâche sur cette place, quoique la police fasse ce qu'elle peut pour les rendre à leurs capitaines.

Le 25 février, de très-bonne heure, le pilote vint à bord; nous mîmes aussitôt à la voile, emportant un doux souvenir de cette terre hospitalière que nous aurions bien vivement regrettée si, en la quittant, nous n'allions nous rapprocher de la France. Une jolie brise de N. O. nous fit sortir bien vite du Derwent. A peine étions-nous au large que nous trouvâmes deux hommes, probablement des convicts, qui s'étaient cachés dans la cale, et avaient échappé à la visite minutieuse qu'on avait faite avant de partir. (*M. Dubouzet.*)

Note 3, page 33.

Avant de visiter les colonies pénitencières anglaises, je m'en étais formé une idée tout à fait différente de la réalité; je pensais

qu'elles avaient deux buts, d'abord celui de débarrasser la métropole de la plus grande partie de ses malfaiteurs, et ensuite de réformer l'état moral de ces malheureux, d'en composer une société nouvelle, dont la seconde ou la troisième génération, entièrement lavée des fâcheux antécédents de ses pères, eût pu fonder une société, ni plus ni moins vicieuse que toutes les autres, et qui ne se ressentît en aucune manière de son origine. Pour cela, je pensais que l'on n'avait introduit au milieu d'eux aucun élément hétérogène, c'est-à-dire qu'à part les surveillants ou les troupes, aucun homme libre et sans tache judiciaire ne devait se mêler aux nouveaux convertis, afin qu'on pût voir si un homme flétri par un jugement infamant pouvait être ramené au bien et devenir un membre utile et honnête de la société; car c'est là une question capitale qui occupe aujourd'hui et qui occupera longtemps beaucoup d'esprits éminents. Nous reprochons, nous Français, à notre législation de confondre tous les malfaiteurs ensemble, de ne pas créer de catégories; on reproche encore plus au peuple ce fatal préjugé qui s'attache au forçat libéré, cruelle réprobation qui lui lie les bras. Repoussé de toutes parts, sans travail, il est bien difficile que l'homme criminel ne revienne pas aux déplorables instincts qui l'ont déjà conduit à la flétrissure. Or, qu'avait-on à attendre d'une colonie pénale? L'application d'un système qui vînt trancher cette importante question.

Les colonies pénales anglaises datent d'un siècle, et quel est le résultat moral obtenu? rien, si ce n'est une aggravation de peine. A la prison on a ajouté la déportation. Dans ces nouvelles colonies où tout était à faire, défrichements, routes, etc., etc., il fallait avant tout des bras. Les Anglais, dans leur philanthropie, flétrissent et emprisonnent les marchands de nègres. Le climat de la Tasmanie, variable et froid, n'eût sans doute pas convenu à la race noire, et ils n'ont trouvé rien de mieux que d'importer des nègres blancs ; car, à part la couleur, la condition des condamnés m'a paru parfaitement la même. Quand les convicts ont subi le temps de leur peine, ils rentrent dans la vie ci-

vilé; pendant leur temps de servitude, soit au service du gouvernement. soit à celui des particuliers, leurs mauvais penchants ont pû être atténués, sinon tout à fait réformés, par une éducation morale et religieuse ; aux yeux de la loi leur faute est oubliée, et comme l'Enfant prodigue, repentants et soumis, ils rentrent au foyer paternel. Voilà du moins le but avoué, le côté vraiment philanthropique de l'exportation.

Dans les premiers temps de la colonisation, alors que les nouvelles colonies, peu populaires encore en Angleterre, n'étaient pas envahies par la quantité d'émigrants qui y sont arrivés depuis, quelques émancipés étaient parvenus à se créer des positions honorables, quelques-uns même étaient rarivés à réaliser d'assez grandes fortunes. Aujourd'hui, il leur est presque impossible de sortir de l'ornière ; tous les métiers, toutes les professions sont exercés par des colons libres, et déjà parmi ceux-ci il existe une grande concurrence ; les émigrants apportent avec eux tous les préjugés de la métropole. Le convict émancipé n'est pour eux qu'un forçat libéré ; il ne lui reste donc qu'un travail purement manuel et la domesticité ; les ouvriers sont rares, la main-d'œuvre d'un prix exhorbitant, et jusqu'à présent on est obligé de les employer.

La plus grande partie de ces malheureux n'aspire qu'à retonrner en Angleterre, où ils pourront du moins être perdus dans la foule ; là, ils retombent dans le crime, ils sont renvoyés dans la colonie, ou ils s'organisent en bandes nombreuses qui se livrent au vol à main-armée. A Van-Diémen, pays de peu d'étendue et parfaitement surveillé ; les déprédations sont plus difficiles. Mais sur la Nouvelle-Hollande, les convicts évadés sont organisés sous des chefs redoutables, et commettent tous les jours des brigandages aux portes même de Sidney. Ils ont à plusieurs reprises soutenu de sérieux engagements contre les troupes royales. C'est là un état déplorable et qui ne pent que s'empirer si l'on ne prend de suite d'énergiques mesures. Pendant notre séjour à *Hobart-Town*, il était beaucoup question d'un projet du gouvernement qui ne tendait à rien moins qu'a supprimer totalement les condamnés aux par-

ticuliers; tous les habitants étaient en émoi, et prédisaient la ruine de la colonie si on leur enlevait leurs seuls moyens d'exploitation ; cela se conçoit facilement. La Tasmanie compte aujourd'hui 50,000 habitants, en y comprenant tout, hommes libres, émancipés et convicts. Si la réforme morale des condamnés laisse beaucoup à désirer, en revanche la colonie est dans une voie de prospérité magnifique ; son commerce d'exportation lui permet déjà de payer largement par les produits indigènes les importations de la métropole. Son principal produit est la laine, les moutons y prospèrent admirablement, et ce genre de commerce, exploité avec intelligence par des émigrants arrivés avec de faibles capitaux, leur a donné des bénéfices au-delà de toute imagination. La laine est à peu près le seul chargement que puissent emporter les navires de long cours, qui vont la porter sur les marchés de l'Angleterre ; outre cette branche de commerce déjà fort considérable, le cabotage emploie beaucoup de petits bâtiments qui transportent dans les colonies nouvellement fondées des grains (blé, orge, seigle, avoine, etc.), des bois de construction, du tan, etc. L'île était primitivement couverte de bois, dont la plus grande partie est tombée sous la hache des défricheurs ; le gouvernement en a interdit l'abattage dans certaines limites ; de vastes, d'impénétrables forêts couvrent encore des parties entières de l'île, entre autres les péninsules de Tasman et de Forestier ; il n'est pas rare d'y rencontrer des arbres capables de fournir des bas mâts d'une seule pièce à des navires de trois à quatre cents tonneaux. (*M. Duroch.*)

Note 4, page 92.

Le 12 décembre, nous laissons tomber l'ancre devant la ville d'Hobart-Town : depuis notre départ de Sumatra, il s'est écoulé deux mois et un jour.

Si nous étions arrivés quatre jours plus tôt, nous eussions eu la triste consolation (c'en eût été une pour nous) de confier à la terre les dépouilles mortelles de M. Gourdin. Il est mort le 8 ;

comme M. Marescot, il emporte nos regrets; comme lui il a souffert avec courage, et a désiré la mort, tant ses souffrances étaient aigues ! A peine sommes-nous mouillés, que M. Dumont-d'Urville songe à faire transporter les malades à terre : il donne l'ordre de louer une maison, en cas que l'hospice de la ville ne puisse nous prêter un local convenable. C'est, en effet, ce que nous sommes forcés de faire : l'hôpital anglais nous fournit le matériel nécessaire et il s'engage à nous procurer les vivres et les médicaments réglementaires à son usage. Le commandant nous autorise à acheter en ville tout ce que l'administration anglaise ne peut nous céder.

L'honorable gouverneur de la terre de Van-Diémen, sir John Franklin, donne des ordres pour que le jardin botanique nous fournisse des légumes sur nos simples bons. Cette prévenance de M. le gouverneur nous a été fort utile, car il nous eût été impossible de trouver sur le marché rien d'aussi beau, rien d'aussi frais.

Le jour même de notre installation à terre, plusieurs autres personnes du pays ont envoyé à l'hôpital français une énorme quantité des mêmes productions : nous avons toujours ignoré quels étaient les auteurs de ces délicates et prévenantes politesses ; mais toujours est-il qu'une heure après notre arrivée à terre, nous pouvions, sans nous être donné la moindre peine, offrir à quelques hommes indisposés et qui n'étaient point atteints de dyssenterie, le choix des plus belles provisions. Puissent les auteurs de cette gracieuse et aimable surprise lire un jour ce témoignage de souvenir et de gratitude.

Le 13 décembre, le maître d'équipage de l'*Astrolabe*, Simon, entre à l'hôpital ; il est affecté de dyssenterie : le mal date de dix jours ; mais depuis vingt jours et plus sa santé est altérée. Il n'a point cru devoir se soigner.

Il éprouve des coliques on ne peut plus vives : ses douleurs sont d'une ocuité qui dépasse de beaucoup celle que M. Marescot éprouva même au milieu de la première période de sa maladie. Il est sensiblement cyanosé : c'est, de tous les cas que j'ai

observés, celui qui représente le plus nettement l'aspect de l'état cholérique. Cette dyssenterie porte avec elle le stigmate de cette terrible maladie, mais aucun de mes malades ne m'en avait encore présenté une empreinte aussi marquée. Simon a cinquante-deux ans, sa vie s'est écoulée au milieu des fatigues d'une navigation continuelle; tout nous porte à croire que sa fin est prochaine. Il le sent, aussi tout résigné qu'il soit, il regrette de n'avoir pu atteindre soixante ans, pour jouir huit ans de sa retraite et de la vie de famille. Le 24, à une heure de la nuit, il cesse de vivre. Il avait désiré les consolations de la religion : il a été la première personne de notre hôpital que le vénérable M. Therrey, vicaire apostolique de l'île de Van-Diémen, ait eu l'occasion d'assister.

Le beau temps, qui n'a cessé de briller depuis le jour de notre arrivée jusqu'au 22 décembre, a été favorable à M. Goupil, peintre de l'expédition, chez lequel la dyssenterie est à ce moment à l'état chronique. Il a éprouvé pendant un instant un mieux qui faisait espérer à ses amis qu'il allait entrer dans une voie ascensionnelle..... mais le temps changea brusquement; il devint très-mauvais, M. Goupil ne put soutenir l'ébranlement que lui communiqua cette agitation atmosphérique, et il déclina toujours depuis.

Le 21 septembre, M. d'Urville me donne l'ordre de prendre la direction de l'hôpital; le 31, il m'envoie une instruction où tout est prévu; il porte ses prévisions jusques sur les moindres détails, et se montre d'un bout à l'autre économe des deniers de l'Etat, tout en assurant à l'hôpital les ressources nécessaires.

Le 29, M. Goupil reçoit M. Therrey, vicaire apostolique, et dicte ses dernières volontés. Dans la nuit du 31 décembre 1839 au 1er janvier 1840, il expire sous les yeux de son ami M. Honoré Jacquinot, qui ne l'a point abandonné un seul moment, depuis le début de cette fatale maladie. Une heure après, M. Jacquinot retourne à bord et les corvettes appareillent.

Dans la matinée du 1er janvier, j'écris à M. le capitaine Parker, aide-de-camp du gouverneur, et le prie de vouloir bien ap-

prendre cette triste nouvelle à l'honorable M. Elliot, commandant militaire de la Tasmanie.

Le même jour, dans la soirée, M. le major Butler vient s'entendre avec moi sur le mode de cérémonial à adopter pour la pompe funèbre : nous arrêtons qu'il sera rendu à M. Goupil les honneurs militaires dus à un lieutenant d'infanterie, moins le feu.

Le même jour, M. Therrey part pour Launceston *; il est désolé de ne pouvoir assister, sans le secours d'un interprète, ceux d'entre nous qui sont en danger de mort. Il va chercher son neveu, M. Cothain ; ce jeune prêtre parle le français ; M. le vicaire nous le destine pour aumônier. Ce départ s'oppose d'abord à ce que nous puissions fixer le jour de l'enterrement ; cependant, comme il est fort douteux que M. Cothain puisse être arrivé à Hobart-Town avant quatre jours, nous convenons que l'on ne dépassera pas ce terme ; le corps ne pouvant attendre plus longtemps.

La conduite de M. Therrey à notre égard est au-dessus de tout éloge ; elle lui a concilié notre affection et notre reconnaissance.

Le 2, le gouverneur répond à la lettre que je lui ai adressée pour l'informer de l'événement douloureux qui vient de nous frapper : sa réponse est on ne peut plus polie : il termine sa lettre en nous prévenant qu'il a donné des ordres pour que ses employés civils et militaires assistent au convoi funèbre de M. Goupil.

Après m'être fait présenter les différents modèles de cercueils : je choisis le numéro 2 : il est d'un luxe convenable, par rapport au grade du défunt, et par rapport aux exigences des habitudes locales. Il est en bois de cèdre poli et est orné à ses quatre coins de bandes en métal argenté ; des poignées de même nature sont placées aux deux extrémités, et un grand écusson, où sont gravés les noms d'Ernest Goupil, est appliqué sur le couvercle. Celui-ci est maintenu en place par de fortes vis.

* D'Hobart-Town à Lanceston on compte environ 80 lieues.

La pierre qui doit être placée sur sa tombe porte cette épitaphe :

ICI REPOSE
ERNEST GOUPIL,
PEINTRE DE L'EXPÉDITION AUTOUR DU MONDE
ET AU POLE AUSTRAL,
DES CORVETTES FRANÇAISES L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE ;
COMMANDANTS, MM. DUMONT-D'URVILLE
ET
JACQUINOT.
MORT A HOBART-TOW, LE 1er JANVIER
1840,
AGÉ DE 26 ANS.

Le 4, à quatre heures précises de l'après-midi, arrive le détachement : il se compose de cinquante hommes armés et de cinquante autres sans armes : le major Butler en prend le commandement. Quatre lieutenants portent les angles du poêle que ces messieurs recouvrent d'un pavillon français. La musique militaire précède le cortége funèbre. Il se compose d'une foule d'employés civils et militaires auxquels se sont joints volontairement plusieurs personnes de la ville.

Nous avons déposé les restes mortels de notre ami près de la pierre tumulaire que l'état-major des deux corvettes a consacrée à la mémoire des officiers et matelots morts à la mer.

Quelques jours après, nous avons adressé nos remercîments par la voix des journaux à sir John Franklin, aux autorités civiles et militaires et aux habitants d'Hobart-Town. En effet, notre douleur et son motif avaient été l'objet des vives et affectueuses sympathies. Presque tous les journaux de la colonie reproduisirent un article conçu dans les termes suivants :

Note sur M. Goupil. — Remerciement à propos de son inhumation.

Ernest Goupil, peintre de l'expédition autour du monde des corvettes françaises l'*Astrolabe* et la *Zélée*, fut animé d'un sentiment d'ambition digne d'éloge lorsqu'il sollicita l'honneur d'être un des collaborateurs de ce périlleux voyage. Impatient de jouir des faveurs de la réputation, il avait compris qu'il n'y pouvait

prétendre, aussi jeune encore, quand parut le plan de campagne proposé par M. Dumont-d'Urville, et auquel S. M. le roi Louis-Philippe ajouta l'exploration des glaces Australes. Son imagination s'exalta ; il pouvait voir plus en trois années que la plupart des artistes pendant toute leur vie..... Il partit, plein d'espérance et d'avenir..... Hélas! cette jeune et noble émulation devait avoir la mort pour résultat...... la mort à vingt-six ans; dix mois avant le retour dans la patrie!

Il y a peu de jours encore, nous espérions la saluer tous ensemble... mais Marescot, Lafarge, Gourdin, Goupil et plusieurs de nos braves compagnons de voyage ne sont plus!

Combien de douloureux événements se sont retracés à notre esprit pendant la marche lugubre du 4 janvier dernier....... L'intérêt que l'on nous a témoigné avec tant d'empressement nous a pénétrés de reconnaissance. Nous prions S. E. le gouverneur de l'île de Van-Diémen, sir John Franklin, de vouloir bien recevoir nos remercîments publics.

Malgré le temps le plus affreux, un grand nombre de militaires, de fonctionnaires et d'habitants nous ont accompagnés jusqu'au lieu où nous devions déposer les restes mortels d'Ernest Goupil : nous les prions de croire à la gratitude de tous les membres de l'expédition. Nous porterons tous en France le souvenir de leur délicate hospitalité.

Le 7 janvier 1840.

Le 5, M. Cotham arrive précisément pour assister M. Couteleng, maître charpentier de la corvette la *Zélée* : le 6, ce dernier, dicte ses dernières volontés, et il meurt le 7, à trois heures du matin. Les sous-officiers de la garnison assistent à son enterrement. Une grande croix en bois et une épitaphe sont placées sur sa tombe. Les militaires anglais portent le cercueil sur l'épaule.

Le 9 janvier, nous recevons la visite de M. Lamprière, député-commissaire au Port-Arthur : il nous invite à faire un voyage aux mines de charbon de terre qu'il administre. Cette invitation est conçue dans les termes les plus pressants et les plus

aimables, mais il m'est impossible de profiter d'une aussi séduisante occasion de parcourir quelques points de Van-Diémen. Non-seulement M. Demas n'a pas les mêmes raisons que moi pour rester à Hobart-Town, mais il en a de très-bonnes pour entreprendre ce petit voyage. Sa convalescence est on ne peut plus lente, et il est indubitable que l'air de la campagne et l'exercice lui feront le plus grand bien et accélèreront sa guérison. Chaque fois que le temps lui permet de monter à cheval et de parcourir les environs, sa santé fait des progrès sensibles.

Il existe d'ailleurs à Port-Arthur une petite colonie pénitentiaire qu'il est fort intéressant d'étudier : on y envoie les condamnés indisciplinés. Là, ils travaillent aux mines de houille, et ils sont assujettis à une vie d'ordre et de morale. On tâche de leur faire oublier leurs habitudes dévergondées.

On y a aussi réuni une foule de jeunes enfants, déjà très-experts dans le vice, et dont les grandes villes d'Angleterre se débarrassent en les envoyant à Van-Diémen. On leur donne à Port-Arthur l'instruction élémentaire et la morale indispensables à tous les hommes, et on leur fait apprendre divers métiers.

Le 10 janvier, M. G. Ycolant, assistant commissaire à Hobart-Town, nous apporte des Bibles; il désire qu'elles servent aux lectures pieuses de nos malades; à ce présent, il a joint une vingtaine de petits imprimés, intitulés *Histoires édifiantes*. Ce monsieur est membre de la société des Missions et de celle pour l'impression et la propagation de la Bible en langue anglaise et en langues étrangères. Tous ces écrits, que j'ai examinés avec soin, ne contiennent rien que de très-orthodoxe; il ne s'y trouve rien qui sente la secte et qui puisse ébranler ou scandaliser les tranquilles croyances de nos matelots. Aussi, ai-je scrupuleusement rempli les intentions de l'honorable donateur. Nos malades m'ont prié de lui adresser une lettre de remercîment. La Bible est intitulée : *le Nouveau-Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ* d'après la version revue par J. T. Osterwald, imprimé sur l'édition de Paris de 1803, à Londres, aux frais de la Société, 1827.

Le même jour, je vais dîner chez S. E. le gouverneur sir

John Franklin ; j'ai l'honneur d'être placé près de lady Franklin, faveur qui me permet d'apprécier la bonté du cœur, les grâces de l'esprit et l'instruction de cette dame, de tout point fort distinguée. M. Demas a été invité, mais l'état de sa santé l'a forcé de remercier M. et madame Franklin.

Le 12 janvier, on célèbre un service funèbre pour le repos de l'âme de M. Goupil : tous ceux d'entre nous, qui sont assez valides pour marcher, y assistent. Nous avons invités MM. Roster, capitaine de la *Nancy*, et Longuet, capitaine du *Mississipi*, à vouloir bien assister à cette triste cérémonie : ces Messieurs se sont rendus avec empressement à cette invitation*. M. Cotham officie ; quelques personnes de la ville ont bien voulu unir leurs prières aux nôtres ; les dames qui chantent ordinairement à l'église ont consenti, avec beaucoup de grâce, à nous prêter le concours de leur talent.

A cette occasion, quelques *pounds*, reste de la collecte des officiers de l'expédition, pour l'érection d'une pierre tumulaire à la mémoire des officiers et matelots morts à la mer, sont remis aux pauvres catholiques d'Hobart-Town.

Bernard et Baudoin me donnent de sérieuses inquiétudes. Le premier fut atteint d'une dyssenterie très-aiguë, peu de temps après notre départ de la baie des Lampongs ; je craignis de le perdre à l'époque où mourut le matelot Leblanc. Cependant, l'espoir de le sauver succéda à nos premières craintes, quoiqu'il fût dans un état d'affaissement bien voisin de la mort. L'arrow-root commençait à être digéré, les forces revenaient sensiblement, la maladie marchait vers la résolution, lorsque le thermomètre s'abaissa tout à coup à 12°, puis à 9° et 8° ; comme tous ses camarades, il subit l'influence de ce changement de température. La dyssenterie prit promptement un caractère chronique ; nul doute que l'obstination qu'il apporta à ne pas faire usage du bassin plat, n'ait beaucoup contribué à cette fâcheuse terminaison ; quelques précautions que l'on prît, il se réfroidissait toujours

* Ces messieurs commandent deux baleiniers français, récemment arrivés.

beaucoup, et l'ascite vint nécessairement compliquer les symptômes déjà fort peut rassurants de sa maladie. Un traitement de tous les instants, des soins minutieux, aidés du bien-être, du séjour à terre et du temps magnifique et chaud qui suivit notre arrivée à Hobart-Town, produisirent encore une fois les meilleurs effets sur Bernard. L'ascite disparut rapidement presque en totalité, et la nutrition ramena encore dans les organes toute la vie nécessaire à l'élaboration et à la distribution des sucs nutritifs. Mais le même changement, qui a été fatal à M. Goupil, a pesé sur Bernard ; l'inflammation a paru plus forte que jamais; aujourd'hui les douleurs sont vives, les évacuations fréquentes ; c'est une nouvelle maladie fondant tout à coup sur un malheureux déjà affaibli par de longues souffrances : ce faible reste de vie sera bientôt épuisé.

Depuis bien longtemps, l'influence de la terre sur les malades a été observée par tous les médecins des diverses marines de l'Europe et de l'Amérique; cependant on n'en a tiré aucune règle de conduite. On l'a observée comme un fait sans conséquence pratique. Il est nécessaire, je dirai plus, il est humain de prendre en considération cette remarque, quand il s'agit d'embarquer les malades des colonies pour les renvoyer en France. Tous ceux, en effet, qui sont trop affaiblis par des affections chroniques, pourront quelquefois se ranimer un peu à l'air vivifiant de l'Océan; mais cette lueur, de courte durée, sera l'effet d'une excitation factice, et s'éteindra sans retour à la moindre secousse. A 200 lieues environ d'un continent, commence son influence : là commence la zone d'air moins pur qui l'enveloppe; peut-être un changement dans l'état électrique de l'air? Pour moi, l'une et l'autre cause agit.

L'étendue de la sphère d'activité varie seule, car l'effet est toujours le même pour une petite comme pour une grande terre. Le passage d'un espace immense, libre de toute dépendance terrestre, dans des limites où l'atmosphère est sans cesse influencée par l'action magnétique de la partie solide du globe, constitue le choc qu'une innervation trop affaiblie ne saurait soutenir; tous

les organes s'isolent aussitôt, et la mort de l'ensemble résulte de cette séparation inévitable; l'harmonie est rompue.

Lorsqu'on approche de la terre par un temps pur, sec et beau, on voit quelques-uns de ces malades franchir ce pas périlleux; mais ils n'atteignent la terre que pour mourir dans les hôpitaux de nos ports. La moindre variation de temps, le vent d'ouest, succédant à celui d'est pendant un jour ou deux, brise toutes les espérances: du jour au lendemain, ces figures amaigries, où les yeux parlent seuls, passent de l'expression de la joie au silence de la mort. Deux malades rendus au même point d'affaiblissement, l'un, qui n'aurait jamais quitté la terre, l'autre, arrivant de la mer, ne présenteront point la même sensibilité : le premier luttera longtemps encore contre une succession de mauvais temps, le deuxième, aux premières perturbations de l'atmosphère qu'il a éprouvé à terre, périra. La transition paraît être trop brusque pour les organes d'un pareil homme ; c'est cet ébranlement qui le tue. MM. Goupil, Couteleng et Bernard, grâce à la pureté et à la beauté du temps, qui précéda et suivit notre arrivée à Hobart-Town, abordèrent assez heureusement cette terre tant désirée ; mais le changement de temps décida contre eux l'espèce d'incertitude de leur état.

Le nommé Baudoin, un des matelots laissés par la *Zélée*, était, en apparence, lors du départ de ce navire, un malade fort peu inquiétant. Atteint de dyssenterie légère dans les derniers moments de la traversée de Java à Hobart-Town, il avait conservé tout l'extérieur de la santé ; ses selles seules annonçaient clairement l'influence à laquelle il était soumis ; les aliments, tels que la crême de riz, étaient bien digérés. Tout à coup, il a été pris de douleurs aiguës ; et Baudoin, malgré les soins minutieux dont il est l'objet, me présente le deuxième tome de maître Simon : ce sont les mêmes souffrances, les mêmes vomissements, les mêmes selles cholériques. Sa jeunesse résistera longtemps aux atteintes de la mort ; cette scène affligeante se prolongera bien au delà du terme de celle qui précéda la mort de maître Simon !

Les autres malades continuent à marcher plus ou moins vite, selon l'état de la température de l'air, vers le commencement d'une convalescence depuis longtemps désirée, et que leur obéissance me permet de croire solide et durable. Cependant, j'ai été forcé d'enfermer les nommés Brunet et Martini, afin qu'ils ne se gorgeassent point inconsidérément des aliments les moins propres à être facilement digérés, et les moins propres, par conséquent, à rétablir les forces. Cette détention a produit les meilleurs effets ; il est curieux de voir aujourd'hui, 15 janvier, ces deux véritables squelettes reprendre leur embonpoint normal et marcher rapidement vers une complète guérison.

Depuis huit jours, une température assez douce, de 15 à 19°, un beau soleil, contribuent beaucoup au bien-être de nos convalescents ; Bernard même se loue d'un peu de mieux, qui cependant ne saurait être suivi d'un heureux résultat. Il est trop bas; ses forces ne sauraient maintenant que décliner. Beaudoin est en proie à la plus douloureuse période de sa maladie ; je ne puis parvenir à le calmer... Certes, je n'ai pas sous les yeux une simple inflammation ; la cause pathologique de cette dyssenterie est très-complexe ; elle ne rentre dans les simples caractères de la dyssenterie ordinaire que lorsqu'elle devient chronique.

Van-Diémen, comme toutes les terres de l'hémisphère sud, n'a jamais d'hiver très-froid, ni d'été très-chaud, si on les compare aux hivers et aux étés du nord, observés sur les mêmes latitudes ; mais nous n'en sommes pas moins heureux de nous y trouver en été. Toutes les phases diverses de température, que nous avons ressenties depuis le début de la dyssenterie, étudiées conjointement avec cette maladie, me confirment dans l'opinion que les malades de nos colonies ne doivent être expédiés vers la France que pour y arriver du mois de mai au mois d'octobre*.

Le 4 février, Bernard meurt; le 7, Baudoin expire : l'un et l'autre sont morts en parfaite connaissance et en ont usé jusqu'au

* Mémoire intitulé : *De la nécessité de ne renvoyer en France les malades de nos colonies que pendant l'été* (1839).

bout pour nous édifier tous, et par leur sage résignation et par leurs sentiments de reconnaissance, par la droiture enfin et la simplicité de leurs sentiments religieux.

J'ai envoyé une circulaire à bord des huit baleiniers français qui sont maintenant en rade, afin de faire part de la mort de nos deux braves marins aux équipages de ces bâtiments : je prie MM. les capitaines de permettre à leurs matelots d'assister à leur enterrement. Bernard et Baudoin furent portés par leurs compatriotes; une croix, sur laquelle nous avons fait écrire une épitaphe, a été placée sur chaque tombe.

Les baleiniers en rade d'Hobart-Town étaient l'*Harmonie*, le *Mississipi*, capitaine Longuet, la *Victoire*, l'*Angelina*, le *Courrier des Indes*, le *Cosmopolite*, la *Dunkerquoise* et le *Grély*, capitaine Toulon. Les autres capitaines se sont contentés d'écrire les noms de leurs navires sur la circulaire, de sorte que j'ignore leurs noms.

Là se termine la triste liste de nos pertes. Il ne me restait plus que des convalescents, tous en état de prendre de l'exercice ; nous consacrâmes deux jours à gazonner les petites élévations de terre qui recouvrent les restes mortels de nos compagnons de voyage. Ces objets de notre vénération ont été tous groupés dans un même angle du cimetière. Deux d'entre ces modestes tombeaux n'avaient ni croix, ni épitaphes; l'un était celui du maître d'équipage, M. Simon ; l'autre, était celui d'un mousse de la *Zélée*, nommé Moreau Pierre, de Pantin, (Seine) ; l'un et l'autre avaient été inhumés pendant le séjour des corvettes à Hobart-Town ; nous nous empressâmes de faire réparer cet oubli. Nous espérons que ces tristes traces de notre passage à Van-Diémen auront quelque durée et seront visités pendant longtemps par les marins français.

Nos esprits dégagés des soucis intérieurs qui renaissaient sans cesse et qui attristaient nos cœurs, nous eûmes plus de loisir de penser à nos compagnons de voyage qui luttaient alors contre les glaces, pendant que nous, nous luttions contre la mort et le chagrin de perdre ceux que nous tenions tant à sauver. Nos ima-

ginations encore portées aux idées tristes nous maintenaient dans l'anxiété et doublaient notre impatience, lorsqu'enfin les deux corvettes parurent sur la rade d'Hobart-Town. C'était la France pour nous ! Nous retournâmes avec joie près de nos camarades.

Nous fûmes continuellement, M. Demas et moi, comblés de politesses par le gouverneur sir John Franklin et lady Franklin. Des officiers de la garnison, des administrateurs, des négociants, des officiers de marine, des ecclésiastiques venaient nous voir ; de nombreuses invitations nous arrivaient de toutes parts, conçues de la manière la plus pressante ; mais nous ne pûmes les accepter que rarement, parce que les devoirs de l'un et la santé de tous deux s'y opposaient également.

M. Demas doit, à son voyage à Port-Arthur, la belle santé que nous sommes heureux de lui voir aujourd'hui ; grâce donc soit rendue à l'aimable hopitalité de M. Lamprière.

(*M. Hombron.*)

Note 5, page 116.

Le 9, un peu avant la nuit, nous virâmes de bord à environ deux milles des récifs qui, partant de la pointe S. S.-E. de l'île principale du groupe Auckland, paraissent courir de l'*est* à l'*ouest*, et former une ligne assez étendue ; quelques instants après l'évolution, nous entendîmes distinctement le bruit d'un coup de canon tiré à terre, et successivement celui des deux autres coups, à un intervalle d'une demi-heure de l'un à l'autre. Ce signal, suivant toutes les apparences, devait provenir d'un bâtiment qui avait besoin de secours, et en conséquence, chacune des deux corvettes y répondit par un coup, hissant en même temps les feux de position.

Pendant la nuit, la brume fut épaisse, et tellement intense, que malgré notre proximité de l'*Astrolabe*, nous la perdîmes de vue plusieurs fois ; nous ne parvînmes à nous entretenir à distance, qu'au moyen des feux, des amorces et de l'artillerie. A deux re-

prises différentes, nous crûmes apercevoir, du côté de la terre, une lueur brillante, qui parut à chacun de nous provenir de l'éclat d'un feu de Bengale.....

Sur le sommet d'un cap, dans la baie, était arboré un pavillon rouge que nous avions aperçu de loin, et qui nous avait fait présumer que quelques personnes s'y trouvaient établies pour le moment; une case couverte en chaume que nous découvrîmes peu après, tendit à nous confirmer dans cette opinion, qui ne fut détruite que lorsque nous nous fûmes transportés à terre. Nous pûmes voir, alors, que ce signal avait été placé par le brick américain le *Porpoise*, que nous présumâmes être celui que nous avions rencontré lors de notre dernière pointe dans les glaces, et qui, ayant ensuite relâché aux Auckland, avait employé ce moyen de convention pour annoncer sa venue aux autres bâtiments de la même expédition qui arriveraient après lui. Une bouteille enfoncée au pied du mât, contenait un rapport succint que le capitaine adressait à son commodore, et dans lequel il lui rendait compte, qu'après avoir exploré la banquise par 64° 30' de latitude sud, depuis le 127ᵉ degré de longitude orientale jusqu'au 100°, ayant éprouvé presque constamment du mauvais temps et des vents frais, se voyant sur le point de manquer d'eau, dont il lui était impossible de faire provision sur les glaces, il s'était décidé à gagner le mouillage de *Sarah-Bosom*.

Une inscription, placée sur un poteau, au milieu de la case, indiquait en outre le nom du navire, le temps de son séjour à la mer depuis le départ de Sidney, son exploration le long du cercle polaire antarctique, et l'état satisfaisant de santé dans lequel se trouvaient les hommes de l'équipage. Ce navire avait mouillé ici, le 7 mars, et en était reparti le 10 du même mois, se rendant à la Baie des Iles, sur la Nouvelle-Zélande.

Dès lors, nous crûmes pouvoir nous rendre compte des coups de canon que nous avions entendus le 9 au soir, jour qui, par la différence que nous comptions alors, devait être le 10 pour les Américains, et nous les attribuâmes à ce brick qui, tout d'abord, nous avait sans doute pris pour ses conserves, et qui

avait continué à faire route aussitôt qu'il s'était aperçu de son erreur.

La vaste baie de *Sarah-Bosom* est partout entourée de terres hautes, avec des arbres depuis le bord de la mer jusqu'au sommet des montagnes. Le terrain, de formation volcanique, est recouvert d'une couche épaisse de débris de végétation, sur laquelle poussent avec vigueur de grandes fougères, qui rendent l'accès dans l'intérieur pénible et difficile. La côte n'offre que très-peu de points abordables, et n'est coupée par aucune plage de sable, excepté sur l'île *Enderby*, qui en présente une seule assez grande, mais trop éloignée du mouillage pour que l'on puisse souvent en faire un but d'excursion; aussi faut-il se résigner à goûter peu de plaisirs dans cette relâche, et ne la considérer que sous un seul rapport, c'est-à-dire, comme offrant pleine sécurité pour les navires, toutes les commodités désirables pour s'approvisionner d'eau et de bois, et possédant en outre, une précieuse ressource, celle d'une grande abondance de poisson. Dans l'absence complète de lieux convenables pour jeter les filets, l'usage de la ligne est suffisant, et rapporte en peu de temps de quoi alimenter les équipages. Durant les huit jours que nous passâmes sur cette rade, nos tables en furent constamment pourvues, matin et soir, et les matelots des deux corvettes purent en manger à volonté, et même en faire sécher une assez grande quantité pour provision de mer.

Excepté les moules, et une espèce de *Vénus*, nous ne trouvâmes que très-peu d'autres coquilles. Malgré nos recherches, nous ne pûmes nous procurer que quelques insectes, la saison étant, sans doute, déjà trop avancée pour ce genre de collection.

(*M. Jacquinot.*)

Note 6, page 116.

La rencontre du baleinier portugais dans la baie solitaire de *Sarah-Bosom* fut pour nous presqu'un événement. Nous vîmes en passant le capitaine qui nous dit que, fatigué de croiser sans ren-

contrer de baleines sur la côte de la Nouvelle-Zélande et dans les petites îles au N. E. des Auckland, il était venu chercher fortune dans ce port où il comptait hiverner. Ce capitaine était un Anglais, auquel le gouvernement portugais avait fait des avantages pour tâcher de naturaliser son industrie dans le Portugal, et son bâtiment, appelé l'*Especulaçao de Lisbonne*, était le premier et le seul baleinier portugais armé...

La petite anse où nous sommes mouillés, entourée d'une plage de cailloux basaltiques, offre un point de débarquement assez commode. Un ruisseau d'une eau claire, limpide et très-abondante, vient se jeter là dans la baie et forme une excellente aiguade. Les alentours sont assez déblayés pour permettre de se promener un peu, ce qui est fort difficile partout ailleurs, où la forêt vient toucher le rivage. Le terrain qui entoure la chaumière, est couvert de pommes de terre sauvages et de divers graminées et crucifères qui y ont été importés et semés par les équipages des navires qui y ont fait jadis des stations de pêche. La manière dont ces plantes y ont réussi sans culture, prouve qu'on peut s'y créer toutes les ressources du jardinage. En parcourant les environs, nous vîmes encore quelques arbres en fleurs ; mais la végétation était loin d'offrir le tableau brillant qu'en a tracé le capitaine américain Morell. Les arbres étaient chétifs, en parasol, et partout le terrain était d'une nature tourbeuse, et n'offrait guère à l'œil d'autres plantes que des fougères, des licopodes, des mousses et très-peu de plantes herbacées. Sur le plateau qui forme le cap avancé où était le pavillon, on voyait une croix qui indiquait le tombeau d'un armateur de baleinier de Nantes, M. François, qui, n'ayant pas réussi dans l'application du système de harpon, lancé au moyen d'une arme à feu de son invention, se suicida en 1837, au milieu de cette solitude.....

Le capitaine Robinson vint à bord, le 13, et nous apprit que sous le pavillon rouge qui flottait sur la pointe, les Américains avaient enterré une bouteille ; nous envoyâmes aussitôt la déterrer, et on trouva une lettre du capitaine du *Porpoise*, adressée à son commodore, dont il paraissait s'être séparé dans un coup de

vent. Cette lettre, dans laquelle il détaillait les principaux faits de sa navigation, était rédigée dans un style fort peu clair et ne nous apprit presque rien sur les travaux de cette expédition; mais comme il n'y était question d'aucune découverte, nous pensâmes que si ce bâtiment était celui que nous avions rencontré, il n'avait pas vu la terre.

Le 15, je fis une excursion avec le commandant Jacquinot sur l'île du nord ; nous y rencontrâmes les mêmes oiseaux, dans l'état d'innocence où nous les avions trouvés au havre *Laurie* , et une grande quantité de pingouins et beaucoup d'oiseaux de mer. A l'époque de la ponte, on pourrait se procurer une grande quantité d'œufs sur cette île, ce qui serait une ressource dans ce mouillage. Chaque jour, les pirogues du baleinier allaient croiser au large et rapportaient souvent des phoques, mais d'une mauvaise espèce; car le phoque à fourrure, qui était bien commun sur ces îles à l'époque de leur découverte, paraît avoir disparu.

(*M. Dubouzet.*)

Note 7, page 116.

Le lendemain de notre arrivée sur le mouillage, on a revu les embarcations qui, la veille, avaient gagné le fond de la baie. Elles appartiennent à un navire baleinier portugais, qui attend ici la saison où les baleines rallient les baies de la Nouvelle-Zélande, pour aller y faire sa pêche. Il emploie son temps à chasser, sur les côtes d'Auckland, les phoques qui n'y sont pas très-nombreux. Ces animaux sont petits et à poil court ; on ne les prend que pour la peau, qui vaut 1 à 2 shellins. Le capitaine anglais qui commande ce navire paraît moins compter sur la réussite de sa pêche que sur une assez forte prime, dont la cour de Lisbonne gratifie l'unique baleinier qui a été mis en mer par le Portugal. Ce marin a eu l'obligeance de mettre à notre disposition plusieurs embarcations pour visiter le fond de la baie où son navire est ancré, et même pour aller faire quelques excursions au dehors et nous faire assister à la chasse aux phoques. Ces animaux, qui

paraissent ne pas se contenter toujours des poissons et des fucus que la mer leur fournit en abondance, gagnent souvent le rivage lorsqu'il se termine en plage basse, et parviennent, en rampant à l'aide de leurs ailerons, à s'élever dans les forêts, jusqu'à une assez grande hauteur au-dessus de la mer. L'un d'eux a été pris vivant et offert à nos naturalistes. Sa longueur était de 6 pieds environ, sa couleur d'un gris clair, les ailerons très-larges et articulés. Quoiqu'il parût exténué, il ne tarda pas à nous donner des preuves de sa force et de son agilité. Quelques frétillements lui suffirent pour rompre les liens qui l'attachaient sur le gaillard d'avant; en trois bonds il franchit les passavants, et vint se dresser sur le gaillard d'arrière, montrant sa gueule béante à l'équipage, étonné qui fuyait à son approche. Le phoque nous tint ainsi en échec d'une manière assez plaisante, jusqu'à ce que M. Coupvent, mieux avisé, l'eût abattu à ses pieds.

Les eaux de la baie sont si poissonneuses, que nos matelots ont pris à la ligne plus de poisson qu'ils n'en pouvaient manger; mais notre ardeur pour la pêche s'est un peu ralentie, quand nous avons découvert que chacun de ces poissons avait le corps sillonné par plusieurs vers longs très-déliés que nous prenions d'abord pour un réseau veineux. L'espèce appelée encornet, qui est si estimée des Provençaux, fourmille dans l'anse où nos corvettes sont mouillées; dans moins de deux heures, plusieurs grandes bailles ont été remplies de ce singulier poisson.

Les rochers du rivage sont couverts de patèles de la plus grande dimension. On y trouve aussi en abondance des moules, qui ne sont point perlières comme celles du détroit de Magellan. On peut dire qu'en général l'aspect du pays et ses productions ont une assez grande analogie avec cette extrémité de l'Amérique; mais la végétation est ici moins belle et moins variée qu'aux environs du port Famine. Un seul arbre, au tronc difforme et tortueux, au branchage grêle et très-serré, au feuillage aussi épais que celui du buis, peuple toutes les forêts des Auckland. C'est une espèce de myrthe qu'on retrouve partout, au bord de la mer comme sur les hauteurs. Son bois noueux et

très-cassant, est tout à fait impropre à la construction. Il serait même difficile de le débiter en planches et de l'équarrir en solives pour la charpente des maisons. Enfin, employé pour brûler, il a l'inconvénient d'exhaler une odeur nauséabonde analogue à celle du poisson pourri.

Ce n'est qu'avec peine que nous avons pu franchir la lisière touffue qui borde le rivage, pour nous enfoncer dans les forêts ; mais leurs ombres épaisses ne sauraient offrir que peu d'agréments, sous un climat où l'on recherche plutôt qu'on ne fuit la chaleur du soleil. D'ailleurs, on y rencontre, à chaque pas, des troncs d'arbres couchés qui barrent le passage, des broussailles qui cachent des trous où l'on court risque de s'enfoncer. Nous n'avons donc guère exploré que le rivage, en profitant de la basse mer ; car les roches basaltiques qui le forment sont quelquefois si escarpées, qu'il est impossible de les doubler sans se mettre à l'eau.

La baie a été déjà visitée par un si grand nombre de baleiniers et de pêcheurs de phoques, qu'on rencontre à chaque pas des traces de leur passage. La petite presqu'île dont nous avons déjà parlé, paraît avoir été leur quartier-général. Un petit terrain sur les bords du ruisseau a été défriché par eux. Nous y avons retrouvé quelques légumes.

La baie des îles Auckland offre plusieurs ancrages sûrs et commodes. Les diverses anses qu'on trouve sur sa côte ont chacune une bonne aiguade et du bois à portée. La pêche à la ligne est d'une ressource précieuse pour rafraîchir les équipages qui viennent de la mer. Quant au gibier, nous n'avons vu qu'un joli merle à cravatte, qui est encore assez rare ; mais les albatros, les hérons et les pingouins s'y rencontrent par bandes innombrables. Ces derniers sont de la taille d'un gros canard, et ont autour de la tête une couronne de plumes jaunes. Nous en avons rencontré un, mort sur la grève, qui avait la tête surmontée d'une aigrette.

Les îles Auckland n'ont eu quelque importance qu'à cause de l'excellente relâche qu'elles offrent aux baleiniers et aux pêcheurs

de phoques ; mais les phoques et les baleines, poursuivis par un très-grand nombre de navires, sont devenus si rares, que ces parages seront bientôt abandonnés. Ce n'est que dans le cas où les Européens viendraient coloniser la Nouvelle-Zélande, qu'ils pourraient songer à occuper cette position avancée dans les mers Australes. Mais cette terre, peu propre à la culture, ne leur offrirait que peu de ressources. (*M. Roquemaurel.*)

Note 8, page 116.

Le lendemain de notre arrivée aux îles Auckland, le grand canot de l'*Astrolabe*, muni de trois jours de vivres, fut confié à M. Boyer, avec la mission de lever le plan de la partie extérieure du havre nommé par les Anglais *Sarach's Bosom.* Cette excursion, qui devait durer deux ou trois jours, offrait une belle occasion de visiter plusieurs points de l'immense bassin de cette belle rade, j'en profitai avec empressement; nous quittâmes le bord le vendredi 13 mars, après le déjeûner de l'équipage, qui, comme on sait, a lieu de grand matin.

Le temps était sombre, mais la mer était calme. Cependant, après les premières stations sur les îlots dont la rade est parsemée, et qui servaient de base au travail de M. Boyer, le vent fraîchit subitement, et en peu de temps notre canot, balloté par une mer creuse, entraîné au large par de forts courants, se trouva dans une position assez critique. M. Boyer dut à regret abandonner la continuation de son travail pour atteindre un lieu de refuge. Une plage blanche se montrait fort à propos sur la côte opposée ; il dirigea l'embarcation dans cette direction, mais déjà la mer était fort grosse et le vent trop pesant pour nos voiles. Il restait à doubler un îlot placé sur notre route; un instant notre sort fut indécis ; l'embarcation, suspendue sur la crête des lames qui déferlaient sur les parois basaltiques de ce rocher, menaçait de se démolir sur cet obstacle, ou de se remplir, ce qui ne valaient guère mieux. Heureusement, cette situation fâcheuse fut de courte

durée; nous franchîmes tout juste ce dangereux obstacle, qui nous rappela l'adage connu des marins « où il y a terre il y a danger. » Puis sous la misaine au bas ris, nous courûmes rondement sur une mer de plus en plus dure, pendant que la moitié des canotiers vidait l'eau de notre embarcation à moitié submergée.

A peine débarqués, le temps devint affreux. Une pluie battante accompagna sans relâche d'impétueuses rafales qui secouaient rudement la végétation rabougrie des collines voisines. On dressa sur-le-champ une tente sur des avirons en croix, appuyés contre la paroi d'un rocher ; mais cet abri devint insuffisant; la pluie sémilait à travers la toile, et puis le froid devint si vif qu'il fallut se réfugier dans les anfractuosités d'une petite falaise, où de grands feux étaient allumés avec l'art et la profusion qui sont dans les habitudes des matelots. La nuit se passa à changer alternativement le côté du corps exposé à la pluie ou à la flamme du foyer improvisé. Dans cette longue attente du jour, chacun de nous trahit ses penchants dominants. Quelques canotiers cherchèrent la moitié de la nuit à trouver un endroit ou un abri propice pour dormir à l'aise l'autre moitié. Un Corse se creusa un trou dans le sable et se couvrit de ramée ; il se releva grelottant. Un groupe de Bretons ne cessa de faire *tambouille*, selon l'expression consacrée. La pêche avait été abondante dans la journée; ils passèrent leur temps à accomoder leur poisson de différentes manières et à discuter le mérite comparatif de leurs procédés culinaires. Le patron du canot, le brave Reynaud, veillait sans interruption sur le sort de l'embarcation, qui se balançait sur son grappin et sur ses amarres, en suivant les ondulations de la mer déferlant au rivage. Boyer pestait en songeant aux contrariétés qui entravaient ses travaux. Pour ma part, je me bornais à faire l'éloge mental des vêtements imperméables qui nous manquaient.

Enfin le jour parut, et avec l'aube le vent et la pluie diminuèrent de violence. Le temps se radoucit ; nous en avions grand besoin; tous nous étions blêmes de froid. Gregory, notre Corse, s'était mis à courir dans les broussailles pour réchauffer ses membres engourdis; il revint avec un chapelet de petits oiseaux qu'il avait tués tout

simplement avec des pierres, tellement ces pauvres animaux étaient familiers. Encouragé par cet exemple, je pris un fusil et me mis en quête de gibier. Cette arme me devint inutile ; il me suffit d'employer la baguette pour abattre autant de petits oiseaux qu'il en fallait pour notre déjeûner. M. Boyer avait utilisé ce temps pour prendre des relèvements avec une activité qui amena bientôt le signal du départ.

La mer était encore grosse, mais en cheminant à l'abri de la terre, nous arrivâmes sans encombre à une nouvelle station, où l'équipage du canot eut deux heures de répit pour préparer le dîner. Pendant que la marmitte se noircissait à la fumée du bois vert, quelques matelots maraudeurs découvrirent des nids d'albatros, assez apparents du reste; ils firent main basse sur les œufs et sur les mères ; un d'eux tenait par le cou deux de ces palmipèdes monstres et suait sang et eau pour les amener à bon port. Les deux pauvres bêtes opposaient leurs larges pattes et leurs grandes ailes aux efforts du matelot, qui, entraîné tantôt à droite, tantôt à gauche, louvoyait dans les haziers, accompagné des rires des spectateurs. Les nids de ces oiseaux géants sont presque tous placés sur les hauteurs d'où la vue domine. Ils sont grossièrement faits dans les branches des arbustes qui croissent en rampant sur le sol. De toutes parts, les blanches plumes des mères, accroupies sur leurs couvées, offrent un but facile aux balles des chasseurs ; mais il n'est pas nécessaire de tirer de loin pour les obtenir. Les malheureuses bêtes ne quittent pas leur couvée et se laissent prendre sur leurs œufs. D'autres oiseaux de mer, des petrels géants, de grands oiseaux gris, sont dans ce cas ; il est aussi très-facile de s'en emparer lorsqu'ils sont posés à terre, car avant de prendre leur vol ils sont forcés de courir plusieurs pas les ailes étendues, et alors on les saisit aisément.

Après une nouvelle station nous reprîmes notre bivouac à terre, mais cette fois le temps était plus favorable ; la nuit nous parut froide, mais nous n'eûmes pas de pluie. A l'aube le calme régnait dans l'air et sur les eaux ; M. Boyer en profita pour gagner le large, afin de lever les détails de l'entrée de la rade. Pendant les

moments d'arrêt du canot pour sonder ou pour observer des angles, des goelands, des mouettes, des damiers et divers autres oiseaux de mer, le prenant sans doute pour un cadavre de baleine, s'agglomératent sur nos têtes en troupes nombreuses. Les canotiers parvinrent à en abattre plusieurs avec leurs avirons. La familiarité de ces oiseaux tient du prodige et prouverait surabondamment qu'ils vivent loin du voisinage des hommes, si déjà la position et le climat des îles Auckland n'étaient un sûr garant qu'elles ne possèdent point d'habitants.

Une dernière station sur un îlot assez étendu, nous procura la capture de deux manchots à huppe jaune, et de quelques canards de petite espèce. Un de ces manchots trahit, à notre approche, une inquiétude qui n'est pas dans leurs habitudes ; on le captura néanmoins, et en l'examinant on trouva un bout de ficelle étroitement serré autour de sa jambe gauche. Le malheureux avait déjà subi les rigueurs de la captivité et l'expérience acquise lui inspirait sans doute l'agitation que nous avions remarquée ; mais il était dans sa destinée de tomber au pouvoir des hommes, et, ce qui est encore pis, de devenir la proie de l'histoire naturelle.

Une grande portion du travail de cette journée s'opéra sur la côte opposée à celle où nous avions bivouaqué. Ici, le rivage ne présente plus des plages de sable ou de galets ; on n'aperçoit que des rochers élevés qui bordent la mer. Quelques-uns forment des quais naturels d'une assez grande étendue, sur lesquels on peut aborder facilement quand la mer est calme. Des bassins sont creusés dans leurs flancs ; une de ces criques était justement de la grandeur de notre embarcation et elle y resta à l'abri pendant une assez longue station.

M. Boyer avait parfaitement saisi le moment opportun pour exécuter sa reconnaissance au large, car le temps, qui ne tarda pas à se gâter de nouveau, l'aurait rendue impossible un peu plus tard. Une nouvelle station termina la journée. Cette fois les canotiers gourmets purent faire un repas à plusieurs services. Coquilles, poisson, gibier et lard salé furent mélangés de diverses façons ; toutefois, ils eurent beau s'ingénier, ils ne parvinrent à

aucun résultat satisfaisant. Le poisson était rempli de vers, les oiseaux de mer conservaient un goût huileux et rance, et quant au lard, il était de sa nature rebelle à toute transformation succulente.

Pendant cette excursion, nous avions abordé sur un grand nombre de points de la baie. Partout les accidents du sol donnaient de la diversité au paysage, mais au fond c'étaient toujours le même aspect stérile, la même nature transie. Dans les creux à l'abri du vent, la végétation prend quelque vigueur. On y voit des arbres croître à la hauteur de quatre ou cinq mètres; mais en gagnant les hauteurs, les mêmes espèces de bois se tordent, se couchent sur le sol et rampent au lieu de se projeter en ligne droite. Ils forment alors des broussailles qui ne dépassent pas un mètre en hauteur et qui attestent suffisamment l'influence meurtrière du climat sur la végétation. C'est au milieu de ces touffes d'arbres nains que les grands oiseaux de mer placent leurs nids.

Naguères les îles Auckland étaient un lieu d'exploitation pour la pêche des phoques. Aujourd'hui leur nombre a tellement diminué, que les baleiniers seuls les poursuivent. Nous avons vu quelques-uns de ces amphibies souflant à fleur d'eau ou prenant leurs ébats au milieu des *fucus* qui bordent les rivages d'une épaisse ceinture. Dans notre excursion nous n'en avons rencontré aucun à terre.

A la rigueur les îles Auckland pourraient être habitées, mais ce serait un triste et désagréable séjour, où l'on pourvoirait difficilement à la subsistance d'une nombreuse agglomération d'individus. Des baleiniers ont eu la bonne idée de défricher quelques parcelles de terrain et de planter des légumes. Les pommes de terre ont parfaitement prospéré et on pourrait étendre leur culture avec succès; mais il est douteux que le blé puisse y arriver à maturité. Du reste, ni la position de ces terres, ni aucun intérêt évident, n'appellent une population européenne à se fixer sur leurs bords. Elles semblent vouées par la nature à servir de demeure éternelle aux oiseaux de mer et à rester pour toujours dans leur stérilité primitive. Des naufragés pourraient y vivre

quelque temps des ressources de la pêche ou de la chasse, mais je doute fort que jamais aucun homme s'y fixe volontairement, comme cela a lieu dans des parages plus favorisés.

(*M. Desgraz.*)

Note 9, page 142.

Le 27 mars, de très-bonne heure, nous nous remîmes en route, et nous continuâmes nos opérations hydrographiques, en prolongeant la côte orientale de *Tavaï Pounamou*, à trois ou quatre milles de distance, et en sondant de temps à autre, sur un fond de quarante à cinquante brasses, sable fin et coquilles brisées. A neuf heures, nous aperçûmes trois baleinières qui quittaient la côte, et qui se dirigeaient sur les corvettes : nous mîmes en panne pour les attendre. L'une d'elle accosta la *Zélée ;* elle était montée par deux Anglais et quatre naturels de la Nouvelle-Zélande. L'Européen, auquel semblait appartenir le commandement, monta à bord ; il parut embarrassé pour répondre aux questions que nous lui adressâmes. Etabli sur ce point depuis environ deux ans, il s'y livrait à la pêche de la baleine, et n'était venu, dit-il, que pour nous souhaiter le bonjour. Suivant lui, cette partie de la côte produisait abondamment du lin et des pommes de terre ; mais il n'en apportait pas le moindre échantillon. Prétextant bientôt la mauvaise apparence du temps, il nous quitta, et fit route pour retourner à terre.....

La baie d'*Otago* forme un excellent mouillage, et présente toutes les sécurités convenables pour les navires ; mais elle a le grand inconvénient d'être d'une entrée et d'une sortie difficiles ; il est impossible de louvoyer dans la passe, il faut un vent favorable dans ces deux circonstances, et il serait même très-imprudent de s'engager sur la barre avec des brises variables. Les marées y sont de six heures, et le courant y atteint une vitesse de deux à trois milles par heure. La mer marne d'environ sept pieds.

Excepté l'eau qui se trouve à une grande distance de l'endroit

où les bâtiments peuvent jeter l'ancre, et que l'on ne peut se procurer qu'avec peine, cette relâche offre des ressources essentielles ; le bois y est abondant ; quelques Anglais qui se sont établis sur ce point, en ont toujours une ample provision coupée et toute disposée à être embarquée, qu'ils sont prêts à céder à un taux raisonnable. Les pommes de terre y réussissent parfaitement, et l'on peut s'en procurer par le moyen des échanges, ou pour de l'argent ; les cochons y vaquent en troupes assez nombreuses, mais se nourrissant des crustacés que la mer jette en grande quantité sur le rivage, leur chair contracte un goût désagréable et repoussant ; il est nécessaire de les garder quelque temps à bord, et de les soumettre à un autre régime pour leur faire perdre cette détestable qualité. Les plages environnantes offrent toutes les commodités désirables pour jeter la seine, et le poisson y est si abondant que le filet revient presque constamment plein ; la première fois que nous employâmes ce moyen, nous en eûmes une si grande quantité, qu'il nous fallut en rejeter à la mer plusieurs quintaux.

Le hâvre d'Otago est très-profond, il s'avance de plusieurs lieues dans le Sud; mais les bancs de sable qui l'obstruent et qui assèchent à basse mer, rendent les canaux très-étroits, en défendent l'approche aux navires, et réduisent le mouillage à un espace limité.

Le chef de ce district s'appelait *Taïroa;* il vint plusieurs fois me rendre visite à bord de la *Zélée*, et me fournit l'occasion d'apprécier ses talents en négoce. Très-envieux d'un sabre qu'il avait vu dans ma chambre, il me tourmenta pour l'obtenir, promettant en échange une belle natte qu'il avait, disait-il, envoyée chercher à quelques milles de là, et qu'il m'apporterait aussitôt qu'elle serait arrivée. Confiant dans ses paroles, je lui donnai l'arme qu'il convoitait si fort, et je le rendis, pour le moment, l'homme le plus heureux du monde ; il la montrait avec orgueil à tous ceux de ses sujets qui se trouvaient alors à bord, et la tirait à chaque instant de son fourreau en cuivre, manifestant une véritable joie d'enfant. Bientôt, il prit congé, impatient de faire con-

naître son acquisition à tout le monde, et ne cessant de répéter qu'il apporterait bientôt la natte. Je ne le revis plus, et je dus me contenter d'avoir fait le bonheur du rusé *Taïroa*.

Nous apprîmes durant notre séjour qu'un Anglais établi à Sidney, grand spéculateur, s'était fait céder, moyennant une valeur de 80 livres sterling, tout le terrain compris depuis l'entrée du détroit de *Foveaux* jusqu'au nord de la baie d'Otago; mais nous ne pûmes savoir jusqu'à quelle distance de la côte s'étendaient les limites de cette vaste acquisition, dont le marché a bien pu être consenti par un chef ébloui par la somme proposée, mais qui ne sera jamais sans doute reconnue par l'Angleterre, si, comme tout tend à le faire supposer, cette puissance persiste dans l'intention d'occuper toute la Nouvelle-Zélande. (*M. Jacquinot.*)

Note 10, page 142.

Le 27 mars au matin, nous traversâmes l'ouverture du détroit de *Foveaux*, qui est parsemée d'une infinité de petites îles assez rapprochées pour en rendre la navigation difficile. La côte sud de l'île *Tavaï-Pounamou* se termine, dans cette partie, par une pointe basse, à l'ouest de laquelle se trouve l'entrée du port *Bluff*, un des plus sûrs de la Nouvelle-Zélande. Des pirogues vinrent en passant nous accoster. Toutes étaient dirigées par des Anglais échappés de Sidney ou déserteurs de baleiniers qui, établis sur cette côte, y mènent la vie de chefs, et font agir pour eux les indigènes. En suivant le rivage à un mille de distance, nous eûmes des sondes de quarante à vingt-trois brasses.

En remontant la côte, le 28 et le 29, nous eûmes des vents très-faibles et des courants qui nous jetaient au large. Cette terre est peu accidentée jusqu'au cap *Saunders*. Les montagnes de l'intérieur n'ont rien de saillant. L'atmosphère était devenu très-tempérée. Le 29 au soir, nous aperçûmes le cap Saunders, cap élevé et très-avancé.

Le 30, au matin, nous approchâmes la côte, et on pêcha une

immense quantité de gros scombres, dont la chair est assez délicate, au moyen de lignes traînantes dont l'hameçon était seulement garni d'un morceau d'étamine rouge. Ces poissons voraces sautaient sur cet appat avec une grande avidité. Cette pêche on ne peut plus amusante, fut aussi une grande ressource pour tout le monde : on en prit à bord plus d'un tonneau dans l'espace de trois heures.

Les terres qui entourent le hâvre d'*Otago* sont très-hautes, escarpées et bordées, dans quelques endroits, de dunes de sable. Sur les flancs inférieurs du morne qui forme le cap de l'entrée, on voit un village indigène, composé d'une cinquantaine de misérables cabanes; mais le village principal est à un mille et demi dans le sud, derrière une pointe de roches sur laquelle existe une pêcherie anglaise. La baie, qui est très-profonde, s'infléchit à partir de cette pointe vers l'ouest et le sud-ouest; mais cette partie est tellement encombrée de bancs que le seul canal où les navires peuvent passer est très-étroit et sinueux, on ne peut y pénétrer qu'en se touant et avec la marée favorable. La profondeur de ce bras de mer est d'environ dix milles. Au fond est un isthme de sable très-étroit qui le sépare de la pleine mer; probablement à une époque plus ou moins reculée, la communication avait lieu, et la presque île qui forme cette baie était une île. Jusqu'à présent, cette partie du hâvre n'a été fréquentée par aucun bâtiment; le premier bassin, qui peut contenir environ vingt navires, est plus que suffisant pour les besoins actuels de la navigation. (*M. Dubouzet.*)

Note 11, page 142.

Un officier de la *Zélée* a été chargé d'explorer le canal qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans le S. O. d'*Otago*. Avant d'arriver au fond de ce cul-de-sac, son canot a été arrêté par les hauts-fonds. Il a vu la mer du large au sud du cap *Saunders*, dont il n'était séparé que par un isthme de sable très-étroit. Les eaux sont salées

dans toute l'étendue du canal, qui ne reçoit que quelques filets d'eau douce qui tombent des ravins. Les bords du canal sont couverts de coquillages; le poisson est ici encore plus abondant qu'aux îles Auckland. La seine jetée au demi-flot nous a rapporté plus de poissons que nous n'en pouvions consommer. Plusieurs fois le jour, nous avons vu la surface des eaux colorée en rouge par une multitude de chevrettes que le flot apporte et que la marée descendante entraîne vers la mer, ou jette sur les plages. Dans quelques parties de la baie, ces chevrettes, entassées, forment des lits de cinq à six pouces d'épaisseur, d'où s'exhale une odeur fétide. Ces petits animaux, qui servent de pâture à la baleine, l'attirent sans doute ici dans l'hivernage. Il n'est pas rare, dit-on, de voir ces cétacés venir se faire harponner à l'entrée de la baie. Le hâvre d'Otago paraît être depuis longtemps une bonne station de pêche. Les Anglais et les Américains ont établi, sur le bord du canal, deux ou trois pêcheries au moyen desquelles les capitaines ayant des équipages assez nombreux, peuvent dépecer la baleine et en fondre la graisse, tout en continuant leur pêche à la voile ou à l'ancre. Ces pêcheries s'établissent à peu de frais; elles exigent deux vergues croisées en bigue qu'on dresse sur le bord d'une roche assez accore, un petit cabestan, un fourneau avec quatre chaudières en fonte, un bassin et quelques tonneaux pour recevoir l'huile, mais rien de plus. Les Anglais ont pourtant, pour surcroît de confortable, une buvette ou *grog-shop*, dans laquelle un matelot spéculateur débite à ses compagnons les liqueurs les plus incendiaires.

Un officier de l'*Astrolabe* est chargé de lever le plan du mouillage. Ne trouvant pas d'aiguade à portée, nous renonçons à faire de l'eau à Otago. Le pilote nous a parlé d'un petit ruisseau qu'il faudrait aller chercher à deux milles, dans l'intérieur et sur les rives du canal.

On a acheté des naturels qui sont venus à bord en assez grand nombre, des provisions fraîches pour l'équipage, à raison d'une couverture de laine blanche ou en coton imprimé, pour un cochon de moyenne taille, et d'une brasse d'indienne pour un panier de quinze à vingt livres de pommes de terre. On n'a acheté

que peu de cochons, parce que leur chair a le goût du poisson dont ils se nourrissent.

Les Français qui, dans la Malaisie, sont appelés *Orang-dis-Donc*, ont reçu des Zélandais le nom de *Oui-Oui* ou *Yanapa*, mots qui, prononcés souvent par les marins, ont sans doute frappé les naturels. C'est donc par les mots de Oui-Oui que nous avons été salués par les enfants de la Zélande, qui, dans leur idiome, se nommeut *Mâouri*. Ces Mâouri nous ont paru, à la première vue, une peuplade bien ignoble, bien dégradée, bien au-dessous de sa réputation ; et les guenilles européennes dont elle s'affuble depuis une trentaine d'années qu'elle est fréquentée par les baleiniers, ne contribuent pas à l'embellir. Profitant du privilége que les voyageurs se sont approprié de porter un jugement sur les hommes et les choses qu'ils ne voient souvent qu'en passant, nous dirons que jusqu'à une plus ample information, les Mâouri sont pour nous un des peuples les plus sauvages, les plus abrutis que nous ayons vus dans l'Océanie. Ils n'ont encore appris des Européens qu'à tirer un coup de fusil, à boire des liqueurs enivrantes, et à rechercher les vêtements de laine, toutes importations qui leur ont peu profité. Les armes à feu leur ont donné un moyen plus sûr de satisfaire des passions barbares, le besoin de vengeance, la soif du sang, qui paraissent avoir de tout temps été dans le caractère de cette peuplade. Les liqueurs spiritueuses déciment chaque jour les guerriers qui ont échappé aux embuscades et au guet-apens, qu'avec un peu de poésie on pourrait appeler des combats homériques. Les couvertures de laine dans lesquelles ils croupissent, rongés par la vermine, ont détruit le peu d'industrie dont les Zélandais faisaient preuve, dans la confection de leurs nattes de *phormium*, et la structure de leurs cases qui n'ont jamais été plus délabrées qu'aujourd'hui. Ce peuple n'a donc emprunté à la civilisation que des principes de mort. Il décline, dit-on, de jour en jour, et dans moins d'un siècle il n'existera peut-être plus. La ruine de quelques tribus antropophages ne sera pas très-regrettable pour l'humanité.

Si du mouillage du port Otago on promène ses regards du S. à l'O., et de l'O. au N., on est tenté de se croire dans un grand fleuve, aux eaux profondes et tourbillonnantes, encaissé entre deux chaînes de montagnes verdoyantes jusqu'aux sommets. Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, ce prétendu fleuve n'est autre chose qu'un bras de mer, un *inlet*, de près de deux milles dans sa plus grande largeur, sur un développement en longueur de dix à douze milles, qui forme du massif du cap Saunders une presqu'île ne tenant à la terre ferme que par une langue de sable très-étroite. Le capitaine Privat pense même pouvoir, dans l'hivernage, faire franchir cet isthme à ses baleinières, pour les envoyer à la pêche dans la baie au S. du cap Saunders, ou les faire rentrer dans le canal, en leur évitant un long circuit, qui pourrait être dangereux pour elles dans la mauvaise saison. Les terres qui bordent le canal sont très-sablonneuses. La roche nue ne paraît que sur les deux gros mornes escarpés qui se trouvent à l'entrée, et sur quelques pointes de la rive de l'E. qui forment saillie dans le canal. Les sables, balayés par les vents ou entraînés par les pluies et la fluctuation des eaux, forment des dunes et de vastes plages, où la marée basse laisse une multitude de coquilles variées. La végétation de ce pays m'a paru assez uniforme. Les hauteurs sont couvertes de bois. On trouve dans les vallées quelques grands arbres, mais, en général, on en rencontre peu ou point d'une belle venue. Le sol paraît très-favorable à la culture des pommes de terre, qui sont le seul bien des indigènes, quoique le plus souvent ils l'abandonnent à des Anglais. Il né faut pas chercher ici des cultures étendues. Les indigènes sont trop indolents, trop abrutis pour entreprendre un travail de longue haleine. Les Anglais, qui n'y sont qu'en passant, n'ont ni le temps ni les moyens de s'y livrer. Le sol n'est donc défriché et exploité que par petits lambeaux au bord de la mer, dans quelques vallées ou sur le flanc des montagnes. Les naturels qui commencent, dit-on, à se dégoûter de la chair humaine, trouveront dans la culture des pommes de terre la pêche et l'éducation des bestiaux, quand ils voudront s'en occuper, des ressources inépuisables. Ici du moins le cannibalisme

ne saurait être en quelque sorte justifié par la plus impérieuse de toutes les nécessités, celle de la faim.

Les cases des naturels, éparpillées sur la rive orientale du canal et sur les dunes de sable, sont ce qu'il y a de plus misérable au monde. Ce n'est qu'en rampant le ventre contre terre qu'on peut pénétrer dans ces huttes de paille, dans la structure desquelles il est impossible de démêler la plus légère teinte d'industrie. Tout y est sale, infect, délabré, tout au plus convenable pour remiser des pourceaux. Auprès des cases sont creusées de petites fosses, sortes de silos, pour conserver les pommes de terre. Deux poteaux élevés servent d'appui à une claie chargée de paniers de patates et de poissons desséchés. Ces provisions sont ainsi conservées hors de la portée des rats, qui fourmillent dans le pays.

Nous n'avons vu d'autres produits de l'industrie indigène que quelques nattes de phormium, assez grossières, et des figurines en jade représentant des divinités, ou toute autre chose que l'on voudra, dans le goût le plus sauvage. Le lac des pierres vertes, aux bords duquel le jade existe, dit-on, en abondance, se trouve à plus d'une journée de marche d'Otago, et dans le nord.

La population des environs d'Otago ne paraît pas s'élever au delà de 4 à 500 individus. Le pays semble désert tout autour de nous, et à moins qu'il n'existe quelque tribu nombreuse, cachée dans les vallées, nous ne pouvons croire que le chiffre de la population atteigne même 3 à 400. Les Anglais qui résident ici depuis quelque temps, prétendent que la partie sud de la Nouvelle-Zélande est presque déserte. L'un d'eux se vante de posséder une grande partie du littoral entre Otago et Akaroa. Des déserteurs de baleiniers, des échappés de Sydney, ou d'autres aventuriers sont venus, à diverses époques, s'établir sur le littoral de la Nouvelle-Zélande. Ils ont acquis des chefs indigènes des portions de terrains plus ou moins considérables, au prix d'un mousquet, d'un peu de poudre, d'une hache ou d'une couverture de laine ; mais comme les aventuriers européens ne sont guères plus portés aux travaux de l'agriculture que ne le sont les naturels eux-mêmes, ces grands domaines restent encore en friche, faute de bras pour

les exploiter. Si l'on veut jamais entreprendre sérieusement la colonisation de la Nouvelle-Zélande, on ne devra guère compter sur le concours de la population indigène. Pour la forcer au travail, il faudrait la réduire à un état d'esclavage plus ou moins déguisé, ce qu'aucun gouvernement ne voudrait sans doute à cette heure. D'ailleurs, cette population déjà si faible, décroît chaque jour, et ne tardera pas à disparaître. On ne fera donc rien de stable à la Nouvelle-Zélande, qu'en y transplantant les germes de nos sociétés européennes, qui fructifieront peut-être dans un climat peu différent du nôtre. On trouvera sans peine, parmi la foule d'oisifs qui inondent le pavé de nos villes, des gens disposés à devenir colons, c'est-à-dire possesseurs du sol de la nouvelle colonie, et purement consommateurs. Mais les véritables colons, les travailleurs ou producteurs, pourra-t-on les recruter en nombre suffisant, sans en tirer des bagnes et des prisons ? Le sol de la Nouvelle-Zélande serait-il assez riche pour permettre à des spéculateurs d'engager à grands frais des ouvriers et des laboureurs, qu'il faudrait transporter à quatre ou cinq milles lieues de l'Europe?... Nous ne le pensons pas.

Les naturels, accoutumés à trafiquer des charmes de leurs filles avec les baleiniers, nous ont envahi dès le jour de notre arrivée ; mais ces femmes, au visage carré, jaune et barriolé d'un tatouage bizarre, aux cheveux longs et en désordre, au regard stupide ou farouche; ces beautés aux lèvres épaisses, bleuies par le tatouage, n'on pu trouver chez nous que de rares adorateurs. Les filles de Noukahiva, venant à la nage à bords de nos corvettes, ou les jeunes Taïtiennes, surprises dans le ruisseau de Matavaï, pouvaient, à nos yeux, passer pour des Vénus sortant du sein de l'onde ; mais il faudrait avoir un goût hottentot pour trouver des charmes à la Zélandaise, grelottant de froid sous ses haillons infects. Quelques marins, établis provisoirement dans le pays, ont cependant réussi à donner à leurs sauvages compagnes un certain air de propreté, mais il n'est pas aussi facile de donner une expression agréable à leur physionomie.

Nous avons eu la visite de plusieurs chefs du pays qui venaient

demander des présents. Ils étaient vêtus à l'européenne, d'une manière assez grotesque, et dans un état voisin de l'ivresse. La plupart cherchent à trafiquer de leurs denrées, patates ou cochons, voire même de leurs filles.

Deux aventuriers anglais, feignant de redouter la vengeance des naturels pour un démêlé survenu entre eux, sont venus demander passage à bord. L'un d'eux, tonnelier d'un navire baleinier, l'autre maître du *grog-shop*, avaient, à force de supplications, obtenu leur passage pour Akaroa. Mais, malgré la peur qu'ils avaient d'être assommés et dévorés par les naturels, ils n'ont plus paru à bord.

Les Zélandais que j'ai vus ici m'ont paru avoir les formes moins arrondies, les traits plus saillants, les lèvres moins épaisses, le visage un peu plus allongé que les habitants des autres groupes de l'Océanie. Ils ont, comme ces derniers, la bouche large et rapprochée du nez, les membres et les extrémités grêles, par rapport au corps. Cette finesse des extrémités qu'on remarque chez tous les peuples sauvages, ne saurait être attribuée avec raison à ce qu'ils exercent moins que nous leurs membres par le travail ; car on sait qu'en Europe la classe supérieure s'abstient des travaux corporels, ce qui ne paraît pas nuire beaucoup au développement des membres de chaque individu. Les Malais, les Turcs et plusieurs autres peuples de l'Orient, sont aussi enclins à la paresse, et n'en ont pas moins des membres aussi robustes. D'un autre côté, les nègres, qui par l'esclavage sont assujettis aux travaux les plus pénibles, ne paraissent pas acquérir dans leurs extrémités le développement qui leur manque. Il faut donc chercher, dans le climat et le genre de nourriture, la cause des différences de formes qu'on remarque entre les peuples sauvages et les Européens.

(*M. Roquemaurel*).

Note 12, page 142.

Peu de jours avant notre arrivée, un fait assez étrange avait jeté la consternation dans la petite population du port Otago. Un Zélandais ivre ayant tué un Anglais dans la chaleur d'une discussion, rentra dans sa hute et se suicida, après avoir préalablement donné la mort à sa femme. Ces deux morts pour une soulevèrent des idées de vengeance chez les Zélandais; tous les hommes de la tribu décidèrent de tuer un blanc, selon leur ancien usage, qui veut mort pour mort. Ils n'avaient pas encore fait leur choix, attendant peut-être que quelque déserteur vînt leur offrir une proie plus facile, ce qui pourrait bien être le sort d'un de nos matelots, qui a eu la folie ou la sottise de nous quitter au moment de notre départ.

Nous fûmes souvent visités, pendant notre courte relâche à Otago, par Taïroa, chef des tribus voisines. Aimant passionnément le vin et les liqueurs fortes, il venait s'enivrer à bord de nos bâtiments, et chercher à nous extorquer quelques cadeaux à force de persécutions. C'est du reste un homme très-doux, mais aussi abruti que puisse l'être un bipède doué de raison. Il a vendu à divers Anglais, spéculateurs de terre, la plus grande partie de ses domaines, mais je crois fort qu'il a su vendre à plusieurs acheteurs les mêmes terrains, et que le plus sot de tous n'est pas le vendeur, auquel on aura bien de la peine à faire rendre gorge.

(*M. Montravel.*)

Note 13, page 142.

Les cases des naturels sont grossièrement construites en joncs, larges de huit pieds, longues de quinze et hautes de six; la porte a à peine quatre pieds de hauteur. L'intérieur se compose de deux claies établies parallèlement à la longueur du foyer, formé de quel-

ques pierres plates et placé dans le fond. Quelquefois un petit enclos environne la case dans plusieurs sens. Les hommes sont vêtus à l'européenne, avec des effets de pacotille qu'ils ont obtenus des baleiniers; les femmes ont un costume qui varie à l'infini, mais dont la base principale provient du fruit de leur dévergondage. L'une porte une vieille robe noire, amarrée avec des cordes, l'autre une vaste camisole d'indienne; quelques-unes ont conservé la natte de phormium. Toutes sont sales et hideuses, grelottant de froid sous leurs haillons et infectées, dit-on, de maladies vénériennes..

Le chef de la peuplade, qui est formée environ de deux cents individus, est Taïroa. Il est ordinairement vêtu en gentleman et généralement ivre.

On nous a dit que le lac des pierres vertes de Tavaï Pounamou se trouve à huit lieues d'Otago dans le N. O.

Il y a douze ans, quand les premiers Européens sont venus s'établir à Otago, il y avait a peu près 3000 naturels, aux environs de la baie. Ce n'est que peu à peu que leur nombre s'est réduit à 200 par des émigrations dans l'intérieur, où il paraît très-dificile de pénétrer.

En résumé, ces naturels ne présentent plus aucun intérêt à l'investigateur; ils ont perdu, par leurs relations avec la lie des sociétés européennes, toutes les qualités originales qui pouvaient les distinguer; leurs vices eux-mêmes se sont transformés et sont devenus plus repoussants.

Tels sont les effets d'une civilisation prise à rebours. Les chefs sont les premiers à se corrompre et à étendre la dégradation à leurs sujets. Il ne me paraît pas douteux qu'à mesure que les Européens viendront envahir ces terres qu'un peu de travail fertiliserait, la population indigène diminuera de plus en plus, et finira par s'éteindre comme dans la Tasmanie: c'est encore là une des colonies futures de l'Angleterre. Ce pays est destiné à devenir riche et productif: ce sera peut-être une nouvelle Amérique, une nouvelle rivale de l'Europe. (*M. Coupvent.*)

Note 14, page 163.

Le 8 avril, nous étions en vue de la baie d'*Akaroa*, et nous cherchâmes à profiter des brises légères et variables qui avaient lieu, afin de nous approcher de la côte et tâcher d'atteindre ce mouillage. Le calme nous ayant surpris à l'instant où nous étions encore à deux ou trois milles de l'entrée, je dus y renoncer pour ce jour-là, qui était près de finir; je m'empressai de profiter de quelques fraîcheurs qui survinrent pour gagner le large, et me mettre à même de passer la nuit sans inquiétude. L'*Astrolabe*, qui se trouvait un peu en avant, continua sa route, en s'aidant de ses avirons de galères ; mais bientôt, drossée par les courants, elle fut sur le point de se briser sur les rochers qui avoisinent la pointe S.-O., et ne dut son salut qu'à un peu de vent qui s'éleva à l'instant où tout espoir semblait perdu; elle se tira heureusement d'affaire et parvint à gagner le mouillages sur les huit heures du soir.

Dans une petite baie qui se nomme *Peraki*, et qui est située à quelques milles plus au sud, se trouvaient mouillés, pour le moment, quatre navires baleiniers, dont un danois et trois français. Le capitaine Lelièvre, commandant l'un de ces derniers, l'*Héva*, avait perdu plusieurs de ses ancres, et venait de s'en faire céder une par le *Gange*. Se trouvant fort embarrassé pour la faire transporter sur son bord avec ses pirogues , il eut recours à M. d'Urville, qui mit la chaloupe de l'*Astrolabe* à sa disposition; un autre capitaine, M. Billiard, commandait le *Courrier des Indes*, et il vint nous rendre visite, accompagné de deux de ses officiers. Nous avions déjà vu ces messieurs lors de notre passage à la *Conception*, sur la côte du Chili, et ils étaient pour nous de vieilles connaissances que nous revoyions avec d'autant plus de plaisir qu'ils avaient, depuis, opéré un retour en France, et qu'ils purent, par conséquent, nous donner quelques nouvelles. Le troisième bâtiment, appelé l'*Adèle* , était commandé par un Américain.

Sur le navire *danois* se trouvait un jeune chirurgien avec lequel nous eûmes quelques rapports. Il était très-instruit, aimait avec passion l'histoire naturelle et s'était embarqué dans l'espoir de se livrer à ses goûts et de faire des collections. Peu au fait de l'itinéraire que suit ordinairement un baleinier, il s'attendait à faire un voyage tout différent de celui dans lequel il s'était engagé, et il croyait faire un autre métier que celui de battre constamment la mer. La baie dans laquelle il se trouvait alors n'offrait aucun intérêt, et c'était la première qu'il eut visitée depuis son départ du *Danemark*. Aussi, son désappointement était-il au comble, et il soupirait après l'instant qui le ramènerait dans ses foyers.....

Le 23, à quatre heures du soir, l'*Astrolabe* nous ayant signalé de nous disposer à prendre le mouillage, nous imitâmes sa manœuvre, en nous dirigeant sur la baie *Taone-Roa*, sur laquelle nous jetâmes l'ancre à cinq heures et demie du soir, par onze brasses, sable vasard, relevant : le cap *Gable* au S. 18° E., le cap *Young-Nichs* au S. 5° E. et la petite île *Tetoua-Motou*, située à la pointe S. S.-E., au S.-E. 52° E.

Ce point nous avait été signalé comme celui de la côte, où l'on pouvait, le plus facilement, se procurer des cochons, et c'était là le seul motif de notre relâche sur une rade qui est ouverte à tous les vents de la partie de l'est, et dans laquelle la mer, constamment houleuse, rend l'abordage de la côte dangereux et difficile pour les canots. Un navire, baleinier anglais, s'y trouvait pour le moment, et nous sûmes bientôt qu'il y avait été attiré par les mêmes raisons que nous. Le capitaine auquel nous nous adressâmes tout d'abord, pour connaître les ressources du pays, craignit sans doute la concurrence et chercha à nous persuader que nous serions trompés dans notre attente. Heureusement, nous ne tînmes aucun compte de ses paroles, et le lendemain au matin, le grand canot de l'*Astrolabe* fut expédié avec les objets nécessaires pour faire des échanges; il était de retour à une heure de l'après-midi, rapportant une trentaine de cochons dont le prix était modéré et qui furent répartis sur les deux corvettes.

Immédiatement après, le signal de l'appareillage fut donné, et nous mîmes sous voiles. Une pirogue, montée par trois anglais et deux naturels, accosta bientôt la *Zélée*. Elle apportait deux gros cochons, sept poules et des choux qui furent achetés par l'Etat-major, moyennant six piastres, et quelques bouteilles *d'Arak*. L'un des anglais, qui paraissait le plus intelligent, et auquel appartenait l'embarcation, nous apprit que ce district était très-peuplé, que la terre était très-productive, et qu'aucune station ne présentait plus de ressources que celle-ci. Un missionnaire protestant y était établi depuis quelques années, et sa présence avait fait cesser toutes guerres entre les chefs qui, ayant adopté la nouvelle religion, avaient entraîné, par leur exemple, presque tous les naturels.

Sur la côte nord de la baie, nous avions aperçu un grand *brig* qui était échoué et qui paraissait abandonné; le mât de misaine et le beaupré étaient seuls debout. Nous sûmes que c'était un bâtiment de commerce américain, qui, par imprudence et pour avoir mouillé trop près du rivage, avait naufragé dix mois auparavant. La cargaison avait pu être retirée, mais le navire s'étant défoncé, n'avait offert aucune chance de sauvetage.

Le 25, à midi, les observations nous plaçaient par 37° 33' 5" lat. sud, et 176° 17' 9" long. E. Ce dernier résultat continuait à être plus faible, de seize minutes, que celui déduit des relèvements pris sur la carte de l'*Astrolabe* en 1827. Un bâtiment américain, qui se trouvait alors à peu de distance de nous, ayant tiré deux coups de canon pour attirer notre attention, nous présumâmes que ce navire avait des besoins pressants, et nous mîmes immédiatement en panne pour attendre une de ses pirogues qui se dirigeait de notre côté. Elle atteignit promptement la *Zélée*, et le capitaine, qui monta à bord, ne nous surprit pas peu en nous disant qu'il nous avait pris pour des baleiniers et qu'il venait souhaiter le bonjour à des collègues auxquels il était bien aise d'annoncer que sa pêche avait été très-heureuse, et que son chargement était complet. Nous reconnûmes bien là la vanité américaine et nous nous empressâmes de lui annoncer que nous n'é-

tions pas du métier. Il accepta l'offre à dîner que lui firent les officiers et il ne regagna son bord que sur les six heures, se promettant de faire plus ample connaissance à la *Baie des îles*, où il devait séjourner quelques jours avant de faire route pour les *Etats-Unis*. (*M. Jacquinot.*)

Note 15, page 163.

En quittant le port d'Otago, nous suivîmes la côte très-lentement, car le vent devint très-faible et extrêmement variable. Nous n'arrivâmes que le 7 en vue de la presqu'île de Banks. Depuis le cap Saunders jusqu'à cette presqu'île, la côte est peu accidentée et assez haute, on n'y voit aucune montagne remarquable. Elle se termine par un golfe assez dangereux, bordé de terres basses, au large desquelles on trouve, à une grande distance, des sondes de quinze à vingt brasses. Là mouillent quelquefois les baleiniers, attirés par la quantité de baleines qui affectionnent cette partie de la côte, parce qu'elles y trouvent sans doute ample pâture; mais avec les brumes qui règnent souvent, avec les vents de S.E., on doit s'en approcher avec précaution, parce que la mer est très-grosse sur ces bas-fonds.....

Une misérable tribu, composée d'une trentaine d'individus des deux sexes, couverts de guenilles et de haillons, habitaient les chétives cabanes qui composaient le village d'Akaroa. Quelques aventuriers anglais vivaient au milieu d'eux, mariés avec des femmes des autres districts de l'île. Leurs habitations étaient un peu plus confortables; les côteaux voisins avaient été en partie défrichés par eux, les pommes de terre et les légumes qu'ils en retiraient, leur servaient à se procurer à bord des bâtiments, tout ce qui leur était nécessaire pour vivre, surtout de l'eau-de-vie, et, quand ils réussissaient à en acheter, elle les plongeait pendant plusieurs jours dans un état d'ivresse qui leur faisait oublier les ennuis inséparables d'une vie aussi oisive et aussi abrutissante que celle qu'ils menaient au milieu de cette misérable tribu.

Quoique le territoire qui entoure la baie d'Akaroa soit très-montagneux, on peut juger facilement à la vigueur de la végétation, à la quantité de petits cours d'eau dont il est arrosé, qu'il serait susceptible d'être cultivé avec avantage. La végétation y est plus vigoureuse qu'à Otago, les arbres plus élevés, les liannes plus touffues ; le pin, qui donne un bois de mâture si recherché, s'y trouve en assez grand nombre. On voit dans la forêt une grande quantité de ces fougères arborescentes, qui font le plus gracieux effet : les naturels en tiraient jadis une fécule à laquelle ils ont renoncé en lui substituant si avantageusement la pomme de terre.

On rencontrait tout autour de la baie une grande quantité d'habitations abandonnées. Nous apprîmes que la population de ce district avait été jadis assez considérable et n'avait été réduite à la misérable tribu que nous y voyions, que par un de ces massacres si communs à la Nouvelle-Zélande, fait par un de ces chefs puissants, affamé de sang et de carnage, dans le but seul de dévorer des victimes.

Le 23 avril, à cinq heures et demie du soir, nous mouillâmes dans la baie de Tone-Roa. Cette baie est ouverte du N.-E. au S.-E., peu profonde, comparativement à son ouverture, la tenue y est mauvaise. Le cap Young-Nichs, qui forme l'entrée du côté du sud, se reconnaît de loin par les dunes blanchâtres dont il est couvert. Elle est entourée de grandes plaines très-fertiles qui y ont attiré déjà un certain nombre de colons anglais ; ceux-ci procurent aux bâtiments des provisions à assez bon marché. La côte se termine par des plages de sable où la houle rend presque toujours l'abordage difficile. Dans la partie nord se trouve plusieurs petits îlots où la mer se brise avec force. Nous y remarquâmes la carcasse d'un bâtiment naufragé l'année précédente.

Un baleinier anglais se trouvait mouillé sur cette rade quand nous y arrivâmes. Il était venu, comme nous, y chercher des provisions , et nous dépeignit le pays comme dénué de ressources. Cependant, le lendemain, on envoya un canot à terre, et il revint

à midi, chargé d'excellents cochons, de légumes et de volailles qu'on s'était procurées à très-bas prix; le rusé capitaine anglais avait craint notre concurrence et c'est pour cela qu'il nous avait fait un si vilain portrait du pays. Nous apprîmes, par des anglais établis dans pays, que les naturels de ce district, qui étaient assez nombreux, avaient embrassé le christianisme, qu'ils s'adonnaient à la culture, et qu'ils avaient un missionnaire anglais parmi eux.

Nous ne nous arrêtâmes à la baie de Toné-Roa que le temps nécessaire pour nous y procurer des rafraîchissements pour l'équipage, et nous reprîmes la mer, le 24, dans l'après-midi, avec une jolie brise du sud. (*M. Dubouzet.*)

Note 16, page 163.

A onze heures du matin, viré de bord et couru le bord à terre, portant à l'O.-N.-O. La brise est très-faible, le calme s'établit peu à peu; la houle du sud assez forte nous empêche de gouverner. Onze heures trente minutes, un officier est envoyé pour reconnaître la passe et le port d'Akaroa. Dans l'après-midi, calme ou folles brises. La houle paraît nous accoster des falaises que nous prolongeons, pour gagner l'entrée d'Akaroa. A une heure quarante minutes, armé les avirons de galères pour déhâler le navire, qui ne gouverne pas. La *Zélée* reste au large, les basses voiles carguées. Nous parvenons à parer, à environ un mètre de distance, les falaises qui s'étendent à l'E. d'Akaroa. Nous doublons avec le même succès un îlot plat qui se trouve à quarante toises de la pointe de l'entrée. Un souffle du N.-E., joint aux efforts des avirons de galère, nous portent vis-à-vis de la passe. Nous touchons déjà la bande des eaux décolorées où la sonde ne trouve pas moins de seize brasses, fonds de sable. Désormais, le calme et la houle ne pourraient nous empêcher de cheminer vers le mouillage avec sécurité, car une ancre tombée nous permettra toujours de maîtriser la houle, en attendant la première bouffée d'un vent propice.

A quatre heures, nous sommes en calme, drossés par la houle et la marée sur une roche à gauche de l'entrée du port, malgré nos avirons de galères et les efforts de tout notre équipage. La corvette, emportée dans le ressac du brisant, parvient à parer la roche, en la contournant à la distance de quinze à vingt pieds; mais notre malheureux navire, devenu le jouet de la lame et du courant, continue à dériver vers la pointe O. de l'entrée du port, dont nous ne sommes plus séparés que par une centaine de pieds. Nos voiles, qui battaient inutilement le long des mâts, ont été carguées dès qu'elles n'ont plus senti un souffle de vent. On redouble d'efforts sur les avirons de galère qui, n'ayant pu nous maintenir au milieu de la passe, ne sauraient nous retirer du ressac dans lequel nous nous débattons. La pointe ouest de l'entrée d'Akaroa est formée par une falaise de roches qui se dresse au-dessus de nos têtes comme une muraille de deux cent cinquante pieds de hauteur. Son pied, battu par la mer, est bordé d'une ceinture de roches à fleur d'eau de vingt à trente pieds de large, sur laquelle la lame vient se briser. L'*Astrolabe* est venue flairer ces roches, dont l'accore n'est plus qu'à quelques toises de ses flancs. Dans cette position critique, un échouage entraînait la perte infaillible du navire et celle d'une grande partie de l'équipage. L'équipage de l'*Astrolabe* a mesuré de l'œil la faible distance qui le séparait du redoutable brisant qui devait l'engloutir. Il a contemplé cette haute falaise au pied de laquelle la corvette allait se briser. L'imminence du danger ne l'a point fait sourciller. Cependant, l'officier expédié le matin pour prendre connaissance du mouillage, vient d'apercevoir l'*Astrolabe* ballottée par la lame au pied de la falaise. Il accourt du fond du port, à force de rames, ainsi qu'une baleinière, portant le capitaine du navire français le *Gange*. Ils nous apportent le seul moyen de salut qui puisse nous rester en ce moment : c'est une bouffée du N.-O. qui, soufflant déjà dans le port, commence à se faire sentir au haut de nos mâts en partie abrités par la falaise. Voilà la brise, nous crie le capitaine baleinier..... Faites de la voile et vous serez parés.... Alors les matelots, laissant les avirons de galère sur lesquels ils

s'épuisaient vainement depuis deux heures, se précipitent à l'envi sur les manœuvres, et, dans un clin d'œil, les voiles sont établies. L'*Astrolabe*, ayant enfin la brise dans ses voiles, s'est bientôt éloignée de la redoutable falaise. Nous avons alors louvoyé dans la passe et atteint le mouillage à sept heures du soir.

La *Zélée* est restée au large. Croyant un instant, dans l'après-midi, que l'*Astrolabe* était sur le point de se jeter sur la pointe est de l'entrée, elle a mis son grand canot à l'eau pour nous porter secours. Mais l'ayant plus tard aperçue dans la passe, elle a gardé son canot dont nous n'avions plus besoin.

Cinq ou six huttes délabrées et misérables sont plantées sur le bord du ruisseau. Les êtres animés, qui les occupent, appartiennent à l'espèce humaine, car ils se groupent autour d'un feu qu'ils savent entretenir ; ils savent même articuler quelques sons et parler une langue, ce qui les distingue de la famille des singes. Mais si, à ces caractères, on peut reconnaître la race humaine, il n'est pas aussi facile de distinguer les sexes. En pareille matière, l'œil du matelot est souvent plus clairvoyant que celui du grave observateur. Aussi, nos canotiers, en mettant le pied à terre, ont-ils tout d'abord reconnu le sexe féminin, *ce beau sexe*, qui, en tous lieux comme en France, même à la Nouvelle-Zélande, a droit à leurs hommages. L'échange des civilités fut suivie d'une déclaration dans les formes, après quoi fut cimentée l'alliance entre les deux peuples, dans moins de temps qu'il ne nous en fallut pour examiner le cours du ruisseau et pour voir à quelle hauteur le flot pouvait remonter. A notre retour, nous trouvâmes ces êtres crasseux et misérables, que nous avions laissés accroupis autour d'un feu, transformés en naïades échevelées qui aidaient en riant, nos matelots à lessiver leur linge.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 17, page 163.

Les seuls habitants de la côte d'Akaroa sont quelques matelots déserteurs et une dizaine de naturels échappés au massacre de leur tribu, qui était, il y a peu d'années, nombreuse et puissante. Elle habitait alors, dans le fond de la baie, un village dont on trouve encore quelques restes et elle vivait sans crainte aucune de ses voisins de la grande terre, lorsqu'une trahison la fit disparaître presque entière. Le chef du district de Cloudy-Bay, dans le détroit de Cook, homme ambitieux et perfide, fit avec un capitaine anglais, un marché infâme, pour ce dernier surtout, marché qui devait le mener à son but, celui de régner seul sur l'île Tavaï-Pounamou. Il se fit transporter avec bon nombre de ses guerriers dans le port d'Akaroa et fit mouiller le navire anglais près d'une île située devant le village des naturels. Ceux-ci, confiants, vinrent traiter avec le capitaine anglais, qui leur donna rendez-vous sur l'île près de laquelle il était mouillé. Tous accoururent, mais ils y étaient à peine qu'ils furent cernés par les guerriers de Cloudy qui, après les avoir massacrés, n'eurent pas de peine à se rendre maîtres de la population qui eut le même sort que ses chefs. Quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper dans les bois et sont tout ce qui reste aujourd'hui de cette tribu. C'est ainsi que les européens, entraînés par la cupidité, se sont faits, de presque toute la population de la Nouvelle-Zélande, des ennemis irréconciliables. On pourrait citer vingt traits de la nature de celui qui a amené la destruction de la tribu d'Akaroa, et l'on s'étonne en Europe de la férocité des Nouveaux-Zélandais. Ce qui me surprend, moi, c'est que ces sauvages ne mangent pas tous les Européens qu'ils rencontrent souvent sans défense au milieu de leurs forêts. (*M. Montravel.*)

Note 18, page 163.

Le mouillage d'Akaroa est vaste et parfaitement abrité. Un navire du plus fort tonnage y est non-seulement en parfaite sécurité, mais il peut y faire toutes les réparations de coque et de gréement.

Pendant notre séjour à Hobart-Town, le bruit courait qu'une expédition, partie des ports de France, devait venir débarquer des colons à la Nouvelle-Zélande et notamment sur la presqu'île de Bancks qui, disait-on, avait été bien et dûment cédée par les naturels au capitaine d'un navire baleinier, et, comme de juste, les Anglais jetaient feu et flamme contre l'ambition et la rapacité françaises. Pour nous, nous avions peine à y croire, mais nous fumes complètement convaincus, en arrivant à Akaroa. On attendait prochainement le *Comte de Paris*, qui allait bientôt venir jeter sur la plage cinquante à soixante malheureuses familles destinées à y mourir de misère. Le pays est couvert de forêts, et c'est une rude tâche pour de nouveaux débarqués de défricher, sans autre secours que leurs bras (car il n'y a pas à compter sur les Zélandais) des forêts immenses, sous un climat humide et pluvieux. A nos portes, *en Algérie*, nous avons toutes les peines imaginables à trouver des travailleurs, que sera-ce donc à 4000 lieues de la métropole? En supposant le sort le plus prospère à la nouvelle colonie, en temps de guerre, elle n'aura de ressource que de se faire anglaise, le plus vite possible. L'île du nord et la plus grande partie de celle du sud sont occupées par l'Angleterre, et, ne le fussent-elles pas, elle est aux portes des riches établissements de Van-Diemen et de la Nouvelle-Galle, qui pourraient disposer d'assez de forces pour l'enlever bien avant que nous ne puissions la secourir.

Les Anglais ont de nombreux établissements sur la Nouvelle-Zélande. Les naturels, abrutis par les spiritueux, leur font tous les jours de nouvelles ventes de terrain, et cela pour quelques

galons de rhum. Les deux îles seront bientôt couvertes de colons anglais. Que deviendra, au milieu de tout cela, notre pauvre colonie? En vérité, si tout cela ne promettait pas de finir bien tristement, ce serait par trop ridicule.

La baie d'Akaroa est un long boyau entouré de toutes parts de hautes montagnes couvertes de bois. Le peu de naturels que nous y avons vu se composaient de trois à quatre familles, dont les hommes passaient leur vie étendus comme des pourceaux, cuvant l'eau-de-vie qu'ils allaient mendier à bord des navires sur rade, et dont les femmes, dégoûtantes créatures, se prostituaient sans vergogne à tous les matelots qu'elles rencontraient. Dans le fond de la baie, nous avons trouvé une petite métairie; c'est une maison assez propre, entourée d'un petit potager. Le propriétaire est un anglais qui y a amené quelques bestiaux qu'il vend aux baleiniers en relâche. (*M. Demas.*)

Note 19, page 163.

La baie de *Taoné-Roa* fut le premier mouillage de Cook sur les côtes de la Nouvelle-Zélande; il y trouva si peu de ressources qu'il la nomma *Baie-Stérile*. Cette baie est immense; elle offre aux vents du S.-E. au N.-O. une vaste entrée qui n'a pas moins de cinq milles, d'une pointe à l'autre. Il y règne presque toujours une longue houle de S.-E. et d'E. S.-E., très-fatigante, et partout sur la plage la mer déferle avec violence. Un navire, pris au mouillage par un coup de vent de cette partie, serait gravement compromis. Ce mouillage est détestable, surtout pendant l'hiver, où les vents du S.-E. et du S.-O. règnent presque constamment. Le commandant s'était décidé à y jeter un pied d'ancre pour s'y procurer des cochons, qui, disait-on, s'y trouvaient en grande abondance. J'étais de corvée, et en conséquence je reçus l'ordre d'aller traiter de l'achat de ces intéressants quadrupèdes, notre unique nourriture depuis plus de deux ans.

Le lendemain donc nous partîmes du bord, à cinq heures du

matin. Après une heure et demie de nage, nous arrivâmes devant une plage sur laquelle la mer déferlait partout avec force. En la prolongeant d'assez près, j'aperçus l'entrée d'une petite rivière, mais elle était fermée par une barre assez forte. Peut-être en attendant l'*embellie*, mon grand canot eût-il pu franchir; mais, chargé comme il devait l'être au retour, il n'eut jamais pu en sortir. Le patron d'un petit *côtre* anglais, voyant mon embarras, me prêta fort obligeamment une baleinière. Je mouillai mon canot aussi près que possible de la barre, et nous la franchîmes avec la légère embarcation que je destinais à transporter les cochons de la terre au canot. Sur la barre, il y avait huit à dix pouces d'eau; la rivière était assez étroite, mais bien encaissée, entre des bords argileux couverts de joncs. Le commissaire et son coffre à marchandises me suivaient de près. Les naturels, en voyant mouiller nos navires, étaient accourus au-devant de nous, pensant bien, tout sauvages qu'ils étaient, qu'il y avait quelque chose à gagner. Aussi, en mettant pied à terre, nous nous trouvâmes au milieu d'une nombreuse population; tous ces braves gens accoururent vers nous en poussant devant eux bon nombre de pourceaux et bientôt commença le plus singulier marché que j'ai jamais vu. A quelques pas de la rivière se trouvait une misérable cabane en chaume, sans toiture, le commissaire, craignant les vols, courut y établir sa boutique. Comme elle était peu large, la caisse aux étoffes en occupait tout le fond; sur le devant, nous établîmes des espèces de tréteaux sur lesquels s'établit, avec un sang-froid admirable, un de nos matelots, le nommé *Tausier*, gascon pur sang, qui se mit à faire l'article avec un aplomb merveilleux que n'eut pas désavoué le plus intrépide vendeur d'orviétan de nos foires. Je n'ai rien vu de plaisant comme cette scène. « Voyez un pu, disait Tauzier à tous ces sauvages peints « ou tatoués, voyez un pu cetté converturé, jé né la vends « pas, jé la donné! pour deux cochons. » C'était la meilleure bouffonnerie que l'on pût imaginer. Les couvertures avaient un succès fou; en un instant elles furent enlevées et bon nombre de cochons grognaient déjà au fond du canot. Malheureusement,

nous n'en avions pas beaucoup. Après les couvertures, il fallut en venir aux étoffes. Les naturels n'en voulaient pas ; mais l'ami Tauzier, toujours sur les tréteaux, leur fit une si belle palabre accompagnée de grimaces et de gestes si persuasifs que bientôt ce fut à qui en prendrait. Pour cinq brasses d'étoffes, nous avions un gros cochon. Avant de conclure le marché, le sauvage examinait son étoffe avec le soin d'une ménagère qui achète une aune de calicot, et, pour compléter le tableau, deux ou trois anglais se promenaient grommelant et refrognés, disant que nous faisions augmenter les prix et que c'était une indignité. mais la foule était grande, et c'était à qui se presserait pour approcher de la cabane. Tout cela faisait un pêle-mêle incroyable ; les femmes s'en mêlaient aussi, et, en outre de leurs cochons, de leurs nattes en formium, elles offraient, à qui voulait les prendre, leurs plus douces faveurs. Tous les hommes étaient revêtus du costume national, si toutefois cela peut passer pour un costume. Ils étaient enveloppés de leur nate de formium, et, dans le nombre, il y en avait d'une finesse remarquable. Le costume se compose de deux nattes : l'une leur couvrait le corps de la ceinture aux pieds, l'autre était jetée sur les épaules ; quelques-uns avaient des manteaux de peau de chien. C'étaient presque les Zélandais de Cook. Ils étaient magnifiquement tatoués, et portaient leurs cheveux roulés en chignon et attachés sur le sommet de la tête ; à leur cou et aux cartilages du nez pendaient des petits morceaux de jade vert, bizarrement sculptés. L'un d'eux, le chef de la peuplade, portait à la main un bâton de quatre pieds environ, d'un beau bois rouge, surmonté à l'une de ses extrémités d'une figurine représentant un bonhomme tirant la langue et les jambes écartées, ressemblant tout à fait à une figure de pain d'épice.

A trois cents pas de la rivière s'élevait une grande case en bois, habitée par quelques Anglais qui achetaient des cochons pour Sidney ou les autres points de la Nouvelle-Zélande, où ils commencent à devenir rares. La rivière séparait en deux le village zélandais : de notre côté, il ne se composait que d'une cinquan-

taine de misérables huttes, bâties sans ordre, les unes sur les autres ; l'entrée en était tellement basse, qu'on n'y pouvait pénétrer qu'en rampant. L'intérieur de ces misérables habitations était en tout digne de leurs propriétaires ; il est impossible d'imaginer une plus repoussante malpropreté. La plupart de ces hommes avaient l'air chétif et malingre, et j'eusse défié l'œil le plus clairvoyant de découvrir la couleur de leur peau, à travers l'épaisse couche de crasse dont elle était couverte. Les femmes, si faire se peut, étaient encore plus sales que les hommes. Le village était entouré de palissades de cinq à six pieds de hauteur, qui me donnèrent une idée de ces fameux *pas*, espèce de fortification, qui joue un si grand rôle dans l'histoire de ces peuples. et je n'emportais pas une bonne opinion de leur génie militaire.

A midi, j'avais autant de cochons que l'embarcation en pouvait raisonnablement contenir, et je ralliai la corvette, au grand désespoir des Zélandais, qui amenaient toujours de nouveaux pourceaux. (*M. Duroch.*)

Note 20, page 204.

Plusieurs baleiniers et bâtimennts de commerce anglais et américains étaient sur la rade de Korora-Reka au moment où nous y mouillâmes. Un seul navire anglais, portant la flamme britannique, se trouvait en ce moment sur la *Baie-des-Iles;* c'était le transport le *Buffalo*, qui était mouillé dans la rivière de *Kawa-Kawa*, et qui s'occupait à prendre un chargement de bois de construction. Nous avions rencontré, étant sous voiles, la corvette de guerre l'*Hérald*, qui louvoyait pour sortir, et qui, d'après ce que nous apprîmes plus tard, se rendait à *Shouraki.*

Nous eûmes lieu de nous applaudir d'avoir gagné l'ancrage, car, pendant la nuit, le vent passa à l'O. et au S. O., grand frais par violentes raffales, accompagnées d'éclairs, de tonnerres, et d'une forte pluie.

Quoique la nuit fût déjà bien faite lorsque nous jetâmes l'ancre, nous reçûmes néanmoins la visite de plusieurs négociants, qui, attirés par la curiosité, venaient voir qui nous étions et quel était le but qui attirait deux bâtiments de guerre français. Dans la circonstance actuelle et lorsque l'Angleterre, avait déclaré prendre possession de la *Nouvelle-Zélande*, sans s'être préalablement assurée si les autres puissances européennes reconnaîtraient la validité d'un semblable accaparement, quelques-uns de nos compatriotes pouvaient avoir, à juste titre, des réclamations à former contre l'espèce de tyrannie que l'on exerçait à leur égard, et contre les entraves que les délégués de la *Grande-Bretagne* apportaient au développement de leur industrie et à l'emploi de leur fortune. Malheureusement, nous n'avions pas d'instruction; et, dans l'ignorance où nous étions sur le parti qu'aura pris la France dans une semblable conjoncture, nous dûmes nous déclarer incompétents et nous contenter d'émettre notre opinion sur le désir que nous avions de voir apporter un frein à un envahissement aussi scandaleux.

Désireux, néanmoins, de connaître exactement la manière dont avait procédé M. le gouverneur *Hobson* dans son espèce de prise de possession, je m'adressai, dès le lendemain, à M. *Bonnefin*, ancien officier de la marine francaise, qui, après avoir éprouvé des malheurs inattendus, s'était décidé à venir à la *Baie-des-Iles*, pays qui paraissait offrir à son activité et à son intelligence les moyens de réparer ses pertes, et lui présenter une perspective d'avenir. Je le priai instamment de n'apporter aucune haine dans son récit, de me conter les faits comme ils avaient eu lieu, et de mettre de côté toute passion particulière.

Les relations que j'ai eues avec M. *Bonnefin*, durant notre courte relâche à *Korora-Reka*, m'ont montré un homme un peu exalté à la vérité, mais plein de probité, de sentiments généreux, disposé à protester de toutes ses forces contre les actes qui pourraient attenter à la dignité de son pays, et incapable surtout de transiger avec sa conscienee.

Voici ce que j'ai appris de lui :

Le 29 janvier 1840, la corvette l'*Hérald* débarqua à *Korora-Reka*(baie des îles) M le capitaine de vaisseau *Hobson* qui, dès le lendemain 30, et par conséquent sans perdre de temps, invita les habitants à se rendre à l'église protestante. Tous, Anglais, Français, Américains et naturels accoururent, curieux d'apprendre ce qu'avait à leur annoncer ce nouveau *messie*, envoyé, disait-on, pour créer l'ère de bonheur de la *Nouvelle-Zélande* et assurer sa prospérité. Là, entouré de l'état-major de la corvette, de quelques employés et des missionnaires anglais, il donna lecture des documents qui lui conféraient, au nom de la reine d'Angleterre, le titre de lieutenant-gouverneur, et en fit connaître d'autres, relatifs à différents arrêtés d'administration et de police qui, rédigés par avance, n'avaient pour but que le bien du pays, et devaient satisfaire à toutes les exigences. Le document plus important, qui, à lui seul, résumait toute la pensée anglaise, était celui par lequel on déclarait qu'à compter de ce jour (*preuve qu'on ne voulait pas faire languir les intéressés*) il était interdit aux sujets britanniques de faire la moindre acquisition de terrain auprès des naturels, attendu qu'une commission formée à *Sidney* pourrait seule, dorénavant, s'occuper de ces achats, toujours au nom de la reine, et seule aussi aurait le droit d'opérer des concessions, bien entendu tarifiées suivant son bon plaisir. Cette lecture terminée, les habitants devant avoir acquis une pleine conviction que l'Angleterre n'avait eu pour but que leur bien-être futur, tous furent invités à signer, en signe d'adhésion, un acte constituant M. le capitaine *Hobson* lieutenant-gouverneur des îles de la Nouvelle-Zélande, qui, désormais, devaient être considérées comme dépendances de la *Nouvelle-Hollande*.

A une petite exception près, les personnes ayant de justes titres à l'estime publique, refusèrent de signer, protestant avec force contre une semblable illégalité; et M. le gouverneur put facilement se convaincre que, parmi ceux qui acquiescèrent, la grande majorité se composait de convicts déserteurs, de banqueroutiers en fuite et enfin de tout ce que le pays pouvait offrir de plus ignoble et de plus taré. Une remarque importante à faire ressor-

tir, et qui, tout d'abord, dut attirer l'attention des personnes en dehors de la domination anglaise, est celle-ci : c'est que ces premiers documents ne paraissaient s'adresser qu'aux sujets britanniques et semblaient devoir laisser pleine et entière liberté aux étrangers de faire telles opérations et tels achats qui leur paraîtraient convenables. Ceux-ci, sans s'inquiéter s'il pouvait exister une arrière-pensée, et ne s'en rapportant qu'aux faits rendus publics, curieux, d'ailleurs, de résoudre un problême qui intéressait leur avenir, ne tardèrent pas à entamer quelques spéculations ; ils purent bientôt se convaincre que, non-seulement on ne leur accordait pas plus de latitude qu'aux autres, mais même qu'on était disposé à leur susciter tellement d'entraves, et à leur occasionner tant de dégoûts, qu'ils se verraient contraints de renoncer à la partie et d'abandonner le terrain à leurs adversaires.

Telle est, au moins aujourd'hui, la politique que l'autorité anglaise semble avoir adoptée et qu'elle suivra jusqu'à réussite complète, si toutefois les nations européennes gardent le silence et ne font aucune démonstration hostile contre une telle violation du droit des gens, contre un accaparement aussi scandaleux. Les Américains, dit-on, ont déjà protesté vivement contre la prise de possession et se disposent à envoyer un consul pour protéger leurs nationaux et les mettre à l'abri de toutes vexations et de toute tyrannie; il faut espérer que notre gouvernement prendra le même parti et répondra de même à l'appel des Français établis dans la baie des îles, qui tous se croyaient légitimes propriétaires avant l'occupation, et qui, aujourd'hui, menacés dans leurs biens et leur fortune, éprouvent chaque jour le besoin d'une protection rigoureuse.

Le 5 février suivant, il y eut au village de *Pahia,* une réunion de chefs zélandais, chez M. *Busby,* résident anglais ; presque tous les habitants se hâtèrent d'y accourir et d'assister à cette seconde représentation. M. *Hobson* prit la parole et se fit interpréter par le missionnaire *William* qui, dans ces fonctions, se rendit toujours coupable d'infidélité, au grand mécontentement

des personnes comprenant le *mahoury*, de sévères reproches lui furent publiquement adressés, et obligèrent enfin M. *Hobson* à l'inviter très-poliment de vouloir bien être plus correct et de se dispenser d'altérer le sens de ses paroles.

Dans cette assemblée, M. le commandant déclara aux naturels que l'intérêt qu'ils avaient inspiré à la reine *Victoria* avait décidé sa majesté britannique à l'envoyer pour les protéger ; que tel était son mandat ; qu'ils conservaient leurs droits de chefs, leurs libertés et leurs propriétés, à condition toutefois qu'ils consentiraient à vendre ces dernières à l'Angleterre, et cela entièrement pour leur bonheur futur ; il finit par les engager à signer un concordat[s], dont tous les articles, disposés d'avance, enchaînaient sans retour la volonté de ces malheureux. Il est à la connaissance de tous les Européens présents que, malgré l'infidélité de l'interprête et les moyens entortillés qu'il employa pour les faire donner, tête baissée, dans ce guet apens ; la majorité des chefs interpella vivement M. *Hobson*, l'invitant à retourner dans son pays et déclarant qu'ils n'avaient nullement besoin de lui, ni de sa souveraine pour les administrer ; à l'exception de huit à dix, tous les autres refusèrent de signer.

Depuis lors, tous les moyens ont été mis en usage pour avoir un meilleur résultat, et, il faut bien le reconnaître, ce n'a pas été sans obtenir quelque succès, quoique cependant il existe encore beaucoup de chefs, et notamment ceux de la partie nord de l'île, qui persistent dans leur refus.

Aujourd'hui qu'il est arrivé des soldats, des douaniers, des agents de police et autres employés, les naturels sont inquiets et ne paraissent nullement rassurés sur le sort qu'on leur prépare. Les uns regrettent d'avoir signé, d'autres disent hautement que, n'ayant jamais compris le contrat qu'on leur a présenté, ils n'en tiennent aucun compte et ils sont disposés à employer la force pour en rompre l'exécution. Telle était la véritable disposition des esprits et l'état du pays lors de notre arrivée.

Nous regrettâmes beaucoup de ne pas trouver à *Korora-Reka*

M. l'évêque *Pomparlier*; ce digne Prélat, qui jouit de l'estime générale et aux vertus duquel les Anglais eux mêmes rendent un hommage éclatant, était absent; il était allé visiter la baie *Shouraki* et celle de *Taone-Roa*. N'étant venu à la Nouvelle-Zélande que dans un but tout de morale et de religion, entièrement étranger aux vues de spéculation qui dirigent les actes de presque tous les missionnaires anglais, ayant assisté lui-même à tout ce qui avait eu lieu, relativement à la prise de possession, il eût pu nous donner bien des détails, et nous mettre parfaitement au courant de la question; en son absence, nous nous adressâmes au prêtre français M. *Petit*, qui nous confirma la vérité de ce que nous avions appris et nous fit les honneurs de l'Evêché avec une bonté toute apostolique.

Dès notre arrivée, nous n'avions pas cru devoir faire une visite officielle à M. *Hobson*; dans notre position, une semblable démarche eût pu être interprétée comme étant la reconnaissance du titre sous lequel il était venu, et il ne pouvait entrer dans nos idées de donner matière à une semblable interprétation. Pour nous, ce personnage n'était qu'un simple particulier auquel nous ne devions rien et vis-à-vis duquel nous n'étions engagés à rien. Nous eûmes lieu de penser néanmoins qu'il s'était attendu à nous voir et que notre manière d'agir l'avait désappointé, car, deux jours après notre arrivée, il envoya son secrétaire à bord de l'*Astrolabe* présenter ses civilités à M. d'*Urville*, et lui faire toutes les offres de service qui étaient à sa disposition. Le commandant répondit à cette avance comme il devait le faire, et fit part avec franchise des raisons qui l'avaient empêché de prendre l'initiative. Ne pouvant reconnaître, à moins d'avoir reçu des ordres contraires du gouvernement français, un acte qu'il désapprouvait et qui était une violation flagrante du droit des gens, il n'avait pu penser un seul instant à visiter M. *Hobson* comme gouverneur de la *Nouvelle-Zélande;* mais il était tout disposé à entrer en relations avec M. *Hobson*, capitaine de la marine anglaise. L'envoyé ayant donné l'assurance que son supérieur n'exigeait absolument rien, et que, dans l'état

de maladie où il se trouvait alors, il se fût empressé lui-même de venir faire connaissance avec le chef de l'expédition française, toutes les difficultés disparurent, et tout se réduisit à une simple politesse à laquelle nous nous mîmes en devoir de répondre dans la matinée du premier mai. Après nous être assurés préalablement que M. le capitaine anglais n'était pas à *Korora-Reka*, nous nous dirigeâmes sur le village de *Pahia*, où l'on nous dit qu'était sa résidence habituelle et où nous devions être certains de le rencontrer. La brise était debout et soufflait avec force, nous eûmes beaucoup de peine à atteindre le but. Nous mîmes pied à terre à peu de distance d'une assez belle maison, qui était celle que nous venions chercher, un factionnaire, qui était de garde à la porte, s'empressa de prévenir un sous-officier que nous priâmes d'annoncer notre visite à M. *Hobson*. Il nous fut répondu que M. *Hobson* était absent depuis la veille, il était allé faire une visite à l'un de ses amis qui résidait à environ dix milles de là. Nous n'avions ni le loisir, ni la volonté de courir aussi loin, et d'ailleurs, il devenait patent que M. le *Gouverneur de la Nouvelle-Zélande* voulait s'en tenir à la première démarche qu'il avait faite, et désirait éviter d'entrer en matière sur les affaire du jours. Nous n'étions pas en arrière de bienséance avec lui et nous laissâmes nos cartes, satisfaits que tout fût terminé ainsi. Après avoir fait quelques tours dans les environs et avoir examiné la propriété considérable de M. le missionnaire *William*, nous nous remîmes dans nos canots et nous regagnâmes nos corvettes.

Le 3 mai, au soir, notre eau était complétée et nous avions terminé quelques légères réparations dans le gréement et dans les voiles. Malgré la difficulté qu'on éprouve aujourd'hui à se procurer des vivres frais à la *Baie des Iles*, difficulté causée par le grand nombre de navires qui y abordent chaque jour et dans le même but, nous étions néanmoins parvenus à nous approvisionner passablement. Nous prîmes alors les dispositions pour l'appareillage qui était fixé au lendemain. (*M. Jacquinot.*)

Note 21, page 204.

La situation de l'anse de Korora-Reka et la facilité qu'on a d'y entrer et d'en sortir la feront toujours préférer aux mouillages de Pahia et de Kawa-Kawa, dans la même baie. Aussi a-t-elle été choisie de tout temps par les Européens pour y fermer un établissement. Nous y trouvâmes à notre arrivée le commencement d'une petite ville. On y remarquait une centaine de maisons élégantes, européennes, quelques magasins, un hôtel et une grande quantité de tavernes. Au centre de tout cela, était le village indigène entouré d'une palissade, qui a servi de noyau à cette petite ville. Dans la plaine derrière, on voyait surgir beaucoup d'habitations nouvelles, et, en attendant qu'elles fussent bâties, ceux qui devaient les occuper étaient logés sous des tentes. Toutes les terres destinées à servir d'emplacement à cette cité naissante, les hauteurs voisines, et toute la presqu'île étaient depuis longtemps accaparées par les spéculateurs, qui les tenaient divisées en petits lots, à la disposition des acheteurs. Les parties voisines de la mer et les plus propres à bâtir des magasins et des maisons avaient déjà atteint un prix très-élevé. Tous ces spéculateurs, qui semblaient s'être donné rendez-vous dans cette partie reculée du monde, comptaient beaucoup sur l'engouement qui existe en Angleterre et à Sidney pour la colonisation de la Nouvelle-Zélande, et sur l'arrivée prochaine des colons qu'on désignait déjà sous la dénomination plaisante des victimes, auxquels ils comptaient faire la loi. Ceux-ci, en effet, attirés dans ce pays pour le cultiver avec un petit capital, se trouveront à leur arrivée à la discrétion des possesseurs du sol, ils seront obligés d'en passer par toutes les conditions qu'on voudra leur imposer, et ils seront bien près de leur ruine, ou du moins ils n'auront guère changé leur position en quittant l'Angleterre. L'agiotage sur les terres, la plaie de toutes les colonies nouvelles, était pour ainsi dire le seul commerce de ce pays, il avait atteint son maximum. Elles

avaient déjà passé dans cent mains sans avoir changé de face, car leurs possesseurs n'avaient jamais eu l'idée de les cultiver, et il eût valu cent fois mieux, pour la colonisation de ce pays, que le sol y fût encore dans les mains des indigènes.

Le pavillon britannique flottait sur le territoire de la Baie des Iles depuis le commencement de février. Le capitaine de vaisseau Hobson, nommé par la reine d'Angleterre gouverneur de tout le territoire appartenant aux sujets anglais sur la Nouvelle-Zélande, avait réuni à son arrivée tous les chefs des divers districts de la *Baie des Iles*. Après leur avoir exposé que l'intérêt qu'ils avaint inspiré à la reine l'avait décidée à l'envoyer pour les protéger, avait réussi à faire signer à la plupart d'entre eux un traité dans lequel ils abdiquaient leur souveraineté en faveur de l'Angleterre. Par cet acte, ils s'engageaient à ne plus vendre leurs terres qu'au gouvernement. Fort ainsi d'une adhésion frauduleusement arrachée à une partie des chefs, il avait pris possession de tout ce territoire au nom de la couronne d'Angleterre. Beaucoup de colons anglais établis depuis longtemps dans ce pays, avaient manifesté dès le principe une vive opposition à tous ces actes, qui arrêtaient leurs transactions avec les naturels. Cette usurpation froissait tellement les intérêts des Français établis antérieurement dans ce pays, que ceux-ci avaient protesté contre elle avant notre arrivée, et ils éprouvaient pour cela beaucoup de tracasseries dans le pays, suscitées sourdement par les agents de M. Hobson.

Nous regrettâmes vivement de ne pas être à même de pouvoir leur donner des instructions sur la manière de se conduire vis-à-vis des autorités anglaises, conformes aux vues de notre gouvernement. Tout ce que put faire le commandant pendant notre séjour, fut de ne pas reconnaître officiellement le gouverneur Hobson. Le commodore américain, dont les compatriotes étaient encore beaucoup plus lésés que les nôtres par cet envahissement d'un des plus beaux ports du monde par l'Angleterre, en avait fait autant, et il avait de plus assuré à tous les sujets américains que jamais les Etats-Unis ne le souffrirait. Quoi qu'il en soit, tout porte à penser

que l'occupation de ce pays par l'Angleterre sera définitive et considérée par les autres puissances comme un des faits accomplis auxquels on se soumet, quand on ne juge pas que cela vaille la peine de faire une guerre. Nos compatriotes ne le jugeaient pas ainsi, et se faisaient beaucoup d'illusions sur l'appui qu'ils attendaient de la France; mais tout ce qu'elle fera, je crois, et elle le leur doit, c'est de faire respecter tous leurs titres de propriété antérieurs à l'occupation anglaise.

Les naturels sont moins dégradés à la Baie des Iles que les tribus que nous avons vues dans les ports de Tavaï-Pounamou. Si leurs rapports avec les bâtiments européens y ont donné naissance au même trafic honteux des chefs dont nous avons été témoins dans le Sud, et à la dissolution des femmes, les enseignements religieux qu'ils ont reçus des missionnaires ont servi un peu de contre-poids à cet entraînement irrésistible vers le vice quand la séduction est si puissante, et ils les ont empêchés de ne prendre de la civilisation que la corruption qui l'accompagne. Quelques-uns de ces naturels, imbus des idées morales qu'ils ont puisées dans la religion, se sont élevés d'une manière sensible dans l'échelle sociale et mènent la vie digne et régulière d'hommes simples, à désirs bornés, qui trouvent amplement à les satisfaire dans les ressources naturelles de leur pays. Mais la masse, bien qu'elle ait embrassé le christianisme, est restée plongée dans une ignorance telle, qu'elle n'en comprend nullement les dogmes, et elle l'a adopté plutôt par imitation des Européens, que sous l'inspiration d'une foi vive. Le seul bienfait réel du nouveau culte est d'avoir adouci leurs mœurs et détruit chez eux le cannibalisme, et cette soif effrénée de vengeance qui les y poussait et ternissait tant les heureuses qualités dont ils sont doués.

(*M. Dubouzet.*)

Note 22, page 204.

Le petit canot a été expédié à terre pour les provisions. Mais, au bout d'une heure, nos cuisiniers maîtres d'hôtels ou pour-

voyeurs sont arrivés désappointés de n'avoir pu trouver à acheter dans la nouvelle colonie ni poisson, ni volailles, ni fruits, pas même un œuf. En attendant les beaux résultats, les merveilleux produits que promettent les succès d'une pareille entreprise, les nouveaux habitants de Korara-Reka n'ont d'autres vivres que ceux envoyés de Sydney. La Baie des Iles, qui offrait naguère aux navigateurs des vivres frais en abondance et à vil prix, se trouve en ce moment complétement épuisée. Il ne manque pourtant pas ici de gens qui se disent colons; mais les travailleurs, les cultivateurs sont infiniment rares. L'indigène se nourrit d'un morceau de poisson sec, de quelques patates, et au besoin de quelques racines de fougère. Il s'en faut de beaucoup qu'un pareil repas soit du goût du colon européen, et surtout du colon anglais, qui consomme en un jour ce qui suffirait à la nourriture d'un indigène pendant une semaine.

Nous n'avons pas été assez heureux pour rencontrer ici notre vertueux évêque, M. de Pompalier, chef de la mission catholique à la Nouvelle-Zélande: il est depuis quelques jours en tournée dans l'intérieur, et il ne peut être de retour avant le départ des corvettes. Ce prélat a su, par sa droiture, sa douceur, sa bonté et par les bienfaits qu'il répand, s'attirer l'estime, le respect et l'attachement des indigènes comme des Européens. Les Anglais eux-mêmes sont obligés de convenir que leurs missionnaires ne sont que des traficants, des brocanteurs, tandis que les nôtres sont de vrais apôtres. D'un côté, la mission est regardée comme un moyen d'accaparer les ressources du pays et de faire fortune; de l'autre, c'est un moyen d'éclairer une population sauvage, d'adoucir ses mœurs par des bienfaits, d'instruire les enfants, de soigner les malades, de faire du bien à tout le monde, de donner l'exemple du travail, de la tempérance, du désintéressement... Cette conduite opposée porte déjà ses fruits. Notre évêque, assisté de trois ou quatre ecclésiastiques, ne peut suffire à son œuvre évangélique. Les naturels veulent tous être *Picopo* (Episcopaux). Cependant il ne faut pas s'exagérer les résultats obtenus par nos missionnaires. Les Zélandais cesseront d'être

cannibales, ils renonceront peut-être à leurs guerres meurtrières, ils n'auront plus leurs mœurs féroces d'autrefois; mais, chrétiens ou non, ils n'en resteront pas moins des brutes apprivoisées. La génération actuelle paraît tout à fait incapable d'apprécier ce qu'il y a de bon dans notre état de civilisation. Les Zélandais aiment notre évêque, parce qu'il est pour eux bon, humain, généreux ; ils croient peut-être à la bonté de Dieu qui leur envoya ce saint apôtre; mais ils ne voient dans la religion que l'évêque et les dons qu'ils en reçoivent; leur instinct ne va pas au-delà.

Le transport anglais le *Buffalo* est sorti, pendant la nuit, de la rivière Kawa-Kawa, et est venu mouiller près de nous, à petite portée de canon. Le capitaine Hobson a voulu sans doute être en mesure de rendre un salut dans le cas où il en serait fait; mais d'après la déclaration d'hier, la précaution est assez inutile. Cet officier n'ayant pu trouver à Korora-Reka un seul coin de terre pour s'y établir avec sa femme, est allé s'installer provisoirement à Pahia, dans la partie O. de la baie, chez les missionnaires anglicans. Les Anglais établis dans le pays, et ceux qui sont venus pour accaparer les terres, ont refusé, dit-on, de céder un terrain et un local pour y installer leur gouverneur. C'est sur un terrain appartenant à notre évêque, que le pavillon britannique a été arboré lors de la prise de possession.

La société formée à Sidney pour la colonisation de la Nouvelle-Zélande, avait elle-même provoqué la prise de possession de ce pays par le gouvernement anglais, dont la protection lui était nécessaire. Sans la prise de possession formelle, la compagnie n'avait aucune garantie contre les puissances maritimes rivales de l'Angleterre : elle voulait donc que le gouvernement envoyât planter son pavillon sur une terre dont elle se réservait l'exploitation exclusive. La reconnaissance du pays, la mission d'un gouverneur avec la plus petite force armée, la création d'une magistrature, et rien de plus pour le moment. A la faveur de cette prise de possession, la société espérait voir en peu de temps décupler le prix de ses propriétés. La magie des actions, toute-puissante en Angleterre, paraît l'être encore plus à Sidney. Des spéculateurs,

agioteurs, aventuriers, etc., se sont rués sur la Nouvelle-Zélande, non point pour la coloniser, mais pour en accaparer les terres qu'ils ont acquises des chefs indigènes, au prix de quelques couvertures de laine, d'un fusil ou d'un baril de rhum. Ces propriétés passées dans les mains des Européens, ont déjà changé plusieurs fois de maîtres, en acquérant une valeur toujours croissante, non point par la culture (la plupart sont encore en friche); mais par le seul fait de l'agiotage. Les choses en sont venues à un tel point, que sur l'emplacement du village de Korora-Réka, il n'en coûte pas moins de 2 liv. sterl. pour chaque pied de longueur du terrain qu'occupe une baraque en planche. Il faut plaindre les malheureux colons qui viendront d'Europe pour acheter si cher un petit coin de terre. Dans un pays où la société n'est pas encore organisée, où la propriété est à peine reconnue, la chicane ne saurait manquer d'aliments; aussi les procureurs, avocats et notaires sont-ils accourus des premiers à la curée. Les mémoires, les consultations, les actes, forment déjà une branche de spéculation très-productive.

Le 1er mai, au lever du soleil, les deux corvettes ont fait une salve de 21 coups de canon, et pavoisé à l'occasion de la fête du roi. A midi et au coucher du soleil, les mêmes salves ont été répétées; mais la violence de la brise a obligé d'amener les pavois dans le milieu de la journée. Un navire américain, mouillé à l'embouchure de la rivière Kawa-Kawa, a fait une salve, pour s'associer à notre fête. Les Anglais n'ont fait aucune démonstration.

Les Américains ont protesté contre la prise de possession de la Nouvelle-Zélande par l'Angleterre. Habitués comme nos baleiniers, et même longtemps avant eux, à venir librement faire la pêche sur ces côtes et à ravitailler leurs navires dans ces ports, ils ne peuvent voir sans déplaisir ce pays passer sous la domination d'une puissance rivale, qui, selon son bon plaisir, pourra imposer des droits sur leur commerce et leur industrie, et pourrait même un jour leur interdire la pêche sur ces rivages. Le gouverneur Hobson n'est donc pas encore reconnu par les Américains.

Nous n'avons que peu de détails sur cette prise de possession si contestée. Nous ignorons même s'il a été assigné quelques limites à la nouvelle province que l'Angleterre prétend ranger sous sa domination, ou si la Nouvelle-Zélande tout entière, composée des îles Maouri, Tavaï et Stewart, doit passer sous le joug britannique. Quoi qu'il en soit, il paraît que le capitaine Hobson ayant, par l'entremise des missionnaires de sa nation, convoqué tous les chefs des tribus indigènes, leur fit part des intentions de son gouvernement, et leur proposa de reconnaître le patronage, le protectorat, en un mot, le joug maternel de la reine Victoria, la plus puissante et la plus douce entre toutes les reines. Les caresses et les présents ne furent pas épargnés pour obtenir l'adhésion des plus récalcitrants; le vin et les liqueurs coulèrent à grands flots pour donner aux Sauvages un avant-goût des joies et du bonheur qui leur était promis. On essaya même, dit-on, de se servir de l'influence de notre évêque pour séduire quelques-uns des chefs. Plusieurs ne savaient pas ce qu'on voulait obtenir d'eux, d'autres étaient absents, d'autres enfin protestèrent ouvertement contre l'occupation du territoire par les étrangers. On réunit pourtant un assez grand nombre d'adhésions pour couvrir l'acte qui fut rédigé à cet effet, des burlesques cachets des chefs zélandais qui, en pareil cas, adoptent souvent pour armes le tatouage bizarre dont leur nez est sillonné.

Nanti de cette pièce, le gouverneur Hobson procéda, avec le cérémonial usité, à la prise de possession. Le pavillon britannique fut arboré sur la presqu'île de Korora-Réka, un petit détachement de soldats fut débarqué. Plusieurs fonctionnaires sont nommés, et en route pour se rendre à leur poste, l'un d'eux a le vain titre de protecteur des indigènes, *protector of the aborigenes*, qui, pour remplir dignement son emploi, n'aurait je pense rien de mieux à faire que de déchirer l'acte de spoliation. Les chefs insoumis ont vainement essayé d'appuyer par la force leur protestation. Ayant rallié une troupe de 2 à 300 hommes, ils ont marché sur Korora-Réka, où les Européens commençaient à s'établir; mais ceux-ci ont pris les armes et fait si bonne conte-

nance, que les Zélandais n'ont pas osé les attaquer et se sont débandés.

Le capitaine Hobson ayant trouvé l'emplacement de Korora-Reka occupé par les spéculateurs qui ne voulaient céder leur terrain qu'à des prix exhorbitants, est allé chercher ailleurs un emplacement pour y fonder une ville. C'est sur les bords de la rivière Kawa-Kawa que doit naître la capitale de la Zélande britannique, la cité Victoria qui n'existe encore qu'en projet. Pendant que le fondateur médite les plans de sa nouvelle ville et rêve à sa splendeur future, les Anglais, Français, Américains venus de la Baie des Iles, résident à Korora-Reka, qui, par les avantages de sa position et de son ancrage, l'emportera sur Victoria, lorsque cette ville aura vu le jour. C'est là que se font les affaires et les trafics de toute espèce; c'est là que les courtiers circulent et colportent les actions de la nouvelle banque; c'est là que les procureurs, les notaires rédigent leur grimoire dans une mauvaise baraque, et pour ainsi dire en plein vent. Là sont l'église protestante, la chapelle catholique, le restaurant, les cafés, les billards, les magasins, le cercle du commerce et les maisons de joie.... qui s'élèvent sous la forme d'une case en planches, d'une hutte en jonc, ou d'une simple tente; mais, de même que Paris ne s'est pas fait en un jour, il ne manque au petit bourg de Korora-Reka que du temps pour devenir ville, du temps et du crédit, surtout du crédit. Il ne faut donc pas s'étonner si dans toutes leurs grandes entreprises de colonisation, de fondation de villes nouvelles, les Anglais et les Américains débutent toujours par l'établissement des banques, qui seules peuvent donner à leurs capitaux une valeur fictive : cinq, dix et même cent fois plus forte.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 23, page 204.

Korora-Reka peut être considérée aujourd'hui comme une station européenne. A la place des mauvaises huttes des indigènes, il s'élève une petite ville qui tend à prendre un assez grand

développement et qui chaque jour voit accroître le nombre de ses habitants. On y trouve déjà presque tous les approvisionnements nécessaires à un navire et des vivres frais en grande abondance. Le village s'étend sur le bord de la mer et ne forme jusqu'à présent qu'une très-longue rue, faisant face à la baie, mais bâtie sans aucune régularité. Chacun après avoir acheté son terrain y a planté sa maison comme il lui a convenu. Les nouveaux débarqués qui n'ont pas encore de toit pour se mettre à l'abri, campent sous des tentes en attendant que l'on ait bâti leurs maisons, qui leur coûteront fort cher. Les maçons, les charpentiers sont des ouvriers libres de Sydney ou d'Hobart-Town et les terrains sont déjà d'un prix exhorbitant.

Toutes ces terres, qui ont été acquises à vil prix des indigènes, sont devenues l'objet de spéculations assez importantes, qui ont déjà produit des bénéfices énormes, et en auraient donné de plus consirables encore, si le gouvernement ne les avaient arrêtés tout à coup. Voici ce qui s'est passé à cet égard.

Avant la prise de possession par les Anglais, quelques aventuriers arrivés sur les lieux avec un peu d'argent comptant, quelques pacotilles de couvertures, de mauvais fusils, etc., etc., ont pu acheter des chefs indigènes de vastes propriétés, qu'ils ont vendues aux nouveaux débarqués avec des bénéfices de plus de 100 pour 100. Plusieurs d'entre eux, et notamment quelques Français que nous avons été étonnés de rencontrer, avaient déjà réalisé beaucoup d'argent comptant quand vint l'occupation anglaise définitive.

Le premier acte de la nouvelle administration fut d'interdire impérativement ces sortes de marchés et de se mettre aux lieu et place des vendeurs. Pour en arriver là, on réunit presque tous les chefs de cette partie de l'île, et, de gré ou de force, on leur fit signer un acte par lequel ceux-ci s'engageaient à ne vendre leurs terres qu'au gouvernement, qui les revendrait à sa convenance aux arrivants. Ainsi, ceux qui postérieurement avaient acquis des naturels se trouvaient dans l'impossibilité de revendre aux particuliers et devaient naturellement passer par les mains de

l'administration. Tout cela ne laisse pas que d'être d'une iniquité parfaite : l'administration se ferait largement la part du lion. Heureusement on voulait bien laisser aux colons les propriétés qu'ils avaient acquises avant la promulgation de l'acte. Mais pour les Français, la chose était plus compliquée, attendu que jusqu'à présent la France, pas plus que les Etats-Unis, n'a voulu reconnaître la prise de possession de l'Angleterre.

Nous débarquâmes à *Pahia*, jolie baie dont le rivage et les environs sont exclusivement habités par la mission anglaise. Les pieux apôtres y ont construit de charmantes maisons entourées de beaux jardins remplis de fleurs et d'excellents légumes. Les pauvres gens ! il y règne une paix, une tranquillité parfaite, et on pourrait se croire transporté dans un des plus riants villages de la vieille Angleterre, si, de temps en temps on n'apercevait quelques pauvres diables de Zélandais en sales guenilles, chez qui le tatouage et la fierté sauvage a fait place à la mine cafarde et aux cheveux plats d'un apprenti méthodiste. Nous avons trouvés là, comme dans les belles îles de la Polynésie, les missionnaires anglais riches, heureux, à quelques rares exceptions près, gras et dodus, portant sur leurs larges faces l'expression de la plus profonde béatitude, exploitant à leur profit, pressurant les populations chez lesquelles ils sont allés porter la parole de Dieu, marchands pour la plupart et s'occupant fort peu de leurs ouailles, si ce n'est à leur profit. A *Pahia*, nous les avons trouvés plus riches que partout ailleurs. Leurs basse-cours étaient admirablement fournies, et de beaux et nombreux troupeaux paissaient sur les collines environnantes. Ces hommes ont de nombreuses familles, il faut les nourir, il faut songer à l'avenir de nombreux enfants : le lucre a fait oublier l'Evangile. Le saint apôtre s'est métamorphosé en un marchand cupide.

Disons-le bien vite, nos missionnaires ne ressemblent en rien à ceux-ci. Les sauvages, habitués à être pressurés par les Anglais, ont été fort étonnés de voir de pauvres gens venir à leur secours, leur tendre la main dans leurs besoins. C'est vraiment un noble dévouement que celui de ces messieurs. Quitter son

pays pour aller à travers l'immensité, seul, sans appui, sans autre soutien que sa foi, travailler au salut de peuplades sauvages, au milieu des dangers de toute espèce, et cela avec les modiques ressources que les missions étrangères accordent à leurs prêtres. On peut ne pas partager leurs convictions, on peut trouver qu'ils cultivent plus l'âme que l'esprit; mais je défie qu'on puisse les trouver bas ou sordides. La question d'argent leur est complétement étrangère, et ils sont pauvres comme les premiers apôtres.

A la Nouvelle-Zélande, ils avaient fort à faire, il y avait concurrence, et souvent leurs plus fervents néophytes apostasient pour un verre d'eau-de-vie.

L'occupation anglaise va sans doute mettre fin aux travaux de nos missionnaires; il est peu probable que le gouvernement souffre que leur influence s'élève à côté de la sienne, mais l'Océanie s'ouvre tout entière devant eux. (*M. Duroch.*)

Note 24, page 204.

Quelque sauvages que fussent, il y a cinquante ans, les populations de la Nouvelle-Zélande, elles n'en subirent pas moins, peu à peu, l'influence de leur contact avec les Européens. Des matelots de toute nation ne tardèrent pas à déserter leurs bâtiments pour s'établir au milieu de ces sauvages, et usant de la puissance qu'exerce l'homme civilisé sur la brute, ils ont fini par se rendre presque indispensables à ces chefs, qui souvent les employèrent utilement dans leurs guerres avec leurs voisins. Bientôt le nombre de ces déserteurs se trouva assez considérable pour qu'ils eussent en certains points, et notamment à la Baie des Iles, une grande influence. Ils se firent donner des terres qu'une culture facile mit bientôt à même de fournir de vivres frais les navires en relâche. Des condamnés, échappés des prisons d'Hobart-Town et de Sidney, des aventuriers, des spéculateurs de tous pays arrivèrent peu à peu à la Nouvelle-Zélande dans l'espoir, les uns de s'y créer une existence, les autres d'y faire ou d'y augmenter leur fortune.

Pour des étoffes, des fusils ou quelques guinées, ils acquirent des chefs la propriété plusieurs milliers d'acre de terres. Tel est le cas du baron Thierry, dont j'ai parlé déjà ; qui, il y a quelques années, a acheté d'un chef quarante mille acres de terres et le droit de souveraineté dans sa propriété. Dans ces deux dernières années, les achats ont pris une telle extension que peu de points du littoral n'ont pas un Européen pour maître. Mais voici que le gouvernement anglais jette les yeux sur ce beau pays et en arrête la colonisation; il nomme un gouverneur pour les parties qu'il a achetées ou qu'il achètera des naturels, et notez bien qu'alors il n'avait encore rien acquis. Le décret portait que le gouvernement reconnaîtrait toutes les propriétés achetées antérieurement, pourvu que leur étendue et leur prix d'achat ne dépassât pas une limite raisonnable. Or, cette limite raisonnable est soumise à l'arbitraire du gouverneur, qui peut ainsi disposer à son gré des propriétaires établis dans le pays bien avant l'arrivée du gouverneur. Plusieurs Français établis dans le pays depuis longtemps nous firent le tableau le plus dégoûtant de toute cette honteuse affaire, et l'un d'eux nous donna par écrit un récif succinct de tout ce qui venait de se passer sous ses yeux. C'est un document trop curieux pour que j'omette de le transcrire ici.

Le 29 janvier 1840, la corvette l'*Hérald* débarqua à Korora-Reka, Baie des Iles, M. capitaine de vaisseau Hobson. Le lendemain 30, les habitants, sur son invitation, se rendirent à l'église protestante. Là, entouré de l'état-major de la corvette, de quelques employés et des missionnaires anglais, il donna lecture des documents qui lui conféraient, au nom de la reine d'Angleterre, le titre de lieutenant gouverneur, et d'autres arrêtés relatifs à l'administration et à la police; le plus important est celui qui interdit aux *sujets britanniques*, à compter de ce jour, la faculté d'acheter des terres des naturels. Une commission établie à Sidney peut seule s'en occuper au nom de la reine d'Angleterre. Cette lecture terminée, MM. les habitants furent invités à signer, en signe d'adhésion, un acte constituant M. Hobson gouverneur des îles de la Nouvelle-Zélande, désormais dépendances de la Nouvelle-

Hollande. A quelques exceptions près, les personnes ayant de justes titres à l'estime publique, refusèrent de signer, tandis que parmi ceux qui consentirent, on compte bon nombre de galériens déserteurs, de banqueroutiers en fuite et enfin la lie des habitants.

Un fait aussi important que remarquable, que je fais ressortir ici à dessein, c'est que ces documents ne s'adressent qu'aux sujets britanniques.

« Le 5 février, il y eut une réunion de chefs zélandais chez M. Busby, resident anglais, où se rendit la majeure partie des habitants. M. Hobson se fit interpréter par le missionnaire anglais William, qui se rendit toujours coupable d'infidélité dans ses fonctions, au grand mécontentement des personnes comprenant le *Mahoury*, qui lui en firent souvent de vifs reproches, ce qui obligea M. Hobson à l'inviter très-poliment à être plus correct.

« Dans cette assemblée, M. Hobson déclara aux naturels que l'intérêt qu'ils avaient inspiré à la reine d'Angleterre l'avait décidée à l'envoyer pour les protéger, et que tel était son mandat. Qu'ils conserveraient, en conséquence, leurs droits de chefs, leur liberté et leurs terres; mais que dans leur intérêt ce serait la reine qui leur achèterait ces dernières et il finit par les engager à signer ce concordat. Il est de notoriété publique que, malgré l'infidélité de l'interprète, un grand nombre de chefs invitèrent M. Hobson à retourner dans son pays, n'ayant nullement besoin de lui ni de sa souveraine pour les administrer, et à l'exception de huit à dix, ils refusèrent de signer.

« Depuis lors tous les moyens de séduction ont été employés pour obtenir un meilleur résultat, et, il faut bien le reconnaître, ce n'a pas été inutilement, quoique cependant la grande majorité persiste à refuser, particulièrement les chefs de la partie nord de l'île.

« Maintenant qu'il est arrivé des troupes, des douaniers, des agents de police et autres employés, les naturels sont inquiets, les uns regrettent d'avoir signé, les autres disent que n'ayant jamais compris l'engagement qu'ils ont contracté, ils n'en tiennent aucun

compte. Voilà la véritable position des esprits et l'état du pays.

Les îles de la Nouvelle-Zélande, celle du nord plus particulièrement, sont très-riches en beaux bois de construction, chanvre, mines de charbon de terre, mines de cuivre, de fer, de plomb, d'argent, de soufre, de marbre et probablement d'autres matières. Le terrain, quoique montueux, est excellent et facile à cultiver ; il produit à peu de frais et en belle qualité les céréales, les herbages et les fruits d'Europe en même temps que ceux des régions intertropicales. Il est coupé d'une infinité de belles rivières qui, ainsi que la mer, contiennent de grandes variétés d'excellents poissons. Les ports sont vastes et nombreux ; les fonds y sont d'une excellente tenue, particulièrement dans la Baie des Iles. La température peut être comparée à celle du midi de la France et le climat y est très-sain.

D'après ces considérations on concevra facilement de quelle importance il serait pour la France de partager cette possession avec l'Angleterre, qui, toujours à l'affût des conquêtes utiles et aisées, ne manque jamais l'occasion de les saisir.

La France, qui ne sera riche que par un commerce étendu, trouverait là l'emploi d'un grand nombre de navires marchands; elle se créerait des ressources fécondes et indispensables pour arriver enfin à la supériorité maritime que sa position, autant que les talents de ses officiers, le courage naturel de ses marins et leurs mérites semblent présager. Qu'un moderne Colbert se révèle, et sans aucun doute les résultats viendront justifier cette opinion.

L'occasion est belle d'employer d'une manière utile le trop-plein de notre population ; avant deux ans, ces îles fourniraient un écoulement immense aux produits de notre industrie nationale, qui, avec un peu d'aide, ne tarderait pas à l'emporter sur celle des autres nations. Politiquement parlant, ne serait-ce pas un moyen infaillible d'assurer la tranquillité intérieure de la France ?

Quand on compare ces faits aux pompeux articles publiés par les journaux anglais sur les résultats des conférences tenues chez le gouverneur, et surtout quand sur les lieux on a recueilli

comme nous des détails positifs sur cette triste affaire, on ne peut se défendre d'un sentiment pénible en voyant de quels procédés le gouvernement anglais a fait usage. Il est bien avéré que les chefs signataires de la convention n'ont adhéré qu'après un grand repas à la suite duquel le plus grand nombre était dans l'ivresse; on nous a même affirmé que la traduction en *Manouri* était toute différente de l'acte lui-même. Aussi presque tous les chefs ne veulent-ils plus reconnaître leurs signatures.

Un de ces chefs opposants posa à M. Hobson, pendant la conférence, une question fort simple qui parut embarrasser beaucoup Son Excellence. Croyez-vous, lui dit-il, que si moi, qui suis un grand chef, j'allais en Angleterre proposer ma protection au parlement et demander la place de la reine, mes offres et ma demande seraient acceptées? Non, certainement, lui répondit M. Hobson en se mordant les lèvres de dépit. Eh bien! pourquoi êtes-vous venu chez nous? qui a appelé votre protection? Croyez-moi, retournez chez vous, nous sommes contents de notre état et nous n'avons que faire de vous.

De tous les anciens acquéreurs de terres, celui qui porte le plus d'ombrage au gouverneur est le baron Thierry, que les chefs du nord sont accoutumés à regarder comme un des leurs et qui, s'il était soutenu par notre Gouvernement, serait un grand empêchement à l'grandissement des Anglais. Aussi, depuis l'arrivée du gouverneur, tout a-t-il été mis en jeu pour le déposséder et le forcer à renoncer à ses prétentions. Il n'y a pas d'injures ou de mauvais traitements qui lui aient été épargnés, il n'y a pas de séductions qui n'aient été tentées près des chefs pour les engager à réclamer leurs terres comme ayant été payées au-dessous de leur valeur. Quelques-uns déjà se sont laissé endoctriner, et il est à craindre que la plus grande partie ne les imite si ce pauvre homme n'est secouru à temps. Notre arrivée releva ses espérances et celles de nos autres compatriotes exposés à perdre leurs propriétés par l'arrêté du gouvernement anglais. M. Thierry ne se trouvant pas à Korora-Reka, on lui envoya immédiatement un exprès pour le prévenir de notre arrivée. A cette nouvelle, il quitta immédiatement sa ré-

sidence de Hokianga et arriva heureusement avant notre départ. Il exposa tous ses griefs et ses droits à M. d'Urville, qui lui promit de les soumettre au ministre en les appuyant de toute sa force.

Le 4 mai au matin, nous mîmes à la voile et sortîmes du port avec une petite brise du sud ; à peine étions-nous en dehors des pointes, que nous vîmes appareiller le *Buffalo*, qui sortit peu après nous, quoique nous sussions bien positivement qu'il devait rester encore plusieurs mois dans la rivière Kawa-Kawa. Il était évident que c'était la continuation de la ridicule forfanterie de M. Hobson, et nos plaisanteries sur cet épouvantail d'un nouveau genre recommencèrent de plus belle. Comme nous attendions tranquillement une de nos embarcations encore à terre, le *Buffalo* passa à côté de nous, et une fois au large, il eut l'air de nous attendre. Quand notre canot fut de retour, nous reprîmes paisiblement notre route, et quand nous eûmes dépassé le *Buffalo*, à la chute du jour, celui-ci serra le vent et commença à louvoyer pour rentrer dans le port. Qu'a prétendu faire M. Hobson avec son pauvre *Buffalo*? Avait-il l'intention de faire épier nos mouvements ? Mais tout le monde savait que nous allions au détroit de Torrès, et c'était là une démarche mal conçue et maladroitement exécutée ; car à coup sûr les rieurs n'ont pas été de son côté. Comment a-t-il pu penser nous intimider par la présence d'une pareille *ourque* armée de six misérables canons? Et puis d'ailleurs n'étions-nous pas en paix? et quand bien même la France et l'Angleterre eussent été en guerre, n'avons-nous pas des passeports qui nous mettent à l'abri et en dehors de toutes les chances de la guerre? Vraiment, si les autorités de la Nouvelle-Zélande ne déploient pas plus de sagacité dans leur administration que dans cette circonstance, on doit plaindre les colons confiés à leurs soins. (*M. Montravel.*)

Note 25, page 240.

Le 27 mai 1840, vers dix heures et demie, quelques pirogues s'étant détachées du rivage en nageant de notre côté, nous mîmes en panne pour les attendre : mais elles s'arrêtèrent à portée de voix, et toutes nos démonstrations amicales, les étoffes et les autres objets que nous leur montrions, ne purent les engager à accoster les corvettes. Chacun de ces canots, au nombre de six, étaient montés par sept hommes, à l'exception d'un seul, qui n'avait pas craint de s'aventurer à une aussi grande distance avec deux rameurs seulement. Ces naturels, de couleur rouge cuivrée, étaient d'une assez belle taille et paraissaient forts et bien constitués ; quelques-uns avaient les cheveux longs et ébouriffés comme les Papous ; d'autres les portaient courts. Ils étaient entièrement nus, excepté trois ou quatre d'entre eux, auxquels nous remarquâmes des ceintures d'étoffe blanche qui masquaient leurs parties naturelles. Les pirogues, peu élancées et à balancier, étaient sans grâce et grossièrement construites. Fatigués de les voir persister à ne pas entrer en relations plus intimes, nous les quittâmes après une demi-heure, et nous nous remîmes en route. En passant à une petite distance d'une de ces embarcations, un officier envoya un couteau qui tomba à la mer. Aussitôt un des naturels se précipita à l'eau, et eut l'adresse de le rattraper. Deux ou trois autres objets leur furent envoyés de même, mais rien ne put détruire leurs craintes, et nous les laissâmes bientôt derrière nous.

Dans la soirée, trois autres pirogues, dont une double et bien voilée, se dirigèrent sur nous ; les naturels qui les montaient faisaient des signes qui paraissaient indiquer leur désir d'atteindre les corvettes ; mais convaincus d'avance que nos communications ne seraient pas plus intimes qu'avec les premiers canots nous ne fîmes rien pour les attendre, et nous les laissâmes promptement derrière nous, la brise était alors très-fraîche et notre sillage moyen était de six à sept milles par heure.....

Le 1er juin 1840, à six heures du matin, nous mîmes sous voiles, et à huit heures et demie nous relevions l'île *Hougar*, au sud du Monde, à un mille et demi. Faisant route de là pour passer au nord de l'île *Dalrymple*, nous mîmes ensuite le cap au S. O. $\frac{1}{4}$ S. et au S. S. O. pour prolonger la longue chaîne de brisants qui se trouvent à l'ouest. A une heure quinze minutes de l'après-midi, nous relevions l'île *Rennel* à l'est du Monde, à environ quatre milles, et nous continuâmes à suivre les récifs. Nous comptions, dans cette journée, accomplir une bonne étape et nous avions l'espoir de doubler promptement le large banc de sable qui s'étend dans le S. O. de l'île *Toud*, et au milieu duquel cette île se trouve enclavée, d'après les cartes que nous possédions.

Malheureusement le soleil était dans la direction que nous suivions, et, par conséquent, gênait beaucoup la vigie qui était placée sur les barres du petit perroquet. De plus, sans que nous le sussions, la mer était pleine et couvrait entièrement le banc que nous voulions éviter; la brise fraîche imprimait un sillage rapide aux corvettes qui cependant ne naviguaient que sous les trois huniers avec deux ris. Ces diverses circonstances, qui toutes se réunissaient alors pour déjouer la surveillance dont nous avions besoin, surveillance dont nous nous occupions tous indistinctement, nous induisirent un instant en erreur et nous entretinrent, pendant quelques minutes, dans l'assurance que nous avions de faire bonne route et dans la certitude où nous étions d'avoir le cap sur le canal formé par le banc de *Toud*, et un autre petit banc qui gît au S. O., à environ deux milles. Ce court instant suffit pour nous engager dans une fausse voie, et lorsque nous nous en aperçûmes, il n'était plus temps de revenir sur nos pas. L'œuvre était consommée, nous devions en subir les conséquences; il ne fallait plus songer qu'à tirer le meilleur parti possible de cette critique position en nous en rapportant, pour le reste, à la Providence, qui déjà, en plusieurs occasions, nous avait tirés de dangers non moins imminents et qui ne nous abandonnerait certainement pas dans celui-ci.

L'*Astrolabe* se trouvait à deux ou trois encablures devant nous, lorsque nous la vîmes subitement venir en travers, carguer ses

voiles et mouiller; notre surprise fut grande, et nous pensâmes aussitôt qu'une pareille manœuvre ne pouvait être suscitée que par un péril pressant. Les ordres furent donnés immédiatement pour l'imiter; mais avant que leur exécution pût être effectuée, nous avions déjà diminué de beaucoup la distance qui nous séparait d'elle, et à peine l'ancre était-elle au fond, quoique cependant la sonde eût rapporté trois brasses, que la *Zélée* talonna avec force et éprouva des secousses qui ébranlèrent la mâture. Nous mîmes immédiatement les embarcations à la mer et nous élongeâmes des ancres dans la direction que nous avions suivie en entrant. Malheureusement la mer commençait alors à descendre avec force; elle paralysa nos efforts et nous contraignit à rester où nous étions. Néanmoins, afin de prévenir la chute du navire sur un des côtés, nous tentâmes de placer des béquilles; nous luttâmes longtemps pour amener cette opération à bonne fin; nous fûmes enfin forcés d'y renoncer, et nous dûmes céder à la violence du courant, qu'il était impossible de surmonter.

A sept heures du soir, la mer était étale, et à neuf heures, après deux heures de flot, la *Zélée* se trouvait entièrement dégagée. Nous reprîmes les travaux, nous virâmes sur les ancres, et déjà nous avions gagné assez de terrain pour être sûrs, avec quelques nouveaux efforts, d'atteindre bientôt une bonne situation, lorsque les câbles cassèrent, nous firent perdre ce que nous avions obtenu avec tant de peine et nous livrèrent derechef aux caprices de la brise et des courants, qui agissaient alors avec la plus grande violence. En peu de minutes, nous fûmes de nouveau collés sur les brisants, et de sinistres secousses vinrent encore une fois nous révéler combien l'existence de notre pauvre corvette était aventurée. Il ne fallait plus alors songer à élonger de nouvelles ancres; tout était contre nous; tout s'opposait à de semblables manœuvres qu'aucune force humaine n'eût pu accomplir. Nous dûmes nous livrer aux travaux qu'il était encore en notre puissance de tenter; nous soulageâmes le gouvernail; les mâts de perroquet furent dépassés et les mâts de hune calés. Bientôt cependant les secousses cessèrent, et la mer, en se reti-

rant, nous laissa assis sur le banc avec une inclinaison de vingt degrés sur babord.

Le jour vint nous montrer l'*Astrolabe* dans une position non moins critique que la nôtre. Ainsi que la *Zélée*, elle était sur le récif, avec cette différence qu'elle inclinait sur babord d'environ 30 à 35 degrés, et présentait les apparences d'un navire totalement naufragé. Du reste, il est juste de dire qu'en ce moment les deux navires paraissaient avoir terminé leur carrière, et que leur salut semblait désormais impossible. Vers la fin du jusant, la sonde ne rapportait que deux pieds sur tribord et quatre pieds à babord. Nous ne perdîmes cependant pas tout espoir, et nous nous hâtâmes de profiter de l'état de la mer pour envoyer des ancres et prendre toutes les dispositions convenables, afin d'être entièrement préparés à utiliser la marée suivante.

Notre espoir était bien faible, et l'avenir se présentait à nous sous un aspect triste et accablant. Trente-trois mois de campagne étaient écoulés, le voyage était sur le point de finir; chacun de nous, quelques jours auparavant, envisageait avec joie l'instant du retour et se livrait à ses projets : quel changement s'était opéré depuis! Nous nous voyions obligés de laisser sur un point inconnu les collections et les matériaux amassés avec tant de peine, recueillis au milieu de tant de dangers! Nous perdions tout, et, pour conserver notre existence, il nous faudrait désormais entreprendre, sur de mauvaises embarcations, une traversée longue et dangereuse, avant d'atteindre un point qui nous offrît les chances d'être enfin rendus à notre patrie.

Nos matelots, insouciants par nature, comme le sont tous les hommes appartenant à cette classe, tenaient une conduite admirable, ils entrevoyaient cependant la gravité de notre position, ils exécutaient les ordres donnés avec autant de calme et de gaieté que s'il se fût agi d'un simple virement de bord en pleine eau.

La mer ne monta que de quatre pieds durant le jour, et vint encore faire évanouir les chances sur lesquelles nous avions compté. Dès lors, il était temps de penser aux grands moyens; le

déchargement complet du navire devenait indispensable ; c'était là notre dernière ressource, pourvu toutefois que le temps se maintînt beau et que la mer, en grossissant, ne vînt pas nous démolir avant d'avoir pu l'exécuter.

Le commandant d'Urville nous rendit visite dans la soirée ; le sort de l'*Astrolabe* était toujours le même, il se trouvait tout aussi désespéré que celui de la *Zélée*. Il observa, toutefois et avec juste raison, qu'en voulant sauver les deux bâtiments, nous courions les chances de les perdre tous les deux ; que les deux équipages isolés étaient trop faibles pour exécuter, en peu de temps, de grands travaux, et qu'en conséquence il devenait indispensable de concentrer toutes nos forces sur un seul. L'*Astrolabe* fut choisie comme étant celle des corvettes que l'on présumait se trouver dans les conditions les plus heureuses ; et il fut convenu que, dès le lendemain matin, je dirigerais sur elle tous les marins de la *Zélée*, et que l'on procéderait immédiatement à opérer son déchargement. Les effets les plus précieux de l'expédition devaient être transportés à terre ; une quantité de vivres suffisante devait être tout d'abord débarquée et un camp devait être établi, confié à la garde d'un officier et de quelques hommes armés.

La nuit arriva bientôt, et chacun de nous put se livrer à ses réflexions, qui toutes durent se trouver en rapport avec la malheureuse position dans laquelle nous nous trouvions.

A huit heures du soir, notre position parut s'aggraver encore, l'inclinaison tomba jusqu'à 25° degrés. Nous nous accrochions néanmoins aux chances favorables, et, sans qu'aucun de nous y comptât beaucoup, nous nous disions que la marée de nuit serait sans doute plus forte que celle du jour. M. *de Flotte*, élève de première classe, était alors de quart et se tenait sur les bastingages, armé d'une longue perche graduée, interrogeant à chaque minute l'élévation de l'eau, épiant les mouvements avec anxiété. A dix heures, la mer avait monté de cinq pieds, et nous n'étions encore qu'à mi-flot ; à onze heures, la *Zélée* était entièrement droite. Le premier lieutenant, M. *Dubouzet*, s'empressa de m'annoncer cette bonne nouvelle, à laquelle j'étais loin de m'attendre;

en moins d'une minute, tout le monde fut sur le pont; officiers et matelots, tous armèrent le cabestan, et nous commençâmes à virer. Dès le début, l'avant s'abattit de quelques degrés; nous redoublâmes d'efforts, il continua son abattée. Bientôt quelques légères secousses se firent sentir et vinrent nous combler d'espérance. A onze heures et demie, la *Zélée* flottait de nouveau. Je ne chercherai pas à peindre le bonheur que nous éprouvâmes alors; il faut se trouver dans une semblable position pour l'apprécier ; rien ne pourrait rendre les sentiments que chacun de nous dut ressentir : nous passions à la lettre de la mort à la vie.

Nous nous amarrâmes solidement et nous pûmes enfin nous livrer au repos, dont nous avions tous un pressant besoin. Nous n'étions cependant pas sans inquiétude sur l'*Astrolabe ;* mais enfin un des deux navires était sauvé sans de trop graves avaries, et c'était un progrès immense qui assurait le salut de l'expédition.

Les premières lueurs du jour nous trouvèrent tous sur le pont, tâchant de distinguer si notre compagne avait été aussi heureuse que nous. Malheureusement, nous fûmes bientôt assurés qu'elle se trouvait toujours au même point; seulement, son inclinaison était moins forte, elle ne paraissait éprouver aucune secousse, et nous pûmes espérer qu'elle se tirerait d'affaire. Tous les marins de la *Zélée* furent envoyés à son aide, de nouvelles ancres furent élongées, toutes les dispositions de réussite furent prises, et, la nuit suivante, à l'aide de la marée qui fut forte, elle quitta à son tour les récifs et prit un poste bien moins dangereux.

Le 4, au matin, les deux corvettes s'occupaient à guinder leurs mâts de hune et à remettre toutes choses en place. En levant l'ancre que nous avions mouillée, lors de notre arrivée, et dont nous avions filé la chaîne par le bout, lorsque nous virions sur les amarres qui nous avaient halés au large, nous trouvâmes qu'elle avait une patte cassée, et qu'elle avait ainsi contribué à jeter la *Zélée* à deux doigts de sa perte.....

Sur la pointe S. S. E. de l'île *Toud*, au milieu d'une touffe d'arbres élevés, dans une position pittoresque, existe un monu-

ment d'une construction singulière, qui paraît avoir été élevé à la mémoire de quelque grand chef. Les ossements du mammifère connu sous le nom de *douyong*, en fait tous les frais, et l'on ne saurait énumérer la quantité qu'il a fallu de ces animaux pour élever un semblable trophée. Une longue perche plantée dans le sol, est inclinée d'environ quarante-cinq degrés; au-dessus et au-dessous elle est maintenue par des côtes de *douyong*, qui sont entrelacées les unes avec les autres et forment un toit élevé et compacte qui recouvre sans doute le corps de l'individu dont on a cherché à perpétuer le souvenir. En avant, et sur un espace carré assez large, le sol est jonché de têtes du même animal; une muraille longue et épaisse, d'à peu près quatre pieds d'élévation, formée avec les mêmes matériaux que la pyramide, entoure ce mausolée.

Ce travail, qui dénote une grande patience et qui indique que le rang du chef devait être très-élevé, montre égalemment combien doit être commun, dans ces mers, l'animal qui en a fourni les éléments.

En nous rendant au village, nous vîmes quelques autres tombeaux; mais ceux-ci n'avaient rien de remarquable et paraissaient appartenir à la classe commune. La terre, un peu relevée de chaque côté, indiquait la direction du corps; quelques coquillages placés au-dessus en étaient les seuls ornements apparents. (*M. Jacquinot.*)

Note 26, page 240.

Le 26 mai, nous découvrîmes un groupe d'îles escarpées, situées dans le sud des îles d'Entrecasteaux; nous longeâmes ces îles d'assez près. Vers midi, on vit sur une d'elles un joli village, bâti sur le bord d'une plage située dans la partie N. O., entouré de massifs d'arbres et surtout de cocotiers, qui reposèrent nos regards, fatigués de n'avoir vu que des récifs les jours précédents. Toutes ces îles sont hautes. En avançant vers l'ouest, nous

aperçûmes une chaîne de grandes îles, et, le lendemain, nous vîmes les hautes côtes de la Louisiade, en avant desquelles se trouve une multitude d'îles. Des pirogues se détachèrent de la terre le 27 au matin, et se dirigèrent sur nous. Nous mîmes en panne pour ouvrir des communications avec les indigènes, mais aucune d'elles n'osa approcher, malgré tout ce que nous montrâmes aux naturels qui les montaient pour tâcher de les séduire. Leur refus nous força de continuer notre route. Nous vîmes, dans la journée, une autre pirogue beaucoup plus grande que celles-ci, qui nous parut une pirogue de guerre. Elle s'approcha de nous d'assez près pour qu'on pût distinguer qu'elle était double, voilée absolument comme celles des îles Viti, et montée par vingt naturels vigoureux. Elle nous suivit avec une grande persévérance pendant quatre heures de suite, avec une brise fraîche, sans pouvoir nous atteindre, à cause de la vitesse de notre sillage; mais elle perdait très-peu et se décida enfin à rallier la terre. Les autres pirogues, beaucoup plus petites, étaient en général montées par six ou sept hommes; elles étaient d'une construction grossière et portaient un balancier. Les naturels, que nous vîmes de très-près, nous parurent de grande taille; ils avaient les traits des Papous, les cheveux laineux et la peau d'un rouge brun. Ils étaient tous entièrement nus; plusieurs portaient au cou des ornements en forme de médaillons blancs, en os ou en coquilles, comme ceux des îles Salomon. Leur défiance excessive et leur curiosité semblaient indiquer qu'ils n'avaient guère vu d'autres bâtiments européens d'aussi près que les nôtres......

On aperçût, le 1er juin à deux heures, l'île *Dungeness* et bientôt après l'île Toud. Nous nous trouvâmes, avant d'arriver par le travers de cette île, portés si près de la chaîne des brisants, que nous suivions depuis *Dalrymple*, qu'en serrant le vent le plus possible nous n'en passâmes qu'à deux encâblures. L'*Astrolabe* laissa arriver aussitôt après au N. O. sur l'île Toud, pour passer en dedans des brisants qu'on voyait à l'entrée du canal. Nous étions alors à un demi-mille derrière et nous imitâmes sa manœuvre. Le vent soufflait avec force et nous filions, quoique sous

les huniers, plus de six nœuds. L'ouverture que nous croyions voir devant nous se rétrécit subitement, et bientôt après on ne vit plus de passage. L'*Astrolabe*, dans les eaux de laquelle nous étions à quatre encâblures, fut obligée de mouiller et, dès que nous aperçûmes sa manœuvre, nous en fîmes autant. Mais à peine avions-nous filé trente-six brasses de chaîne, qui étaient absolument nécessaires pour arrêter la corvette, que nous ressentîmes plusieurs coups de talon ; cependant peu après elle revint à flot à l'appel de l'ancre. Nous avions alors trois brasses et demie d'eau. On serra de suite les voiles, on mit les embarcations à la mer et on élongea une ancre à jet dans la direction par où nous étions venus. La mer, qui descendait avec force, laissa bientôt à découvert des roches très-près de nous', et nous nous trouvâmes dans un instant complétement échoués. La force du courant, qui était de plus de deux nœuds, rendit impossible d'élonger l'ancre à jet dans la direction convenable, et comme la mer brisait avec force de l'avant, presque à nous toucher, il fut impossible de songer à envoyer une grosse ancre. La corvette se trouvait échouée de manière à présenter la hanche de babord à la lame, et, comme la mer perdait toujours, elle ne tarda pas à incliner sur tribord d'une manière sensible. Dès que nous eûmes pu élonger les deux ancres à jet, nous virâmes sur les grelins pour soutenir notre arrière. Bientôt après on fit dépasser les mâts de perroquet. Nous fîmes, un peu avant la nuit, un signal pour annoncer à l'*Astrolabe* que la corvette était échouée et commençait à fatiguer beaucoup. Elle nous envoya alors sa chaloupe, qu'elle rappela à sept heures du soir en tirant un coup de canon. Dans cet intervalle, plusieurs violents coups de talon répétés ayant fait sauter le gouvernail de ses ferrures, nous fûmes obligés de le suspendre et de le coincer pour l'empêcher de démolir l'étambot. Comme la mer avait déjà baissé de trois pieds à sept heures un quart, et que l'inclinaison augmentait toujours, nous fîmes tout notre possible pour installer des béquilles ; mais la mer et la force du courant rendirent tous nos efforts inutiles. La nuit, qui était très-sombre, était venue compliquer notre situation. La corvette fatiguait

beaucoup et notre position devenait des plus critiques. A huit heures quarante minutes, au moment où nous nous y attendions le moins, la mer ayant monté tout à coup, nous fûmes mis à flot en éprouvant une secousse très-violente. La corvette vint à l'appel de sa chaîne et des grelins ; malheureusement un de ceux-ci cassa bientôt après, et l'ancre chassa quoique le vent fût tout-à-fait tombé, nous nous trouvâmes, à neuf heures et demie, échoués de nouveau, mais cette fois dans des circonstances beaucoup moins désavantageuses, car nous étions éloignés des brisants et la corvette restait immobile. Le courant du flot, qui fila près de trois nœuds pendant plus de quatre heures consécutives, nous empêcha d'élonger d'autres ancres, et même on eût beaucoup de peine, avec les embarcations les plus fines, à envoyer sonder. Nous préparâmes néanmoins de suite une ancre avec son câble qu'on mit dans la chaloupe, et en attendant qu'on pût l'expédier, nous fîmes caler les mâts de hune. A deux heures et demie du matin seulement on put l'envoyer mouiller; mais comme la marée continuait à perdre, nous fûmes obligés de nous résigner à attendre le jour pour agir sur ce câble. D'ailleurs, les hommes étaient exténués de fatigue, et une heure de repos leur était indispensable pour reprendre leurs forces.

Quelle fut notre surprise, quand ce jour tant attendu vint à paraître, de voir l'*Astrolabe*, que nous croyions à flot, échouée comme nous, mais dans une position bien plus mauvaise, car elle donnait la bande de manière à faire craindre qu'elle ne chavirât. Nous ne tardâmes pas à nous trouver presque à sec, et la corvette inclina tout à coup de vingt degrés. A six heures trente minutes, nous avions alors sept pieds d'eau d'un bord et cinq pieds seulement de l'autre. Les naturels de l'île Toud venaient alors à pied sur les récifs jusqu'à l'*Astrolabe*. La marée continuait à perdre, et, à neuf heures quinze minutes, elle fut tout-à-fait basse, nous étions presque à sec, inclinés sur le côté, dans une position qui ressemblait, à s'y méprendre, au naufrage. Le flanc de babord reposait sur un fond de quatre pieds et du côté opposé nous n'en avions que deux. Nous employâmes les pre-

mières heures du jour à élonger une ancre de bossoir dans la direction du canal, où on trouva trois brasses et demie d'eau; cette opération présenta beaucoup de difficultés, car on fut obligé d'embarquer l'ancre dans la chaloupe, vu qu'il y avait trop peu d'eau le long du bord pour la prendre en cravate, elle manqua de la déformer en mouillant.

Quand ces dispositions furent prises, nous attendîmes la pleine mer pour virer sur ces ancres; mais, à notre grand désappointement, par suite d'une anomalie que nous ne pouvions expliquer, la mer, qui fut haute à trois heures, ne monta pas même suffisamment pour nous permettre de nous redresser et nous n'eûmes que neuf pieds d'eau du côte du large. Il semblait qu'un ras de marée seul avait pu nous mettre dans cette fâcheuse position. Le commandant d'Urville vint alors à bord et témoigna son espoir de mettre l'*Astrolabe* plus facilement à flot que la *Zélée*. Il donna des ordres pour que le lendemain matin nous lui envoyassions tout notre équipage; car son intention était alors de tâcher de sauver d'abord une des deux corvettes. Nous disposâmes dans l'après-midi, une autre ancre à jet pour la mouiller un peu au large de notre ancre de bossoir, et ensuite nous attendîmes avec impatience l'autre marée pour voir si elle nous serait plus favorable. Nous l'espérions peu et nous nous résignions déjà à renoncer provisoirement à sauver notre corvette pour concentrer tous nos moyens sur l'*Astrolabe ;* dans la mauvaise position où nous nous trouvions, il n'y avait pas de parti plus sage à prendre.

Dans la soirée le jusant fut extrêmement fort, le récif assécha tout à fait, et vers sept heures et demie notre inclinaison atteignit 22 degrés; mais celle de l'*Astrolabe* en ce moment fut telle que chacun crut qu'elle allait chavirer, et l'on prit toutes les dispositions pour sauver l'équipage et les matériaux de l'expédition.

A huit heures du soir, la marée commença à monter dès onze heures, la corvette se redressa ; nos espérances se ranimèrent alors et nous commençâmes à virer successivement sur les grelins et le câble. A minuit, nous sentîmes que le bâtiment

commençait à s'ébranler; l'avant s'abattit bientôt après et vint à l'appel des ancres qui se trouvaient mouillés dans une très-bonne direction. Nos hommes redoublèrent alors d'ardeur, et après des efforts considérables au cabestan et sur des caliornes qui agissaient simultanément, nous réussîmes à nous mettre à flot et nous passâmes le reste de la nuit mouillés sur notre ancre du large, à quarante brasses environ du récif. La joie la plus vive éclata à bord, car on ne pouvait se dissimuler que, pendant l'échouage, il nous était resté bien peu d'espoir de sauver la corvette ; l'idée d'être obligés de gagner un port dans nos embarcations se présentait sous des couleurs d'autant plus sombres, qu'un espace de mer immense nous en séparait, et en cas de réussite nous ne pouvions espérer arriver qu'après avoir perdu le fruit de trois années de peine et tous les travaux de l'expédition. Notre bonne fortune eût été complète si, quand le jour parut, nous n'avions vu l'*Astrolabe* échouée encore dans la même position que la veille, la marée l'avait même jetée un peu en dedans.

Nous lui envoyâmes aussitôt tous les hommes disponibles de notre équipage pour l'aider. On visita le gouvernail : par un bonheur inespéré, toutes les secousses qu'il avait éprouvées ne lui avaient causé aucune avarie. La journée fut très-belle et l'*Astrolabe* réussit comme nous à se déséchouer pendant la nuit. Nous travaillâmes après à nous regréer et à recueillir nos ancres. L'ancre de bossoir, que nous avions mouillée le premier jour, avait perdu une patte......

Le 11 juin, la journée fut très-belle. On envoya nos canots reconnaître la passe ; comme ils ne revinrent que le soir, on remit l'appareillage au lendemain. Nous vîmes pendant cette journée plusieurs grandes pirogues montées par un grand nombre de naturels qui traversèrent le canal de la côte de l'île Jarvis à celle de l'île Mulgrave. Elles furent tellement effrayées de rencontrer nos canots, que l'une d'elles alla s'échouer sur une des îles de la passe. Il est probable cependant que si elles n'avaient pas vu nos corvettes aussi bien montées qu'elles l'étaient, elles les eussent attaquées. (*M. Dubouzet.*)

Note 27, page 240.

A onze heures du matin, tandis que nous prolongions la terre à quatre ou cinq milles de distance, nous voyions se détacher du rivage deux petites pirogues à balancier, montées par cinq ou six naturels, qui font d'abord mine de vouloir accoster les corvettes, et pagayent de toutes leurs forces pour les atteindre. Nous mettons en panne; mais les sauvages s'arrêtant à une encâblure de distance, se contentent de nous observer, sans vouloir accoster. Tous les signes d'amitié qu'on put leur faire pour les engager à venir à nous furent inutiles. Ils nous montraient des cocos et indiquaient la terre avec la main, pour nous engager à y aller mouiller. Ces hommes sont à peu près nus et portent les ornements ordinaires des sauvages, consistant en bracelets, en coquilles, colliers, plaques de nacre, etc... Quelques-uns avaient une épaisse chevelure à la Papou; les uns étaient d'un jaune-brun comme les Océaniens, d'autres d'un noir fuligineux comme les Vitiens, et un ou deux paraissaient être de véritables nègres. Cette race d'hommes semble présenter des types très-divers.

Voyant que les sauvages s'obstinaient à se tenir au large, nous prenons notre course à l'O. N. O. et au N. O. $\frac{1}{4}$ O. pour parcourir cette longue chaîne d'îles qui bordent la Louisiade et voir le cul-de-sac de l'Orangerie.

Dans l'après-midi, deux grandes pirogues à la voile sortent d'un assez beau canal formée par deux îles élevées et bordées de cocotiers; mais, la brise ayant fraîchie, elles ne peuvent nous atteindre.

A deux heures trente minutes, le 1er janvier, aperçu de l'avant une ligne de brisants appartenant au grand récif de *Toud*, qui nous déborde vers le S., comme cela nous est arrivé à une heure. Alors nous laissons arriver au N. O. $\frac{1}{4}$ O., de manière à laisser sur babord le brisant et la petite île *Toud*. Mais la vigie annonce un nouveau brisant de l'avant. On voit

bientôt en effet de sur le pont un vaste récif de corail s'étendre en arc de cercle entre l'île *Warrior* (Toud) et nous, et nous barrer le passage. Cependant le cul-de-sac dans lequel nous sommes enfoncés paraît du moins offrir un mouillage assez abrité et la sonde ne rapportant plus que trois brasses et demie, l'ancre est mouillée. Mais la corvette n'a pas le temps de rappeler sur sa chaîne, qu'elle est déjà échouée. La *Zélée* qui par malheur naviguait dans nos eaux à petite distance, s'échoue à deux encablures vers le large. La houle du S. E. qui donne en plein à l'embouchure de cette fausse baie, fatigue beaucoup ce navire, qui signale aussitôt qu'il est échoué sur un fond dur. Un officier vient de la part du capitaine demander du secours; mais l'*Astrolabe*, quoique dans une position moins critique, puisqu'elle est un peu abritée de la mer, ne peut en ce moment s'occuper de sa conserve. Plusieurs coups de talon assez violents nous avertissent qu'il faut se hâter de sortir de cette position, s'il en est encore temps.

Au coucher du soleil, temps couvert et à grains, bon frais du S. E. par raffales. Après avoir raidi les amarres et essayé inutilement de renflouer la corvette, on travaille à soulager le gouvernail qui a déjà éprouvé des secousses violentes. N'ayant pas de panneau sur la dunette, les charpentiers en ont percé un pour faciliter cette opération ; à sept heures, un morceau de la fausse quille ayant paru le long du bord, on a essayé de le mâter pour nous servir de béquille au besoin. Mais la pièce tenant encore au fond a résisté à tous les apparaux. Notre chaloupe après avoir mouillé son ancre, a rallié la *Zélée* pour lui porter secours. Ce navire commence ainsi que nous à s'asseoir sur le fond et fatigue beaucoup moins. Cela n'a pas empêché quelques matelots de raconter, à leur retour de la *Zélée*, que cette corvette était déjà en pièces et avait sa cale pleine d'eau. Cette nouvelle absurde n'a pas fait la moindre impression sur l'équipage de l'*Astrolabe*.

La soirée a été assez calme. Le navire, appuyé sur les coraux, ne fatigue pas ; mais nous avons grand'peine à contenir le

gouvernail qui, déplanté de ses ferrures, est violemment agité par les remoux de la marée, malgré les coins de bois qu'on chasse avec force dans la jaumière et qui sont en un instant mis en pièces.

A trois heures du matin, la marée reste à peine un instant pleine, le jusant reverse aussitôt au S. E. avec grande force, et la corvette, s'accorant de nouveau, cesse de s'agiter sur le récif. A quatre heures, elle est déjà complétement échouée et commence à s'incliner sur babord. On travaille aussitôt à dépasser les mâts de perroquet et l'on se dispose à la béquiller.

A la pointe du jour, nous ne sommes pas peu surpris, en regardant autour de nous, de nous trouver à deux encablures de la pointe S. de l'île *Toud*, encore échoués sur le récif de cette île, le côté de tribord toujours appuyé sur les coraux, le navire évité au S. E., mais éloigné d'environ un demi mille de la position qu'il occupait la veille. La grande marée que nous avons éprouvée cette nuit nous a emportés à notre insu dans un chenal creusé au milieu du grand récif, et dont nous avions à peine entrevu hier au soir l'embouchure vers le N. de notre premier échouage. Il est difficile de concevoir comment cette singulière navigation nocturne a pu avoir lieu malgré une ancre de bossoir, une ancre moyenne et une ancre à jet. Notre digne conserve, la *Zélée*, n'a pas voulu, dans cette circonstance, se séparer de l'*Astrolabe*. Elle a aussi, dans l'obscurité, erré à l'aventure au milieu des coraux, traînant ses ancres pour venir s'échouer en plein à l'entrée du même chenal.

Dans la matinée, la corvette s'abat de plus en plus sur babord, jusqu'à neuf heures vingt minutes, heure de la basse mer. L'oscillomètre indiquait alors 31 degrés d'inclinaison. Le récif de tribord est à sec et les Sauvages peuvent monter jusqu'à bord, en grimpant par les sauvegardes du gouvernail. L'un d'eux, nommé *Guimada*, qui se dit le chef de la tribu, nous montre de la main la grande passe au S. de l'île *Toud*. Il nous donne à entendre par ses gestes que les corvettes sont ici dans une postion peu naturelle, ce que nous n'ignorons pas Enfin, l'honnête sauvage

nous fait comprendre que cet étroit chenal aboutit vers le N. à la grande passe, ce qui est le plus important de son rapport.

La grande inclinaison du navire à rendu très-pénibles les divers travaux exécutés à bord dans la journée. Ce n'est qu'en rampant sur le pont, ou en se hissant le long des filières qu'on peut changer de position, et se transporter d'un point à un autre. Tout l'équipage réuni au cabestan suffit à peine à raidir les amarres. La petite marée d'aujourd'hui, pendant laquelle nous avons inutilement travaillé à nous remettre à flot, et la vaine tentative que nous avons faite pour caler les mâts de hune, nous ont fait perdre toute l'après-midi, et nous ont empêché d'élonger une grosse ancre dans l'Est où est déjà mouillée une ancre à jet. C'est dans cette direction seule, et sur un câble que nous pouvons espérer de déhâler le navire; mais l'opération de retirer de la cale l'ancre de miséricorde, la seule qui nous reste à bord, de l'embarquer avec un câble dans la chaloupe pour l'élonger par un jusant violent, a été jugée trop pénible pour un équipage qui est sur pied depuis vingt-quatre heures. D'ailleurs, cette opération exécutée pendant la nuit, serait à peine terminée à l'heure de la pleine mer. Il est donc accordé quelque repos à l'équipage, en attendant le résultat de la marée de la nuit.

N'ayant pu béquiller le navire du côté immergé, ni caler les mâts de hune, il a été décidé que dès le matin du lendemain, des mesures seraient prises pour prévenir un abattage, dont la possibilité commence à être sentie; nos bats mâts, fortifiés par des bigues du côté de tribord, seront maintenus par des apparaux frappés sur le récif.

Avant d'entrer dans le détroit de Torrès, on avait disposé vingt jours de vivres et d'eau pour l'équipage, et dressé un rôle de sauvetage pour les embarcations. Ces vivres mis en petites caisses en tôle ou en petits barils, sont tenus en réserve dans l'entrepont ou à l'entrée de la cale au vin; l'effectif de l'équipage étant en ce moment de 72 hommes, tout compris, avait été réparti de la manière suivante :

Chaloupe	34 hommes.	Vivres pour 20 jours, à raison de :			
Grand canot	22	eau	o litr.	500.	
Baleinière	8	biscuit	o kil.	300.	
Canot-major	8	lard	o kil.	125.	
		eau-de-vie	o lit.	060.	
	72	Par homme, pour un jour.			

Des armes, des munitions, des compas de route, et quelques ustensiles, sont aussi disposés pour chaque embarcation.

A six heures du soir, le souper de l'équipage est suivi du branle-bas. Les maîtres de manœuvre et les charpentiers, armés de haches, sont répartis à chaque mât, prêts à couper les mâts de hune en cas de besoin. La nuit est sombre, la brise fraîche du S. E., la marée baissé; l'inclinaison de la corvette est de 32 degrés.

A neuf heures le temps est beau, la mer basse; l'inclinaison de la corvette est très-forte, et a même atteint, dit-on, 38 degrés à l'oscillomètre. L'eau est encore à environ un pied au-dessous des feuillets des sabords du côté immergé; comme dans la marée basse du jour, l'eau était à peine de deux pieds au-dessous de ces mêmes feuillets, on peut en conclure que le navire, en s'inclinant de plus en plus, a fini par trouver un point d'appui sous sa carène. Du reste, la sonde ne peut nous donner rien de positif à cet égard, ne portant pas sur le talus du récif.

Quoi qu'il en soit, cette bande extrême, donnée par la corvette, cause une alerte qui a mis tout le monde sur pied. Les canots ont été accostés et ont reçu leurs équipages ordinaires, commandés par des officiers, prêts à faire le sauvetage du reste. Les papiers de l'expédition ont été disposés pour l'embarquement, le pont commence à être envahi par le bagage scientifique..... Cependant la marée a déjà reversé, et la corvette ne tarde pas à se redresser. A dix heures, toute crainte était dissipée, chacun avait repris sur le pont son poste de bivouac. A minuit, la corvette est droite et commence à s'ébranler.

A la pointe du jour, nous avons le plaisir de voir la *Zélée* à flot, quoique encore sur le bord du récif. Une corvée de douze hommes lui est expédiée dans le grand canot pour renforcer son équipage

et amarrer le navire au milieu du chenal. L'*Astrolabe*, chassée par la grande marée de la nuit, a dérivé d'une centaine de pieds le long du récif où elle est encore échouée, quoique dans une position moins critique que la première fois.

A la basse mer, nous sommes toujours inclinés, babord au large ; mais la carène ayant sans doute trouvé un appui sur les roches, ne paraît pas glisser comme hier sur le récif. On a pu établir une béquille qui a été assez consolidée contre la violence du courant, pour conserver une position à peu près verticale. Dans la matinée, on file peu à peu des apparaux de retenue, de manière à modérer la tendance à l'abattage, sans abandonner le navire à lui-même.

A cinq heures du soir, mer étale haute ; c'est la petite marée du jour qui ne peut nous servir à rien.

Le flot de la nuit précédente a porté à terre notre fausse quille qui gît sur une grève de sable, auprès du petit village de *Toud*. Il ne nous en reste pas le quart. Les charpentiers et calfats ont visité la carène et le gouvernail pendant que nous étions presqu'à sec, et n'ont pas trouvé d'avarie notable. On a reconnu, ce soir, que le gouvernail et le talon du navire étaient encastrés entre deux blocs de corail qui s'élevaient de trois à quatre pieds au-dessus du plan inférieur de la quille.

Beau temps, ciel nuageux, brise fraîche du S. E. A une heure, on commence à virer alternativement sur les deux câbles du large. A une heure trente minutes, plusieurs secousses annonçant que le navire commence à s'ébranler, on vire sur le câble de l'avant, en filant celui de l'arrière pour que le talon de la corvette puisse se désencastrer de son ornière. L'équipage, renforcé par trente hommes de la *Zélée*, redouble d'efforts sur le cabestan, sans pouvoir faire éviter le navire. On essaie alors de virer sur le petit câble dont l'ancre, mouillée dès le soir de l'échouage, n'a pas cessé de labourer le fond à chaque flot. Ce câble qu'on pouvait bien supposer cassé, aussi bien que son ancre, résiste cependant et sert à dégager des coraux le talon de la corvette. Alors le cabestan, agissant de nouveau sur le grand cable de babord, finit par ar-

racher la corvette du récif. A deux heures du matin, l'*Astrolabe* est enfin à flot; à quatre heures, elle était affourchée sur deux câbles, au milieu du chenal, par quatre brasses d'eau.

A six heures du matin, après deux heures de repos, on a repris les travaux. Le gouvernail a été démonté pour être visité, il a été trouvé en bon état et remis en place dans la matinée. On a relevé l'ancre de bossoir de 945 kil., et l'ancre moyenne de 500 kil., qui avaient été mouillées le soir de l'échouage. Ces ancres ont chacune une patte cassée.

Le passage du détroit de Torrès, par la route du capitaine Bligh, nous a paru moins dangereux qu'on ne pourrait le supposer d'abord, en voyant sur une carte cette multitude de bancs et de récifs dont le détroit est obstrué. L'essentiel est de bien attérir sur la pointe N. des récifs de Portlock, pour pouvoir ensuite attaquer le deuxième récif, dont la pointe N. est formée par un banc de sable nommé *Anchor-Key*. A partir de là, la route est si bien jalonnée par les îles et les sondes, qu'elle n'est plus qu'une affaire de temps et de patience. Il faut mouiller souvent, et ne pas manquer d'ancres ni de chaînes. Nos ancres françaises sont grêles, trop étirées, et cassent fréquemment sur des fonds sûrs. Les ancres anglaises nous semblent mieux construites. A poids égal, elles sont plus courtes, plus renflées que les nôtres; les chaînes n'étant pas élastiques comme les câbles, demandent à être filées en longues touées, dans les ancrages à fonds dûrs, et où la mer est agitée par les courants, sans cela, la tension de la chaîne se transmet trop brusquement à l'ancre.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 28, page 240.

L'île sur le récif de laquelle nous sommes échoués, est un pâté de coraux couvert d'arbres et entouré d'une belle plage. Si nous avions été obligés d'abandonner nos navires, nous n'y aurions trouvé aucune ressource. Ce malheureux îlot ne produit rien,

et, pour comble de malheur, il n'y existe d'autre eau douce que celle que les naturels recueillent à grand'peine dans des valves de bénitier.

Les Sauvages, en se réveillant, durent être bien étonnés de voir deux énormes carcasses au sec, le ventre en l'air, à quelques cents pas de leurs cases. Au jour, nous les vîmes arriver à pied sec sur le récif, avec des rameaux verts à la main. Ils conversaient vivement entre eux en se montrant les carènes de nos corvettes, sans toutefois oser en approcher. Enfin, enhardis par nos gestes bienveillants, ils finirent par arriver à quelques pas de l'arrière; là, l'un d'eux, un chef probablement, nous adressa, d'une voix claire et retentissante, un long discours, nous indiquant par les gestes les plus significatifs, que nous étions fort mal là, et qu'il fallait nous en tirer au plus vite. Le digne sauvage avait dix fois raison; mais il ne nous apprenait rien de nouveau. Nous le hissâmes à bord, et là, son étonnement redoubla. Dans le fait, il y avait de quoi s'étonner; la corvette était alors couchée sur babord, et l'inclinaison était de 31 degrés. Bientôt nous vîmes arriver toute la peuplade; elle nous apportait de l'écaille de tortue: tous les hommes étaient complétement nus. Parmi eux était une seule femme; elle n'avait pas voulu monter à bord et était restée sur le récif : c'était évidemment une merveilleuse de l'endroit, et, sans doute pour faire notre conquête, elle s'était parée de ses plus beaux atours. Elle avait autour du cou une sorte de hausse-col en nacre; ses poignets étaient serrés par des bracelets d'écaille; le lobe de ses oreilles, le cartilage de son nez étaient percés de larges trous dans lesquels elle avait fourré des paquets de petites coquilles; ses cheveux, laineux et couverts d'une poudre rouge, étaient coupés fort courts, sauf une bande de deux pouces de hauteur qui faisait le tour de la tête, d'une oreille à l'autre, en passant par le sommet. Où diable la coquetterie va-t-elle se nicher! Qui eût jamais cru que cette pauvre créature eût aussi peur de gâter sa coiffure qu'une jolie parisienne son chapeau bien frais. Pendant qu'elle était à nous faire des mines le long du bord, et Dieu sait quelles mines! un gros grain, qui menaçait depuis longtemps,

vint à crever, et la pluie tomba à torrents. La belle ne savait où se fourrer ; elle poussait des cris lamentables en défendant sa vilaine tête de ses deux mains et tournait le dos au grain. Bientôt le beau temps vint lui rendre une partie de sa bonne humeur ; mais avec la pluie, la poudre qui couvrait sa tête s'était fondue ; elle coulait en ruisseaux sur ses joues, et elle s'enfuit en se cachant la figure, comme toute honteuse de se laisser voir dans un pareil désordre.

Pendant que cette petite scène nous égaie le long du bord, nous avions recours aux grands moyens. Nous tâchons de mouiller l'ancre de veille dans le N. E.; mais le courant est trop violent, et, malgré toutes nos précautions, la chaloupe dérive trop. Nous raidissons cependant le grelin au cabestan ; mais l'inclinaison du navire est telle que les barres de babord ne font rien. Les hommes ne peuvent pas virer. Pour nous tenir sur le pont, nous sommes obligés d'y clouer des cabrions, et nous ne pouvons aller de l'avant à l'arrière qu'en nous pommoyant sur des filières. A neuf heures, M. Montravel, qui vient de sonder, nous rapporte l'heureuse nouvelle que, dans le chenal, il n'a pas trouvé moins de trois brasses à mer basse près la pointe de l'île, et cinq à six au-delà. A midi, l'inclinaison du navire augmente ; la mer, qui monte lentement, n'y apporte aucun changement. Nous espérions que les eaux en montant relèveraient la corvette et qu'alors, en faisant force au cabestant, nous pourrions la remettre à flot ; mais elles montent le long de ses flancs comme sur une roche, viennent jusqu'aux gueules des canons et s'arrêtent là. Nous restons donc les bras croisés, ne sachant trop ce qui arrivera de tout cela. Le commandant se rend à bord de la *Zélée*. A son retour, il nous annonce que si dans la nuit nous ne parvenons à remettre les deux navires à flot, il est décidé à concentrer sur un seul les ressources des deux bâtiments, l'*Astrolabe* d'abord, quitte à l'alléger entièrement. En conséquence, il me donne l'ordre de prendre le commandement du poste qui doit occuper l'île. J'espère que nous n'aurons pas besoin d'en venir là ; car ce serait un travail énorme, et, dans l'état de faiblesse où nous sommes, nous aurions peine à y suffire. Une grande marée nous a mis là, une autre peut nous

en tirer. Nous sommes à l'abri des grosses mers, et le navire, appuyé sur les coraux par son flanc de babord, ne souffre pas.

Nous élongeons par le travers, dans le S. E., une ancre à jet dont nous raidissons l'aussière avec beaucoup de peine : elle doit nous servir à porter une ancre de bossoir dans cette direction. Nous essayons de dépasser les mâts de hune, mais l'inclinaison du navire nous en empêche.

Dans cette position, nous attendons la marée de la nuit et nous nous arrangeons de notre mieux pour prendre un instant de repos; mais, à mesure que la marée perd, la pauvre *Astrolabe* s'incline sur babord, et à dix heures, la bande était telle, que l'on craignit un instant de chavirer. Le commandant fit apporter des haches pour abattre la mâture, et donna l'ordre de filer les embarcations derrière. On y déposa la meilleure de nos montres et les journaux du bord. La bande augmentait d'une manière effrayante; on allait couper les rides des haubans d'artimon lorsque la corvette s'arrêta. Tous réunis sur le côté de babord, nous suivions avec anxiété les progrès de l'eau; nos yeux, perçant l'obscurité, interrogeaient le moindre mouvement du navire, lorsque avec une joie indicible nous le vîmes se relever, bien lentement d'abord, puis, après quelques brusques secousses, il se releva de plus de 20°. A minuit, il était droit sur sa quille, talonnant sur le récif, mais flottant presque. Si nous avions eu une ancre bien élongée, en moins de dix minutes il eût été tout à fait à flot; mais désormais nous savions à quoi nous en tenir sur l'état des marées. Le navire droit, nous pûmes caler les mâts de hune, puis chacun fut prendre un repos bien nécessaire.

Au jour, nous vîmes, à notre grande joie, la *Zélée* à flot. On lui expédia de suite le grand canot, avec une corvée de vingt hommes pour l'aider à s'amarrer. Quant à nous, la marée nous avait portés d'une longueur de navire dans le N. O. Jusqu'à six heures du matin, la corvette reste droite; elle s'incline alors de nouveau sur babord; mais, quoique très-forte, la bande est tolérable, et nous pouvons placer des béquilles. A mer étale, nous allons mouiller la maîtresse ancre droit par le travers. A trois

heures, je vais prendre des hauteurs de soleil sur la pointe sud de l'îlot. Les Sauvages sont tout à fait inoffensifs; ils ont une crainte salutaire des armes à feu et paraissent très-désireux de nous voir partir.

Vers minuit, la mer commence à monter; nous attendons qu'elle soit tout à fait haute; les deux équipages placés sur les barres, sont prêts à faire un vigoureux efforts. A une heure, on commence à virer, mais le navire ne bouge pas, et le cabestan fatigue à se rompre : on tient bon. A une heure trente minutes, plusieurs fortes secousses annoncent que le moment favorable est venu, le cabestan gémit de nouveau. Enfin, après quelques temps d'efforts à le briser, nous entendons des craquements prolongés, la corvette broie tout ce qui s'oppose à son passage, puis vient en grand sur babord à l'appel de son ancre, et bientôt nous la sentons tanguer gentiment sur trois brasses d'eau.........

Le 11 juin, au lever du soleil, le commandant me donna l'ordre d'aller reconnaître la passe de la sortie du détroit. En conséquence, je pars dans la baleinière, gouvernant sur la pointe S. O. des Mulgraves. Arrivé à une encablure, je trouvai un pâté de roches à fleur d'eau autour du quel la sonde ne rapportait pas moins de sept à huit brasses. La côte de Mulgrave forme une baie magnifique parsemée d'îles et d'îlots à travers lesquels je me mis en quête. A huit heures, je fus rejoins par le grand canot de la *Zélée*; je débouquais alors d'un faux chenal et j'allais me diriger vers une belle coupée que j'apercevais entre deux îlots. Ma pirogue étant très-légère et d'une marche supérieure, je convins avec M. Montravel, qui commandait le canot de la *Zélée*, de me diriger seul vers la passe présumée, et en cas que ce fut la bonne, de lui en faire le signal, il aurait pu ainsi en reporter plus vite la nouvelle à bord, et les corvettes y eussent gagné une demie-journée.

Je partis la sonde à la main ; partout je trouvai sept à huit brasses de fond. J'arrivai ainsi dans un canal de deux encablures de largeur, où le courant se précipitait avec violence, et je vins attérir avec grand'peine sur la côte de tribord. L'île était assez haute, et je m'empressai de la gravir. Hélas! à un mille au large ma passe

était barrée de toute part par des têtes de coraux. L'îlot était formé d'énormes blocs de roche entassés les uns sur les autres; des volées de mouettes qui, sans doute, n'avaient pas l'habitude d'être dérangées, se levaient de toutes les anfractuosités du rocher; mais elles restaient à une vingtaine de pieds en l'air et planaient sur nos têtes sans s'écarter de dix pieds. J'étais à en chercher le motif, lorsque je vis arriver un des canotiers qui portait avec précaution son bonnet dans les mains : il était plein d'œufs; tous les autres se mirent en chasse, et en moins de dix minutes ils en eurent ramassé plus de cent. Les pauvres mouettes assistaient à cette spoliation en poussant des cris lamentables. Le courant se précipitait avec une telle violence dans la fausse passe, qu'il me fût impossible de le refouler; je ne pus que gagner l'autre bord. L'île était plus haute et de son sommet j'embrassai une assez vaste étendue de mer. A force d'interroger les coins et recoins de la baie, je crus apercevoir de l'eau plus bleue entre deux petits groupes d'îlots bas; j'attendais avec impatience que le courant me permît d'aller l'explorer. Enfin à trois heures, je pus partir. Je gouvernai sur le canot de M. Montravel qui nous donna quelques galettes de biscuit : mes hommes n'avaient rien pris depuis le matin. Nous partîmes chacun de notre côté, lui dans l'intention de reconnaître le récif, et moi me dirigeant sur ma passe. Cette fois c'était bien elle. Trois petites îles sur babord, deux sur tribord l'indiquaient parfaitement. Le chenal courait entre les récifs que jalonnaient les îles, et deux derniers îlots dans l'O. S. O. Je remontais le chenal pour l'explorer dans toute sa longueur, lorsque je vis arriver le canot de la *Zélée* à la voile. M. Montravel avait un petit croquis de la passe qui s'accordait parfaitement avec ce que nous avions sous les yeux. Tout joyeux nous nous préparions à aller porter à bord la bonne nouvelle, lorsque nous vîmes débouquer six ou sept grandes pirogues montées par des Sauvages qui se dirigeaient vers nous. Appréhendant un guet-apens, nous nous tînmes prêts à leur donner une vigoureuse leçon et nous nous avançâmes en ordre de bataille; mais nos mauricauds étaient gens pacifiques s'il en fut; ils gagnèrent promptement les

rivages des îles voisines, et à six heures du soir j'étais à bord de l'*Astrolabe*. (*M. Demas.*)

Note 29, page 240.

L'*Astrolabe* est dans une position analogue à la nôtre ; échouée sur le bord du canal à un demi mille environ dans le N. O. et couchée comme nous sur babord.

A notre grand désappointement, la pleine mer arrive à deux heures et n'amène aucune amélioration dans notre position ; nous n'avons que sept pieds d'eau à babord et six à tribord. Il faut donc que nous songions à employer les grands moyens pour nous sortir de là, car il est évident que nous avons eu le malheur de nous échouer dans un raz de marée que nous ne retrouverons sans doute pas de longtemps. Pour moi, au reste, l'espoir de sauver les navires n'est pas entièrement perdu ; nous ne fatiguons pas, et si nous parvenons à nous alléger, nous nous en tirerons peut-être. En tout cas, nous avons pour ressource dernière nos embarcations qui pourront nous porter à *Port-Essington* où nous trouverons des secours. Ce dernier mode de transport serait assez peu de mon goût, mais il faudra peut-être bien s'y résigner. La mer descend rapidement. A sept heures du soir, nous n'avons plus que deux pieds d'eau à tribord et quatre pieds et demi à babord ; l'inclinaison augmente considérablement et arrive, je pense, à son maximum. A sept heures et demie, le navire portait sans doute sur son flanc. A huit heures et demie, la mer monte avec rapidité ; l'eau augmente de plus d'un pied par demie heure. A onze heures du soir, nous avons onze pieds d'eau à babord derrière, et le navire s'est redressé.

Personne ne se fit prier alors pour monter sur le pont et prendre sa place au cabestan ; officiers et matelots, tous unissent leurs efforts pour profiter de cette marée qui promet d'être forte. Pendant près d'une heure le cabestan crie sous de violents efforts ; les câbles menacent de céder avant la corvette qui semble

soudée avec les coraux sur lesquels elle repose. Enfin, un petit mouvement d'abattée se fait sentir et nous ranime. Dans ce moment les forces de chacun doublent, il faut que tout casse ou que notre pauvre *Zélée* se décide à abandonner son lit de roches. Chacun comprend sa position, chacun sait que si nous sommes forcés d'abandonner les navires, non-seulement ce ne sera qu'à travers mille peines et mille dangers qu'on pourra atteindre le prochain port situé à deux cents lieues au moins; mais que dans le cas où il y arriverait sain et sauf, il aura perdu tout ce qu'il possède et le fruit de trois années de périls et de travaux. Aussi, la force que nous déployons tous, semble devoir entr'ouvrir la corvette. Enfin, elle semble peu à peu se fatiguer de lutter contre nous, et cède degré à degré à la puissance de nos moyens. A mesure qu'elle cède, nos efforts redoublent, et, après une lutte corps à corps de près de deux heures, le charme qui la retient se rompt. Elle abat en grand l'avant au large, et le courant la prenant alors en travers, la lance avec rapidité à l'appel de ses ancres du large. Chacun de nous en voyant de nouveau flotter le navire qui lui a fait traverser tant de mers et de périls, sent sa poitrine se dilater et son cœur s'alléger d'un poids immense. La *Zélée* flotte et déjà elle est tranquillement amarrée sur des ancres solides; mais l'*Astrolabe*, n'a pas eu le même bonheur pendant cette nuit qui a été pour nous pleine d'émotion?.... . . . .

Les hommes de l'île *Toud* semblent extrêment jaloux de leurs femmes qu'ils ont mis le plus grand soin à soustraire à nos regards, et fort peu de personnes parmi nous sont parvenues à en apercevoir de loin quelques-unes qui prenaient la fuite dès qu'elles les voyaient. Ils ont une grande vénération pour les tombeaux qu'ils décorent en raison des mérites du mort. Parmi ces tombes deux nous ont paru remarquables par l'amas considérable d'ossements formant comme une muraille. Autour d'un tumulus d'ossements haut de plusieurs pieds, on voit des têtes de l'animal connu sous le nom de *Douyong* espèce de phoque fort peu connu jusqu'à présent, et qui, par ce que nous en avons vu sur cette île, doit être très-commune dans le détroit de Torrès. Les squelettes

de têtes humaines, quoique beaucoup plus rares sur les tombeaux, sont encore en plus grand nombre que cette petite population ne semblerait l'indiquer. D'où viennent-ils? à qui ont-ils appartenu? C'est ce que nous n'avons pu apprendre.

Le 10 juin au matin, nous appareillâmes pour continuer notre route vers la pleine mer, et nous vînmes avant la nuit mouiller près de la passe extérieure, connue sous le nom de *Bligh's Farewell*. Comme cette passe est encombrée d'îlots et de récifs, deux canots furent envoyés le 11 au matin, pour la reconnaître. Je me trouvais dans celui de la *Zélée*, armé en guerre dans la crainte d'une attaque de la part des naturels des îles *Mulgrave* et *Jervis*. A peine avions-nous eu le temps de nous rendre dans la passe, que le courant devint si violent que nous fûmes obligés de mouiller pour attendre qu'il changeât. Dans l'après-midi, je vis sept grandes pirogues se détacher de l'île *Jervis*, et m'attendant à quelques hostilités de leur part, avec d'autant plus de raison qu'elles étaient chargées de monde, je me mis en mesure de les bien recevoir et de leur donner une dure leçon. Comme le canot de l'*Astrolabe* était assez loin, je laissai porter sur lui dans la crainte qu'il ne vînt à être coupé par les pirogues, sans que je puisse le secourir à temps. Nous fîmes ensuite route sur les pirogues qui, nous voyant approcher se séparèrent, plusieurs traversant vers l'île *Mulgrave* et les autres s'échouant sur une petite île à l'entrée du canal. Nous revînmes à bord avant la nuit, et le 12 au matin, nous étions sous voiles pour franchir cette dernière difficulté. Deux heures après, nous étions dans la mer libre, et dès cet instant, je pus considérer la campagne comme terminée. (*M. Montravel.*)

Note 30, page 240.

Le 1er juin, nous avions doublé la pointe du recif, qui, courant à peu près au S. O., nous permit de laisser porter. Nous apercevons alors deux nouveaux jalons de notre route, les îles

Reynel et *Arden*, que nous aurions dû, je pense, accoster de plus près, tandis que nous les laissâmes à grande distance, laissant porter, pour rallier le grand récif, que nous vîmes bientôt. Nous devions, quelques moments après, avoir connaissance de l'île *Dungeness*, qui devait être notre seconde station dans le détroit. Cependant les vigies annoncent l'île *Warrior*, petit îlot boisé qui se trouve tout à fait à l'extrémité du grand récif de tribord, que nous rangeons de très-près, et que bientôt nous voyons nous déborder à babord. On amure alors les basses voiles, et nous venons dans le vent pour en doubler la pointe extrême, que nous rangeons de beaucoup trop près. Si la corvette eût touché, elle était perdue sans ressource. Cette pointe doublée, nous mettons de nouveau du vent dans la voile et continuons à élonger les coraux à bonne distance. Les vigies signalent un récif à babord. Bientôt nous le voyons distinctement : c'est une pointe isolée formant une petite passe avec le récif que nous avons à tribord. Nous gouvernons de suite pour donner dans cette passe; mais à mesure qu'on loffe pour exécuter cette manœuvre, on s'aperçoit trop tard que ce pâté de babord forme la pointe d'un grand récif continu qui va rejoindre l'île *Warrior*. A trois heures, la sonde ne donnant plus que trois brasses et demie, on mouille ; mais le navire ayant beaucoup d'aire, court sur son ancre, et quelques coups de talon viennent bientôt nous annoncer qu'il est échoué. Heureusement le récif nous met à l'abri de la mer, et d'abord nous souffrons peu. La *Zélée*, qui, naviguant dans nos eaux, a imité notre manœuvre, nous signale qu'elle est échouée sur un fond dur, et un officier, qui bientôt après arrive à bord, nous apporte la triste nouvelle qu'elle souffre tellement des chocs qu'elle reçoit, qu'il y a à craindre pour la mâture. A quatre heures, nous avons une ancre de bossoir élongée dans l'E. S. E., direction de la passe. Il fallait avant tout ne pas tomber davantage sur le récif. Nous nous supposions échoués à demi-flot, et nous espérions fort nous relever dès qu'il serait arrivé à sa plus grande hauteur. En attendant, les secousses deviennent plus violentes, et nous nous efforçons de préserver le gouvernail en le soulageant; une ancre à

jet est aussitôt mouillée dans le N. E. par trois brasses, et nous redressons nos amarres. Tout soulagé qu'il est, le gouvernail souffre beaucoup. Nous perçons alors un panneau sur la dunette, puis, avec des palans frappés sur le guis, nous le hissons d'un bon pied. La mer, au lieu de monter comme nous l'espérions, baisse sensiblement. A vingt pas du navire, le récif est complétement à sec.

Vers cinq heures, quelques misérables sauvages vinrent nous considérer à loisir. Ils agitaient un rameau vert. Ils paraissaient fort étonnés de nous voir là, et nous pouvions conclure de leurs gestes significatifs qu'ils nous y trouvaient fort mal.

Le temps, qui avait été beau toute la journée, se couvrit à la nuit, et le vent se prit à souffler par assez fortes raffales. Vers sept heures, nous vîmes monter à le surface de l'eau deux fortes pièces de bois : c'étaient les deux fausses quilles qui partaient. Le navire talonnait de plus en plus, les secousses devenaient effrayantes, et le gouvernail nous donnait de vives inquiétudes. Nous virions à tout casser, mais en pure perte; la corvette ne bougeait pas d'une ligne. Un instant nous eûmes une fausse joie. Le grelin rentra tout d'un coup main sur main ; mais il n'en arriva qu'un morceau, rogné par les tranchantes arêtes des coraux; il n'avait pas pu soutenir l'effort. Nous craignions à chaque instant qu'il n'en arrivât autant au câble. Il était notre unique espoir; lui seul nous empêchait de tomber tout à fait sur le récif.

Voyant que nous n'obtenions rien, le commandant fit reposer l'équipage et envoya la chaloupe à bord de la *Zélée;* mais bientôt il fallut la rappeler. Le patron, en venant rendre compte de sa corvée rapporta que notre pauvre conserve avait cinq pieds d'eau dans la cale, et qu'elle était perdue. Heureusement il n'en était rien.

La chaloupe étant de retour, nous fîmes encore un effort au cabestan, mais il fut tout aussi infructueux que les autres. Vers dix heures, le navire s'était appuyé sur le récif; le gouvernail ne fatiguait plus. Le flanc de babord s'accora probablement sur les coraux, dont il broya la partie supérieure; nous l'entendîmes

raguer. Cela nous rappela un instant les rudes étreintes de la banquise.

A mesure que la mer perdait, le navire s'inclinait davantage. A deux heures du matin, la bande dépassait trente degrés : il n'y avait plus rien à faire qu'à attendre la marée du lendemain, et chacun fut prendre un instant de repos. La nuit était tellement noire qu'il nous fut impossible de juger de la position du navire.

Au jour nous étions à sec à tribord ; l'inclinaison était telle, que l'on pouvait marcher sur les préceintes. La corvette avait été entièrement portée sur le récif, où elle restait éventée à tribord et avec trois brasses d'eau presqu'à l'aplomb des bastingages de babord. (*M. Duroch.*)

Note 31, page 240.

La mer continue à se retirer, le navire à s'incliner, et bientôt nous ne trouvons plus que un ou deux pieds d'eau par tribord et trois brasses à babord. Le navire a tout son flanc de tribord à découvert et donne 32° d'inclinaison sur le canal. La *Zélée*, à trois encâblures dans le S. E., paraît presque à sec, mais elle incline moins que l'*Astrolabe*. Elle est montée sur le récif et son flanc de babord a trouvé à s'appuyer; par cela même elle n'a pas à craindre comme nous, dont la quille seule repose sur le récif, de s'incliner tellement que l'équilibre soit rompu.

Les naturels de la petite île Toud viennent sur le récif jusqu'à l'*Astrolabe* et, par le moyen d'une simple corde, ils montent facilement sur le flanc du navire et ils nous regardent avec un étonnement stupide. L'un d'eux se dit le chef de la tribu. Le commandant lui fait quelques présents et l'engage à envoyer les pirogues à la pêche, promettant une bonne récompense si la pêche est abondante. Ces naturels entendent quelques mots d'anglais, ils ressemblent en tout aux habitants de l'île *Arroub*. Leur nombre n'est pas considérable, il peut être évalué à une

centaine d'âmes, habitant un village établi sur la plage de sable qui forme la pointe sud de l'île.

Ces sauvages regardent avec étonnement ces deux grandes pirogues échouées sur leur petite île; ils ne comprennent pas notre position et l'un d'eux, avec naïveté, nous indique par signes que nous sommes mal sur le récif et nous engage à nous en aller dans le canal où nous serions plus à notre aise. Une certaine terreur paraît se mêler à leur étonnement, en voyant tant d'hommes blancs réunis sur une seule pirogue.

L'âme est véritablement attristée en voyant ces deux malheureuses corvettes qui, après avoir miraculeusement échappé deux fois aux glaçons du pôle austral, après avoir rangé tant de côtes, côtoyé tant de récifs, viennent terminer obscurément leurs courses aventureuses, à la fin de leurs travaux, le cap tourné vers leur patrie. Encore quelques jours de fortune favorable et la route était tracée. Quelques mois d'une navigation sans péril leur donnait un retour facile et glorieux, et si, en effet, on ne peut les arracher à l'étreinte des récifs, si elles doivent terminer sur l'île Toud leur noble carrière..... Combien de ceux qui les montent reverront leur patrie; que de travaux perdus à jamais, que de nobles efforts sans résultat.....

On essaie, mais en vain, de dépasser les mâts de hune; il devient impossible d'enlever les clefs. L'inclinaison est tellement forte que, sous le poids des mâts, les chouques se sont incrustés dans le fil du bois et qu'on ne peut les faire bouger d'une ligne, malgré les plus grands efforts. Cette circonstance est fâcheuse, car tout le poids de la mâture tend avec une énorme bras de levier à faire incliner davantage la corvette à marée basse, lorsque l'eau qui soutenait son flanc de babord s'étant retirée, laisse tout ce côté dans le vide. On dirait alors que la corvette va glisser le long du récif pour retrouver le liquide qu'elle n'eût jamais dû quitter, ou que, tournant sa quille, elle va présenter l'aspect d'un navire entièrement renversé, sa mâture allant rejoindre la mer. Et, en effet, à mesure que la marée baisse, l'inclinaison augmente; de 32° elle passe à 38°. Il devient im-

possible de se tenir sur le pont ; on est forcé de clouer des taquets pour ne pas glisser à la mer. Il serait impossible aussi, par une telle inclinaison, de se servir du cabestan.

A dix heures du soir, par un temps affreux soufflait une forte brise de S. E., accompagnée de grains et de rafales, la mer commençait à monter et le navire restait incliné, l'eau gagnait continuellement vers le pont. D'abord les préceintes furent noyées. Enfin, la mer ayant envahi les dalots, il ne fallait plus que deux ou trois pieds pour que le navire se remplit. Dans cette conjoncture, les embarcations furent armées avec l'ordre de se tenir derrière et devant pour prendre l'équipage dans le cas où le navire cabanerait ; on s'occupa sur-le-champ de réunir les matériaux de l'expédition les plus précieux et des hommes armés de haches étaient parés à couper la mâture, au dernier moment, si le navire ne se relevait pas.

Je descendis alors dans ma cabine pour prendre mes armes, la montre que mon oncle me laissa à sa mort et quelques lettres précieuses que tout homme possède et qu'il n'aime à perdre qu'avec la vie. Mes préparatifs furent bientôt terminés. Je choisis quelques balles, je remplis ma poudrière, et je dis adieu avec émotion à cette pauvre cabine qui m'avait abrité si longtemps. Là s'étaient passées trois années de ma vie, là j'avais bâti bien des châteaux en Espagne qui m'avaient souvent consolé et transporté au milieu des miens. En la quittant, que je lui trouvais de charmes inconnues ; moi qui jusqu'alors l'avais considérée comme un taudis nauséabond ; mais telle est la nature de l'homme qu'il n'apprécie souvent les bienfaits dont il jouit, que lorsqu'il est sur le point de les perdre.

Le moment critique s'approchait de plus en plus. Bientôt une légère secousse sur le flanc du navire nous indiqua que notre sort allait se décider. La mer, en continuant à monter, devait soulager la corvette. Si, dans la position d'inclinaison où se trouvait le navire, l'équilibre était encore stable, il devait se relever peu à peu avec la mer. Au contraire, s'il avait dépassé la limite d'inclinaison, à l'instant où l'appui de quelques pointes de corail

sur lesquelles sa joue reposait encore, viendrait à lui manquer, la mer le soulageant, il devait chavirer. D'un autre côté, nous remarquions avec plaisir que la mer montait cette fois beaucoup plus qu'à la précédente marée et que si nous échappions au premier péril, il nous restait de fortes chances de dégager la corvette de son lit de corail.

Aussi fût-ce une véritable joie quand la corvette se mit à relever sa mâture lentement, mais avec majesté.

(*M. Coupvent.*)

Note 32, page 240.

Comment dépeindre exactement les sentiments divers de tous les membres de l'expédition, dans cette journée du 2 juin 1840, devant la déplorable situation des deux corvettes, jetées, par un raz de marée, presque à sec sur les récifs de l'île *Toud*. La *Zélée*, encastrée dans un lit de coraux, n'ayant plus que deux pieds d'eau à babord et quatre à tribord, semblait échapper aux prévisions les plus favorables. L'*Astrolabe*, suspendue sur les bords de ces redoutables écueils, s'inclinait de plus en plus sur son flanc de babord, où la sonde rapportait treize pieds, tandis qu'à tribord elle était presque à sec. Déjà l'inclinaison était telle, qu'il était devenu très-difficile de se tenir sur le pont. Il avait fallu y clouer des liteaux, dont on se servait comme des bâtons d'une échelle.....

L'île, ou plutôt l'îlot de Toud, misérable attolon de sable, formé par les débris des coraux, couvert à peine de quelques arbres, ne pouvait offrir que des ressources bien précaires, dans le cas plus que probable de la perte des deux navires. Cependant il n'y avait d'autre parti à prendre que de s'y réfugier et d'y construire un navire avec les débris des deux corvettes, ou bien de s'aventurer sur les embarcations du bord, à l'imitation de Bligh, pour accomplir une traversée de deux ou trois cents lieues, par les

grosses mers d'une mousson orageuse, presque sans vivres et sans armes, pour ne pas surcharger les canots, et avec la certitude de rencontrer des peuplades hostiles et guerrières.

Telle avait été à peu près la position de Cook à l'entrée du même détroit, mais dans des parages plus favorables. Il avait pu radouber son navire l'*Endeavour*; nous n'avions pas une perspective aussi favorable. On apprend, dans de semblables épreuves, à envisager avec une stoïque résignation les chances favorables ou contraires qui peuvent amener ou prévenir la ruine d'un navire et la perte d'un équipage. Placés sur le bord de l'abîme, nous étions réduits à attendre patiemment les résultats des circonstances qui devaient déterminer ou détourner une catastrophe imminente.

Déjà les probabilités étaient toutes contre nous. Pourtant, je ne sais quel espoir secret, que rien ne justifiait, régnait encore d'échapper à la ruine qui nous menaçait. Tant de bonheur avait accompagné notre longue navigation, nous avions bravé tant de périls, nous étions sortis de tant de situations difficiles, désespérées même, qu'il semblait impossible que l'expédition fût si près de sa perte. Il fallait la vue de l'*Astrolabe* renversée sur le côté, et celle des récifs effleurissant à quelques pieds de nous, pour nous pénétrer de la réalité de notre situation. Il était triste alors de penser que ces deux navires allaient périr au moment où, libres de toute nouvelle exploration, à la fin de longs et pénibles travaux, ils devaient effectuer leur retour en France, avec un chargement de matériaux précieux pour la science, payés du prix de mille privations et de mille fatigues!

L'activité la plus grande n'avait cessé de régner dans les travaux de l'équipage. Peine inutile! elle n'aboutit en réalité à aucun résultat favorable. Il ne fut même pas possible de caler les mâts de hune, dont le poids ajoutait une force de plus à l'abattage de la corvette. Le courant qui régnait frustrait tous les efforts tentés pour placer des béquilles afin de la soutenir.

Il était devenu impossible de faire cuire des aliments. Vers midi, du biscuit et quelques provisions froides firent les frais d'un

repas, pris sur le pouce. L'équipage, placé sur la lisse extérieure du bastingage de tribord, prit aussi quelque repos. Dans cette situation, une longue ligne d'hommes au repos ressemblait assez à une troupe d'oiseaux de mer perchés sur la crête d'un rocher.

Dans la soirée, en remarquant un mouvement plus prononcé dans le mouvement des eaux à la marée descendante, on conçut l'espoir que le flot pourait redresser un peu le navire. Cet espoir fut de courte durée, car, au commencement de la nuit, avec le reversement de la marée, l'*Astrolabe*, loin de se relever, s'inclina de plus en plus. La pression du flot ne la soulevait pas. Vers neuf heures, l'oscillomètre indiquait 38 degrés d'inclinaison, et la mer, qui brisait sur son flanc submergé, semblait menacer de l'envahir. Bientôt M. Gervaize, qui était de quart, reconnut que l'eau filtrait par les sabords, et qu'elle s'introduisait par les conduits des dalots. Il vint en prévenir le commandant, qui donna aussitôt les ordres nécessaires pour préparer l'évacuation du navire, devenue urgente.

L'heure fatale avait sonné. La pauvre *Astrolabe* allait, d'un instant à l'autre, se renverser et sombrer; triste moment, que chacun de nous envisageait sous l'impression d'un profond sentiment de peine et avec le calme de la résignation. Dans les longues navigations, éloignés de tous les objets de leur affection, les marins trompent en quelque sorte les ennuis de leur isolement en aimant leur navire. Ils l'aiment comme un être animé. Au moment où l'*Astrolabe* semblait perdue sans retour, quelques larmes silencieuses coulèrent, et certes ce n'était point en songeant à leur sort futur que ces braves et intrépides marins éprouvaient cette émotion; les dangers et les privations d'une vie aventureuse, la perspective d'une fin misérable, n'avaient rien de nouveau pour eux. C'était un regret qu'ils donnaient à la destruction de ce pauvre navire, qui les avait portés si longtemps et si loin.

L'ordre fut donné d'armer les embarcations. Les officiers désignés pour les commander les disposèrent à l'avant et à l'arrière du navire, pour recevoir tous les matériaux de l'expédition qu'on

pourrait sauver. Personne d'ailleurs ne devait emporter de bagage, pour ne pas encombrer les canots.

Pendant ce temps, on rassemblait dans l'intérieur de la corvette les documents et les objets qu'on voulait préserver du naufrage, M. Dumoulin, atteint depuis plusieurs jours des premiers symptômes d'une cruelle maladie qui faillit le conduire au tombeau, surmontait ses souffrances pour sauver ses matériaux scientifiques. Le commandant d'Urville faisait envelopper les cartes dressées pendant la campagne. M. Dumoutier se désolait de ne pouvoir emporter tous ses moules de sauvages !... Les armoires ouvertes avaient rejeté leur contenu : collections d'histoire naturelle, objets d'art, armes curieuses, ornements, livres et vêtements, étaient épars et roulaient en suivant la pente du plancher. Tous ces objets avaient perdu leur valeur primitive devant les lois de la nécessité. Une haché, un briquet, quelques hameçons, étaient bien plus précieux à conserver dans un moment aussi critique.

Cependant, lorsque toute chance de salut pour le navire semblait perdue, lorsque tout espoir paraissait insensé, un mouvement subit de la corvette mit tous les esprits en suspens. Elle allait sombrer ou se relever..... La chance fut pour nous. La mer, qui naguère frappait contre les parois des bastingages, ne fit bientôt plus entendre qu'un léger clapottement au-dessous des sabords. Elle souleva la coque du navire et la redressa à vue d'œil, et bientôt à l'appréhension succéda le sentiment de la confiance. L'*Astrolabe* ne devait point périr dans cette dernière lutte contre les récifs, et ce fut avec des cris d'enthousiasme que l'équipage reprit à bord le cours de ses travaux.

A onze heures, la corvette était déjà presque droite. On vira sur-le-champ au cabestan, pour roidir les câbles des ancres, et si le travail de toute cette nuit ne réussit à nous dégager complètement, du moins il devait empêcher le retour de l'effrayante inclinaison que nous venions d'éprouver. En réfléchissant sur les circonstances qui avaient accompagné notre échouage, il devenait évident que la nature friable des coraux avait seule

préservé le navire d'une perte certaine. En effet, la quille avait creusé dans les flancs des récifs un profond sillon, qui seul avait empêché un chavirement à basse mer. L'inclinaison plus grande avec le flot était ainsi parfaitement expliquée, car la mer, en soulevant la corvette, devait naturellement détruire l'effet de la rainure protectrice où elle était enchâssée. M. Coupvent-Desbois, curieux de vérifier cette hypothèse, plongea sous le gouvernail, et reconnut au toucher la profondeur et la forme de ce sillon.

La *Zélée* avait aussi subi l'influence favorable de cette marée, plus heureuse que nous, elle était déjà mouillée au milieu du canal, dans une position dangereuse encore, mais cependant bien meilleure.

Lorsque, le lendemain, l'*Astrolabe* fut à son tour remise à flot, on reconnut, avec un étonnement général, qu'elle ne faisait point d'eau, malgré la perte de sa fausse quille et de sa contre-quille, et les chocs qu'elle avait subis. Il en était de même de la *Zélée*. La solidité de leur construction avait encore une fois sauvé nos corvettes de leur perte. Tout autre navire n'y aurait pas résisté. Parties ensemble, elles devaient rentrer au port ensemble, après avoir affronté toutes les épreuves, tous les dangers qu'on puisse subir dans un pareil voyage. (*M. Desgraz.*)

FIN DU TOME NEUVIÈME.


ARTE 9ME
40'
15'
20'
25'
30'
rk
35'
40'
45'
50'
35
55'
rit par Burty.

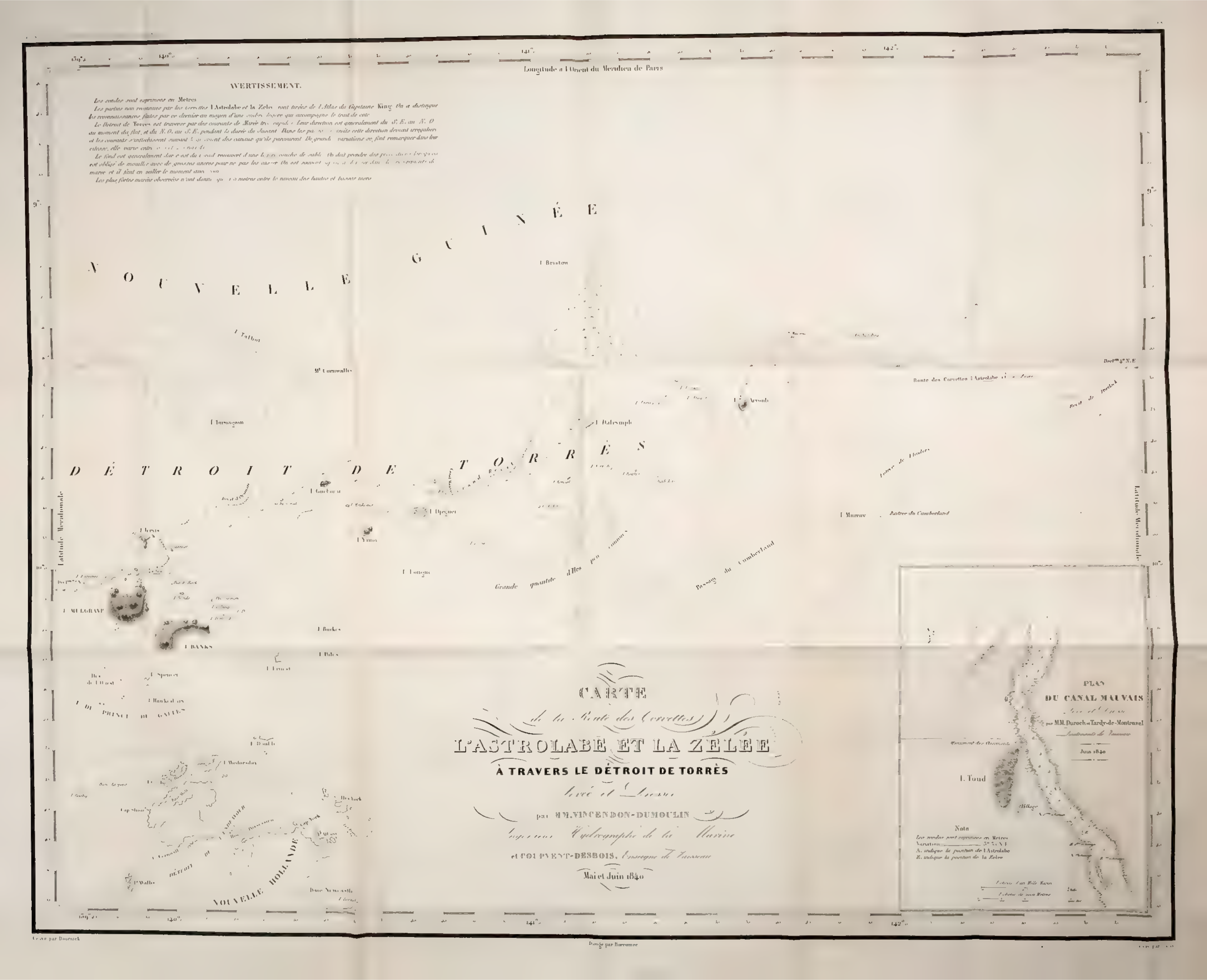

Longitude à l'Orient du Méridien de Paris
AVERTISSEMENT.
Les sondes sont exprimées en Mètres
NOUVELLE GUINÉE
I. Bristow
I. Talbot
Mt Cornwallis
I. Dalrymple
DÉTROIT DE TORRÈS
I. Murray
Entrée du Cumberland
Passage du Cumberland
Grande quantité d'Iles peu connues
I. Yuna
I. Longue
I. MULGRAVE
I. BANKS
I. Spencer
I. Wednesday
NOUVELLE HOLLANDE
Cap York
Baie Newcastle
Latitude Méridionale
CARTE
de la Route des Corvettes
L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE
À TRAVERS LE DÉTROIT DE TORRÈS
par MM. VINCENDON-DUMOULIN
Ingénieur Hydrographe de la Marine
et COUPVENT-DESBOIS, Enseigne de Vaisseau
Mai et Juin 1840
PLAN
DU CANAL MAUVAIS
par MM. Duroch et Tardy-de-Montravel
Lieutenants de Vaisseau
Juin 1840
I. Toud
Village
Nota
A. indique la position de l'Astrolabe
Z. indique la position de la Zelée
Dirigé par Bouvenne

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME NEUVIEME.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie d'A. S.ROU, rue des Noyers, 37.



